This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

Par l'auteur de la Balance de la nature..

MÉCHANIQUE
MORALE.

TOME SECOND.

MÉCHANIQUE
MORALE,

OU ESSAI SUR L'ART DE PERFECTIONNER ET D'EMPLOYER SES ORGANES, PROPRES, ACQUIS ET CONQUIS.

Mutatis animis, mutantur corpora: & mutatis corporibus, mutantur facultates, mentes, homines, civitates.

Par ANTOINE DE LA SALLE.

TOME SECOND.

A GENÈVE.

1789.

BJ
1054
.L12
v.2

761153-190

TABLE
DES CHAPITRES
DU SECOND VOLUME.

LIVRE QUATRIÈME. *Connoissance des hommes*, 1.
PREMIÈRE SECTION. *Des Signes physionomiques*, 9.
CHAP. I. *Réalité de la Physionomie*, 10.
CHAP. II. *Principes & Indications*, 15.
Première Indication. *Les Mouvemens*, 16.
Deuxième Indication. *Les quatre Qualités générales*, 17.
Troisième Indication. *Correspondances observées en soi-même*, 26.
Quatrième Indication. *Choix de parties*, 27.
Cinquième Indication. *De l'Acte à l'Habitude*, 28.
Sixième Indication. *Prédominances manifestes*, ibid.
Septième Indication. *Maximum de Maximum*, 29.
Huitième Indication. *Les deux Sexes*, 30.
Neuvième Indication. *Les quatre Tempéramens*, 31.
Dixième Indication. *Les quatre Ages*, 33.

Onzième Indication. *Les Songes,* ibid.
Douzième Indication. *Les Animaux,* 35.
Treizième Indication. *Les Plantes,* ibid.
Résumé du Chapitre, 43.
CHAP. III. *Corps d'observations physionomiques,* 48.
ART. I. *Physionomie des deux sexes,* 49.
§ I. *De l'Homme,* ibid.
§ II. *De la Femme,* 51.
ART. II. *Physionomie des quatre tempéramens,* 58.
§ I. *Le Sanguin,* 59.
§ II. *Le Bilieux, ou Colérique,* 60.
§ III. *Le Mélancholique,* 63.
§ IV. *Le Flegmatique, ou Pituiteux,* 65.
ART. III. *Physionomie des quatre Ages,* 68.
§ I. *L'Enfant,* 69.
§ II. *L'Homme jeune,* 71.
§ III. *L'Adulte,* 72.
§ IV. *Le Vieillard,* 73.
ART. IV. *Table raisonnée des Signes physionomiques, communs à toutes les parties du corps, ou propres aux grandes masses,* 75.
§ I. *Chaleur, froid; Humidité,* 78.
§ II. *Grandeur, absolue & respective,* 80.
§ III. *Figure,* 87.
§. IV. *Consistance; Elasticité; Roideur; Souplesse,* 103.

§ V. *Qualités de la peau; lumière & ombre; couleurs: Etat de la surface. Texture; cheveux & autres poils,* 108.
§ VI. *De la Voix,* 114.
§ VII. *Des Mouvemens,* 116.
§ VIII. *Beauté, difformité; Harmonie, dissonances,* 121.
§ IX. *Des cinq Fonctions principales,* 133.
§ X. *Observations sur les neuf précédens; Résumé de l'Article,* 135.
ART. V. *Signes physionomiques, propres aux moyennes & aux petites parties du corps,* 139.
§ I. *Tête,* ibid.
§ II. *Tronc, ou Tors,* 148.
§ III. *Extrémités,* 149.
SECONDE SECTION. *Signes moraux de l'esprit & du caractère,* 150.
Remarques sur le sujet du Livre, 168.
LIVRE CINQUIÈME. *Art de disposer son caractère & de profiter de ses dispositions,* 171.
CHAP. I. *Qualités du caractère, en général,* 173.
CHAP. II. *Chaleur, froid; Vîtesse, Lenteur; Agitation, calme,* 174.
CHAP. III. *Force & foiblesse de volonté; constance, mobilité,* 181.
CHAP. IV. *Courage tranquille; Prudence,* 186.
CHAP. V. *Dureté, mollesse; Roideur, souplesse;*

Difficulté, facilité, 188.

CHAP. VI. *Grandeur & élévation d'ame; indulgence, douceur; bienveillance, bonté*, 190.

LIVRE SIXIÈME. *Art de s'exprimer*, 197.

PREMIÈRE SECTION. *De l'Imitation en général*, 198.

CHAP. I. *Principe, fin & contrepoids, ou Régulateur de la faculté imitatrice*, 199.

CHAP. II. *Préjugé commun sur les moyens & le but des arts d'imitation; Analyse qui le détruit*, 202.

CHAP. III. *Inconvéniens des Arts mal appliqués: Indication des buts & des effets, respectifs du beau idéal & de l'imitation exacte*, 212.

CHAP. IV. *Véritable usage des exemples & des règles: inconvéniens de l'excessive régularité dans les compositions: utilité d'une demi-exagération: recette pour faire des Originaux*, 226.

SECTION SECONDE. *Art de parler*, 233.

CHAP. I. *De l'Elocution*, 235.

ART. I. *Du Style de choses*, 241.

§ I. *Manière de se préparer & de s'exercer à écrire ou à parler, & de profiter de ses dispositions*, 243.

§ II. *Des Qualités de style, qu'on doit préférer*, 253.

§ III. *Du Style oratoire, moyens d'exciter les*

passions, 261.
§ IV. *Du Style philosophique ; développemens ; choix des exemples*, 270.
§ V. *Du Sublime & du Ridicule*, 282.
Art. II. *Du Style de mots*, 291.
CHAP. II. *De la distribution & des formes du discours*, 307.
Art. I. *Définition : Indication du but*, 308.
Art. II. *Manière de distribuer un Ouvrage Didactique ; exemples. Procédé pour remettre de l'ordre, dans un Porte-feuille confus*, 314.
Art. III. *Perfection graduelle de l'ordre : Milieu à garder, entre le trop petit & le trop grand nombre de divisions*, 331.
Art. IV. *Avantages & inconvéniens des deux marches opposées : réfutation d'un préjugé*, 338.
Art. V. *Des diverses formes qu'on peut donner au discours, sans altérer le fonds des sujets*, 349.
Art. VI. *Exorde ; Digressions ; moyen de réunir l'ordre & la fécondité*, 360.
LIVRE SEPTIÈME. *Art d'agir ou de déterminer & de profiter des déterminations*, 365.
CHAP. I. *Art de déterminer en général & de profiter des déterminations : Objection contre notre Théorie ; Réponse*, 368.
CHAP. II. *Plan général de conduite ; dispositions & machines principales*, 380
CHAP. III. *Conversation active*, 390.

Par l'auteur de la Balance de la nature..

MÉCHANIQUE MORALE.

TOME SECOND.

ne croyant pas aux vertus qu'il ne sent pas en lui-même, & qu'il prend pour autant de ruses où de méprises, il ignore toute la bonne moitié du cœur humain; on s'en apperçoit à cette perfide adresse avec laquelle il rapporte à des sources impures tout ce qui découle d'une ame tendre & sincère, & à ce sourire infernal dont ses lèvres se bordent, quand il a pu, à l'aide de quelques railleries encourageantes, mettre à leur aise & résoudre enfin à se démasquer ces hommes aussi coupables que lui dont le cœur & le visage alloient depuis long-tems au devant de ses sinistres interprétations.

Les gens de bien connoissent la vertu par sentiment, & le crime, soit par une triste expérience du monde, soit par la vue des possibilités qu'enfante une imagination qui anticipe sans cesse sur l'avenir, soit enfin par ces suggestions malignes dont nul homme n'est exempt, mais auxquelles ils sçavent résister: ils ont donc, dans l'étude de l'homme, un avantage marqué sur leurs opposés.

Que le méchant fût réduit à marcher dans les ténèbres, le mal seroit léger, si cette obscurité même ne contribuoit à sa dépravation; il est peu d'hommes absolument incorrigibles, & le crime transcendant est peut-être aussi rare que la sublime vertu; mais l'homme entraîné, d'abord par un mauvais naturel, puis, d'années en années, par une éducation à contre sens, par les passions qu'elle éveille

ou fomente successivement, par la force de l'exemple & du préjugé, s'enfonce de plus en plus dans la route de l'erreur & du crime; trompé long-tems, il trompe à son tour; cependant il mûrit & bientôt arrive l'heure de raisonner; il sophistique de lui à lui, il s'argumente, il fait si bien qu'il parvient à se séduire lui-même; mais, quand il vient à regarder autour de lui, & à lire le mépris dans les yeux des hommes détrompés, étonné, humilié, il s'aigrit & brûle de se venger; il souffre & fait souffrir; enfin l'habitude de nuire lui en fait un besoin; mais, si dès l'origine, il eût vu le *pourquoi* & le *comment* de son état & de l'état opposé, il eût pu se retravailler & se corriger; espoir d'autant mieux fondé, qu'en vertu de la loi de compensation, les mêmes vices physiques qui rendent l'homme turbulent, malicieux & aggressif, le rendent plus propre à la réflexion, plus capable de concevoir & d'inventer, & par conséquent, très-capable de reconnoître ou de trouver la vérité, pour peu qu'il soit bien dirigé. Notre but, en éclairant cette partie de la science humaine, sera donc, en premier lieu, de guider l'homme mal constitué, mal élevé, ou dépravé depuis peu, qui s'égare, parce qu'il s'ignore, & de poursuivre, le flambeau à la main, l'hypocrite qui s'entrevoit, l'homme blanchi dans l'art de nuire.

D'un autre côté, les gens de bien, égarés &

diſperſés dans cette multitude, ont bien de la peine à ſe rencontrer & à ſe démêler; ſi, la loi tenant aux hommes civiliſés tout ce qu'elle leur promit en exigeant d'eux le ſacrifice d'une partie de leur force, de leur courage, de leur liberté, le méchant, ruſé ou violent, étoit pourſuivi ſans relâche par la ſociété toute entière, les juſtes ſe reconnoîtroient à cette douce ſérénité qui ſeroit le prix de leur vertu & qui brilleroit ſur leur viſage; mais, dans un état de choſes où le crime triomphant ſourit à côté de la vertu dans les pleurs, où le méchant ſubit dans ſon cœur une partie du ſupplice mérité en faiſant ſubir l'autre au juſte que de vains mots enchaînent encore à ſes pieds, où, ſoit des railleries bien aiguiſées & bien placées, ſoit des violences réduites en art & annoblies, peuvent tout effacer, tout réparer, tout nettoyer, où chacun, juſte ou injuſte, étourdi, d'un côté, par les cris de l'opinion, & rappellé de l'autre, par le murmure de la conſcience, flotte perpétuellement entre ces deux voix & ne ſçait jamais préciſément s'il eſt noble ou infâme, comment diſtinguer l'homme expiant ſa propre faute, de l'homme expiant la faute d'autrui, l'homme indigné, de l'homme vindicatif, celui qui hait le vice, de celui qui hait la vertu? A quels ſignes reconnoître l'homme flétri par ſa conſcience & l'homme flétri par le préjugé, le méchant de la nature, & celui de l'opinion? Comment diſtinguer

le juſte opprimé pâliſſant de crainte, du méchant novice pâliſſant de remords ; l'homme qui rougit de ſa baſſeſſe, de celui qui rougit de n'avoir pas l'habit, le ton ou le vice à la mode ? Comment ? en mépriſant cette langue conventionnelle qui les confond, en ſe défiant des actions même qui ne ſont qu'un ſigne très-équivoque, tant que les motifs reſtent inconnus ; en étudiant cette langue naturelle que parlent tous nos membres, qui varie comme les individus & qui les décèle tous ; en ne négligeant aucun élément de la connoiſſance de l'homme.

Cette connoiſſance ſe diviſe en connoiſſance de ſoi-même & connoiſſance des autres ; la première partie de cette ſcience eſt à la portée de tous ; le livre qui l'enſeigne eſt toujours ouvert, ce livre & le lecteur ne feront qu'un, ſi nous le voulons fortement ; il eſt toujours facile de ſe lire à qui ſçait nettoyer ſa vue en nettoyant ſon cœur & ſe rendant eſtimable, fuir le tourbillon du monde, pour détruire le vertige & l'éblouiſſement qu'il cauſe ; ſe tenir compagnie & ſe ſuffire dans la ſolitude, écarter de ſa penſée tous les objets de diſtraction, & ne laiſſer devant ſoi que ſoi-même ; de plus, les deux ſciences ſont réciproques & ſe ſuppoſent l'une l'autre, nous ne pouvons bien connoître les autres hommes, qu'en liſant chez eux ce que nous avons ſenti & lu en nous ; & comme il eſt mille petits motifs hon-

ceux qui passent & repassent à l'intérieur, qu'on ne veut pas voir ou qu'on ne s'avoue pas volontiers avant de se connoître des complices, on a besoin de les appercevoir dans les autres & de s'y voir par réflexion; nous nous en tiendrons ici à la seconde partie de la double science, & nous la regarderons comme notre principal but, l'autre tenant lieu de moyen : des diverses manières d'être de l'homme, nous choisirons pour objet d'étude, les sentimens & les pensées, que nous appellerons *qualités morales*, quand nous aurons besoin de les désigner par un seul mot; non qu'il y ait dans l'homme des choses plus physiques ou plus morales que les autres; mais parce que notre recherche tend à perfectionner la science des mœurs ou des relations d'homme à homme, appellée vulgairement *morale*; or, nous ne pouvons connoître les sentimens & les pensées d'autrui que par l'expression de ces deux genres d'affections; elles s'expriment par les paroles, les actions proprement dites, le geste, le regard, tous les mouvemens & toutes les qualités sensibles extérieures, soit du visage, soit des autres parties du corps; de cette expression, une partie est volontaire & l'autre, forcée; nous ne considérerons ici que la première; car il ne s'agit pas encore pour nous d'action, mais seulement d'observation.

Notre sujet ainsi limité & circonscrit, nous divi-

ferons ce livre en deux parties ; dans la première section, nous traiterons des signes que nous appellons *physionomiques* & dont la collection prend ordinairement le nom de *physionomie* (a) ; tels que les mouvemens irréfléchis ; la couleur, la forme, la consistance, &c. ; dans la seconde, nous dirons un mot des signes appellés *moraux* ; sçavoir, les paroles & les actions, mais seulement, comme décélant les sentimens & les pensées que nous voulons cacher.

Avant d'entrer en matière, nous devons avertir qu'il ne faudroit pas faire assez de fonds sur les signes physionomiques, pour récompenser ou punir un inconnu sur de si foibles indications, & sans autre preuve de son mérite ou de son démérite ; tout ce qu'on peut en tirer raisonnablement, c'est l'avantage de connoître un peu plutôt les gens

(a) Je sçais qu'on ne donne ce nom qu'à la partie de cette science restrainte à la face humaine, & qu'on désigne celle qui embrasse toutes les parties du corps, par le nom de *Physiognomonie* ; cependant, fondé sur plus d'une autorité, sur la nécessité de ménager la délicatesse du Lecteur, & sur les raisons exposées tant de fois qui m'empêchent d'employer deux termes différens, pour désigner deux choses qui ne diffèrent que par la quantité, je retrancherai quelques lettres du dernier mot, qui me paroît énorme, tout mot est bon, lorsque l'on s'entend ; par ce moyen, nous serons clairs sans être barbares.

avec qui l'on est forcé de traiter & de n'être pas obligé d'attendre l'expérience même, pour leur accorder ou leur refuser sa confiance; encore, ne sera-ce qu'à condition qu'on n'établira pas ses conjectures sur un seul signe; mais sur des masses de signes; qu'on ne conclura pas de ces signes aux actions, ni même aux intentions dernières, aux résolutions arrêtées, mais seulement aux inclinations qui dérivent de la constitution, actuelle, ou habituelle, aux premières intentions; avec cette sobriété, nous tirerons parti de la physionomie; sans sçavoir précisément ce qu'un homme fera, nous entreverrons ce qu'il est disposé à faire ou à ne pas faire; nous verrons à quoi il est le plus propre; nous jugerons s'il est actuellement ou habituellement, enclin à servir ou à nuire, à céder ou à résister: trop heureux, si, sachant nous fermer les yeux & les rouvrir à propos, nous pouvons tour-à-tour, perdre de vue ces vices grimaçans sur tant de visages, pour conserver la paix de l'ame, & les revoir à l'heure où il le faut pour n'en être pas la victime.

PREMIÈRE SECTION.

Des Signes physionomiques.

Le grand Hippocrate, après cinquante ans de travaux & de bienfaits, se croyoit encore obligé de démontrer l'existence de son art, en tête de son livre; on auroit droit de nous taxer de présomption, si près de traiter de la physionomie, art-bien autrement suspect que la Médecine, nous osions entamer notre sujet, sans en faire au moins entrevoir la réalité; le premier chapitre de cette section sera donc consacré à cet objet; le second renfermera une suite de principes & d'indications qui ouvriront différentes routes à l'observation; nous présenterons, dans le troisième, un assez grand nombre d'observations positives qui ne seront que la particularisation des principes & la vérification des hypothèses par lesquelles on y est conduit, observations qui formeront un corps réel & solide de physionomie.

CHAPITRE I.

Réalité de la Physionomie.

Je ne crois pas devoir insister beaucoup sur les objections faites contre la réalité de cette science ; prétendre qu'on ne peut l'établir sur des principes solides, c'est dire, en d'autres mots, qu'on ne voit pas ces principes ou qu'on ne les comprend pas ; il en est de cette assertion, comme de toutes les thèses négatives ; cent mille personnes qui n'ont pas vu ne prouvent rien contre une seule personne qui a vu, & fait voir ; tout ce qu'on peut dire à ceux qui se ferment les yeux à dessein, qui voyent trouble ; ou qui ne sçavent pas fixer leur vue sur le véritable point de la question, se réduit à cet avertissement : Nettoyez votre cœur pour nettoyer votre vue ; & arrêtez votre esprit, afin de bien voir une fois ce que vous n'avez fait qu'effleurer jusqu'ici.

Quant à ceux qui disent que la physionomie est une science conjecturale, je leur répondrai qu'elle a cela de commun avec toutes les sciences expérimentales ; toutes les fois qu'on veut appliquer des théories, comme les sujets sur lesquels on va travailler ne sont jamais les mêmes que ceux dont l'observation a fondé ces théories, on conclut, d'un sujet, d'un tems, d'un lieu, à d'autres, du sensi-

ble à l'insensible; *on conjecture*, on suppose que les sujets non-observés auront les mêmes propriétés que les sujets sur lesquels on a opéré ou fixé la vue; & cette supposition n'a d'autre fondement que l'analogie des premiers avec les derniers : le moraliste lui-même, ainsi que le médecin & le physicien, ne concluent que d'après la ressemblance du cas qui est sous leurs yeux avec les autres cas qu'ils ont observés, les derniers, dans le raisonnement conjectural, étant le sujet de la majeure, & le cas en question, le sujet de la mineure; en toute science, on n'observe qu'afin de pouvoir une autre fois conjecturer avant l'évènement avec plus de probabilité, & se passer d'observer, plus impunément; que pour lire dans le passé, le futur, l'absent, & l'insensible.

Enfin, j'ai démontré, ou plutôt *montré* qu'il ne pouvoit résulter du meilleur syllogisme qu'une conjecture plus ou moins probable; ainsi les conséquences de tous les syllogismes qu'on employeroit à prouver que notre science est conjecturale, ne seroient elles-mêmes que des conjectures & l'on ne diroit en cela que ce que nous pensons nous-mêmes; il faut donc toujours en revenir aux preuves directes, c'est-à-dire, aux probabilités, aux observations qui appuyent l'affirmative.

Or, 1°. comme nos sentimens & nos idées sont toujours accompagnés de mouvemens intérieurs dans nos fluides & nos solides; que nos parties, inté-

rieures & extérieures, fluides & solides, sont contiguës, il ne peut rien se passer à l'intérieur, que le mouvement ne soit communiqué à l'extérieur; il est vrai qu'à l'aide d'une volonté forte & d'une longue habitude, nous pouvons supprimer, ou, au moins, diminuer ces mouvemens extérieurs; mais, comme cet effort intérieur contre l'instinct qui nous fait un besoin d'exprimer ce que nous sentons, est une sorte de spasme qui perce aussi au dehors, il est clair qu'un observateur fin & exercé, peut pénétrer plus avant; d'abord, cet effort même qui donne à toute la personne un air de tension & de contrainte, nous apprend qu'on veut se cacher; en second lieu, la partie du mouvement total que nous saisissons nous fait deviner le reste; enfin par la force de la tendance, par l'intensité de l'effort nous pouvons juger ce que seroit le mouvement actuel, si on se laissoit aller.

2°. En vertu de ces mouvemens qui précèdent, accompagnent ou suivent nos sentimens & nos pensées, les parties extérieures s'emplissent ou se vuident, s'échauffent ou se refroidissent, s'humectent ou se dessèchent, se tendent ou se détendent, se plissent ou se développent, augmentent ou diminuent de volume, de consistance, d'élasticité, changent de couleur, de figure, de position, &c., dans nos premières années, où les parties sont mobiles, souples, élastiques, dès que la passion cesse,

les signes s'effacent entièrement; mais dans la suite, souvent remuées par les mêmes passions, ces parties conservent la situation, la figure, la grosseur qu'elles ont acquises; les muscles, souvent mis en action, deviennent plus gros & plus saillans; les éminences & les cavités se marquent de plus en plus & subsistent, même dans le calme; le sang, fréquemment lancé dans les mêmes vaisseaux, y séjourne plus long-tems, ou y revient plus aisément, parce que la route est frayée; la peau fréquemment pliée en certains endroits & devenue plus sèche, garde son pli; enfin, semblable à ces fruits de l'arrière-saison, dont les sucs s'évaporent lentement, & dont la peau se détend & se ride de plus en plus, à mesure que l'homme s'éloigne du printems de la vie & de la saison fortunée de la bienveillance, son corps se refroidit, ses sucs s'exhalent, son enveloppe se desséche, se durcit, se ride & se flétrit; en vain l'ambitieux & l'avare dont le cœur fut resserré par l'égoïsme dans la saison des fruits, raconte à tous venans les exploits de sa jeunesse & tait la partie honteuse de sa vie passée; cette enveloppe parle pour lui & le dément; son histoire y est écrite en longs & tortueux sillons que la haine y creusa par dégrés; or, de ces journaux écrits principalement sur les visages, les plus aisés à lire sont ceux des plus laids, & chaque journal devient de plus en plus lisible, à

mesure que l'homme qui le porte, vieillit & enlaidit; mais, si tout homme peut lire ces caractères profonds que le tems a rendus ineffaçables, un penseur exercé va plus loin, il lit le passé dans le présent; il efface peu-à-peu ces traits si marqués sur le visage du vieillard, il retend l'enveloppe, comble les sillons, applanit les surfaces, arrondit les contours, il le redresse, il le rajeunit, & ne laisse plus que ces linéamens, si légèrement tracés dans le premier âge, qui sont comme les premiers essais de l'ame; puis, lorsqu'il vient à considérer le visage du jeune homme, son œil y voit ce que sa raison avoit déjà prévu sur le visage du vieillard.

3°. Souvent, après avoir questionné des gens en qui nous n'avons point confiance ou qui n'en ont point en nous, l'œil fixé sur eux, nous attendons leur réponse; elle arrive enfin; la bouche dit *oui*, mais l'œil, le teint, l'air du visage, le son de la voix, les muscles, tout le reste du corps dit *non*, ou *vice-versâ*; sans cette parole, nous eussions vu le *non* écrit sur tout l'extérieur du corps, & malgré cette parole, nous le voyons encore; n'y a-t-il pas aussi des gens dont tout l'extérieur dit perpétuellement *non*, les négatifs, par exemple, ou contractifs, les gens contredisans, les opiniâtres, les envieux, les avares, &c. & d'autres qui disent *oui* du haut en bas; ces phénomènes sont de tous les tems & de tous les lieux; &, depuis l'homme le

plus groſſier, juſqu'à la femme la plus déliée, tous ſont capables de les obſerver, du plus au moins.

Il y a donc, chez le vulgaire même, une langue, très-différente de la langue conventionnelle, que tout le monde parle malgré ſoi & que tout le monde entend; il ne s'agit que d'en augmenter l'alphabet & d'en multiplier les dialectes, & alors chaque ſens nous informant à ſa manière, nous lirons les mêmes choſes en pluſieurs idiômes & ſtyles différens; c'eſt ce que nous allons faire dans les chapitres ſuivans.

CHAPITRE II.

Principes & Indications.

Nous n'avons pas beſoin de dire que, par principes & indications, nous entendons ici, comme par-tout ailleurs, des obſervations étendues par conjecture aux ſujets analogues à ceux qu'on a d'abord obſervés; extenſion proviſionnelle qui mène à vérifier toute la partie ſuppoſée; pour ſe faire une idée juſte de ce chapitre, il faut ſe figurer que nous faiſons le tour d'un cercle au centre duquel ſont les vérités phyſionomiques, cherchant à nous frayer le chemin dans toutes les directions poſſibles; ſi toutes les routes où nous ferons entrés, nous mènent aux mêmes réſultats, nous aurons bien procédé;

comme ces indications ſont en aſſez grand nombre, nous les préſenterons détachées ; afin que le lecteur n'en conſidérant qu'une ſeule à la fois, voie plus nettement, d'abord les parties, puis le tout.

Première Indication.

Si, remontant, le plus haut qu'il eſt poſſible, nous conſidérons que nos ſentimens & nos penſées ne ſont, quant à l'être materiel, que des mouvemens, & quant à l'individu ſentant, que la perception de ces différens mouvemens ; ſi de plus nous nous obſervons aſſez bien pour reconnoître la direction, l'étendue, la durée, la viteſſe, l'énergie & l'ordre de ſucceſſion, des divers mouvemens qui répondent aux différentes eſpèces & dégrés de ſentiment, nous pourrons prévoir les qualités qu'ils produiront à l'extérieur, telles que ; figure, couleur, conſiſtance, &c. ; & nous trouverons *à priori* les ſignes phyſionomiques ; par exemple, s'il s'agit des formes, ayant ſenti & obſervé que, dans la colère, le ſang eſt chaſſé avec force, du centre à la circonférence, nous ſçaurons d'avance que, dans les accès de cette paſſion, les parties extérieures doivent être plus grandes, plus rondes, plus rouges, plus tendues, &c. & au contraire, dans les accès de crainte : j'ai oſé marcher ainſi dans *la Balance* ; mais, comme on m'a trouvé trop hardi, deſcendons un peu.

I.

Deuxième indication.

I. Tout homme eſt, en quelque ſorte, malade dès la naiſſance, par l'excès ou le défaut, de la qualité ou de la quantité, de ſes ſolides ou de ſes fluides; les plus ſains ſont ceux en qui cet excès ou ce défaut eſt le moindre poſſible, & l'homme parfaitement ſain ſeroit celui en qui rien ne ſeroit conſtamment, ni dominant, ni dominé; en qui tous les ſolides & les fluides ſeroient parfaitement balancés dans tous les ſens poſſibles.

2. Mais, quand, par un concours ſingulier de circonſtances, il naîtroit un individu auſſi harmonique, l'équilibre ſeroit bientôt troublé par mille cauſes, ſimultanées ou ſucceſſives, & ſans ceſſe renaiſſantes, telles que: les viciſſitudes des fonctions naturelles, les inégalités dans la manière de vivre, les ſenſations fortes & imprévues, les ſecouſſes de nos propres paſſions, l'oppoſition & le choc des autres hommes, cette communauté d'action & de vie qui nous force à nous imiter réciproquement, & nous rend, en quelque ſorte, contagieux les uns pour les autres; les viciſſitudes de l'atmoſphère & les cauſes de ces cauſes; ſçavoir, l'action des aſtres qui roulent autour de nous, principalement, celle du ſoleil & de la lune, ſoit que ces

deux astres agissent immédiatement sur notre corps, soit qu'ils le modifient par l'entremise des corps, solides ou fluides, qui le touchent ou l'approchent; à quoi il faut ajouter cette foule de stimulans de toute espèce qui ne cessent d'agacer & de mouvoir, à l'intérieur & à l'extérieur, toutes les parties de cette machine irritable; en un mot, toutes les causes & les circonstances dénombrées ou désignées dans notre table des époques, lesquelles font prédominer alternativement sur son opposée, chacune des quatre qualités générales, composées, répondantes aux quatre saisons de l'année & inhérentes aux quatre humeurs principales du corps humain, dont la prédominance détermine les quatre tempéramens.

3. Ainsi, chaque homme, a tour-à-tour, & dans un très-court espace de tems, les quatre tempéramens ou maladies communes; mais sa maladie particulière, son tempérament propre & habituel, tire sa dénomination de celle des quatre humeurs, qui prédomine en lui, le plus souvent, le plus long-tems & le plus sensiblement; il est d'autant plus malade, que la cause, intérieure ou extérieure, qui le modifie, concoure plus efficacement & plus constamment avec celle qui étoit déja prédominante; il l'est d'autant moins, que ces causes survenantes luttent plus vigoureusement avec la première; &, quelque soit sa complexion,

il n'eſt bien portant au maximum que dans les circonſtances où, toutes les cauſes luttant avec une force égale, ſes facultés phyſiques ſe mettent en équilibre ; il s'en apperçoit à un certain bien-être qu'il éprouve, à une certaine aiſance dans toutes les fonctions, à une certaine facilité dans tous ſes mouvemens phyſiques; c'eſt ce qui arrive à tout homme qui n'a point actuellement d'incommodité marquée; en s'éveillant après un ſommeil doux & paiſible; dans les momens qui précèdent ou ſuivent les repas; après une jouiſſance modérée; dans la pointe de vin; dans une convaleſcence; dans le décroiſſement d'une grande douleur, phyſique ou morale; après la confidence d'une choſe qui lui peſoit, dans les épanchemens d'une vertueuſe amitié; après un grand mouvement de colère ou de crainte, d'amour ou de haîne, ſurtout, ſi avant l'éruption, il a été longtems forcé de contenir & de réprimer ces paſſions; en allant & revenant, du travail au repos, de l'apathie à l'agitation exceſſive, de l'excès d'une paſſion à l'excès de la paſſion oppoſée, de l'excès *en plus* à l'excès *en moins*, de la même paſſion; dans le paſſage & le retour, du froid au chaud, de l'humide au ſec, d'une température quelconque à ſon oppoſée, quand celle qui ceſſe a été exceſſive & de longue durée; en un mot, dans les tems, dans les lieux, dans toutes les circonſtances poſſibles où il deſcend ou

remonte à l'équilibre (*a*) *physique*, par réplétion ou évacuation, échauffement ou refroidissement, humectation ou desséchement, tension ou relâchement, concentration ou distribution de forces, &c....

4. Il y a de même des vices *moraux* & des travers d'esprit répondans à ces quatre maladies dont nous avons parlé, & un équilibre de sentimens & de pensées répondant à l'équilibre de nos solides & de nos fluides; équilibre dont le signe est, dans un individu capable de se recueillir & de jouir de lui-même, un sentiment pur & net de son existence & de sa liberté, une sorte de pleine & paisible jouissance de son être; un pouvoir sur ses facultés, dont il n'est point tenté d'abuser, une facilité à changer d'attitude, à se jetter à droite ou à gauche, à se tourner dans tous les sens possibles, sans élan, sans décret positif, sans être obligé pour cela de tendre le ressort de sa volonté; une faculté de tout sentir & de tout concevoir; une disposition à trou-

---

(*a*) Quand, après de grandes & longues douleurs, un malade cesse tout-à-coup de souffrir, éprouve un bien-être dont il est lui-même étonné, veut se lever, forme une infinité de projets, parle beaucoup mieux qu'à l'ordinaire; c'est, comme l'on sçait, un assez mauvais signe, lequel annonce qu'il descend, de l'état d'excessive tension, vers la mort *par relâchement*, & qu'il est actuellement à ce milieu dont il est ici question.

ver par-tout & à goûter le beau & le bon, une modeste & silencieuse indifférence sur les passions, les préjugés & les mots qui dominent tour-à-tour les infortunés mortels & qui l'ont tyrannisé lui-même ; enfin un état de fraîcheur & de paix où l'homme, doucement suspendu au-dessus des vaines terreurs & des futiles espérances, semble surnager à ses maux & glisser sans effort sur le fleuve de cette vie ; état où il seroit à souhaiter que nous pussions nous arrêter, où nous ne faisons que passer & qui cesse par cela seul qu'il a existé.

5. Les sensations que nous éprouvons à l'occasion des objets extérieurs ne dépendent pas seulement de la constitution de ces objets, mais encore de la constitution des solides & des fluides qui entrent dans la composition des organes de nos sens sur lesquels se font les impressions ; & de même que, dans la jaunisse, l'œil imprégné de bile voit jaunes tous les objets, chaque organe imbibe & teint, en quelque sorte, de ses qualités, les objets qui le frappent, & l'homme croit appercevoir en eux ce qui n'est qu'en lui.

6. Nos sentimens dépendent aussi de la constitution des organes de la région épigastrique qui en sont le siége; souvent nous aimons ou haïssons, espérons ou craignons, sans autre raison que les mouvemens de notre sang, de l'intérieur à l'extérieur, de bas en haut, ou en sens contraire, sans autre cause que l'excès ou le défaut dans la quan-

tité ou l'intensité des stimulans qui mettent en jeu notre machine irritable.

7. Nos jugemens dépendent à la fois de la constitution du cerveau même, de celle des organes du sentiment & de celle des organes de nos sens, espèce de milieu à travers lequel les sensations nous sont transmises & qui les modifie diversement dans nos différens états.

8. En un mot, en nous étudiant avec soin, nous reconnoîtrons qu'il est un dégré de chaleur & d'humidité, soit dans la tête, dans la région épigastrique, ou dans toute autre partie, propre à chaque genre, espèce, & dégré de sentimens, de pensées, de paroles, d'actions, d'Arts, de Sciences & de Métiers; en sorte qu'imbibés de préjugés dans toute notre substance, & tantôt de l'un, tantôt de l'autre, selon l'humeur & la qualité régnante, nous ne faisons, la plupart du tems, en exprimant nos goûts & nos opinions, que manifester notre état physique, déceler notre folie, nous plaindre de notre maladie & en demander ou en indiquer le remède.

9. Delà, cette diversité & cette opposition dans les jugemens des divers hommes dans le même tems & dans ceux des mêmes hommes en différens tems; diversité qui n'est pas toujours un signe de mauvaise foi, d'entêtement, ou d'inconséquence, quoique notre propre maladie ou notre despotisme en jugent ainsi.

10. Par exemple, si deux personnes de tempéramens habituellement ou actuellement opposés, c'est-à-dire, en qui prédominent des humeurs opposées, portent en même tems leur jugement sur un même objet physique ou moral, utile à l'état de l'un & nuisible à l'état de l'autre, le désignent, d'après leur sens intime, par des qualificatifs opposés, l'appellent, l'un, *bon*, l'autre, *mauvais*; si chacun traite de *vraie*, son opinion & de *fausse*, celle de son opposé, n'est-il pas clair qu'ayant besoin de choses contraires dans le même moment, ils doivent éprouver des sentimens contraires, à la vue de l'objet en question, & que leurs jugemens doivent être opposés, s'ils sont l'énoncé de leurs besoins & de leurs sentimens respectifs: on peut donc dire que chacun d'eux ne se trompe, ni ne trompe, quant à ce qui le regarde personnellement, mais seulement, dans l'énoncé de sa proposition, qui est trop vague & trop général.

11. Et si la même personne se trouvant en deux jours immédiatement consécutifs dans des dispositions diamétralement opposées, loue un jour la même chose qu'elle blâmoit la veille, comme les besoins d'aujourd'hui sont opposés à ceux d'hier, il faut bien aussi que les deux jugemens qu'elle porte sur cette chose relativement à son propre individu, soient entiérement contraires; & à cet égard, elle ne se trompe qu'en ne circonstanciant

& ne limitant pas assez l'énoncé de ce jugement.

12. Que si chacun avoit la sagesse de particulariser ou singulariser ses jugemens, en fixant le terme ou les termes des relations exprimées par les qualificatifs qu'il employe; tels que *bon*, *mauvais*, *utile*, *inutile*; *vrai*, *faux*, &c., & en ajoutant, par exemple, lorsqu'il s'agit de lui; *pour moi*, *quant à moi*; *à mon goût*, *selon moi*, *en ce moment*, *dans cette circonstance*, alors on sentiroit que tous ces jugemens n'expriment que des relations à la personne qui les porte; on n'éprouveroit point cette indignation & cette envie de contredire qu'excite la tyrannie des propositions générales & de ceux qui, en les énonçant, imposent, & par l'expression & par le ton, la loi de les admettre; toute dispute cesseroit, & l'on pratiqueroit enfin cette maxime si triviale & si peu entendue: *il ne faut pas disputer des goûts.*

13. Si nous connoissons bien les temps, les lieux, & toutes les circonstances dans lesquelles ces quatre qualités primitives qui déterminent l'espèce & le dégré de nos affections, prédominent en nous ou dans les autres, nous pourrons prédire quels sentimens éprouveront, quels jugemens porteront, dans quelles dispositions se trouveront & de quelles facultés seront douées des personnes données dans des circonstances assignées; de plus, comme il sera facile de déterminer par la réflexion quels effets

produiront sur l'extérieur du corps, ces qualités prédominantes dans l'intérieur, ces effets pressentis & prévus nous fourniront par la suite de bons signes pour juger dans quelles personnes ces qualités prédominent actuellement ou habituellement, & en quelles circonstances elles prédominent dans la même personne: ces signes nous serviront donc à prévoir & à prédire les sentimens & les jugemens des divers individus, dans le même tems & du même individu en différens tems, & ce qui est très-important, à l'aide de ces signes, nous jugerons quelles sont les personnes actuellement propres à un genre, ou quelles sont dans les mêmes personnes, les circonstances où elles sont le plus propres à ce genre, ou enfin à quels genres sont propres différentes personnes désignées, dans le même tems, ou les mêmes personnes, en différens tems.

14. Or, notre table des époques qui n'étoit que le produit d'un travail fait sur ce plan, remplissoit assez bien cet objet; on y trouvoit, dans les mêmes colonnes respectives, les sentimens & les idées de différente espèce, les qualités qui produisent ou qui accompagnent constamment ces sentimens & ces idées, avec les signes des unes & des autres; en sorte que connoissant l'une de ces trois choses: les qualités physiques intérieures, les qualités morales, & les qualités extérieures ou signes physionomiques,

l'on trouvoit les trois autres, en cherchant les points d'interſection de la colonne verticale où étoit cette choſe donnée & des colonnes horiſontales où ſe trouvoient les deux autres ; par exemple, ſi, ayant obſervé qu'une perſonne a la peau ſèche & noire, les formes aiguës & la voix criarde, on eût voulu connoître ſon tempérament, ſon caractère & ſon genre d'eſprit, on eût trouvé en ſuivant la colonne verticale où ſont ces ſignes & en cherchant les points où cette colonne eſt coupée par les colonnes horiſontales où ſe trouvent les tempéramens, les caractères, & les genres d'eſprit, qu'elle eſt d'un tempérament bilieux, d'un caractère iraſcible, & d'un eſprit vif & inventif.

15. Cependant, comme notre table étoit, en partie, compoſée *à priori*, c'eſt-à-dire, à l'aide du raiſonnement & en prévoyant les combinaiſons & les rapports poſſibles, plutôt qu'en claſſant des combinaiſons & des rapports obſervés, deſcendons encore & marchons terre-à-terre.

Troiſième Indication.

I. Pour donner à la phyſionomie toute l'extenſion & la ſolidité dont elle eſt ſuſceptible, il faudroit remarquer en ſoi quelles eſpèces & quels dégrés de ſentimens & de facultés intellectuelles, nous éprouvons, à quelles ſortes de choſes nous ſommes le

plus enclins & propres, quand certaines qualités dominent dans nos solides & nos fluides; puis, examiner avec soin les espèces & les dégrés de ces qualités extérieures; grandeur, forme, proportion, consistance, couleur, mouvement, &c. qui existent en nous dans le même tems; par la suite, si nous observions *actuellement*, où *habituellement*, ces qualités extérieures dans d'autres hommes, nous pourrions conjecturer qu'ils ont *actuellement* ou *habituellement*, les mêmes penchans, les mêmes dispositions, les mêmes facultés que nous avions, lorsque nous observions en nous ces qualités extérieures ou signes; & si nous trouvions que ces signes des dispositions secrètes, tirés d'abord de nous, puis des autres, sont constamment suivis de signes analogues, mais plus manifestes, de l'intérieur, tels que les paroles & les actions, nous pourrions former, de ces observations bien vérifiées, un corps de physionomie.

Quatrième Indication.

Tous nos sentimens, toutes nos pensées, toutes nos facultés, actives & passives, ont, à l'intérieur, des sièges, des foyers, où elles s'exercent principalement, quoiqu'elles soient, pour ainsi dire, fondues dans toute notre substance; elles ont aussi, à l'extérieur, des foyers qui correspondent aux premiers; les meilleurs signes sont ceux qui se tirent de ces foyers exté-

rieurs; ce sont comme autant de fenêtres où l'ame qui veut se cacher, est de tems en tems, forcée de se montrer, & où on la surprend; tels sont principalement les yeux & la bouche, dont la forme, la situation & les mouvemens, composent peut-être la moitié de la physionomie.

Cinquième Indication.

Si, ayant observé, dans plusieurs hommes actuellement dominés par une passion, les signes de cette passion, l'on rencontre par la suite, des individus en qui ces signes soient habituels, permanens, ou, au moins, très-fréquens, on pourra en inférer probablement que les derniers sont habituellement dominés par la passion que ces signes décéloient dans les premiers.

Sixième Indication.

Il faut remarquer aussi quelles sont les parties du corps prédominantes pour la grosseur, la consistance, la saillie, la couleur, la force, &c.; ces parties trop fortes pour la bonne proportion sont un signe de la prédominance des sentimens, des idées, des facultés, actives & passives, qui s'y exercent & qui s'y montrent; de tous les signes d'un effet à prévoir, le plus sûr est celui qui se tire de la cause

même de cet effet ; or, si la prédominance des facultés & la fréquence des actes, rend ainsi prédominans les organes qui en sont les instrumens, il n'est pas moins vrai que la force de ces organes est aussi une cause de l'énergie & de la constance des affections & des actions qui leur appartiennent ; par exemple, la grandeur & la force des extrêmités est un signe de la force élastique du cœur, ainsi que des qualités morales qui dépendent de cette force ; mais on peut dire aussi que la grandeur des extrêmités est, en partie, cause de la force élastique du cœur ; car, le cœur & les extrêmités étant, pour ainsi dire, antagonistes & se dérobant tour-à-tour le sang, selon que les stimulans agissent plus fortement à l'intérieur ou à l'extérieur, pour que l'équilibre se maintienne, & que l'homme subsiste, il faut qu'il y ait une certaine proportion de ressort entre la force qui agit dans un sens, & celle qui agit dans le sens opposé, entre l'*action* & la *réaction*, & par conséquent, entre les instrumens de cette double action ; en un mot, le cœur & les extrêmités doivent se fortifier réciproquement, par cela seul qu'ils s'exercent mutuellement, & que le mouvement est réciproque d'un foyer à l'autre.

Septième Indication.

Pour remarquer plus aisément les signes d'une passion, il faut choisir un sujet où cette passion ait

habituellement la plus grande énergie & choisir encore un de ses pires momens; car les effets extérieurs étant proportionnels aux mouvemens intérieurs qui causent ou accompagnent cette passion dans un homme qui s'y abandonne entièrement, quand elle sera au maximum, les signes y seront aussi; étant plus marqués, ils seront plus aisés à appercevoir, à distinguer, à mesurer, à compter, à rappeller, &, une fois qu'on en aura bien saisi les différences, il sera plus facile d'appercevoir, dans le minimum de ces signes, la passion habituelle qui se tait actuellement, ou la passion actuelle qui voudroit se cacher

Huitième Indication.

Pour peu que nous remettions sous nos yeux ce principe posé tant de fois: les qualités, soit physiques, soit morales, qui constituent un sexe, sont pour la plupart, communes à tous les deux; il n'y a de différence, entr'eux, que du plus au moins; & ce qui détermine l'opposition des sexes, c'est que, de ces qualités communes à tous deux, les qualités opposées à celles qui prédominent dans l'un, prédominent dans l'autre; & il n'est point de qualité assignable dans l'espèce humaine, dont on ne trouve le minimum dans un sexe & le maximum dans l'autre; il nous sera facile d'extraire de

ce principe une manière d'établir la physionomie. Considérez les qualités physiques & morales prédominantes dans chaque sexe, les sujets d'observation ne manqueront pas; il est même peu de personnes qui, à cet égard, ayent besoin d'autre chose que de se rappeller ce qu'elles ont déjà vu; choisissez pour sujets d'observation réelle ou mentale, des hommes très-mâles & des femmes très-féminines, afin que, ces sujets tranchant les uns sur les autres, leurs différences soient plus sensibles; par la même raison, choisissez encore les circonstances où les sujets de chaque sexe ont, au plus haut dégré, les qualités propres à ce sexe; ayant fait, pour chaque sexe, deux grouppes, l'un, de qualités physiques extérieures, l'autre, de qualités morales qui les accompagnent constamment, si l'on nous donne un individu de l'un des deux sexes, qui ait un grand nombre de qualités extérieures, ou signes de l'autre, il sera probable qu'il en a aussi les sentimens, les idées, les goûts, les opinions, les penchans, les facultés, du moins en partie; s'il est bien de son sexe, dans tout ce qui est extérieur, il sera probable qu'il en est aussi à l'intérieur, & si ces concomitances sont nombreuses & constantes, nous aurons une théorie.

Neuvième Indication.

I. On arrivera au même but, en faisant, pour

les tempéramens, ce qu'on a fait pour les sexes, c'est-à-dire, en dressant pour chaque tempérament, deux tables, l'une, de qualités extérieures ou signes, l'autre, de qualités intérieures ou morales qui accompagnent constamment les premières; cela posé, si l'on trouve, dans un inconnu, des signes d'un des quatre tempéramens, on pourra croire qu'il a, au moins, quelques-unes des qualités morales propres à ce tempérament; reste à connoître les signes des tempéramens; ce qui ne sera pas difficile.

2. En premier lieu, par l'espèce & le dégré des incommodités, actuelles ou habituelles, du sujet proposé, par la quantité, la qualité & l'intensité de qualité, de l'humeur qu'il évacue le plus souvent, sur-tout à contre-saison, l'on connoîtra son tempérament; puisque ce qui détermine ce tempérament n'est autre chose que la prédominance d'une des quatre humeurs; par exemple, si un homme a des maladies de bile pendant l'hiver & sur-tout, dans un hiver très-humide, ce sera un signe qu'il est bilieux de tempérament; & s'il en a de pituite, de phlegme, dans un été fort chaud & fort sec, on pourra l'appeller, pituiteux ou phlegmatique.

3. En second lieu, je pourrois encore ici renvoyer à notre table des époques; un individu étant donné, il suffiroit de remarquer avec soin quels sont les alimens, les exercices, la manière de vivre, les livres, les compositions, les sociétés, les températures, les

tems,

temens, les lieux, les hommes & les choses qu'il préfère ; on chercheroit dans quelle colonne se trouve l'espèce de choses préférées ; & l'on trouveroit, dans la colonne opposée, le tempérament & les inclinations de cet individu ; car, les tempéramens appètent naturellement leurs contraires qui en sont les remèdes; mais j'aime mieux renvoyer aux tables du chapitre suivant construites *à posteriori*.

Dixième Indication.

Si je connois bien les qualités extérieures ou signes propres aux différens âges & les qualités intérieures ou morales qui les accompagnent, quand je trouverai un individu réellement vieux, qui a quelque chose de jeune dans l'extérieur, ou un jeune homme qui a quelque chose de vieux dans l'apparence, je m'attendrai à trouver en lui des qualités morales de l'âge différent du sien, avec lequel il a des ressemblances extérieures.

Onzième Indication.

En faisant raconter à un homme ses songes actuels ou habituels, on devinera les sentimens, les idées, les penchans qui le dominent ou qui tendent à le maîtriser actuellement ou habituellement ; soit qu'ils dépendent de la qualité ou de la quantité des hu-

meurs qui prédominent en lui ; ſoit qu'ils réſultent de ſes rapports domeſtiques, civils ou politiques, de ſes relations, actives ou paſſives, ſérieuſes ou voluptueuſes. La ſeconde partie de cette propoſition n'a pas beſoin de preuve, il n'eſt perſonne à qui il n'arrive fréquemment de rêver aux choſes qui l'ont fortement occupé dans la journée ; quant à la première, elle n'eſt pas moins ſolidement fondée : en vertu de la loi de l'aſſociation des mouvemens qui occaſionnent les ſenſations, les ſentimens & les idées lorſque nos organes intérieurs ſont échauffés ou refroidis, humectés ou deſſéchés, tendus ou relâchés, & pour tout dire, modifiés, par une cauſe, ſoit intérieure ſoit extérieure, comme ils l'ont été par quelque autre cauſe apperçue par les organes de nos ſens extérieurs, la ſenſation de cette dernière ſe renouvelle en nous, pendant le ſommeil ou pendant la veille, auſſi fortement & quelquefois plus vivement, que ſi cette cauſe étoit réellement préſente : ſi donc cette cauſe ſe montre fréquemment en ſonge, on peut conjecturer que la qualité qu'elle produit par ſa préſence, eſt actuellement prédominante dans l'individu avec les qualités morales qui l'accompagnent conſtamment ; &, en général, par le récit de nos ſonges, c'eſt-à-dire, par l'expoſé des ſenſations & des ſentimens élémentaires dont ils ſont compoſés, on peut deviner l'état des organes intérieurs, & conſéquemment, les diſpoſitions ſecrètes & les penchans qui dépendent de cet état.

Douzième Indication.

« Si l'on construit une table où soient coordonnées les qualités extérieures & les penchans ou instincts d'un grand nombre d'animaux, & que l'on trouve un homme qui, par la forme, la densité, la couleur, l'expression de la face, le cri, le port, l'allure, les mouvemens, en un mot, les qualités extérieures, ressemble à quelques-uns de ces animaux, on pourra, par le naturel connu des premiers, découvrir le naturel caché du dernier.

Par exemple, le cri du Paon & le bruit qu'il fait avec ses pieds pour se faire regarder, ressemblent beaucoup à ces grands éclats de voix & au bruit que font en s'annonçant dans les assemblées, publiques ou particulières, ces gens qui aiment à s'étaler & à occuper d'eux; les mouvemens en rond de cet animal faisant la roue, ressemblent aussi aux mouvemens circulaires d'un jeune fat qui arrache ou mandie à la ronde, des applaudissemens qu'on lui accorde quelquefois par une sorte de honte ou de pitié polie; l'Animal-Paon, & l'Homme-Paon *circumspiciunt*, pour voir si on les admire.

Treizième Indication.

Ce que je vais dire me paroît à moi-même un

peu hasardé ; aussi le donnerai-je moins comme une règle que comme une indication.

On peut, par l'analyse comparée des plantes, sinon connoître l'homme immédiatement, du moins être conduit à cette connoissance, & tirer, de ces comparaisons, des concomitances qui, transportées à l'homme par analogie, donneront des idées & amèneront de nouvelles observations : par exemple, l'orange comparée au citron, est revêtue d'une peau fine, unie, & remplie d'un suc très-doux ; les oranges qui ont la peau très-fine & très-unie sont *ordinairement* (*a*) les plus douces & au contraire ; or, ce que nous avons dit des oranges en général, par rapport aux citrons, des oranges fines, par rapport aux grossières, il faut le dire des femmes très-féminines, par rapport aux femmes hommasses ; des femmes en général par rapport aux hommes ; des hommes délicats à peau fine & unie, par rapport aux hommes à peau épaisse, rude & noire ; enfin, de ceux-ci, par rapport aux animaux qui ont la peau plus épaisse & plus rude que l'homme ; & ainsi de suite.

Si, promenant sa pensée sur les deux règnes

(*a*) Il y a des exceptions à cette règle, entr'autres les oranges de la Chine, qui ont encore cela de particulier que la peau ne tient presque point à la pulpe.

d'êtres organisés, on compare cette progression d'âpreté & de grossièreté dans la texture de la surface, avec la progression des qualités analogues dans l'intérieur, on est tenté de croire que la même cause produit ces qualités simultanées & de même nom; on est aussi porté à penser que ces ressemblances de nom tirent leur origine des analogies de qualité; en effet, quand on dit d'un homme qu'il a l'humeur douce, cette expression est plus exacte, qu'on ne le pense, & l'instinct qui nous l'a suggérée nous a bien servi; car, nos passions dépendent de nos mouvemens, & nos mouvemens, des stimulans qui agacent & meuvent les organes, sièges de ces passions; elles doivent donc dépendre des qualités de nos humeurs qui sont plus ou moins stimulantes; les humeurs douces sont celles qui n'agaçant point nos fibres trop fortement nous laissent tranquilles & font que nous n'avons pas besoin d'agacer & de tourmenter les autres pour charmer notre inquiétude, & l'on appelle *doux*, les hommes ainsi disposés qui ne sont ni agacés ni agaçans, l'on dit d'eux qu'ils ont l'*humeur douce*; c'est par une raison semblable qu'on appelle *doux* les sucs des végétaux qui n'irritent point fortement les mammelons dont la langue est parsemée : il faut faire le même raisonnement pour les qualités opposées.

De plus, on entrevoit un rapport entre l'état de

la surface des corps & les qualités de leur intérieur; rapport qui a lieu dans les deux règnes; il paroît, en général, que la texture des corps qui s'unissent par un mouvement rapide & violent, est plus grossière que celle des corps qui s'unissent par un mouvement plus lent & plus doux; c'est ce dont on peut s'assurer en cassant un morceau d'acier trempé, un autre morceau qui ne l'est pas & un troisième qui a été recuit, si l'on compare les trois coupes, on verra que le grain des deux derniers morceaux est plus fin que celui du premier; or, ce mouvement violent par lequel les parties de l'acier que l'on trempoit, ou de tout autre corps, se sont rapprochées & réunies, étoit alors en *acte*; après l'union, il reste en *tendance* & en *faculté*, il n'est point détruit, il n'est que balancé par une force opposée, ou semblable agissante selon une direction contraire; si, par la suite, ces parties viennent à être attirées par d'autres corps avec lesquels elles ont beaucoup d'affinité, elles se précipitent vers ces derniers, les choquent avec violence, & si ces corps sont organisés & sensibles, elles y occasionnent des sensations proportionnées à la force du choc & de la tendance qui le cause; on voit que l'analogie se soutient par-tout.

Je ne l'aurai jamais assez dit: toutes les fois que nous voyons employer les mêmes termes, pour désigner des propriétés d'êtres que nos catalogues ont

placés à une grande distance les uns des autres, quoique la nature les ait rapprochés par le tems, le lieu, ou les qualités, nous devons chercher l'origine de ces dénominations & nous trouverons presque toujours que l'identité ou l'analogie de nom est fondée sur l'observation de propriétés très-analogues, dans des êtres qui peuvent être différens à beaucoup d'autres égards & qu'il ne faut pas pour cela confondre entiérement.

Il existe une infinité de relations très-étroites entre le règne végétal & le régne animal ; outre les appétits & les répugnances qu'on observe dans les plantes, en vertu desquels on les voit attirer ou rechercher les corps qui leur sont analogues ou amis, & repousser ou fuir ceux qui leur sont ennemis ou nuisibles, on remarque une sorte de sociabilité entre les plantes d'une même espèce, qui les end, en quelque manière, susceptibles de civilisation ; c'est ce qu'on peut vérifier par la comparaison des plantes sauvages avec les plantes de jardin, comparaison qui pourroit être poussée fort loin ; & ce qu'il y a d'admirable dans l'ordre de la nature, c'est qu'à mesure que l'homme s'amollit & s'affoiblit en se civilisant, les végétaux insensiblement altérés par la culture qui se perfectionne de plus en plus, deviennent, de moins en moins agrestes & d'autant plus convenables à des estomachs qui perdent, de jour en jour, de leur énergie primitive ; on sçait

aussi que les prairies artificielles qui sont composées de plantes de même espèce ou très-analogues, rendent beaucoup plus que les prairies naturelles où toutes les espèces sont mêlées; ce phénomène ressemble fort aux effets de la civilisation; il semble que les plantes de même race se plaisent ensemble & se protègent réciproquement, comme les hommes de même race, soumis au même prince & aux mêmes loix; & qu'au contraire les plantes de race trop différente se fassent la guerre & se dérobent réciproquement les sucs de la terre.

Rousseau & quelques autres détracteurs de la société humaine, ont dit ou répété, que la civilisation détruisoit & abatardissoit les hommes, les bêtes & les végétaux; mais, ce qu'ils n'ont pas dit, & ce qu'ils devoient dire, c'est que la cohabitation, à distance raisonnable, multiplie les individus dans les deux règnes, & qu'on regagne ainsi en quantité ce qu'on perd en qualité; si toutefois on peut nous prouver qu'un être, en qui la nature avoit planté le besoin & la faculté de se policer & de s'adoucir par le commerce de ses semblables, étoit destiné à rester éternellement dans un état de solitude & de férocité; qu'il devoit y laisser également les animaux & les plantes; que le développement d'un germe planté dans notre substance molle & imitatrice, ne pouvoit pas se faire sans un miracle; que l'effet, presque général, & composé d'un en-

chaînement de causes toutes naturelles, n'est pas naturel.

Or, cette multiplication des individus vient, dans les deux règnes, de ce que la matière amollie par la culture, cède plus aisément à cette force expansive qui opère le développement; aussi peut-on dire que le christianisme qui semble élaguer l'arbre politique par les fondations religieuses & les honneurs qu'il attache à l'état de *mûre* virginité, est encore, malgré ces obstacles apparens, la religion qui doit le plus favoriser la population, & qui, dans le fait, peuple le plus, lorsqu'elle est bien entendue, parce que, d'un côté, le régime qu'elle prescrit & les privations qu'elle impose, tendent à entretenir la santé, à prolonger & à aiguiser l'appétit naturel; & que, de l'autre, les sentimens tendres, affectueux, doucement expansifs, qu'elle excite & nourrit, donnent ou conservent, à la matière de notre corps, cette demi-mollesse, cette constitution matinale & printanière, moyenne entre les désirs furieux & le dégoût, qui provoque doucement, facilite & rend fécond l'acte de la génération; qu'enfin portant les hommes à la douceur & à la paix, elle rend les guerres moins meurtrières: mais si l'homme civilisé amollit & adoucit les plantes qui l'entourent, à mesure qu'il se civilise lui-même, il s'ensuit que le christianisme influe sur les

plantes même, & que, physiquement parlant, les plantes d'un pays chrétien, sont, en quelque sorte, chrétiennes; or, cette influence réciproque & continuelle du physique & du moral & des deux règnes, nous avertit de ne mépriser aucune indication.

Frappé de ces analogies des deux règnes d'êtres organisés, j'avois osé concevoir le plan d'une physionomie commune à tous deux, & j'énonçois ainsi le problême en modifiant un peu l'énoncé que j'ai donné dans le chapitre des progressions : étant données, dans les deux règnes, telles qualités extérieures, quelles sont les qualités, soit intérieures, soit extérieures, qui les accompagnent toujours; par exemple, s'il s'agit des formes : quelles qualités, intérieures & extérieures, accompagnent toujours telles ou telles formes; ou si on l'aime mieux : quelles qualités prédominent dans tel composé où prédominent telles ou telles formes, longues, rondes, quarrées, aigues, &c.

Pour y arriver plus sûrement & plus promptement, j'aurois choisi un être très-mobile, très-sensible, & qui change de forme fréquemment, rapidement & visiblement; tel qu'une femme très-délicate & très-sensible; j'y aurois vû aisément quelles circonstances des deux mouvemens opposés & alternativement successifs, donnent telle forme plutôt que telle autre; par exemple, voyant, dans la

colère que le mouvement du centre à la circonférence enfle la matière & arrondit les formes; & dans la crainte, que le mouvement de la circonférence au centre, resserre, flétrit, la matière, & aiguise les formes, j'aurois, dans l'effet manifeste d'un mouvement vif & sensible, entrevu l'effet caché des mouvemens semblables, mais plus lents & moins sensibles; j'aurois vérifié ce soupçon en courant à l'autre extrêmité du règne organisé; & si j'avois trouvé que les mêmes mouvemens avec les mêmes circonstances, donnent par-tout les mêmes formes accompagnées des mêmes qualités, nous aurions fondé une théorie moins timide & moins étroite que celle-ci; mais il est plus prudent de marcher de proche en proche.

Résumé.

En un mot, si nous observons attentivement les différences qui surviennent à la fois dans nos qualités extérieures & dans nos qualités morales, aux différentes époques du jour, de l'année, de la vie, des fonctions naturelles, des passions, dans les différens êtres, en divers lieux, en diverses circonstances & par tous les moyens qui peuvent nous modifier; que nous rangions ces observations dans des tables, nous aurons un corps réel & solide de physionomie; & pour peu qu'on se donne la peine de faire la même

recherche par les différens moyens que je viens d'indiquer, comme je l'ai prise moi-même avant de le conseiller, on aura le plaisir d'arriver par différentes routes aux mêmes résultats, & de parcourir toute l'échelle de probabilité, depuis la plus foible conjecture jusqu'à la certitude complète.

Or, cette unité de doctrine ne doit pas nous surprendre; car les qualités physiques & morales qui caractérisent les âges, les tempéramens, les sexes, les diverses espèces d'animaux, les divers hommes, considérés, chacun dans toutes les circonstances possibles qui peuvent diversifier sa manière d'être, dépendent principalement, ou du moins sont ordidinairement accompagnées de qualités de la matière, qui sont communes à tous les êtres & par lesquelles ils peuvent se rapprocher; les dégrés de chaque qualité sensible & des qualités morales correlatives, dont les divers êtres sont susceptibles dans un instant individuel, forment, pris ensemble, des suites ou échelles le long desquelles on peut concevoir rangés ou situés tous les êtres organisés depuis l'huître jusqu'à l'homme; pour simplifier, ne prenons qu'une seule qualité, *la consistance*; par exemple: cela posé, chaque être est susceptible, en différens instans, de différens dégrés de cette qualité; ces derniers dégrés, pris en somme, formeront encore des suites ou échelles, dont chacune représentera l'étendue de la variation de chaque être,

relativement à la consistance; si l'on applique ces échelles sur l'échelle totale, elles empièteront les unes sur les autres, comme les cercles colorés du spectre newtonien; en conséquence de cet empiètement, il se trouvera qu'un même être, en différens instans, passe par les dégrés qu'occupent d'autres êtres, dans l'instant unique où on les compare tous, pour former l'échelle totale: il aura donc déjà, par le sens intime, une idée de l'état des autres, idée qu'il pourra étendre par la raison; mais d'ailleurs il en est de ces espaces qu'occupent les divers êtres, le long de l'échelle de consistance, comme de ceux qu'occupent, le long de l'échelle sonore, les quatre espèces de voix qui composent le concert à quatre parties, ou toutes autres voix; chaque être aura, en quelque sorte, sa clef dans la première échelle, on pourra y concevoir des octaves semblables & comparables, quoiqu'elles ne soient ni égales, ni situées à la même hauteur; actuellement, disons de toutes les qualités de la matière organisée, ce que nous venons de dire de la consistance seulement, & concluons que tous les dégrés de toutes les échelles de toutes les qualités de tous les êtres organisés, sont comparables à d'autres dégrés des qualités respectives, & qu'un seul être, par les variations qu'il subit, peut, jusqu'à un certain point, avoir l'idée de tous les autres êtres.

Ainsi, les qualités physiques extérieures des êtres étant données, on trouvera leurs qualités morales, par l'observation de soi-même; car il suffira de remarquer l'ordre & la progression de nos penchans & de nos dispositions, dans ces variations continuelles auxquelles nous sommes sujets, à mesure que nous nous approchons ou nous éloignons, par les qualités physiques, intérieures & extérieures, de la constitution de tel sexe, de tel tempérament, de tel âge, de tel animal, de telle plante, &c. lorsque les qualités extérieures des êtres proposés seront precisément au même dégré qu'elles étoient en nous, au moment où nous les y avons observées, nous connoîtrons, à très-peu près, leurs propensions répondantes à ces dégrés; & lorsque ces qualités extérieures observées seront à des dégrés situés hors des limites de l'espace que notre individu occupe dans leurs échelles, sans avoir le sentiment de ces dégrés, nous en aurons l'idée par conjecture, & nous pourrons en conclure par analogie, les dégrés des qualités morales correlatives.

N. B. On peut, à l'aide des signes physionomiques, trouver, non seulement, les choses que l'on cherche immédiatement, mais même, toutes celles qui y tiennent : il y a, dans le corps humain, un ordre, une succession, une réciprocité, une cohérence de mouvemens, d'une partie à l'autre; telles passions font naître telles idées; telles idées excitent

des passions de telle espèce ; telles passions excitent telles autres passions, & telles idées réveillent telles autres idées : ainsi un seul signe, ou plutôt une seule masse de signes, peut indiquer, soit les passions seules, soit les idées seules, soit les passions & les idées à la fois ; soit les passions qui accompagnent, précèdent, ou suivent les passions indiquées par les signes observés ; soit les idées inhérentes aux idées désignées, & ainsi de suite.

Mais toutes ces indications ne donnent encore que des espérances ; reste à donner une quantité suffisante d'observations positives, pour prouver que les routes indiquées sont les véritables, & engager le lecteur à les suivre ; comme ces observations ne laissent pas d'être nombreuses, nous les distribuerons dans cinq articles : le premier sera consacré aux deux sexes ; le second, aux quatre tempéramens ; le troisième, aux quatre âges de la vie ; le quatrième contiendra une table raisonnée des signes communs aux différentes parties du corps, ou propres aux grandes masses, laquelle répandra un grand jour sur les précédentes & sur la suivante. La cinquième enfin, indiquera la valeur des signes propres aux moyennes & aux petites parties du corps.

CHAPITRE III.

Observations Physionomiques.

Je parlerai seul dans la table raisonnée du quatrième article & dans celle des âges; dans les trois autres, j'en userai autrement; quelques parties de ces dernières me paroissant trop maigres relativement aux autres, pour les completer & donner à ce traité plus de plénitude & de symétrie, je me suis déterminé à y joindre un assez grand nombre d'observations que j'ai extraites de la physionomie d'Aristote, il y a environ dix ans, & dont j'ai vérifié la plus grande partie; j'ai profité, par la même raison, de quelques idées que ma fourni la lecture d'Hippocrate; quand il s'agit de la confection & de la vérification des principes, quand il est question de former le systême d'une science, opération qui exige l'unité de plan & de volonté, un seul génie, vigoureux & isolé, vaut une nation entière; mais, en fait d'observation, les sens d'un seul homme ne font pas règle, & son témoignage ne fait pas autorité; c'est ici sur-tout que le nombre doit faire preuve, & qu'on peut dire: *vox populi, vox dei.*

ARTICLE

ARTICLE PREMIER.

Physionomie des deux Sexes.

NOUS donnerons un paragraphe à chaque sèxe ; puissent-ils être, dans le monde, comme ici, séparés sans être divisés, & rapprochés sans être confondus.

§ I.

De l'Homme.

Signes. Corps haut, large, épais, quarré, plus grand par le haut que par le bas : chair chaude, sèche, dense, ferme, élastique : peau épaisse, sèche, rude, d'un tissu grossier, basanée, de couleur foncée : poils moins longs, moins fournis, à la tête, mais répandus sur toute l'habitude du corps & principalement sur le ventre des muscles & dans les enfourchures, épais, durs, roides & crépûs : tête grande en tous sens ; face large & quarrée ; sourcils épais, relevés, arqués, joints ; œil grand, brillant, sec, ouvert, fixe, ferme, dur ; air de dureté dans la bouche ; lèvres épaisses, droites & serrées ou figurées en chevron brisé ; langue courte, épaisse, rude & tardive ; joues & menton coupés quarrément ; traits saillans & bien prononcés ; expression du visage forte, un peu dure : cou gros, épais : tronc quarré ;

épaules larges ; hanches petites & étroites : extrêmités grandes, musculeuses, tendineuses, bien articulées, sèches & quarrées, ou aiguës : muscles, tendons, artères & veines en saillie & très-apparens sur tout le corps : contours secs, durs, quarrés, aigus, la saillie des muscles rendant les éminences & les cavités très-sensibles & les courbes se rencontrant durement : voix grave, forte, creuse, & soutenue : prononciation, allûre, action totale, marquée, forte, énergique, soutenue, &c.

Caractère. Tempéré, constant, égal : assuré, ferme, résolu, décidé, courageux, entreprenant, aimant les exercices violens, la fatigue, le danger, les combats, la victoire : orgueilleux, généreux, libéral, confiant, sincère, véridique, droit, juste, fidèle à ses engagemens, respectant les loix & les usages : peu compatissant : lent à s'emporter, oubliant aisément les injures : silencieux, discret ; peu curieux, plus occupé de ses propres affaires que de celles d'autrui : donnant beaucoup à la société, patriote : ayant plus de vertus par la raison que par l'affection.

Esprit. Mémoire plus tenace que prompte & facile : jugement plus ferme & plus sûr, que prompt & subtil : imagination plus forte que vive : aptitude aux sciences, arts & métiers, aux affaires, aux choses sérieuses, difficiles & de longue haleine.

§ II.

De la Femme.

Signes. Corps, court, étroit, mince, arrondi, pyramidal, plus grand par le bas que par le haut : chair froide, humide, rare, spongieuse, molle, fibre lâche : peau mince, humide, unie, d'un tissu fin, blanche, de couleur tendre, transparente : poils longs & fournis à la tête, rares dans le reste du corps, excepté aux enfourchûres, déliés, mols, souples & plats : tête petite & menue ; face étroite & longue ; sourcils fins, couchés, horisontaux, droits, écartés, s'étendant vers les temples ; œil petit, peu ouvert, un peu humide, doux & fort mobile ; douceur dans la figure & le mouvement de la bouche ; lèvres fines, un peu ouvertes ; langue mince, longue, unie, & très-volubile ; joues & menton arrondis ; traits fins & peu exprimés ; expression du visage, douce, tendre, un peu timide : col long & menu : tronc en pyramide renversée ; épaules larges *relativement* ; poitrine saillante, convexe, charnue ; ventre étranglé comme celui de la guêpe ou de la fourmi ; hanches grosses & saillantes : extrêmités courtes, charnues, arrondies : muscles, tendons, artères & veines peu sensibles sur tout le corps : contours arrondis, coulans,

doux, moëlleux, *ondoyans*, *serpentins* : voix aigue; de la tête, & variable dans le mode & dans le ton : parole, prononciation, allûre, action totale, vive, légère, facile, souple, douce, gracieuse, molle, foible, incertaine, &c.

Caractère. Exessive en tout; passant aisément, rapidement & fréquemment, de l'engouement au dégout; allant & revenant sans cesse, d'un extrême à l'autre, dans ses sentimens, ses pensées, ses paroles & ses actions : légère, mobile, irrésolue le plus souvent & quelquefois opiniâtre par dépit : craintive, avare, défiante, soupçonneuse : menteuse, rusée, trompeuse, infidèle à sa parole, & à ses engagemens, injuste, méprisant les loix : vaine, irascible, querelleuse, vindicative : pointilleuse, sujette aux préventions : s'arrêtant plus aux mots qu'aux choses; préférant la beauté à la bonté, les graces au jugement, le singulier au vrai, les qualités brillantes aux qualités solides, ce qui fait honneur à ce qui fait plaisir, l'apparence à la réalité, *donnant toujours raison au plus beau & tort au plus laid* : délicate, miséricordieuse, complaisante, officieuse; prévenante, soigneuse : pudibonde, plaintive : curieuse, bavarde, indiscrète, tracassière, s'occupant autant des affaires d'autrui que des siennes, ayant toujours l'oeil dans la maison de son voisin : riant & pleurant, se consolant & se désolant, s'emportant & s'appaisant aisément : incapable de se suffire, aimant à se

parer, à briller, à occuper d'elle, à dominer & faisant sentir sa domination *douteuse* par de fréquens essais d'autorité : égoïste, peu patriote : ayant toutes les vertus par l'amour & tous les vices par la vanité.

Esprit. Mémoire facile & prompte, mais peu tenace ; grande sagacité sans jugement ; imagination très-vive & très-foible : beaucoup d'aptitude aux genres légers, délicats, agréables, brillans, d'apparat ; peu de disposition pour les genres sérieux, difficiles, qui demandent de la constance & de l'exactitude.

Ce n'est point ici le portrait de chaque sèxe, mais sa charge ; ce sont des maximum destinés à faire mieux sentir & concevoir leurs différences physiques & morales ; ces qualifications sont toutes relatives ; en disant que l'homme a telle qualité & la femme, la qualité opposée, je n'entends pas que l'un des deux sèxes ait exclusivement toutes les vertus & tous les vices, tous les talens & tous les défauts d'une sorte, & l'autre sèxe, toutes les qualités de l'espèce opposée ; mais seulement, que les unes sont prédominantes dans l'un, & les opposées prédominantes dans l'autre ; le fait est que toutes les qualités physiques & morales, bonnes & mauvaises, sont communes aux deux sèxes, mais à des dégrés & en nombre différens : la femme, plus foible, plus irritable, plus mobile, plus susceptible, plus sensible, plus excessive, est plus aisément, plus

promptement, plus fréquemment, mais moins longuement affectée; l'homme, au contraire, étant plus massif, moins irritable, moins mobile, & moins susceptible, est moins vivement, moins aisément, moins souvent, mais plus constamment affecté : les deux sexes sont également sujets à balancer, des sentimens, des idées, des goûts, des opinions, des passions & des actions d'une espèce, aux manières d'être de l'espèce opposée; mais les balancemens de la femme sont plus grands, plus fréquens & plus rapides; ensorte que, d'un sexe à l'autre, comme dans chaque sexe & même dans chaque individu, la qualité est en raison inverse de la quantité, la vitesse, en raison inverse de la masse; le nombre, en raison inverse de l'intensité; & la durée, en raison composée, de la directe de la masse, de la consistance, de la roideur, de l'élasticité, & de l'inverse de la vitesse, du nombre, & de l'intensité, soit pour les sentimens & les goûts, les pensées & les opinions, les paroles & les actions, les vertus & les vices, les talens & les défauts qui tiennent à la foiblesse, à la mobilité, à la sensibilité, sont propres à la femme; tout ce qui dépend de la force & de la constance appartient à l'homme; ces qualités opposées sont amies, elles s'attirent & se cherchent naturellement; associées, mêlées & fondues ensemble, elles se corrigent, & se tempèrent réciproquement; elles se ma-

tient & se neutralisent par leur opposition même; l'harmonie en résulte, les deux sexes sont heureux, *& tout est bien.*

Quand je dis l'*harmonie*, je ne parle pas au figuré, mais au propre; car, si nous comparons la femme à un paquet de chanterelles de violon, & l'homme, à un paquet de quatrièmes, la comparaison sera juste à mille égards & fournira un grand nombre d'indications.

Que si le sexe *beau* paroît plus maltraité que le sexe *fort*, dans l'énumération des qualités que nous appellons *morales*; c'est qu'étant naturellement plus excessif que l'autre, même, quand il n'est que ce qu'il doit être, il doit le paroître beaucoup plus quand il vient à sortir des limites; que si on l'en fait sortir par supposition, comme ici, pour forcer un peu les effets, faire trancher plus fortement les deux sexes l'un sur l'autre & faire mieux sentir leurs différences par cet artifice, alors on montre, dans le maximum, un *excès* d'*excès*, & l'on double, en quelque sorte, la difformité morale.

Notre Philosophie, en considérant les femmes, ne sera point de ce siècle; elle ne sera ni injurieuse ni flatteuse à leur égard, dût-elle déplaire par son impartialité même; nous contemplons l'univers d'un œil froid & sec; nous tâchons de le voir & de le peindre tel qu'il est; or, dans la nature, il n'y a ni premier ni dernier; chez elle,

ce n'est ni un honneur, ni une honte de naître mâle ou femelle ; ce n'est qu'un événement, qu'un phénomène ; chaque sexe a sa destination & ses facultés propres, afin de la remplir ; & à cet égard, les deux sexes ne sont pas comparables ; ainsi, tyranniser les femmes ou s'atteler à leur char, faire publiquement leur critique ou leur éloge, nous paroissent quatre sottises parfaitement égales, que nous tâcherons d'éviter ; les femmes ne furent point formées, pour être adorées ou ravalées, mais pour être, en qualité d'êtres foibles, compatissans, doux, gracieux, aimables, mais excessifs, légers & capricieux, secourues, protégées, menagées, recherchées, désirées, aimées, mais aussi contenues, & réprimées.

Quant à ce que j'ai dit de leur égoïsme relatif, ce n'est point un vice dans leur sexe ; s'il choque le droit *civil* & *politique*, il est de droit *naturel* & *domestique* ; en effet, il est de la nature & du devoir d'un être foible de s'occuper beaucoup de lui-même, parce qu'il y est plus souvent forcé par la douleur & la crainte, les hommes *naturellement* forts, &, à ce titre très-ancien, devenus forts *civilement*, se sont faits maîtres de tout ; ils ont composé les Langues pour leur sexe qui règne dans la Grammaire comme dans le monde ; ils ont par conséquent fabriqué les qualificatifs à leur fantaisie ; & comme *chacun* d'eux désiroit que ses associés

s'occupassent de son bonheur ; *tous* ont appellé *vertueux* ceux qui avoient l'air de s'oublier eux-mêmes, ceux qui n'alloient pas si directement à leur but, ceux qui n'osoient y aller ; & ce petit nombre d'hommes choisis dont la raison sublime a vu nettement la loi universelle & la sanction à cette loi dans les plaisirs intérieurs de ceux qui l'observent, ainsi que dans le supplice de ceux qui l'enfreignent, qui ont regardé leur propre bonheur comme but, & celui de leurs semblables, comme moyen ; les hommes, dis-je, ont dû appeller *injustes*, *égoïstes*, les individus que l'instinct rappelloit trop fortement à eux-mêmes ; ils ont dû appliquer au sexe *beau* ce qui ne convenoit qu'au sexe *fort* ; ils ont dû soumettre également les deux sexes à leurs loix & à leurs mots, sans distinction de besoins, ni de facultés naturelles : ils ont donc voulu que la femme fut *citoyenne*, au lieu qu'elle ne doit être que *femme* ; continuellement ébranlée par ce qui l'entoure, trop susceptible, trop souvent rappellée à elle-même par la douleur & la crainte, elle est forcée de resserrer le cercle de ses sentimens & de ses pensées, d'être toute à son individu & aux êtres qui sont tout pour elles ; si donc la femme, en violant certaines loix ou conventions, en faveur d'elle-même ou des siens, n'est pas *juste*, *bonne*, *civilement* ou *politiquement*, elle l'est, *naturellement*, elle doit l'être ainsi ; & *tout est bien* ;

c'est quand, dédaignant cette foule de petits soins si nécessaires & commandés à sa foiblesse, qui sont, en quelque sorte, les titres & les paragraphes de son code ; c'est quand, levant sa tête altière, & grossissant sa voix, l'œil fixe, le bras étendu d'un air d'empire, elle sort de sa maison & court envahir les occupations de l'autre sexe avec la puissance qui en est à la fois le moyen & le prix ; c'est alors qu'elle sort de la nature, qu'elle enfreint toutes les loix, & qu'elle n'est plus ni *femme* ni *citoyenne*.

ARTICLE SECOND.

Physionomie des quatre Tempéramens.

On doit appliquer aux quatre tempéramens ce que nous venons de dire des deux sexes ; les masses de signes physiques & de qualités morales contenues dans les quatre paragraphes suivans, ne sont pas non plus des portraits d'êtres réels ; mais la description de quatre êtres hypothétiques : l'imagination réalise & crée, en quelque sorte, quatre êtres que la raison a conçus possibles ; on suppose que, dans chacun de ces êtres, l'humeur qui détermine son tempérament, prédomine excessivement, pour la quantité & la qualité, avec les qualités du caractère & de l'esprit, corrélatives ; les différences de chaque

tempérament, en deviennent plus aisées à saisir; & par la suite, si l'on veut classer un inconnu, il est plus facile de le rapporter à celui avec lequel il a le plus d'analogie, & de deviner, par ce moyen, ses dispositions secrètes.

§ I.

Le Sanguin.

Signes. Corps, grand, chaud & velu : chair abondante, molle, arrondie : peau douce & fort rouge : respiration forte & marquée : pouls haut, fort & plein : digestion facile & prompte : ventre médiocrement humide & libre : urine, sueurs, salive, mucus, & autres excrémens, solides ou fluides, évacués en abondance & fréquemment : sommeil long, où il voit des fleurs dont la plus grande partie de couleur jaune ou rouge, & quelquefois du sang, lorsque cette humeur est très-abondante; où il rêve à des promenades dans des jardins, à des entretiens amusans, à des occupations gaies de toute espèce, à une foule d'objets rians & agréables : réveil gai, & assez prompt; cheveux & autres poils, plutôt châtains que noirs, & abondans sur toutes les parties du corps; tête grosse : douceur dans les yeux, le mouvement de la bouche & toute l'expression de la physionomie : langue un peu épaisse : contours

arrondis, & coulans : voix pleine, & ferme sans âpreté : parole prefte, démarche vive, gefte prompt, mouvemens fréquens & vifs, mais fans dureté.

Caractère. Gai, d'agréable humeur, quoiqu'un peu inégal : enclin à pleurer, à rire & à bailler ; fe défolant & fe confolant, s'emportant & s'appaifant, s'ennuyant & s'amufant aifément : d'agréable commerce ; bienveillant, aimable, gracieux, affable, facétieux, complaifant, officieux, bienfaifant ; fincère, ouvert, indifcret, bavard, curieux, fe jettant trop aifément à la tête, & fe piquant enfuite, quand le mépris arrive fur les pas de la familiarité, mais revenant promptement : enfin, aimant, voulant être aimé, l'étant aifément ; mais un peu volage & changeant volontiers d'amis, de maîtreffes, de fociétés, de lieux, d'occupations.

Efprit. Heureufe mémoire : jugement plus fubtil que fûr & ferme : imagination vive & féconde : facilité à parler : aptitude pour les genres agréables, mais en général, plus de facilité que de force & de tenue.

§ II.

Le Bilieux, ou Colérique.

Signes. Corps grêle & allongé : chair chaude, sèche, dure, élaftique : peau dure, rude, noirâtre, ou rouffâtre : refpiration vive & fréquente : pouls

petit, véhément, dur, fréquent : digeftion vigoureufe & prompte : ventre fec & dur : peu d'urine, de fueurs, de falive, de mucus, & d'autres excrémens, folides & fluides : fommeil court & fort agité, fouvent interrompu par des fonges inquietans qui ont pour objet; des corps de couleur jaune, des querelles, des combats, des procès, des difputes, des meurtres, des incendies, & autres chofes violentes : réveil impatient & de mauvaife humeur : cheveux & poils noirs, roides, frifés, crépus : tête menue & fèche : yeux petits, vifs, un peu méchans : langue fèche & rude : phyfionomie dure : formes aigues & faillantes : contours fecs & durs : parole prefte, prononciation brève, rude & heurtée : gefte prompt *fans graces* : démarche trop vive : mouvemens précipités, faccadés, à foubrefauts.

Caractère. Inquiet, turbulent, audacieux, téméraire, aimant les querelles, les combats, les procès, les difputes ; impatient, emporté, ayant la main légère comme la langue : précipité, mobile, changeant aifément de fentimens & d'opinions, prenant & quittant aifément fa réfolution : changeant fréquemment de fociété : aimant rarement & difficilement, à caufe de l'irritation continuelle qu'il éprouve, mais aimant éperdument quand il s'en mêle ; peu conftant en amour & en amitié, à caufe de fa facilité à fe choquer ; rarement aimé, parce qu'il eft rigoureux, auftère, difficile, épineux,

contredisant, railleur, aggressif, mordicant, & se fait à la fois craindre & haïr par ces défauts.

Esprit. Mémoire prompte & tenace, la colère & la haîne tenant fréquemment le burin : imagination vive & forte ; jugement très-subtil, mais souvent faussé par la haîne.

Les sujets de ce tempérament sont les mieux constitués pour réussir en toute sorte de Sciences, d'Arts & de Métiers ; leur machine très-irritable est continuellement aiguillonnée par la bile qui est, dans le corps humain, le stimulant par excellence : d'un autre côté, ils sont trop enclins à attaquer les hommes & les sociétés, à saisir le côté défectueux ou ridicule des choses, à censurer, à critiquer ; ils commencent une infinité de choses & en achèvent très-peu, leur excessive irritabilité les rappellant trop souvent à eux-mêmes & les mettant aux prises avec toutes sortes de gens, leur fait perdre beaucoup de tems & de mouvemens ; en sorte que leurs grandes facultés s'useront entièrement dans ce grand nombre de chocs inutiles, à moins qu'ils n'apprennent à se suffire dans une solitude absolue, qu'ils ne sçachent s'entourer d'hommes très-doux sur lesquels leur fougue vienne se briser & expirer sans danger ; ou enfin qu'ils ne réservent leurs grands coups pour cette saison où le froid de l'âge balancera la chaleur excessive de leur complexion.

§ III.

Le Mélancolique.

Signes. Corps, froid, grêle & ras : chair, maigre, sèche, dure : peau rude : couleur brune, noirâtre, sombre, obscure : respiration lente & gênée : pouls bas, lent, rare, assez foible : ventre dûr & paresseux, *cretensis* : sueurs rares ; excrémens en général peu abondans : sommeil inquiet ; songes tristes où il voit des objets de couleur noire & sombre ; où il s'imagine être égaré dans des lieux déserts & ténébreux, voir des cadavres, des phantômes & mille autres objets sombres, lugubres, effrayans : réveil chagrin & impatient : visage flasque & ridé : physionomie sombre, obscure ; air assez dur : sensualité excessive (car, lorsque l'homme n'est heureux, ni par les sentimens ni par la pensée, il se rabat sur les jouissances purement sensuelles, & tâche d'y trouver de quoi s'étourdir & se dédommager ; sans compter que la concentration de la chaleur & de la force vitale, qui a lieu dans ce tempérament, donne plus d'action aux divers foyers de plaisir) : éruption de pensées, lente & difficile ; paroles comptées ; prononciation lente & marquée ; *lenta maxilla, Tibère* : mouvemens lents, guindés, peu développés.

Caractère. Trifte, taciturne, morofe, caché, défiant, foupçonneux, difcret, avare, envieux, dégoûté de tout & ayant envie de tout : lent à s'emporter, mais d'une colère tenace, parce qu'il rumine longtems les offenfes & les digère difficilement : n'aimant pas aifément ; mais aimant conftamment quand il fe met en frais, à caufe de l'opiniâtreté de fon imagination : plus ordinairement craintif que courageux, mais de la plus rare intrépidité, lorfqu'il s'en mêle.

Efprit. Mémoire ferme : jugement affez sûr, quoique un peu enclin à voir les chofes du mauvais côté : imagination plus forte que vive & féconde : il a plus d'efprit dans le premier âge, que fur le *retour*, le vice du tempérament étant balancé par le vice d'âge, dans le premier cas ; & au contraire, exalté, dans le fecond : il eft propre aux genres férieux qui exigent plus de jugement, de choix, d'ordre & de goût mafculin, que d'élan, d'invention, & de fineffe de tact ; par exemple, à l'hiftoire, aux ouvrages raifonnés & méthodiques, pour peu qu'il ait eu la précaution de meubler fa tête dès fa jeuneffe, & qu'il ait foin de s'entourer, lorfqu'il travaille, de jeunes gens vifs, fpirituels, inventifs, ftimulans ; &c...

§ IV.

§ IV.

Le Phlegmatique ou Pituiteux.

Signes. Corps, gros, replet : chair froide, humide & molle : peau fine, molle, douce & blanche : respiration foible, mais facile : pouls lent, rare, mol, bas : digestion lente & difficile : ventre humide & trop lâche : sueurs, urine, salive, mucus & autres excrémens, solides ou fluides, abondamment & fréquemment évacués : soif rare : paresse & lenteur dans toutes les fonctions : sommeil long & profond, entrecoupé de tems en tems par des songes qui ont pour objet l'eau, la mer, les bains, la navigation, les naufrages, la pluie, & autres météores aqueux ; où il rêve à des poids qui l'accablent, à des choses qui l'effrayent, & en même-tems, à des obstacles, brutes ou animés, qui l'empêchent de fuir : réveil tranquille : visage blanc & très-souvent pâle ou plombé : yeux ternes : physionomie fade, sans mouvement, sans caractère & sans expression : veines & artères grêles & peu apparentes : formes convexes ; contours arrondis & sans caractère : parole, prononciation, geste, démarche, sans force & sans nerf ; action totale, lente, molle & souvent niaise.

Caractère. Pareſſeux, timide, lent à s'emporter & à ſe réſoudre; peu aimant & peu aimé : ſans politeſſe, ſans affabilité, ſans converſation, ſans gaieté, ſans activité, ſans énergie : ennuyeux & ennuyé : patient par apathie; courageux par ignorance du danger; mais très-peureux, lorſqu'il le prévoit.

Eſprit. Lourd & obtus; les trois facultés au plus bas dégré : ce qui n'eſt pas étonnant; car, la vivacité, la fineſſe & la facilité de ſentiment & de conception eſt proportionnelle à la promptitude avec laquelle le ſang & les autres humeurs accourent vers les points d'irritation; promptitude qui, toutes choſes égales d'ailleurs, eſt proportionnelle au dégré de chaleur & de ſécheresſe de la complexion, & par conſéquent, en raiſon inverſe de la froideur & de l'humidité, qualités propres au phlegmatique. J'ai lieu de croire que la ſtupidité & l'imbécillité ſont attachées au dégré extrême de ce tempérament; car, j'ai remarqué, en différens lieux, que les imbécilles ont preſque toujours le nez & la bouche fort humides; & au contraire, on peut faire la même obſervation ſur les enfans, dont les plus ſpirituels ſont ordinairement grêles & ſecs.

Cependant une complexion qui ſeroit moyenne entre celle-ci & le tempérament ſanguin, ne ſeroit pas abſolument contraire à l'étude & aux affaires, ſur-tout ſi le ſujet avoit ſoin d'échauffer, de ſécher

& de consolider sa substance, par des exercices fréquens & violens faits en plein air & au soleil ; par des voyages longs, pénibles & périlleux. Un homme, ainsi constitué & reformé, auroit la mémoire très-bonne dans sa première jeunesse ; il seroit fort sain après la puberté, le vice de complexion étant alors balancé par le vice d'âge ; & si sa tête prenoit une fois de l'activité, comme sa complexion l'entraîneroit foiblement vers les femmes, & autres objets de distraction ; qu'elle le porteroit à la vie sédentaire & retirée, que l'humidité de sa fibre corrigeroit l'effet de l'étude, il perdroit moins de tems que le sanguin, le bilieux, & le mélancolique, que les besoins & les facultés, situées dans la région inférieure, détournent continuellement, l'habitude compenseroit en lui le défaut du naturel, il regagneroit, par la réitération des actes, ce qui lui manquoit en facultés ; nul ne connoîtroit mieux que lui toutes les ressources & toutes les finesses de l'art de penser, de parler, d'écrire, & d'agir, précisément, parce qu'ayant reçu de la nature un mauvais instrument, il auroit été continuellement exercé à surmonter des obstacles & forcé de chercher le *comment* de toutes ses opérations ; enfin, après quelques années d'un effort continu, il réuniroit en lui les talens les plus opposés ; ce seroit un puits de variété, une sorte de *microcosme ;* mais il faudroit encore que les malheurs, la nécessité, l'ambition lui eussent donné l'énergie,

l'activité, la force de résolution qu'il n'avoit pas reçue de la nature.

ARTICLE TROISIÈME.

Physionomie des quatre âges de la vie humaine.

Les quatre tableaux de cet article sont aussi des accumulations & des exagérations de signes physionomiques & de qualités morales, lesquelles ont pour but de faire distinguer plus aisément les caractères propres à chaque âge; en examinant ces tables avec attention, l'on s'appercevra que la suite des quatre âges de la vie a beaucoup d'analogie avec la suite des quatre tempéramens; ce qui ne signifie pas que tout est rigoureusement égal de part & d'autre; mais que les âges sont entr'eux, dans leur échelle, ce que les tempéramens sont entr'eux, dans la leur; ensorte que le sanguin répond à l'enfance, le bilieux, à la jeunesse, &c. la raison de cette correspondance symétrique est facile à voir: les âges sont, à peu-près, déterminés & caractérisés, comme les tempéramens, par la prédominance successive des quatre qualités communes répondantes à celles qui déterminent les quatre saisons & inhérentes aux quatre humeurs qui l'emportent successivement dans l'échelle de la vie d'un seul individu, comme dans l'échelle formée par tous les individus de l'espèce

pris ensemble & comparés : les différences respectives de part & d'autre sont aussi renfermées entre les mêmes limites à-peu-près ; parce que, de même qu'en deçà & en delà de certaines limites, l'individu, considéré dans la continuité de son existence, ne pouvoit pas encore, ou ne peut plus exister, hors de ces mêmes limites, nul individu ne peut exister dans l'espèce : par la même raison, si nous créons deux individus, en accumulant sur l'un toutes les qualités du sanguin & du phlegmatique, ou celles de l'enfant & du vieillard, & sur l'autre, toutes les qualités du bilieux & du mélancolique, ou toutes celles du jeune homme & de l'adulte ; le premier aura beaucoup d'analogie avec le sexe féminin, & le second, avec le sexe masculin.

§ I.

L'Enfant.

Signes. Corps, petit, court, épais, gros, ramassé, potelé, dégrossi, à peine ébauché : chair très-humide & très-chaude relativement à la masse animée, abondante, molle, spongieuse, convexe : peau fine, douce & unie, de couleur blanche & tendre : pouls vif, petit, fréquent, énergique relativement : digestion facile & prompte : ventre humide & fort libre : urine, sueurs & autres excré-

mens, ſolides ou fluides, évacués abondamment & fréquemment : toutes les fonctions naturelles, vives, faciles & de courte durée : ſommeil long & profond : cheveux & poils, rares, fins, mols & plats : tête fort groſſe de proportion : yeux doux & parlans : phyſionomie douce, tendre, expreſſive : contours très-arrondis : voix haute & fort aiguë : mouvemens, vifs, grands proportionnellement, continuels.

Caractère. Admiratif, curieux, inquiet, turbulent, léger, mobile, fantaſque, d'humeur inégale, paſſant aiſément d'un état à l'état oppoſé, à cauſe de la grande irritabilité de cette matière fine & toute neuve : doux, ſociable, confiant, ouvert, naïf, indiſcret, bavard : imitateur par tous ſes organes à la fois, docile, crédule, facile à perſuader & à tromper : timide, honteux : compatiſſant, quand il ſçait de quoi il s'agit : joueur, gourmand, &c.

Eſprit. Bonne mémoire : jugement foible : imagination très-vive & très-foible : peu de préſence d'eſprit, à cauſe des continuelles diſtractions que lui donnent le grand nombre, la force & la nouveauté des ſenſations de toute eſpèce & les ſentimens qu'elles excitent : propre à tous les genres d'imitation, mais peu propre à ceux qui demandent du jugement, du choix & de l'ordre, à moins qu'ils

ne se rapportent à la passion du jeu ou de la gourmandise; les deux grands ressorts de cet âge.

§ II.

L'homme jeune.

Signes. Corps haut, élancé, svelte, taille élégante, bien proportionnée : chair grêle, médiocrement humide, très-chaude, ferme, élastique : peau unie, colorée, d'une texture encore fine : respiration forte & fréquente : pols haut, vif, fort & fréquent : digestion facile & vigoureuse : ventre actif & sec : bouche & nez secs : sueurs assez abondantes, les éruptions se faisant encore à la peau; fonctions très-vigoureuses : sommeil facile, mais court & agité : réveil prompt & gai : cheveux longs, fournis, bouclés : yeux vifs : physionomie expressive, animée : contours ondoyans : voix haute, forte, inégale; parole brève; prononciation facile, geste prompt & animé; démarche vive, action énergique, précipitée.

Caractère. Gai, badin, railleur; suffisant, présomptueux, entreprenant, hardi, belliqueux, querelleur, disputeur : léger, mobile, commençant beaucoup de choses & en achevant peu : ouvert, confiant, indiscret, bavard : libéral, complaisant,

sociable ; compatissant : emporté, facile à irriter & à appaiser, à affliger & à consoler : excessif, tranchant, décisif, décidé, prompt, à juger, à vouloir, & aussi prompt à changer d'opinion & de volonté ; vain, aimant la parure ; ambitieux dans les choses d'apparence & du moment ; esclave de l'opinion, des femmes & de la volupté.

Esprit. Mémoire heureuse ; jugement médiocre ; imagination vive : peu de présence d'esprit.

§ III.

L'Adulte.

Signes. Corps, large, épais, quarré : épaules larges : hanches étroites & petites : chair, abondante, tiède, sèche, dense, compacte : peau épaisse, rude, grossière, sèche, basanée, de couleur foncée : respiration ample, forte & lente : pouls haut, fort, de vîtesse, & de fréquence moyenne : sommeil court & fort agité : réveil triste : fonctions de vîtesse & de vigueur moyenne, les maladies commençant à se porter vers les principaux viscères : cheveux, poils, en médiocre quantité, épais, roides, crépus, de couleur foncée : œil fixe & ferme : physionomie grave & sérieuse : contours secs, durs, quarrés, tranchés : voix grave, forte &

soutenue : parole, prononciation, geste, démarche, en un mot, toute l'action assurée, ferme, égale & modérée.

Caractère. Tempéré, constant, égal, ferme; grave, sérieux, prudent sans timidité : lent à s'irriter, mais ruminant davantage sa colère : moins prompt à juger, à se décider, à entreprendre, mais plus constant dans ses jugemens, ses résolutions & ses opérations : ambitieux, avide d'argent pour jouir : silencieux, discret : maître de son cœur & de sa tête.

Esprit. Mémoire médiocre, mais ferme ; jugement sain : imagination forte.

§ IV.

Le Vieillard.

Signes. Corps, petit, courbe, étroit & applati ; le haut plus grand que le bas : chair rare, grêle, maigre, sèche, dense & froide ; (car, le vieillard, semblable aux vieux plants de vigne, est fort sec au dehors, & fort humide au dedans, sur-tout dans les parties hautes, parce que l'humidité qui n'est plus distribuée & fondue dans toute la substance du corps, comme dans les trois premiers âges, commence à se rassembler en masse & à se séparer de la terre qu'elle détrempoit ; que la force

qui tenoit les élémens conſtitutifs, croiſés & mê-lés, étant prodigieuſement diminuée, les élémens différens ſe fuyent & les analogues ſe cherchent, &c.) peau sèche, rude, groſſière, ridée & tannée: reſ-piration lente & gênée: pouls lent, rare, foible & bas: digeſtion lente & difficile: ſommeil fréquent, mais très-court & coupé: réveil chagrin: cheveux rares, épais, tortillés, blancs ou gris; yeux petits, caves, rouges & pleurans: phyſionomie, chagrine, auſtère, dure, ſépulchrale, ſentant la mort qui s'a-vance: os ſaillans: formes aiguës: contours durs & tranchés: voix foible, tremblante & douteuſe.

Caractère. Prévoyant, craintif, ſoucieux, s'in-quiétant de tout, craignant tout ce qui fait du bruit ou remue autour de lui: avare, entaſſeur, *foſſoyeur pie*: avide d'argent pour l'argent même: égoïſte, inhumain, dur, impitoyable, vindicatif, envieux, rude, auſtère, faute de plaiſir & de ſen-ſibilité: caché, rampant, fourbe, effronté, men-teur, incrédule, ſe défiant des perſonnes comme des évènemens, comme de lui-même, ayant mau-vaiſe idée de tout le monde, parce qu'il a vécu & ne fait plus de romans; bavard, nouvelliſte, in-docile, dépréciateur, opiniâtre, mécontent du pré-ſent, vantant le paſſé & ſur-tout le ſien; conſeil-ler, réformateur, répétant toujours la même choſe, content éternel, raiſonneur, ennuyeux.

Quel portrait! dites-vous; ſi vous êtes heureux, ce ſera bientôt le vôtre.

ARTICLE QUATRIÈME.

Table raiſonnée des ſignes phyſionomiques, communs à toutes les parties du corps, ou propres aux grandes maſſes.

SUIVANT ce que nous avons dit (*Liv. III. Chap. VIII. Art. IV.*) dans tout ſujet à traiter, dans tout problême, phyſique, ou moral, à réſoudre, il s'agit de comparer, de rapporter un compoſé à un autre compoſé, un tout à un autre tout; ſoit qu'il y ait pluſieurs étages de compoſition ou qu'il n'y en ait qu'un, ſoit qu'il s'agiſſe d'un rapport de ſigne à choſe ſignifiée, d'une relation de moyen à but, d'un rapport de cauſe à effet, & *vice verſâ*; ou, pour parler cette langue rigoureuſe que nous travaillons à former, d'antécédances, de concomitances, ou de conſéquences: veut-on traiter la queſtion générale, il faut, d'abord, bien reconnoître les deux touts déſignés par l'énoncé de cette queſtion; puis, décompoſer chaque tout & le réſoudre en ſes élémens les plus ſimples, relativement à nous; comparer, un à un, les élémens d'un tout aux élemens de l'autre tout (ſelon la qualité & la quantité); enſuite, ſi l'on veut traiter

des questions particulières, faire des applications; recomposer les deux touts, en prenant leurs élémens, deux à deux, trois à trois, quatre à quatre, &c., répétés ou non, arrangés d'une seule manière ou de plusieurs, selon qu'il est indiqué par les cas proposés ou survenans; enfin, comparer les unes aux autres, ces différentes combinaisons: c'est même de ce procédé métaphysique, que dérive cette expression: *résoudre un problême, une question*, où le mot *résoudre* qui répond au mot *resolvere* des Latins, signifie, *délier un faisceau*, pour en examiner tous les brins.

Or, notre objet, dans cette Table *raisonnée*, est de *rapporter* le tout abstrait désigné par ces mots: *les qualités extérieures communes à toutes les parties du corps*, &c., au tout abstrait indiqué par ceux-ci, *les qualités morales*, le premier étant considéré comme une masse de signes, & le second, comme une masse de choses signifiées.

Ainsi, pour suivre rigoureusement l'ordre analytique, & procéder le plus méthodiquement qu'il est possible, il faudroit, d'abord, décomposer d'un côté, la masse de signes physionomiques, & de l'autre, la masse de qualités morales; puis comparer, un à un, les signes élémentaires aux qualités simples, du cœur & de l'esprit, qui les accompagnent constamment; enfin, combiner ces signes deux à deux, trois à trois, quatre à quatre, &c.,

ſoit qu'ils concourent & s'entr'aident, où qu'ils luttent enſemble & ſe balancent, & rapporter ces différentes combinaiſons aux combinaiſons de qualités morales correſpondantes & ſimultanées, pour concevoir & expliquer ce qui eſt, ou prévoir & prédire ce qui peut être.

Mais les perſonnes familières avec la doctrine des combinaiſons, qui ſçavent combien elles ſe multiplient, pour peu qu'il y ait d'élémens à combiner, verront, au premier coup-d'œil, que, ſans aucune augmentation dans le fonds du ſujet, cette marche nous mèneroit trop loin & nous rendroit exceſſivement volumineux; c'eſt ici un article, une ébauche; c'eſt moins un traité ex-profeſſo de phyſionomie, qu'un corps d'exemples choiſis dans une matière piquante, pour confirmer, éclaircir & fixer nos théories; nous réſervons le traité complet pour un autre tems: ſi quelqu'un vouloit traiter la matière à fonds, il pourroit ſuivre l'ordre que nous venons d'indiquer, &, pour rendre l'analyſe plus exacte, s'aider encore de ce cannevas que nous avions placé dans notre table des choſes communes, ſous le titre de *Phyſionomie*, & qui avoit le même objet.

Nous nous contenterons donc, pour le moment, de conſidérer les ſignes les plus frappans, ſoit ſimples, ſoit compoſés, & d'indiquer les qualités mo-

rales, correſpondantes & ſimultanées; nous diſtribuerons notre ſujet dans les dix paragraphes ſuivans.

§ I.

Chaleur, froid; humidité.

I. Généralement parlant, à meſure que la chaleur croît dans le corps humain, la matière s'étend, principalement dans le ſens de bas en haut; le ſang ſe porte du centre à la circonférence, de l'intérieur à l'extérieur; tous les mouvemens s'accélèrent; les ſentimens & les idées de l'homme ſe multiplient; ſon caractère & ſon eſprit deviennent plus mobiles; en un mot, ſa *vivacité* augmente, en deçà toutes fois du dégré, au delà duquel la machine s'arrête ou ſe détraque.

2. A meſure que le froid augmente, l'on ſent décroître les phénomènes analogues aux précédens, & croître, les phénomènes diamétralement oppoſés.

3. L'humidité ne peut rien par elle-même, ce n'eſt qu'une matière paſſive, qu'une cauſe occaſionnelle dont la préſence ou l'abſence, l'augmentation ou la diminution, facilite ou gêne, ſuivant les cas, l'action des deux forces, expanſive ou contractive; ſon effet propre & particulier eſt d'amollir, d'aſſouplir la matière, & de la rendre plus extenſible;

lorsque la fibre est trop tendue, elle la détend, la rend plus mobile, plus irritable, plus sensible; elle facilite toutes les opérations, méchaniques & volontaires, elle est salutaire au corps, au caractère & à l'esprit; mais, si la fibre est déjà détendue, l'humidité survenante la rend trop molle & trop lâche; elle noye, en quelque sorte, les stimulans & émousse leur action, rallentit les mouvemens, retarde toutes les opérations, rend toute la machine paresseuse, amollit & effemine à la fois le caractère & l'esprit, & devient ainsi très-nuisible à l'homme.

4. Un autre effet de l'humidité, est de diminuer le froid & le chaud excessifs, soit dans le corps humain, soit dans l'atmosphère, qui se refroidit l'été quand il pleut, & se réchauffe l'hiver quand il pleut ou neige : ce qui vient de ce que l'état *aqueux*, est l'état de la matière moyen entre les extrêmes; sçavoir, entre l'état de concrétion occasionné, par l'extrême contraction dont le grand froid est accompagné; & l'état *vaporeux*, ou *aërien*, occasionné par l'extrême expansion dont la grande chaleur est accompagnée.

5. Mais il est plus à propos de considérer les combinaisons de ces qualités simples & primitives; d'autant plus qu'elles se trouvent toujours combinées dans le corps humain; or, si, partant de l'état d'équilibre qui a lieu, lorsqu'elles se balancent par-

faitement, & dont nous avons indiqué les signes physiques & moraux, nous parcourons l'échelle des quatre tempéramens & celle des quatre âges ; à mesure que l'individu, soumis à l'observation, s'approchera ou s'éloignera d'un tempérament & d'un âge, pour le dégré de chaleur & d'humidité, nous le verrons aussi s'en approcher, pour les qualités du cœur & de l'esprit, pour les facultés, physiques & morales, actives & passives ; or, comme nous avons déjà fait l'énumération de ces correspondances, pour ne point nous répéter, nous renverrons le lecteur aux tables précédentes.

§ II.

Grandeur absolue & respective.

I. La grandeur du corps, prise en total, est proportionnelle au dégré de chaleur, c'est-à-dire, à l'intensité de la force expansive, & de la réaction de son opposée ; ou encore mieux, à la quantité du mouvement expansivo-alternatif, & au dégré de mollesse de la matière, lequel dépend du dégré d'humidité ; soit, dans le tems même de la formation & du premier développement, soit depuis ; mais, comme la force expansive qui agit en tous sens, agit plus efficacement de bas en haut, que dans tout autre sens, elle étend plus le corps dans le sens vertical

vertical que dans les deux autres ; elle allonge donc plus la taille de l'homme, qu'elle ne l'élargit & ne l'épaissit : ainsi, un corps long & maigre, est un signe de chaleur & de sécheresse originelle ; or, ces deux qualités combinées annoncent une constitution morale semblable à celle du bilieux ; par la raison contraire, un corps court & gros étant un signe de froid & d'humidité combinés, indique des qualités morales semblables à celles du phlegmatique.

2. Toutes choses égales d'ailleurs, les hommes grands, sont moins courageux & moins spirituels que les petits ; le champ qu'est forcé de parcourir ce fluide, cet être quelconque, qui stimule nos fibres, produit nos mouvemens, notre sensibilité, nos sensations, nos sentimens, nos idées, nos volontés, nos paroles, & nos actions ; en un mot, qui occasionne l'exercice de nos facultés, actives & passives ; ce champ, dis-je, est plus grand, dans les premiers, que dans les derniers ; la puissance qui perçoit est donc plus long-tems à se rendre aux parties irritées, toutes les fonctions doivent être plus lentes ; l'individu doit être plus long-tems à sentir & à concevoir ; il aura dans un tems donné, moins de sentimens & d'idées, moins d'avertissemens de son existence, moins de *vivacité* ; mais, s'il est moins vif & moins irritable, il sera moins spirituel & moins courageux, que le petit homme, ces deux qualités n'étant que des

conséquences de l'irritabilité, que deux formes diverses de la sensibilité ; il est tout simple qu'ayant plus de peine à mouvoir sa masse ; soit parce que les forces motrices ne sont point proportionnelles aux masses, soit parce que les grands corps ayant, relativement à leur solidité, moins de surface que les petits, donnent, par cela seul, moins de prise, présentent moins de points aux stimulans, il se décidera moins vîte, moins souvent, & avec moins d'énergie que le petit homme, à se mettre en mouvement : il sera donc moins fort de volonté, moins courageux & moins actif, que le petit qui a tous les avantages opposés.

3. De plus, si le grand homme est humide & froid, son vice sera doublé, les deux causes de lenteur étant concourantes ; de même, si le petit homme est chaud & sec, comme les deux causes de vîtesse seront réunies, les allées & venues du fluide stimulant seront trop rapides & trop fréquentes dans les vases de son petit corps ; les oscillations seront en trop grand nombre ; la balance dépourvue de contrepoids, au lieu de faire de lentes & graduelles vibrations, inclinera brusquement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; ce sera une sorte de *trébuchet* : ainsi les passions & les opinions contraires se succédant trop rapidement, se détruiront l'une l'autre ; on le verra tantôt audacieux & insolent, tantôt timide & flatteur, aujourd'hui, très-actif, demain très-né-

gligent ; on obſervera, dans tous ſes mouvemens, cette inquiétude, cette turbulence des enfans & des ſinges de la petite eſpèce, un beſoin de ſe mouvoir, ſans autre but que ce mouvement même, lequel a pour cauſe l'exceſſive brièveté des cordes : il entreprendra une infinité de choſes & n'en achèvera aucune ; il ſera irritable, mobile, ſenſible, léger, vain, envieux, dépiteux, bruyant ; ce ſera un petit inſenſé dont les oiſifs s'amuſeront quelque tems & dont ils ſe laſſeront enſuite ; ſur-tout, s'il a la tête fort groſſe ; car, comme je le diſois plus haut, les parties trop groſſes de proportion ſe meuvent & vivent aux dépens des autres ; & les hommes trop *capiteux* font de mauvais *capitaines* ; théorie très-conforme à l'expérience.

4. Mais, ſi le grand homme eſt chaud & ſec, & le petit homme, froid & humide, l'excès de longueur & de maſſe étant balancé, dans le premier, par l'intenſité de la puiſſance motrice & par la bonne diſpoſition de la matière ; & le défaut dans le ſecond, étant compenſé par le peu d'intenſité de la puiſſance & la médiocre diſpoſition de la matière, ils arriveront tous deux à la vîteſſe moyenne dans les opérations & par conſéquent, aux qualités du caractère & de l'eſprit qui dépendent du dégré moyen ; ſçavoir, le courage tranquille, la modération, la conſtance, l'égalité d'ame, la vigueur & la netteté de mémoire, de jugement & d'imagination.

5. Remarquez que, dans les cas ſuppoſés plus haut, une ou pluſieurs cauſes morales peuvent balancer les cauſes phyſiques, par leur égalité, en cas d'oppoſition, & ſi elles ſont analogues, compenſer, par leur défaut ou leur excès, l'excès ou le défaut des dernières, & diminuer ainſi les vices, phyſiques & moraux, qui réſultent de l'excès ou du défaut, dans la quantité ou la qualité, de la matière ſolide ou fluide, du corps humain.

6. Par exemple, ſi le petit homme avoit à ſa portée quelque perſonne qui lui impoſât par le caractère ou le génie, qu'il reconnût en ſecret pour ſon maître & imitât malgré lui, ſans trop ſe l'avouer à lui-même ou au public, le ſentiment de ſon infériorité l'humilieroit profondément; cette humiliation ſeroit accompagnée d'un ſentiment de froid & d'un mouvement de dehors en dedans; ce mouvement balanceroit le mouvement expanſif, accompagné de fièvre, qui l'enfloit, le détiroit & le forçoit à s'étendre au-delà de ſa ſphère; la région épigaſtrique étant refroidie, la tête ſe refroidiroit *per conſenſum*, &, pour peu que ſon maître lui apprît à raiſonner, il pourroit atteindre au ſens commun; cette vérité, dont nous avons de grands, ou plutôt, de petits exemples ſous les yeux, ſe trouve renfermée dans cette belle maxime de l'écriture-ſainte: *Initium ſapientiæ timor Domini.*

7. De même, ſi un homme très-grand & d'un tem-

pérament froid, avoit à sa portée des hommes petits, chauds & secs, ambitieux, tracassiers, dépiteux, inventifs, railleurs, bavards, qu'il sçût employer & pomper sans bruit, ces derniers lui serviroient à la fois d'aiguillons & d'aliment; ils donneroient plus d'activité à son cœur & à sa tête; &, pour peu qu'il s'exerçât à ordonner ses emprunts, nous aurions, à force d'années & de travaux, un ouvrage méthodique, soit dans la vie active, soit dans la vie spéculative.

8. Je n'ai pas besoin d'ajouter que l'individu, dont le corps est médiocrement chaud, humide, & grand, selon les trois dimensions, possède aussi, au dégré moyen, les qualités morales, les facultés, actives & passives, inhérentes à ce dégré de ces qualités physiques; c'est une conséquence nécessaire de ce que nous venons de dire.

9. Je ne croirai pas avancer un paradoxe en disant que, toutes choses égales d'ailleurs, les peuples vraiment chrétiens, doivent être plus grands, plus corpulens que les autres, & qu'en conséquence, le christianisme est très-bon pour les enfans; par la même raison qu'il est favorable à la population; car, l'habitude des passions doucement expansives que donne cette religion, tend à amollir médiocrement & à étendre la matière du corps, sans trop la refroidir, & favorise ainsi son accroissement; au contraire,

tout ce qui excite ou nourrit la crainte, la haine &, les autres passions contractives, nuit à l'accroissement des enfans, nouvelle raison pour les petits hommes de bannir l'envie & les autres passions concentrantes.

II. Les sujets qui ont les parties supérieures plus grandes que les inférieures, ont ordinairement la mémoire prompte & facile, mais peu tenace, l'imagination plus vive que forte, & le jugement plus subtil que sûr; en un mot, l'esprit confus & le cœur foible; ils sont bavards, indiscrets & mobiles; car, cette conformation est un signe que le mouvement, la chaleur, la force vitale s'est concentrée dans les parties hautes & qu'elle les anime plus que les autres parties; c'est ce qu'on peut voir dans les enfans *rachitiques* ou *noués*, dans les bossus, à épaules plates ou convexes, & dans les sujets qui ont, à la fois, la tête fort grosse, la poitrine prominente, les cuisses & les jambes fort grêles, les pieds & les mains d'une longueur excessive; je sçais qu'il y a des exceptions à cette règle, comme aux précédentes, entr'autres, le Maréchal de Luxembourg; mais ici une cause morale puissante lutte contre la disposition naturelle; une tête exaltée, d'un côté, par l'amour de la gloire, refroidie, de l'autre, par l'âge & par les regards fixes;

d'une nation entière, &, de plus, long-tems exercée, peut acquérir assez de force, pour animer & régler tout le reste du corps, rendre au cœur la force qui lui manque, & servir, jusqu'à un certain point, de tête & de cœur.

2. Au contraire, les personnes qui ont les parties basses beaucoup plus grandes que les parties hautes, se rapprochent des femmes par le caractère & le tour d'esprit, c'est une marque que l'humidité a prédominé dans le tems de leur formation & de leur développement.

§ III.

Figure.

1. Pour traiter régulièrement cette partie de la physionomie qui regarde la figure, il faudroit, suivant la méthode indiquée en tête de cet article, déterminer un certain nombre de figures simples & élémentaires, *par supposition*, dont les figures que la nature nous présente le plus souvent, ne fussent que des combinaisons, des variétés ou des dégrés ; puis, rapporter les qualités morales simples à ces figures simples ; il seroit facile ensuite de rapporter, aux figures compliquées, les qualités morales compliquées.

2. Or, en premier lieu, il est clair que toutes

les figures terminées par des lignes droites sont faciles à analyser, puisqu'elles ne sont que des composés de lignes droites qui ne diffèrent entr'elles que par la longueur & la position, choses faciles à déterminer.

3. En second lieu, on peut ramener toutes les courbes du corps humain à la circulaire; il n'en est point qu'on ne pût décomposer en un nombre plus ou moins grand de portions de cercle décrites de différens rayons, pris le long d'une seule ligne droite appuyée par un bout sur ces courbes, ou comme une suite d'arcs inégaux, d'un même cercle, décrits de différens centres; ces différentes portions de cercle s'unissant imperceptiblement & venant se fondre les unes dans les autres; car, quoique le rapport de l'abscisse à l'ordonnée, qui est le fondement de certaines courbes, soit très-différent du rapport propre au cercle, en multipliant les portions de la courbe tâtonnée, on approcheroit toujours assez du dégré d'exactitude qui suffit ici.

4. En troisième lieu, les mêmes analyses s'appliqueroient aux surfaces qui enveloppent & limitent les solides; car, le contour n'est autre chose que la ligne rasante qui borne les surfaces, & ces surfaces ne sont que des assemblages de pareilles lignes juxta-posées, ou des résultats du mouvement d'une seule ligne ou de plusieurs: cependant comme

cette méthode auroit ses difficultés, nous lui substituerons bientôt des méthodes méchaniques suffisantes dans la pratique.

II. La grande rondeur des contours & sphéricité des formes est un signe que la matière du corps est très-humide, ou, du moins, qu'elle l'étoit dans le tems de la formation & du premier développement; ou encore elle avertit que la force expansive avoit alors, ou a encore une certaine intensité; ou enfin, elle signifie l'un & l'autre: en effet, nous voyons que l'homme est d'autant plus rond qu'il approche plus de la naissance; les chairs des enfans sont convexes & potelées; à mesure que l'homme croît, son corps s'allonge & se détire; de sorte que si, après avoir suivi mentalement l'homme dans son développement, depuis l'instant où il naît jusqu'à sa perfection, jusqu'à l'époque où il est, en quelque sorte, fini, & l'avoir vu s'alonger, se dégrossir & se dégager par dégrés, c'est-à-dire, devenir, de moins en moins rond, je prends la progression en sens contraire, je le verrai se ramassant de plus en plus, se repliant sur lui-même, & j'arriverai enfin à la bulle qui, en se ramifiant & se durcissant par dégrés, est enfin devenue l'homme que voilà; mais en même-tems, je remarquerai que l'humidité alloit toujours en

diminuant, dans le premier cas, & en augmentant, dans le second.

2. De même que l'enfant est à la fois plus humide & plus arrondi que l'adulte, la femme, qui est plus humide que l'homme, est aussi plus arrondie dans son tout & ses parties ; & si nous considérons les divers tempéramens, nous trouverons que les sujets de complexion humide, soit enfants, soit adultes, soit mâles, soit femelles, ont des formes plus arrondies, que les sujets de complexion sèche; en sorte que, dans l'échelle humaine, du sujet le plus sec & le plus dur, au sujet le plus humide & le plus mol, il y a une progression croissante de rondeur; mais, s'il existe une relation étroite, entre la progression, croissante ou décroissante, de rondeur, & celle d'humidité, comme il y a entre la dernière & celle des qualités morales, une relation que nous avons montrée dans les tables précédentes, il y aura, entre la progression de rondeur & celle des qualités morales, une relation tout-à-fait semblable que ces tables feront connoître; mais ce n'est pas tout, il faut chercher le *pourquoi*, ou plutôt le *comment* de cette relation.

3. L'homme naissant, comme l'homme adulte ; comme tous les autres êtres, ne paroît être qu'un fluide plus ou moins congelé ou coagulé, & qui

ſe coagule de plus en plus, à meſure que le corps vieillit ; or, la nature d'une matière très-fluide eſt de ſe figurer en bulle ſphérique ; ſoit parce que la force qui fait adhérer les parties, agit également ſur chacune & en tout ſens ; ſoit, parce qu'une force extérieure les comprime auſſi également, ſoit enfin par quelqu'autre raiſon que nous ignorons ; & cette figure dépend, en grande partie, de la mobilité des molécules du fluide, circonſtance qui leur permet d'obéir toutes enſemble uniformément à la force qui les détermine & de s'arranger entr'elles régulièrement ; quand la principale condition ou cauſe occaſionnelle, qui eſt la fluidité, eſt au maximum, l'effet eſt auſſi au maximum, qui eſt la figure ſphérique ; il eſt donc probable que plus les corps s'approcheront du maximum de fluidité, plus auſſi leur figure doit s'approcher de la figure ſphérique ; ce qui eſt conforme à l'expérience & à l'obſervation, dans l'eſpèce humaine.

4. Si nous ne touchons pas à quelque circonſtance d'une loi univerſelle, nous n'en ſommes pas fort loin : car, en nous tournant vers les végétaux, nous trouverons que les fruits très-humides, comme la groſeille, la ceriſe, le raiſin, l'orange, ſont à peu-près ſphériques & approchent beaucoup, par leur figure, de cette bulle d'eau que j'ai priſe pour maximum & pour limite : que ſi je fais agir la force expanſive ſur la bulle, comme cette force

agit un peu plus efficacement de bas en haut, que dans tout autre ſens, lorſqu'elle a une intenſité aſſez grande, pour que la différence ſoit ſenſible; nous aurons un corps plus grand par le haut que par le bas, comme dans les mâles de l'eſpèce humaine: que ſi cette force eſt plus foible, le poids de l'humidité venant à l'emporter, nous aurons un corps plus grand par le bas que par le haut, comme dans les femelles de notre eſpèce & dans les hommes féminins: qu'on ſe figure une de ces doubles ampoules qui ſervent à faire des horloges de ſable, on aura une image qui réaliſera & fixera ma penſée, & qui repréſentera les deux ſexes; la partie ſupérieure repréſentant l'homme, & l'inférieure, la femme.

5. Le géomètre en parlant des courbes qu'il analyſe, & le peintre, en parlant des contours qu'il obſerve pour les imiter, ſubſtituent ſouvent le mot, *mouvement*, au mot, *figure*; cette expreſſion eſt plus exacte qu'ils ne le penſent; mais c'eſt dans un ſens différent de ceux où ils la prennent; car le premier ne déſigne que le mouvement d'un point qu'il regarde comme l'élément générateur de cette courbe, & par lequel il conçoit qu'elle eſt décrite; & le ſecond déſigne le mouvement de ſon œil qui ſuit & trace, en quelque ſorte, un contour, lorſqu'il l'étudie pour le rendre avec juſteſſe, ou encore, celui du pinceau ou du crayon qui exprime ce con-

tour par un mouvement semblable à celui de l'œil qui l'a observé : la vérité est que ces contours & les surfaces dont ils sont partie, sont le résultat des circonstances de la matière & du mouvement, au moment de la composition & du développement : en effet, qu'est-ce que la forme ? c'est le résultat de la situation respective des parties d'un composé, considérées comme formant un tout par leur ensemble ; or, les parties de ce tout que nous contemplons, n'ont pas toujours occupé les places où nous les voyons actuellement ; elles y ont été portées par un mouvement quelconque ; les différentes places qu'elles ont prises & gardées dépendent de la vîtesse, de la direction & des autres circonstances du mouvement qui les assembloit, & par conséquent, des qualités de ces molécules plus ou moins favorables à un mouvement déterminé, sur-tout, si elles se sont réunies en vertu de la tendance qui leur est propre : ainsi, quand nous voyons certains corps affecter constamment des figures à peu-près semblables, nous devons soupçonner que ces figures sont le résultat de mouvemens constamment analogues : de plus, toutes les autres qualités sensibles des corps sont aussi les résultats variés de leurs tendances & de leurs mouvemens ; puisque nous ne pouvons être instruits de l'existence des corps extérieurs & de leurs qualités, que par leurs mouvemens communiqués à la matière de notre corps : enfin, les mouvemens dont les

figures ſont le réſultat, occaſionnent dans les corps d'autres qualités que nous percevons auſſi bien que ces figures ; & les mouvemens dont les qualités réſultent, produiſent néceſſairement des figures quelconques : il y a donc des figures & d'autres qualités ſenſibles qui doivent marcher conſtamment enſemble, par l'intermède des mouvemens qui ſont la cauſe commune ; & il y a un rapport néceſſaire & conſtant, entre ces figures & ces autres qualités ſimultanées, comme quelques obſervations nous l'avoient fait ſoupçonner.

6. Cette conſéquence qui eſt rigoureuſe, nous montre à la fois la poſſibilité & le procédé de cette recherche des formes que je me propoſois & qui fait partie d'une recherche plus étendue que j'appellerois ; *ſcience des ſignes* ou *phyſionomie de l'univers.*

7. Or, un peu de réflexion nous fera ſentir ; que, ſoit dans les planètes ou les parties de planètes, les formes doivent être arrondies, lorſque, les parties de la matière étant toutes d'une molleſſe à peu-près égale, condition qui a plutôt lieu dans le maximum de fluidité que dans tout autre dégré de cette qualité, elles ſont chaſſées, avec une égale force, du centre à la circonférence, ou en ſens contraire, également preſſées & retenues par dehors, & qu'elles trouvent une égale facilité ou une égale difficulté à décrire tous les rayons de la ſphère où elles ſe meuvent ; enſorte, que, ſi toute la maſſe de matière, fluide ou

très-molle, vient à être coagulée tout-à-coup, elle gardera cette figure : nous sentirons aussi qu'elles doivent prendre une forme cylindrique, lorsqu'avec une partie des conditions précédentes, elles ne sont chassées ou ne peuvent se mouvoir, que dans une seule direction ; si d'ailleurs, toute cette matière fluide est également pressée de tous côtés par un fluide ambiant, tel que l'air ou l'eau, ou, si ses molécules sont déterminées l'une vers l'autre par des tendances égales : nous sentirons enfin que si la matière rencontre des obstacles dans son cours, ou se fait obstacle à elle-même, soit par l'inégalité de consistance actuelle de ses parties, soit en se durcissant actuellement, alors elle sera obligée de se partager en plusieurs ruisseaux, de longueur inégale, & de se *ramifier*.

8. Delà probablement, ces formes variées que nous voyons sur cette planète : que le lecteur daigne promener ce soupçon dans les trois règnes & l'éprouver par un grand nombre de vérifications ; qu'il médite sur la figure arrondie de ces ébauches d'animaux, de ces masses glaireuses & organisées qu'on trouve dans la mer, dans les étangs & les eaux de toute espèce ; sur la figure cylindrique des reptiles, grands & petits ; sur ce tube que forment les plantes, en s'élevant dans l'air, sur la figure rameuse de leurs extrêmités, inférieures, & supérieures ; sur la position alternative de leurs branches qui me paroît

venir de ce que la sève, après avoir pris son cours quelque tems dans une direction, rencontrant ensuite une matière durcie par l'impulsion de cette sève même qui agit d'un côté & par la pression de l'air qui réagit en sens contraire, est répercutée, réfléchie, vers le côté opposé, selon une direction qui fait avec la tige de la plante un angle à peu-près égal à celui du cours direct; s'il considère toutes ces ramifications qu'on rencontre à la surface & dans l'intérieur, soit du globe, soit du corps humain; s'il compare les animaux & les végétaux fort jeunes, aux sujets fort vieux; il soupçonnera, comme nous, que la matière s'aiguise & se ramifie de plus en plus, à mesure qu'elle se durcit, & qu'au contraire elle s'arrondit en s'amollissant, lorsqu'elle est d'ailleurs entourée d'un fluide comme l'eau & l'air, qui la presse en tout sens, & quelquefois même, lorsque, cette condition manque, & est suppléée par l'attraction réciproque: près de nous, l'observation confirme journellement cette conjecture.

III. Les formes très-arrondies annoncent qu'un individu a les qualités physiques du phlegmatique, & en même tems, ses qualités morales, sçavoir, un caractère mol, & un esprit foible.

2. Les formes médiocrement arrondies sont un excellent signe: elles sont ordinairement jointes à un dégré moyen de mollesse dans la matière, à un certain

tain milieu dans la vîteſſe & l'énergie des deux mouvemens, expanſif & contractif, indiquent par conſéquent, un caractère doux, égal, modéré, un jugement ſain, un bon eſprit, qualités qui ſont en effet inhérentes à ces formes.

3. Les formes aiguës, qui ſont conſtamment affectées à une matière dure, noirâtre, irritable, appartiennent aux individus qui approchent du bilieux, par leurs qualités phyſiques & morales : elles décèlent un caractère irritable, dépiteux, haineux, ou au moins ſujet à l'indignation, un eſprit ſubtil, malin, actif, inventif.

4. Les lignes droites multipliées, les formes plates & quarrées, ſont un ſigne que la matière eſt ferme & élaſtique ; elles annoncent un caractère ferme & conſtant, un jugement ſain, un eſprit qui ſçait ſe fixer ; & ſi les lignes droites dominent, un caractère opiniâtre ; car, ces lignes droites ſont formées par la tenſion des parties qui ſe bandent & ſe redreſſent fréquemment.

5. Les formes mixtes décèlent un aſſemblage, un mèlange des qualités, phyſiques & morales, inhérentes aux formes ſimples qui entrent dans le compoſé.

6. Une obſervation aſſez générale & qui mérite d'être méditée, c'eſt que certaines formes produiſent à-peu-près le même effet ſur nous ; ſoit que nous les voyions dans le corps humain ou à la ſurface du globe : une longue ſérie de collines, médiocre-

ment élevées, dont la ligne rasante est dans un plan perpendiculaire au rayon visuel du spectateur, dont les contours s'unissent & se marient imperceptiblement, laquelle serpente devant l'œil qui la suit en décrivant, d'un mouvement doux, une ligne ondoyante, produisent sur une ame sensible, une impression semblable, quoique très-inférieure, à celle que fait cette ligne qui serpente si agréablement le long d'une belle femme qu'on se résout encore à ne voir que de profil : les pays montueux, âpres, coupés par grandes masses anguleuses, tels que les Alpes, fatiguent & secouent d'une manière très-analogue, le pied qui les parcourt & l'œil qui les contemple ; ils impriment un léger sentiment de crainte, comme leurs noirs & hideux habitans, dont le corps hérissé probablement par les mêmes causes, les représente en petit : les lignes droites ou peu fléchies qui bornent, soit un homme, soit un pays, semblent reposer le spectateur & le tranquilliser.

7. Quelle est la raison de ces différens effets ? seroit-ce que des mouvemens de même espèce, occasionnés dans l'œil par les formes semblables des objets qu'il parcourt, produisent aussi des mouvemens analogues dans la région épigastrique, & par conséquent des sentimens analogues ? ou les rapporterons-nous à cette loi des corps animés, en vertu de laquelle l'animal est averti, par un sens, de ce qui peut être utile ou nuisible à d'autres orga-

nes ou au tout? je ne me chargerai point de décider cette question.

IV. Les changemens de forme, soit dans le visage, soit dans le reste du corps, marqués, prompts & fréquens, annoncent des changemens de passions, très-grands & très-fréquens; car, chaque passion ayant, pour ainsi dire, ses formes à elle, formes qui sont à la fois l'effet & le signe des mouvemens qui produisent ou accompagnent cette passion, il s'ensuit qu'un homme qui change beaucoup de formes, change aussi beaucoup de passions: ainsi les premiers changemens indiquent un caractère vif, précipité, excessif, impétueux, mobile, une mémoire facile sans fermeté, une tête inventive & peu de jugement.

V. En m'entendant ainsi parler de plusieurs dégrés de rondeur, on dira peut-être que je fais un barbarisme mathématique; mais, moi, je répondrai que la rigueur mathématique enfante des barbarismes physiques; une grande & une petite sphère sont semblables, en tout, pour nos démonstrateurs; dans le réel, c'est autre chose; quoique la surface de la grande soit, comme la petite, un assemblage de points juxta-posés & également éloignés d'un point commun, & qu'elle lui soit semblable *mentalement*, *hypothétiquement*, la courbure de cette dernière est

plus grande *réellement*, c'eſt-à-dire, *ſenſiblement*; parce que, la grandeur & la portée de nos organes étant déterminées, des courbures ſemblables ne doivent pas être & ne ſont pas en effet également ſenſibles dans des figures très-inégales; on ſçait auſſi que des verres lenticulaires de différens foyers, c'eſt-à-dire, faiſant partie de ſphères de différens rayons, produiſent des amplifications qui ne ſont, ni égales, ni exactement proportionnelles; parce que cette amplification eſt l'effet composé d'un concours de cauſes & de circonſtances qui ne ſuivent point, dans leur augmentation ou leur diminution, le même rapport que le rayon des ſphères: le cercle, élément de la ſphère, n'eſt qu'une limite rationnelle qui, une fois déterminée par la longueur de ſon rayon, eſt invariable *géométriquement*, mais dont on peut s'approcher ou s'éloigner *méchaniquement*.

2. Par exemple, je crée & je place devant moi trois cercles verticaux & parallèles entr'eux; je ſuppoſe en outre que celui du milieu eſt inflexible & invariable, & que les deux autres ſont d'une matière parfaitement élaſtique: cela poſé, je comprime, par la penſée, dans le ſens horiſontal, le cercle qui eſt le plus proche de moi; de manière que j'aye une ſuite d'ovales dont le grand diamêtre ſoit vertical, & le petit, horiſontal, juſqu'à ce que les deux faces intérieures venant à ſe toucher ne forment plus qu'une ligne verticale, puis, je l'a-

bandonne insensiblement à lui-même, & le laisse reprendre par dégrés sa forme circulaire : de même, je comprime, dans le sens vertical, le cercle le plus éloigné de moi, de manière que j'aye une suite d'ovales dont le plus grand diamètre soit horisontal, & le plus petit, vertical ; jusqu'à ce que les deux faces intérieures venant à se toucher, ne forment plus qu'une ligne horisontale : dans le premier cas, la courbure de la partie supérieure du cercle comprimé s'écartoit de plus en plus, & en dedans, de celle du cercle moyen qui sert de limite & s'approchoit de celle d'une ligne droite verticale qu'on plieroit par le milieu de sa longueur, jusqu'à ce que ses deux parties fussent près de se toucher ; & lorsque j'abandonnois le cercle à lui-même, cette courbure se rapprochoit par dégrés de celle du cercle moyen : au contraire, dans le second cas, la courbure de la partie supérieure du cercle comprimé, s'éloignoit de plus en plus, & en dehors, de celle du cercle moyen, en s'approchant de la rectitude d'une ligne parfaitement droite, horisontale & tangente à ce cercle ; & dans le tems que je l'abandonnois à son ressort, cette courbure devenoit de plus en plus semblable à celle du cercle moyen : voilà ce que j'entends par devenir, de plus en plus, ou de moins en moins, rond.

3. On pourroit tirer de cette analyse, un moyen de déterminer à peu-près les dégrés de courbure

des différentes parties du corps humain ; pour y parvenir, il faudroit déterminer, entre la tangente horisontale & le cercle moyen, cinquante ovales formant par leur ensemble une progression telle, que le diamètre vertical fût de plus en plus petit que le diamètre horisontal, & que la courbure de la partie supérieure allât toujours en diminuant, depuis le cercle jusqu'à la ligne droite ; puis déterminer, entre le cercle & la ligne verticale, cinquante autres ovales tellement combinées, que le diamètre horisontal fût de plus en plus petit que le diamètre vertical, & que la courbure de la partie supérieure allât toujours en augmentant, depuis celle du cercle, jusqu'à la plus grande inflexion possible : on auroit, par ce moyen, cent dégrés de courbure, depuis la parfaite rectitude de la ligne droite, jusqu'à l'inflexion d'une ligne brisée dont les deux parties sont près de se toucher : après quoi, décrivant à l'aide des *chambres noires*, des *treillis*, des *pantographes* de toute espèce, ou enfin, par un moyen que j'indiquerai, le contour d'une partie du corps humain, on le compareroit aux ovales, & on le rapporteroit à celle dont il approcheroit le plus : enfin, si l'on avoit déterminé, de longue-main, à force d'observations, les espèces & les dégrés de qualités morales répondans aux cent limites, on connoîtroit les espèces & les dégrés de qualités morales répondans à la courbe proposée ;

& cette partie de la Méchanique morale seroit assez bien déterminée

§ IV.

Consistance ; Élasticité ; Roideur, Souplesse.

I. Les espèces & les dégrés de qualités morales attachés aux différens dégrés de consistance, ayant été indiqués dans la première partie, où nous avons pris plusieurs fois pour exemple cette qualité de la matière, il est inutile de nous y arrêter ici ; il nous suffira de rappeller que la consistance originelle du caractère & de l'esprit est proportionnelle à la consistance de la matière du corps.

II. De même, le dégré d'élasticité du caractère & de l'esprit est proportionnel au dégré d'élasticité de la matière du corps, & principalement, de celle de la matière du cœur & de la tête ; par *élasticité du caractère & de l'esprit*, j'entends la faculté de résister aux impressions & aux impulsions étrangères, de revenir contre ceux qui nous ont comprimés ou opprimés : l'homme mol, ductile, malléable au physique & au moral, garde la forme & l'impression qu'on lui a donnée, jusqu'à ce qu'un autre le paîtrisse & le forge de nouveau : l'homme élastique, semblable à un ressort, résiste à la pres-

sion; &, si sa résistance est vaincue quelque tems par une force supérieure, revient, dès que cette force mollit, avec d'autant plus d'énergie qu'il a été plus vivement & plus fortement comprimé; cependant, si un long esclavage tourne enfin l'oppression en habitude, semblable à l'arc trop long-tems courbé, il perd enfin une grande partie de son ressort & reste fléchi.

2. Que si l'on regardoit ces analogies comme des figures poëtiques & non comme des rapports physiques & réels, il seroit aisé de se détromper par de continuelles observations; qu'on se donne la peine de s'éprouver soi-même, & de s'étudier, on trouvera que les tems, les lieux & les circonstances où les tendons, les muscles & les ligamens de toute espèce, ont le plus de ton & d'élasticité, où les têtes des os, en se remboitant & heurtant le fonds de leurs cavités, font un bruit sec & éclatant, ce qui prouve le ressort des attaches, sont aussi celles où l'on se sent le plus ferme, le plus constant, le plus résistant, le plus belliqueux: de là, ces expressions si usitées: *il a du ressort, de l'énergie; tendre & détendre l'arc; la roideur & l'inflexibilité de caractère, se roidir contre les obstacles & les difficultés;* expressions qui toutes indiquent en même tems les qualités morales & les qualités de la matière qui les accompagnent.

III. Il existe un rapport marqué entre la roideur ou la souplesse du caractère, & la roideur ou la souplesse de la matière de l'homme ; & à cet égard, il en est de lui comme de tous les autres animaux ; le sentiment vif d'une résistance, bande tous les ressorts de la machine humaine ; quand l'homme hait, quand il s'irrite contre des obstacles, brutes ou animés ; quand il est disposé à nuire, à condamner, à contredire, à nier, à refuser, à combattre, à résister, il se tend visiblement, & le dégré de *tension* dépend du dégré *d'intention ;* que s'il est près de céder, ou cède actuellement, par crainte, par compassion, par mépris, par raison ; s'il est porté à consentir, à approuver, à accorder, à servir, il se détend ; sur-tout, si précédemment il étoit dans un état d'opposition & de résistance ; car, s'il part de l'affaissement, de l'indifférence, ou du dégoût, il se *tend* vers tout ce qui excite son *attention ;* or, ces effets sont tous fort sensibles à l'œil ; ensorte que, par le dégré de tension, actuelle ou habituelle, d'un homme, on peut juger s'il est, actuellement, aimant, bienveillant, officieux, complaisant, doux, cédant, mol, lâche ; ou haineux, malveillant, aggressif, revêche, résistant, opiniâtre, emporté.

2. Quand les dispositions sont manifestes, nous tirons parti de ces signes sans nous en appercevoir ;

par exemple, quand nous fixons la vue ſur un ſujet opiniâtre, contredisant, nous trouvons toujours quelque choſe de roide & de ſpaſmodique dans toute ſa perſonne, mais, ſur-tout, dans les yeux & dans le col, & nous nous attendons à une grande réſiſtance de ſa part : au contraire, les perſonnes d'un caractère mol & facile ont quelque choſe de mol & de flaſque dans toute l'habitude du corps, &, nous fiant à ce ſigne, nous nous flattons d'en avoir bon marché : or, ces excès en *plus* & en *moins*, ces dégrés extrêmes appartiennent au bilieux & au phlegmatique ; ſi nous imaginons deux dégrés moyens de tenſion, l'un, joint à une chaleur douce, l'autre, au froid médiocre, le premier ſera propre au ſanguin & indiquera ſes qualités morales, l'autre ſera propre au mélancolique & décèlera auſſi ſes qualités morales.

3. Les correſpondances une fois bien établies, il eſt aiſé de pénétrer l'intention d'une perſonne qui parle, de diſtinguer d'avance le *oui* ou le *non* d'une perſonne dont on attend le conſentement & dont on ſonde les ſecrètes diſpoſitions : il eſt impoli de fixer long-tems le viſage ; cette conduite eſt même imprudente, avec un homme délié, elle l'avertit de redoubler de vigilance ; mais tout le monde oublie & laiſſe en priſe les parties baſſes ; cependant le mouvement par lequel l'homme ſe tend ou ſe dé-

tend, se communique à ces parties inférieures, comme au visage, & en fixant l'œil dessus, on y lira le *oui* ou le *non*, selon qu'elle se tendront ou se détendront; de même, si l'on doute de la bienveillance & de la sincérité d'un homme qui approuve, qui loue, ce signe le trahira; car, l'amour, la bienveillance, commence par étendre, & ne tend que dans le redoublement, ou après un excessif relâchement.

IV. La matière humaine s'affermit, & se trempe, en quelque manière, à l'air frais; elle se détrempe & se recuit à l'air chaud & humide; comme l'acier se trempe dans l'eau froide, se détrempe & se recuit dans le feu; mais, à mesure que la substance du corps se trempe ou se détrempe, le caractère & l'entendement se trempent ou se détrempent aussi, comme chacun peut le vérifier sur soi: les montagnards d'Auvergne, de Savoye, & de Languedoc, qui sont, en quelque sorte, des hommes de pleinvent & de garenne, sont un peu trop trempés, ils ont besoin d'être recuits dans les grandes villes; les Parisiens, au contraire, qui sont des hommes d'espalier ou de clapier, n'ont point été assez trempés ou sont trop recuits: du soupçon que le vulgaire a eu de ces analogies, dérive cette expression, *un esprit*, *un homme de bonne ou mauvaise trempe*, & autres semblables.

2. Je le répète, nos richesses sont autour de nous; nos langues sont des trésors, nos coffres sont pleins, il ne faut que des yeux & de la patience: au lieu de courir chercher fortune au loin, ne ferions-nous pas mieux de commencer par hériter & par jouir de notre patrimoine?

§ V.

Qualités de la peau: Lumière & ombre; couleurs: Etat de la surface: Texture; cheveux & autres poils.

I. Je ne sçais si c'est un préjugé; mais j'ai cru m'appercevoir que, soit dans la vie d'un seul homme, soit dans l'échelle humaine, le caractère & l'esprit s'éclaircissent ou s'obscurcissent comme le teint: assez communément, les personnes qui ont le teint clair & la peau transparente, ont aussi quelque chose de clair & de transparent dans l'esprit & le caractère; & au contraire; ce qui vient peut-être de ce que ce beau teint étant dû à un sang pur qui circule très-librement & à une très-grande aisance dans les fonctions, les personnes, qui en sont douées, sont habituellement affectées de sentimens plus doux, ont des idées plus saines & plus nettes, sont plus heureuses, & ont par conséquent, plus de propension à manifester leurs affections qu'à

les cacher : ou peut-être, de ce que les sujets mâles & adultes, déjà rapprochés, par un teint fin, des enfans & des femmes, l'étant encore par les effets d'une fibre trop lâche, par une certaine impuissance d'ame, n'ont pas la force de retenir leurs pensées & de cacher leurs intentions.

2. Les belles couleurs annoncent ordinairement que la personne étoit née pour plaire, par le caractère & le tour d'esprit, comme par ce genre d'agrémens; car la crainte, la haine, & toutes les passions contractives qui tourmentent l'homme qu'elles dominent & ses voisins, effacent ou altèrent ces belles couleurs, dont les joues de l'enfance & de la jeunesse sont décorées par les passions expansives : les premières s'éffacent aussi & s'altèrent, dans un même individu, à mesure qu'il se détériore, en vieillissant, au physique & au moral.

3. Pour les qualités morales indiquées par les différentes espèces de couleur, nous pouvons renvoyer aux tables précédentes, & sur-tout, à celle des tempéramens, où tous ces rapports sont spécifiés; nous dirons seulement en passant qu'un gros rouge répandu sur tout le visage & jusqu'aux yeux, est un signe de caractère emporté, brutal, & précipité; sur-tout si le muscle de la pommette est très-saillant.

4. Il faut dire des changemens de couleur prompts, fréquens, & marqués, ce que nous avons dit des

changemens de forme, qu'ils font le signe d'un caractère vif, emporté, excessif, précipité, mobile, d'une tête plus inventive & plus spirituelle que sage : la raison est encore la même : chaque passion ayant sa couleur & sa teinte, si un homme change souvent de couleur, c'est un signe qu'il change fréquemment de passions, d'opinions & de résolutions.

II. Une peau fine, douce, unie, annonce ordinairement une certaine douceur de caractère & d'esprit, une assez grande facilité de mœurs, une disposition à la politesse & à l'urbanité, qualités morales propres au sexe féminin, comme le signe qui l'indique.

2. Au contraire, une peau rude, âpre, chagrinée, annonce un caractère & un esprit âpres, revêches, un naturel fort inégal.

3. En un mot, on peut appliquer aux éminences & aux cavités de la peau, ce que nous disions de celles de la chair dans le paragraphe des formes; & si l'on suppose les peaux de divers hommes étendues sur le terrein, & toutes les inégalités, aggrandies dans le rapport de la surface d'un pays à celle d'un seul homme, la facilité ou la difficulté qu'on éprouveroit à marcher sur ces peaux, indique la facilité ou la difficulté qu'on éprouveroit à traiter, à vivre avec les différentes personnes auxquelles les peaux enlevées appartenoient ; ce qui doit toujours

s'entendre de la disposition naturelle, abstraction faite de l'habitude.

III. Généralement parlant, des plis nombreux & fort grands sont un mauvais signe; ils décèlent des vices, physiques & moraux, semblables à ceux des vieillards, auxquels ce signe est propre; car, les passions doucement expansives qui tiennent de l'amour & de l'espérance, tendent l'enveloppe, l'humectent doucement, & en rendent la surface unie; au contraire, les passions contractives qui tiennent de la crainte & de la haine, relâchent l'enveloppe, la desséchent, la plissent & la rident; ou si les plis sont déjà formés, les multiplient & les aggrandissent.

2. Des plis horisontaux & droits sont un signe de caractère égal, modéré, intègre, d'un esprit sain & reposé : ils annoncent un certain équilibre, un certain niveau dans le physique & le moral de l'individu; car, s'il y avoit eu des tractions obliques & inégales, les plis n'auroient pas cette régularité.

3. Au contraire, des plis tortueux, obliques, qui se croisent, qui ressemblent à des hachures, à un treillis, décèlent un caractère, inégal, rusé, versatile, irrésolu; ils indiquent un esprit plus subtil que juste : tels sont les courtisans, & les hommes fins de tout étage, quand ils ont vieilli : ils ont beau dissimuler

jusqu'au bout, à travers ce treillis, on voit leur vie entière.

4. Le lieu des plis est aussi très-important : des plis, au milieu, à la base & à la racine du nez, un pli vertical au coin de la bouche, près du petit angle, & au dessous de l'œil ; tous mauvais plis ; ils décèlent un caractère malin, rusé, caustique, haineux, & un esprit analogue : les meilleurs sont les plis droits & horisontaux du front.

IV. Tel le tissu de la chair & de la peau, tel le tissu du caractère, de l'esprit, des discours & de la conduite : or, les cheveux & les poils, espèces de plantes dont la peau est le champ, participent ordinairement des qualités du sol ; il faut dire des poils ce que nous disons des fibres : en sorte que si, ayant à comparer deux personnes, A & B, l'on pouvoit prendre, à chacune, une poignée de fibres & une poignée de cheveux, les quatre poignées étant supposées parfaitement égales, le nombre, l'épaisseur & la consistance de ces cheveux & de ces fibres, décéleroient le nombre, le volume & la consistance respective, de leurs sentimens, de leurs idées, de leurs volontés, de leurs goûts & de leurs opinions ; ce qui signifie que celui qui a les élémens les plus déliés, les plus nombreux & les plus mols, sera remué & affecté par de plus petits corps, par de plus

plus petites différences ou analogies dans les êtres ; & au contraire.

2. Les sentimens, les idées, les volontés & les actions, qui s'engendrent réciproquement, ont, pour origine commune, les sensations, lesquelles ont, pour cause composée, les qualités de la matière qui choque ou agace nos fibres & les qualités de ces fibres mêmes : ainsi, la matière irritante restant la même, la fibre très-déliée sera plus irritable, plus sensible ; elle pourra être mise en jeu par de plus petits corps, par de plus petits stimulans ; & les corps étant supposés égaux, ou les mêmes, elle sera plus promptement, plus aisément & plus fréquemment agacée, qu'une fibre grossière : le sujet doué de la fibre déliée percevra de plus petits corps & de plus petits mouvemens ; il saisira donc, dans les choses réelles, des différences & des analogies plus petites & plus nombreuses, que celui dont la fibre est épaisse ; il en saisira qui ne seroient pas suffisantes pour affecter ce dernier, & le rendre attentif ; mais, par la même raison, il aura moins de tenue, de consistance dans ses sentimens, ses pensées, ses paroles & ses actions ; de moindres causes pourront détourner son attention, changer ses opinions & sa volonté ; l'homme à fibre grossière aura moins d'idées, d'expressions & d'actions ; mais il les choisira, les ordonnera & les graduera beaucoup mieux, précisément, parce qu'il en a beaucoup moins.

3. Des poils roides & redressés sont un signe de caractère opiniâtre, roide, austère, difficile, dur, emporté: ce signe n'étant autre chose qu'une circonstance, qu'une partie de ce spasme total dont j'ai parlé plus haut, doit indiquer, à peu-près, les mêmes qualités morales.

4. Des poils mols & couchés sont le signe des dispositions contraires.

5. J'ai fait vérifier ce double soupçon par les gens du métier: il résulte de leurs observations & des miennes, que la barbe fournit le meilleur signe; mais il faut ajouter que le spasme qui accompagne ou suit les longues méditations produit le même effet que l'obstination de caractère; ce qui, dans le fonds, est plus conforme qu'opposé à la règle; car une méditation opiniâtre suppose une opiniâtreté de caractère qui l'a précédée & rendue possible, & ce vice est encore augmenté par de telles méditations.

§ VI.

De la Voix

I. La clef, le ton & le mode de la voix, dans l'échelle musicale, répondent au genre & à l'espèce du caractère & du tour d'esprit, dans l'échelle morale; en sorte qu'on peut assez ordinai-

tement appliquer, au caractère & à l'esprit, les qualifications qu'on donne à la voix : ce rapport ne doit pas nous surprendre; chaque passion a son ton, son mode & sa clef; l'ensemble de la voix d'un homme doit donc indiquer l'ensemble de ses passions & des idées analogues à ces passions.

2. Une voix double dans le même homme, par exemple, une voix de basse & une voix de fausset réunies, sont un signe de caractère double & versatile : car, c'est une preuve qu'il est alternativement dominé par les deux passions contraires auxquelles ces deux voix sont propres.

3. Une voix basse, grosse & âpre, ou une voix haute, sèche & criarde, sont également un signe de caractère emporté, hautain, opiniâtre; mais, dans l'espèce humaine, comme dans celle du chien, la première est le signe d'une colère qui agit, l'autre est l'indice de la colère qui parle, qui frappe plus souvent l'air que les gens.

4. Voix aiguë & plaintive, signe de caractère foible & compatissant.

5. Voix grave, forte, égale, soutenue; signe de caractère égal, modéré, ferme sans opiniâtreté & sans dureté.

6. Voix onctueuse, un peu de la gorge, & même du nez; signe de caractère bienveillant, affectueux, & d'un esprit bienfait.

7. Une voix qui va toujours en montant de ton

eſt ſigne d'un caractère opiniâtre & emporté; elle annonce que les cordes ſe tendent, que l'homme ſe roidit & ſe hériſſe pour réſiſter, & que cet effet va en augmentant: au contraire, une voix qui baiſſe de plus en plus, annonce que l'homme eſt mol de caractère & d'eſprit, c'eſt ſigne que les cordes ſe détendent.

8. Il en eſt des fréquens changemens de ton & de mode, comme des variations dans la forme, la couleur & toute autre qualité; ils annoncent de grandes & fréquentes inégalités dans l'eſprit & le caractère.

9. De tous les ſignes, la voix ſeroit le meilleur dans un homme ſimple, naturel, qui obéiroit toujours à l'inſtinct; mais, parmi les gens bien nés, c'eſt le plus équivoque & le moins sûr, car c'eſt préciſément, parce que ce ſigne étoit le plus clair, qu'ils l'ont le plus travaillé, & falſifié.

§ VII.

Des Mouvemens.

1. Les mouvemens vifs, bruſques, anguleux, ſaccadés, durs, convulſifs, ſont un ſigne de naturel irritable, ardent, colérique, ruſé, malicieux, aggreſſif, opiniâtre, ſubtil, inventif, &c.; &, ſi ces mouvemens ſont entremêlés de mouvemens lents

& doux, le tout ensemble indique le plus horrible des caractères, parce qu'outre le mal qu'on reçoit, on perd le bien auquel on s'attendoit.

2. Mouvemens lents, traînans, niais, embarrassés, mal développés; signe de timidité, s'ils sont entremêlés de mouvemens vifs, lorsque le sujet est à son aise, ou s'oublie; & de stupidité, s'ils ne le sont pas: aussi, faute de cette distinction, rien de plus ordinaire que de confondre un homme d'esprit, timide & gauche, avec un sot.

3. Mouvemens doux, circulaires, modérés, pour la vîtesse & la force; signe de caractère doux, aimant, aimable, modéré, sociable, d'un esprit médiocre & bienfait.

4. Mouvemens énergiques, égaux, pour l'amplitude, la vîtesse, la durée & la force, droits, quarrés, comme celui de la Tour au jeu d'Echecs; signe de caractère ferme, égal, soutenu, conséquent, effectif; d'un esprit borné, mais sain & rassis.

5. Les mouvemens du visage & principalement ceux de l'œil, retracent assez exactement ceux du cœur & ceux du cerveau, par leur amplitude, leur vivacité, leur durée, leur énergie, leur fréquence, leur succession, leurs combinaisons: on reconnoît l'homme d'esprit, l'homme subtil & pénétrant, à la vîtesse & à la vivacité de ses mouvemens intérieurs qui se produisent au dehors & se dessinent dans ses mouvemens apparens: mais

l'homme de génie, le grand analyste est plus difficile à connoître; ses yeux fixes & sans expression variée ressemblent tellement à ceux de l'opiniâtre & du stupide, que la plupart des hommes s'y méprennent; mais cette prétendue immobilité du premier est un composé d'une infinité de mouvemens imperceptibles, à cause de leur finesse & de leur rapidité: semblable à la reine des airs qui se balance doucement dans les champs de l'espace & s'élève insensiblement au dessus de la région des orages, & dont le vol n'est jamais plus vigoureux qu'au moment où son aîle paroît oisive, le vrai génie ne s'élève jamais avec plus de vigueur & de rapidité à la région des causes; & ne se soutient mieux au dessus de la vapeur des passions qui nous agitent, qu'à l'instant même où son œil d'aigle paroît immobile; un œil mobile & hagard, est, comme l'on sçait un mauvais signe; il indique un caractère & un esprit vagabonds, une raison toujours égarée, un état très-voisin de la folie.

6. Généralement parlant, les grands mouvemens & sur-tout, dans le visage, ne sont pas un signe favorable; ils décèlent un homme qui a les passions fortes & qui s'y abandonne entièrement: par exemple, un rire large & grimacier est un des pires; car, le rire venant de joie ou d'étonnement, il annonce, dans le premier cas, une ame foible qui se laisse dominer par les événemens, ou une

âme atroce qui se réjouit des malheurs ou des imperfections d'autrui; dans le second cas, il marque l'inexpérience, l'ignorance des causes, un défaut de jugement, ou une imagination vive & aisée à frapper: on peut dire que la sagesse est en raison inverse de la fréquence, de la durée & de l'amplitude du rire: ainsi le pli vertical placé au coin de la bouche, qui a pour cause ordinaire, le rire de malignité, est un assez mauvais signe.

7. Les fréquens changemens, dans la vîtesse, l'étendue, la force, la durée, la mesure & la figure des mouvemens, indiquent un caractère & un esprit très-mobiles.

8. Par les mouvemens de l'action muette d'un homme, on peut deviner quel seroit celui de ses paroles & de ses actions proprement dites, s'il venoit à parler ou à agir: dans le discours & dans le geste, il faut bien moins considérer la signification expresse, reçue, conventionnelle, que la signification naturelle & forcée: qu'on ne s'imagine pas que la vîtesse ou la lenteur des mouvemens ne peut indiquer que le nombre des passions & des actions qui s'écouleroient dans un tems donné, elle en décèle aussi les genres & les espèces; puisqu'aux différens dégrés de vîtesse & de chaleur dans le corps humain & sur-tout dans le cœur & dans la tête, sont attachés différens genres & espèces de

sentimens & d'idées, dont nous venons d'indiquer une partie.

9. L'intérieur & l'extérieur du corps étant contigus, soit par les solides, soit par les fluides qui vont & viennent sans cesse, & le tout étant animé par la même puissance, agacé par les mêmes stimulans, les organes intérieurs & les organes extérieurs se meuvent réciproquement; & quelque fins que soient les mouvemens de l'araignée au centre de sa toile, un œil perçant & alerte en découvre toujours quelque chose à l'extrémité des fils: ce n'est pas à dire pour cela que les mouvemens extérieurs soient précisément égaux aux mouvemens intérieurs; le rapport entre les quantités de mouvement, dépend, dans notre machine, comme dans toute autre, de la situation respective de la puissance, du point d'appui & de la résistance: mais on conçoit, & l'expérience le prouve, que ces mouvemens sont analogues, semblables & à peu-près proportionnels.

10. On sçait que les personnes emportées & opiniâtres que l'usage du monde n'a pas redressées, ont la mauvaise habitude de gesticuler beaucoup en parlant, & de toucher leurs interlocuteurs, quelquefois assez rudement; attouchemens qui pris dans leur sens propre, sont de véritables coups, mais réduits du grand au petit, & que cette réduction

fait changer de nom; ce fait très-commun, promené sur l'espèce humaine & étendu avec les précautions indiquées dans l'induction *Antonine*, va nous montrer la règle générale sur les mouvemens: on peut appliquer, au caractère & à l'esprit d'un homme, les qualifications qu'on donne à ses mouvemens physiques; on peut conjecturer qu'il toucheroit *moralement* les hommes avec qui il traiteroit, pour l'intérêt ou l'honneur, comme il les touche *physiquement*, par la parole, le regard, le geste & toute son action dans des conversations indifférentes; qu'il seroit de cœur à cœur & d'esprit à esprit, ce qu'il est de corps à corps.

§ VIII.

Beauté, Difformité; Harmonie, Dissonances.

I. La beauté, en prenant ce mot dans le sens le plus étendu, *est un assemblage agréable de qualités agréables*, un tout formé de qualités moyennes, un milieu, entre les extrêmes de laideur résultans de l'excès ou du defaut dans la qualité ou la quantité; c'est le centre de réunion de tous les goûts & de conciliation de toutes les opinions; c'est le point où les extrêmes se touchent, où ils se donnent, en quelque sorte, la main, & d'où ils partent, pour s'éloigner l'un de l'autre, en se tournant le dos.

2. Dans le corps humain, la beauté dépend originellement d'un dégré médiocre dans la chaleur, l'humidité, & les autres qualités de la matière, & de l'action égale de la force expansive, au moment de la formation & du développement.

3. Elle ne peut se conserver que par un certain milieu, par une égalité habituelle, dans la quantité & la qualité des fluides & des solides ; par un équilibre constant, par une alternation graduée de mouvemens & d'action, de haut en bas, de droite à gauche, d'avant en arrière, de dehors en dedans, & dans les quatre sens opposés ; enfin, par une circulation uniforme des fluides, de la chaleur, de la sensibilité, qui fait que toutes les parties, également nourries, mises en mouvement & dominantes, chacune à leur tour, se maintiennent dans un parfait équilibre.

4. Au contraire, les infirmités, soit ces longues passions que nous appellons *maladies*, soit ces maladies passagères auxquelles nous donnons le nom de *passions*, nées avec nous ou acquises, subsistantes au même dégré ou exaltées ; ces passions, dis-je, petites ou grandes, agissent, quand elles nous dominent, sur certaines parties préférablement à d'autres, sçavoir, sur les organes qui en sont le siège ; ces organes plus souvent exercés deviennent des foyers d'irritation, suivant une loi bien connue des médecins ; ils pompent, en quelque sorte, &

attirent à eux les sucs nourriciers en très-grande quantité ; privent d'aliment les autres parties, principalement celles qui leur correspondent symétriquement, & se nourrissent à leurs dépens ; ce qui double la différence des premières aux dernières ; ces parties trop dominantes prennent plus de volume, de consistance, de ton & de force qu'elles ne devroient en avoir pour l'accord du tout : dès-lors, l'égalité symétrique est détruite, l'équilibre est rompu ; & l'œil n'apperçoit plus dans l'individu, cette harmonie de figure, de couleur & de mouvement, d'où résultent la santé, la beauté, l'égalité d'ame, le bonheur & la vertu.

5. Ce principe est évident & chacun peut le vérifier sur soi-même ; car, *il n'est point d'individu, beau ou laid, qui n'embellisse ou n'enlaidisse alternativement, d'une année, d'un jour, d'un instant, à l'autre, selon les causes, physiques & morales, qui améliorent ou détériorent sa constitution, l'éloignent du point d'équilibre ou l'y ramènent* ; de plus, les différences qui existent, d'un individu à l'autre, dans le même tems, ont lieu, d'un moment à l'autre, dans le même individu ; & chaque homme qui sçait s'observer a en lui-même une sorte de microcosme, d'abrégé, de précis, d'extrait de l'espèce humaine : or, si notre principe est solide, nous sommes fondés à en tirer plusieurs conséquences qui nous paroissent importantes.

1°. Il n'eſt preſque perſonne qui n'ait quelque paſſion, quelque goût, quelque faculté dominante qui établit, dans quelqu'un de ſes organes, un foyer d'irritation, une ſorte de cautère qui attire les humeurs & qui vit aux dépens des autres parties : auſſi voit-on peu de perſonnes très-belles.

2°. Ces deux choſes, génie & beauté, nous paroiſſent un peu contradictoires ; car, les œuvres de génie demandent de fréquentes & longues méditations qui donnent à la tête beaucoup de chaleur & d'activité ; elle fait la pompe, attire à elle les humeurs de toute eſpèce, & ſe nourrit aux dépens des autres parties, principalement, des extrêmités inférieures, le corps ſe déforme & l'homme enlaidit. Nous avons dit que les enfans rachitiques avoient la tête active ; l'inverſe eſt égament vraie, les méditations opiniâtres jettent dans une ſorte de rachitiſme ; ſi nous examinons avec attention ces grands hommes qui labourent avec tant de patience & d'uniformité, le champ de la philoſophie, toujours fidèles à la routine de leurs ancêtres, nous trouverons qu'ils ont les extrêmités peu nourries, & en voyant l'Académie des Sciences toute rachitique, quelle vénération & quelle reconnoiſſance n'aurons-nous pas pour ces généreux citoyens qui, dans leur dévouement, ſacrifient à la fois au bien public, leurs plaiſirs, leur génie & leur beauté : que ſi nous les comparons à Meſſieurs

de l'Académie Françoise, nous trouverons que ceux-ci sont, en général, plus aimables, plus gracieux, plus beaux; parce que, dédaignant ces méditations opiniâtres & germaniques, ils se rapprochent d'avantage du monde & principalement, de sa plus belle moitié; font dériver à propos les humeurs stagnantes, tirent de haut en bas, dispensent l'aliment & distribuent les forces avec une sage œconomie, maintiennent ou rétablissent l'équilibre & ménagent ainsi leur beauté, en faveur de la République, fidèles au tiers de cette grande maxime: il ne faut point de capitale, dans le corps humain, dans le corps politique, ni dans le corps scientifique.

D'un autre côté, dans cette circulation uniforme d'où dépendent la santé & la beauté, toutes les humeurs, ainsi que les sentimens & les idées, les goûts & les opinions, dominent alternativement: le bel homme aura donc, tour-à-tour, tous les génies, tous les caractères, c'est-à-dire, qu'il n'en aura point du tout, puisque les différences & les dénominations des caractères & des génies se tirent des affections prédominantes; il fera le tour des genres; il rasera tous les points du cercle, mais il n'y entrera point; ou, s'il veut avoir un genre & *exceller*, il faut qu'il se détermine à *excéder* en quelque chose & par conséquent, à perdre une partie de sa santé & de sa beauté.

3°. Une personne née difforme & par conséquent avec quelque vice dans l'esprit ou le caractère, peut, jusqu'à un certain point, corriger le vice de conformation, en se jettant, à l'aide des alimens, des exercices & des passions, du côté opposé à celui où la nature l'a fait trébucher ; par exemple, n'est-il pas clair qu'un homme qui seroit né avec le bras & la jambe gauche plus gros que les membres de la droite, corrigeroit, en partie, ce défaut, en exerçant plus le côté droit, que le côté gauche : il en seroit de même, dans les trois autres directions : Germanicus, très-bel homme d'ailleurs, mais qui, aimant un peu trop les exercices de l'esprit, avoit, par cela seul, les jambes fort grêles, diminua ce défaut, en montant à cheval après ses repas, comme on le lui avoit conseillé ; ce qui tiroit de haut en bas, & déterminoit les humeurs vers les jambes : l'auteur de la Balance, qui étoit né avec le défaut contraire, l'a plus que corrigé par l'étude, & est tombé dans l'autre extrêmité avec ses antagonistes : généralement parlant, si certains muscles sont trop petits de proportion, pour corriger ce vice il faut les exercer beaucoup en laissant reposer les muscles symétriquement opposés : & au contraire : tant qu'il y a de la mollesse & de la souplesse dans la pâte humaine, on peut redresser le physique & le moral.

4°. Quoique la force dépende, en grand partie, du volume des membres, les hommes petits &

bien proportionnés, doivent être plus forts, en total, que ceux qui sont grands & très-difformes : un rachitique très-gros, qui a les bras, les cuisses & les jambes fort grêles, n'aura ni le jarret, ni le bras aussi forts, qu'un homme plus petit & plus mince, mais bienfait : car, lorsque celui-ci veut mouvoir un membre avec vigueur, il n'a qu'une seule chose à faire, c'est de porter, par un acte de volonté bien positif, toute la force dans le membre qu'il veut faire agir ; & comme les canaux sont tous médiocrement ouverts, les fluides stimulans & tendans y courent sans peine ; au lieu que l'autre est obligé de faire un effort de plus ; soit pour vaincre l'effort naturel des parties prédominantes qui tirent en sens contraire, soit, pour frayer un chemin aux fluides dans les vaisseaux de ce membre qu'il veut mouvoir : certes, quand la balance est en équilibre, il est plus facile de la faire trébucher d'un côté ou de l'autre, que de la faire pencher du côté droit, si elle est déjà trébuchée du côté gauche.

Les beaux hommes sont ordinairement très-forts, pour peu qu'ils s'exercent, quoiqu'il leur manque certaines causes occasionnelles de la force, entr'autres, la consistance, l'élasticité de la matière, & la faculté de s'irriter au plus haut dégré. J'ai observé trois choses, dans les quatre plus forts hommes que

j'aye rencontrés, dont un levoit sept cens de la main droite ; la première, qu'ils étoient parfaitement bienfaits ; la seconde, que leurs muscles étoient tous bien exprimés, sans être trop gros ; la troisième, qu'ils avoient la plus grande impétuosité de volonté, & qu'à chaque mouvement, ils se mettoient tout entiers dans chaque membre qu'ils faisoient agir.

Notre théorie est si bien fondée, que l'instinct paresseux, qui nous fait préférer les actes faciles aux actes difficiles, nous porte à mouvoir plus souvent les membres les plus forts & les mieux conformés, que les plus foibles & les plus difformes : le rachitique, avec sa grosse tête & sa grosse poitrine, aime mieux parler qu'agir ; l'homme qui a les extrêmités grandes, préfère l'action à la parole : l'avantage particulier à la beauté est la faculté de tout vouloir & de tout pouvoir en vertu de cette volonté, d'être propre à tout, mais avec les restrictions & aux conditions dont je viens de parler : elle a, en quelque sorte, le choix parmi les talens & les défauts, les vices & les vertus, les harmonies & les dissonances, les excès en *plus*, & les excès en *moins*.

5°. Il est rare qu'une personne très-difforme soit constamment saine & bonne, la laideur est une véritable maladie, physique & morale, qui nous fait

fait souffrir d'une manière ou de l'autre ; & qui nous porte à nous en venger sur ceux qui nous font l'injustice de n'être ni laids, ni malades.

6°. Il est presqu'impossible qu'une personne qui est d'une mauvaise complexion, qui est valétudinaire, soit belle & bonne.

7°. Toute femme qui veut être sçavante, entend mal ses intérêts ; elle consent à faire le sacrifice de sa beauté & de ses graces ; c'est-à-dire, à perdre l'empire qu'elle estime le plus, pour envahir celui qu'elle estime le moins ; j'allois dire ; il faut laisser ce dédommagement aux laides ; & j'allois me tromper ; c'est déja une triste vérité, que dans l'homme sçavant il n'y a de bon que sa science ; être femme, laide & letirée, ce seroit, en quelque sorte, élever la vanité mécontente à la troisième puissance : les trois principales pièces qui doivent figurer à la toilette d'une laide, sont *la bonté*, *la bonté* & *la bonté* : cette précieuse qualité de l'ame est la *force centripète* du monde politique, civil & domestique ; elle fixe le plus circulant petit maître ; le cercle des jolies femmes est bientôt parcouru ; il court à l'une, cueille & s'enfuit ; court à l'autre, cueille & s'enfuit encore ; mais il revient toujours à la meilleure.

8°. Quoique la beauté soit ce qui plaît le plus généralement, elle n'est pas toujours ce qui plaît

au plus haut dégré : elle occupe plus l'esprit qu'elle ne touche le cœur ; elle fait plus d'admirateurs que d'amants : la beauté, comme nous l'avons dit, suppose une certaine médiocrité dans les qualités de la matière & du mouvement, elle suppose un cœur en paix & un esprit en repos : mais cette médiocrité totale n'intéresse point des hommes dépravés ; parmi eux, les plus vains cherchent, dans leurs semblables, leur propre excès ; les plus sensuels préfèrent l'excès opposé au leur qui est, en effet, pour eux, un remède & une source de plaisirs : les mouvemens doux paroissent lenteur, inertie, à notre précipitation ; nous ne voulons point de ces êtres parfaits qui semblent se suffire à eux-mêmes, qui *viennent & n'accourent* pas ; il nous en faut qui s'élancent vers nous, ou qui nous fuyent avec rapidité, qui nous agacent, qui nous tourmentent, qui réveillent nos sens blasés : il n'y a pas non plus d'apparence que des hommes qui préfèrent le caquet, le fracas & l'étourdissante variété des villes, à la vaste & silencieuse uniformité des campagnes, qui ne connoissent d'autre calme que l'ennui, goûtent cette fraîcheur, ce repos, ce silence qui parle aux ames saines dans les chefs-d'œuvre de la nature & de l'art ; aussi les traitent-ils de froids.

97. Une des plus importantes de nos conséquences, indiquée par tous les grands Peintres, c'est

que, pour être belle, il faut être bonne : je mettrois cette maxime au premier rang parmi les vérités philosophiques ; elle extrait la vertu du vice même qu'elle pressure, en quelque sorte, & force à rendre tout ce qu'il peut avoir de bon ; on peut devenir *bon* par le désir d'être *beau*, puis, rester bon par habitude & par le plaisir que fait goûter la bonté ; qu'il est doux d'être ainsi dupé ! plût à Dieu que la Philosophie nous trompât toujours ainsi ! mais ce n'est pas assez de vanter cette maxime, il faut l'établir : le mouvement doux, du centre à la circonférence, qui accompagne les douces affections, envoye à la surface du corps, des fluides peu irritans & adoucit ceux qui le sont, nourrit la chair extérieure, bande l'enveloppe sans produire de boursoufflure, rend la peau douce & unie : c'est un vrai *cosmétique* : au lieu que la haine, qui produit l'effet contraire, aiguise les formes, cave & sillonne la surface, flétrit, plisse, ride & enlaidit.

10. Une dernière conséquence qu'on ne me passera peut-être pas si aisément dans ce siècle vain, moqueur, & dur sous l'apparence de l'urbanité, c'est que... j'hésite, lâche que je suis... ! c'est que, toutes choses égales d'ailleurs, les individus & les peuples vraiment chrétiens seroient les plus beaux, comme les plus sains, les plus judicieux, les meilleurs & les plus heureux.

II. Il y a peu de belles perſonnes, & nul n'eſt obligé d'avoir cette qualité ; mais chacun eſt maître de ſe donner cette beauté morale, cette tranſparence de cœur & de viſage, effet & ſigne des douces vertus, qui embellit la laideur même ; & comme nous ne ſçavons plus lire le livre naturel, nous devons chercher les ſignes auxquels on peut connoître qu'une perſonne eſt habituellement harmonique ; ou qu'une autre, qui ne l'eſt pas toujours, l'eſt actuellement ; afin de déterminer une ſorte de milieu, auquel on puiſſe rapporter, ſoit les différens individus comparés dans le même tems, ſoit le même individu conſidéré en différens tems ; pour ſçavoir s'ils ſont à droite ou à gauche du point d'équilibre ; s'ils excèdent en *plus* ou en *moins* : ces ſignes ſont : un air de ſérénité, de paix, de contentement ſilencieux, *de joie de raiſon*, ſuivant l'expreſſion de Fénélon qui a été regardé comme un inſenſé par des ames dures & baſſes qu'ameutoit un ambitieux, pour avoir laiſſé échapper ce ſentiment & cherché à le communiquer, au lieu de le cacher & de le réſerver pour lui ſeul : cet air eſt accompagné d'une certaine douceur, d'un certain moëlleux, dans le regard, le ſon de voix, la prononciation, le ſtyle, le geſte, les procédés & toute l'action.

Les ſignes qui feront connoître qu'un homme n'eſt point en équilibre, qu'il eſt ce que j'appelle

dissonant ou *trébuché*, sont: un air tendu ou détendu, un air de fixité ou d'irrésolution, un mouvement très-lent ou très-rapide, vers un but quelconque ou sans but; un air de turbulence, d'inquiétude, de mécontentement, de mal-aise, indiqué par l'action muette ou parlante.

§ IX.

Des cinq Fonctions principales.

Nous avons montré, en plusieurs endroits de notre second essai & de celui-ci, les correspondances existantes entre les organes de ces cinq opérations majeures; la respiration, la circulation, la digestion, la génération & la réflexion, ainsi que les rapports existans entre les qualités de ces fonctions & les qualités morales: assez ordinairement, elles sont, toutes à la fois, fortes ou foibles, promptes ou lentes, faciles ou difficiles; en sorte que, dans le plus grand nombre de sujets, l'on peut juger des qualités du cœur & de l'esprit, par les qualités manifestes de toutes les fonctions méchaniques, & appliquer au moral les qualifications qui conviennent au physique: cependant cette règle n'est pas générale; il y a des sujets chez qui certaines parties sont très-fortes, tandis que d'autres sont très-foibles;

ce qui vient de naissance, ou dépend de ce qu'ils ont plus exercé les premières que les dernières; par exemple, l'un, né avec une tête fort active, ou plus exercé à méditer qu'à digérer, aura un cerveau très-vigoureux & un estomach très-foible; l'autre, né avec un estomch très-actif, ou plus exercé à digérer qu'à méditer, aura cet organe très-fort, & la tête très foible; mais lorsqu'il y a quelque faculté prédominante, on s'en apperçoit aisément, parce que le sujet a plus de vigueur dans les organes de cette faculté, les exerce plus volontiers & plus fréquemment, & poursuit continuellement les choses ou les personnes qui en sont les objets; or, on trouvera presque toujours que les sujets, en qui une faculté domine avec ses organes, ont de l'analogie avec l'âge où cette faculté est naturellement & généralement dominante; par exemple, rencontrons-nous un sujet très-porté pour les femmes, qui ne digère, ne respire, ne vit que pour elles, d'abord, cette passion sera très-visible, & en l'examinant bien, nous trouverons qu'il a quelque chose de jeune dans l'esprit & le caractère: une tête active décèle de l'ambition, de l'avarice ou l'une & l'autre; or, ces passions sont des maladies de la vieillesse: l'activité de l'estomach, d'un autre foyer, du cœur & des extrêmités, annonce la gourmandise, l'amour physique & moral, l'inquiétude, la turbulence;

maladies des deux premiers âges. De même, s'il s'agit, dans l'examen d'un sujet, de le considérer par rapport à quelque faculté particulière, il faut adresser d'abord aux foyers de cette faculté; par la force & les autres qualités respectives des organes où elle s'exerce, on jugera des qualités de la faculté même.

§ X.

Observations sur les neuf précédens; Résumé de l'Article.

I. Aucune qualité, actuelle ou habituelle, ne peut résider dans nos organes & se faire sentir qu'aux dépens de la qualité contraire; elle ne peut non plus produire, conserver ou exalter les facultés qui lui répondent, qu'aux dépens des facultés opposées: par exemple, le cerveau devenant plus chaud, la faculté inventive augmente, tandis que le jugement s'affoiblit; au contraire, quand la tête se refroidit, le jugement augmente aux dépens de l'imagination: de même, l'espérance qui est accompagnée de chaleur, & la crainte, qui est accompagnée de froid, se détruisent & s'excluent l'une l'autre: la sensibilité extérieure & la faculté de penser sont aussi opposées & ne peuvent exister, dans le même tems, à un dégré qui excède le dégré moyen;

quoiqu'elles ſoient proportionnelles l'une à l'autre ; dans des tems différens : ainſi, quand nous voyons, dans un individu, des ſignes, actuels ou habituels, d'une qualité morale, n'exigeons pas de lui qu'il ait actuellement ou habituellement la qualité oppoſée ; par exemple, ſi nous lui voyons une imagination très-féconde & très-brillante, n'exigeons pas de lui un jugement très-ſain dans le même tems.

II. Il ne ſuffiroit pas de connoître, en général, les qualités extérieures du corps humain, pour connoître les qualités du cœur & de l'eſprit, les diſpoſitions ſecrètes de l'individu ; car, outre que, dans un homme bien conſtitué, les divers organes ont chacun des qualités propres & particulières, ou poſſèdent les qualités générales, à un dégré particulier, certains organes ayant leurs qualités exaltées aux dépens des autres, ſi on n'obſerve que les premiers ou les derniers ſeulement, ou même, ſi on les obſerve tous, ſans les comparer, on ne connoît pas pour cela l'individu : par exemple, les foyers de nos paſſions & de nos penſées ſont quelquefois très-chauds relativement, tandis que l'extérieur du corps eſt aſſez froid, quand la tête s'échauffe beaucoup, les extrêmités ſe refroidiſſent, & au contraire : que m'importe donc de ſçavoir que l'eſtomach, le cœur, les extrêmités d'un phlegmatique ſont en hiver, ſi ſon cerveau, toujours en

été, lance la foudre & la tempête : ainsi, puisque les passions & les opinions ne dépendent pas seulement des qualités générales du corps, ni même des qualités absolues de leurs foyers particuliers, mais encore, de la mesure respective de leurs qualités communes, il faut observer avec soin ces rapports d'une partie à l'autre & lorsqu'il s'agit d'une espèce d'affection particulière, locale, qui a un principal foyer ou organe ; c'est principalement à cet organe qu'il faut s'attacher, pour observer ses qualités, & les comparer à celles des autres organes.

III. Rappellons-nous encore cette loi exposée dans la Balance, loi en vertu de laquelle les qualités & les mouvemens opposés se succèdent spontanément dans le corps humain, comme dans l'atmosphère ; par exemple, si voulant échauffer ma tête, pour la rendre plus inventive, je prends du café à l'eau, j'obtiendrai aujourd'hui l'effet désiré ; mais demain ou après demain, si je n'en prends point, ma tête deviendra plus froide qu'elle ne l'eût été, & je serai moins inventif que je ne l'aurois été, si je n'avois point usé de ce stimulant Américain. Ainsi, après avoir reconnu les dispositions actuelles d'un homme que je veux employer, les yeux fixés sur la loi d'alternation, je m'attendrai à voir changer ces dispositions, d'une époque, grande ou petite, à l'époque contraire, sur-tout, si ses qualités, phy-

ſiques & morales, étoient exceſſives au moment de l'obſervation.

IV. Enfin, n'oublions pas ce principe déſormais aſſez bien établi ; on peut appliquer, au caractère & à l'eſprit d'un homme, les termes qualificatifs qui déſignent les qualités ſenſibles de la matière & des mouvemens de ſon corps : le vulgaire, qui croit aux eſprits plus que ſes maîtres, & qui cependant, ne ſpiritualiſe pas tant, dans le cours ordinaire de la vie, ſe ſert des mêmes mots, pour exprimer les qualités morales & les qualités phyſiques, & en cela, il fait ſagement : car nos paroles, nos geſtes, notre action, priſe en total, eſt un composé de mouvemens qui produiſent ou détruiſent, conſervent, augmentent, ou diminuent, d'autres mouvemens, dans ceux de nos ſemblables avec leſquels nous ſommes en relation : mais, ſi ces mouvemens intérieurs, d'où dépendent les ſentimens & les idées, occaſionnent, à l'extérieur, d'autres mouvemens qui communiqués aux autres hommes, font naître en eux les mêmes ſenſations, les mêmes ſentimens & les mêmes idées, qu'excitent des mouvemens analogues imprimés par les êtres brutes, les mêmes dénominations ſuffiſent pour la matière brute, la matière ſimplement organiſée, la matière ſentante & la matière penſante.

ARTICLE CINQUIÈME.

Signes physionomiques, propres aux moyennes & aux petites parties du corps.

A L'exemple des Peintres, nous diviserons le corps humain en trois parties; savoir, en tête, tronc ou *tors*, & extrêmités, dont chacune occupera un des trois paragraphes suivans.

Tête.

I. *Tête prise en entier. Fort grosse :* paresseux, timide, opiniâtre, dormeur; sot, entêté. *Très-petite; le reste du corps étant grand :* cerveau sec & chaud, imagination vive, jugement foible, esprit confus; caractère emporté, indocile, précipité, rusé, versatile, trop actif, trop vigilant. *Médiocrement grande :* jugement sain, imagination peu active, beaucoup moins d'invention & de subtilité que dans la petite; caractère égal, posé, sage, modéré.

2. Une petite tête bien proportionnée & bien conformée vaut mieux qu'une grosse, & même qu'une moyenne mal proportionnée & mal conformée : on peut regarder comme bien conformée, une tête qui est oblongue, dans son tout; convexe, en avant & en arrière; un peu applatie, par les

côtés; qui présente, dans sa coupe horisontale, une figure ovale, & qui ressemble un peu à un marteau, dans son profil : en général, les convexités sur le devant & le derrière de la tête, sont un signe d'esprit vif & inventif, de caractère ardent, impétueux : ces parties étant applaties ou concaves, indiquent une imagination moins vive, un jugement plus rassis, un caractère plus égal & plus modéré.

3. *Port de la tête. Jettée en arrière & élevée en marchant :* imagination vive, peu de jugement; caractère opiniâtre, arrogant, emporté, précipité. *Baissée :* lenteur, paresse, timidité. *Droite :* jugement ferme; caractère égal & ferme sans dureté.

II. *Face. Grande & longue :* paresseux, lâche; idiot, stupide. *Très-petite :* vif, mobile, rusé, querelleur; esprit subtil. *Large & quarrée :* peu d'énergie dans le caractère; peu d'esprit. *Ronde :* colère; inventif. *Ovale :* jugement sain; caractère égal & modéré.

2. *Front. Très-grand & très-plat :* paresseux, lâche; stupide. *Très-petit & très-convexe :* caractère emporté; imagination vive. *Médiocre, quarré, un peu concave dans le milieu :* spirituel; magnanime. *Ridé, réfrogné :* pensif, soucieux; avare, ambitieux. *Sans rides :* insouciant, rêvant à la Suisse. *Abaissé*

& nébuleux : audacieux. *Fort tendu* : colérique. *Poli & luisant* : spirituel. *Développé* : flatteur. *Très-prominent* : excellente imagination. *Raboteux, avec des éminences & des cavités* : esprit tortu ; caractère fort inégal, mauvaises mœurs.

3. *Temples. Convèxes* : idiot. *Un peu caves* : spirituel. *Très-caves* : cerveau sec ; entêté, irascible. *Velues* : lascif, gourmand. *Garnies de grosses veines* : emporté.

4. *Sourcils. Arqués, épais, & joints* : audacieux, prompt, colère, entêté, orgueilleux. *Petits, fins, horisontaux & s'étendans vers les temples* : esprit foible ; caractère pusillanime.

5. *Paupières. Enflées* : dormeur. *Grosses, sanguinolentes, ridées* : effronté ; esprit lourd. *Fréquemment en mouvement* : caractère timide ; esprit délié.

6. *Yeux. Très-grands & languissans* : paresseux, timide ; esprit médiocre. *Petits & fort éveillés* : cerveau sec, esprit subtil ; caractère délié, rusé. *Médiocrement grands & brillans* : bon cœur ; bon esprit. *Très-saillans & peu expressifs* : vue, esprit & caractère, foibles. *Petits & enfoncés* : vue, esprit & caractère, actifs, énergiques. *Pleurans* : paresseux, timide ; esprit foible. *Fixes* : caractère égal ; jugement sain. *Grands, ouverts, saillants, secs, brillans* : orgueilleux, opiniâtre, effronté, auda-

cieux, emporté; imagination vive & forte. *Médiocrement ouverts; secs, brillans, perçans:* cerveau sec, esprit vif, pénétrant, subtil; caractère vif, délié, fin, rusé, malin, mobile. *Un peu humides, ouverts en forme d'amande, & brillans doucement:* esprit vif & délié; imagination brillante & propre à l'éloquence; cœur aimant, caractère, bienveillant, sociable. *Blancs & ternes:* caractère froid, lent, paresseux, timide; esprit lent & épais. *Gris:* vue & imagination fortes; caractère obstiné. *Rouges:* ivrogne, veilleur, ambitieux, avare, brutal. *Jaunes ou fauves:* spirituel; courageux. *Bleus:* bon cœur, bon esprit.

Prunelles. Grandes: vue, esprit, caractère, foibles; & au contraire. *Inégales:* caractère bizarre, esprit tortu.

Œil fixe sans expression: contemplatif, homme occupé. *Fixe avec spasme:* caractère entier, opiniâtre, colère, insolent, dur; esprit analogue. *Mobiles:* esprit & caractère vifs & mobiles. En général, des yeux qui se meuvent, promptement ou lentement, avec roideur ou avec souplesse, rudement ou doucement, rarement ou fréquemment, &c. décèlent un esprit & un caractère, vif, indolent, roide ou souple, rude ou doux, constant ou inconstant, &c. les mouvemens de l'œil indiquant ceux du cœur & de l'esprit.

Direction du rayon visuel. De haut en bas : fier, dédaigneux, arrogant, opiniâtre, emporté. *De bas en haut :* humble, timide, lâche, caché, bas, rusé. *Horisontal :* franc, ouvert, sociable, égal, constant, posé, droit, &c. *Perpendiculaire, dans le sens latéral :* bienveillant, sincère, droit. *Oblique :* timide, faux, traître, envieux.

7. *Oreilles. Très-petites :* timide. *Très-grandes :* idiot. *Rouges :* pudibond. *Fort pâles :* effronté. *Détachées :* docile. *Attachées :* indocile.

8. *Nez. Grand & aquilin :* jugement & cœur fermes. *Camard :* orgueilleux, dédaigneux, suffisant, railleur, caustique, impertinent. *Long en éteignoir :* esprit tardif, imagination peu active, jugement assez sûr; caractère malicieux, aggressif, peu entreprenant, dépréciateur, envieux, satirique, & satyre. *Court, rond, obtus, gros & rouge par le bout :* colère, brutal. *Très-petit :* ame servile & inconstante.

Narines. Fort ouvertes : orgueilleux, arrogant, emporté, opiniâtre. *Longues & pointues :* esprit subtil & sagace; caractère, contentieux, malin, délié. *Retirées en arrière & relevées, avec un pli auprès :* méprisant, dédaigneux; petit esprit.

9. *Bouche. Grande :* audacieux, intempérant. *Petite :* sobre, timide, fin. *Très-béante :* caractère pusillanime; imbécille. *Un peu ouverte :* naïf, simple. *Lèvres fines, horisontales & légèrement pincées :*

ſpirituel. *Epaiſſes, la ſupérieure avancée :* idiot ; pareſſeux. *La ſupérieure arquée & prominente :* colère, orgueilleux, arrogant. *En chevron peu briſé :* tendre, compatiſſant. *En chevron très-briſé, les coins étant fort bas, & retirés en arrière, le milieu de chaque moitié de la lèvre ſupérieure, relevé :* mépriſant, dédaigneux. *Les coins de la bouche relevés, la ligne de ſéparation formant un arc, la convexité tournée vers le bas :* caractère faux, vil & bas. *Les lèvres pincées, l'inférieure avancée :* bourru, quinteux, emporté, brutal.

10. *Dents. Serrées & fermes :* féroce, dur, entêté. *Longues & aiguës :* vorace, audacieux, colère. *Branlantes, petites, plates, ſéparées :* foibleſſe, timidité.

11. *Langue. Longue, mince, pointue, liſſe & unie :* ingénieux, ſubtil ; ruſé, vif, colère. *Longue, épaiſſe, rude :* brutal, dormeur ; eſprit lourd & obtus.

12. *Menton. Long, quarré, remuant dans le ſilence :* tête trop active, bavard, indiſcret. *Rond :* timide, puſillanime. *Fourchu :* caractère aimable ; eſprit agréable.

13. *Barbe. Douce & fournie :* voluptueux, amoureux, doux, & ſociable. *Epaiſſe, forte :* jugement & caractère fermes. *Fort rude, hériſſée, rare ou ſerrée :* caractère roide, orgueilleux, emporté, revêche, opiniâtre.

III. *Col*, (*a*) *court & gros :* caractère grossier, brutal ; esprit lourd, épais. *Long & menu :* timide, rusé ; spirituel. *Garni de grosses veines :* emporté, colère. *Roide*, *immobile :* opiniâtre, revêche. *Courbé :* pensif, triste, ou timide.

IV. En général, les personnes qui ont quelque chose de fin, de doux & de timide, dans les traits & l'air du visage, sur-tout, si les muscles ont beaucoup de jeu & de mobilité, s'approchent du sexe féminin : ceux qui ont quelque chose de grossier, de pésant, de grand, d'énergique, d'immobile, s'appochent du sexe masculin : mais, dans le choix des signes, préférez les mouvemens, qui sont le principe & la fin des sentimens & des pensées.

2. Dans la face, les lignes horisontales indiquent le niveau, l'équilibre, l'harmonie de corps & d'ame ; c'est-à-dire, un jugement sain, un esprit rassis, des passions douces & modérées, une ame calme, égale, constante ; les lignes arquées, la convexité étant tournée en dessus, indiquent les caractères hauts, emportés, téméraires, opiniâtres, fiers, dédai-

(*a*) Le col appartient-il à la tête ou au tronc? grande & importante question qui ressemble fort à celles qu'on élève sur la nomenclature & les méthodes, & que je laisserai décider par ceux qui la jugent importante.

gneux : les lignes arquées, la convexité tournée en bas, les caractères timides, faux, rusés, bas, &c.

V. Pour tirer parti de ces signes élémentaires, il faut, comme je l'ai dit, s'exercer à les recombiner, & à composer mentalement des figures de fantaisie, comme nous l'allons faire, pour donner un exemple.

2. Face grande, quarrée : peau noire, rude, grêlée : barbe noire, hérissée, rare, dure : cinq chevrons brisés très-apparens ; sçavoir, celui de la lèvre supérieure ; celui de la moustache ; le trait placé au coin de la bouche, non pas, le sillon vertical du rieur, mais le sillon oblique du dédaigneux ; celui du petit angle de l'œil ; enfin, celui des sourcils : narines enflées & retirées en arrière : œil, très-ouvert, bridé par le petit angle & rond dans le milieu, le blanc paroissant au-dessus de la prunelle, sec, fixe & dur : une immobilité, un spasme dans tous les traits : une alternative de sérieux renforcé, & de sourire infernal : la tête haute & en arrière : le col roide, & l'homme regardant de côté par-dessus l'épaule.

3. Je n'ai pas besoin de dire que c'est là le portrait d'un insolent coquin, composé de traits empruntés en plusieurs lieux & attachés ensemble par l'indignation : que si, reprenant notre sang-

froid, nous diminuons par degrés, la tension & tous les autres signes, nous passerons par l'homme constant & ferme sans dureté; par l'homme judicieux & rassis; par l'homme souple, gracieux & conciliant, & parvenus enfin à l'homme mol, lent, niais, stupide, à l'homme sans esprit & sans caractère, nous aurons parcouru toute l'échelle que forment les divers individus de l'espèce humaine.

VI. Une chose non moins essentielle, pour tirer parti des observations précédentes & des suivantes, c'est d'étudier les relations qui existent entre certains traits, certaines formes qui se trouvent presque toujours ensemble dans les mêmes individus: non seulement telle espèce de nez se trouve toujours avec telle espèce de bouche, d'yeux, de front & d'oreilles, &c.; mais telle espèce de tête, considérée en total ou dans ses détails, va presque toujours avec telle espèce de pieds, de mains, de tronc; & *vice-versâ*: en sorte qu'un observateur exercé, qui auroit classé les différentes espèces de formes propres à chaque partie du corps humain, & remarqué celles de ces formes qui se trouvent ordinairement ensemble, pourroit, en voyant une seule partie, deviner à peu-près, la forme des autres; par exemple, assez communément, les sujets qui, dans la première jeunesse, ont le nez long

& aquilin, ont aussi les pieds & les mains d'une longueur remarquable : j'ai connu des amateurs du sexe féminin, vrais gourmets en ce genre, lesquels, en examinant par derrière une femme qui marchoit devant eux, devinoient à-peu-près les traits de son visage. Ces relations n'auront rien de surprenant pour le lecteur, s'il a médité ce que j'ai dit sur les rapports nécessaires qui existent entre les mouvemens imprimés à une matière déterminée & les formes qu'elle prend en s'étendant.

§ II.

Tronc ou Tors.

I. *Tronc pris en entier.* Quarré, un peu plus étroit vers le bas : fort, robuste, courageux ; judicieux. *En piramide droite ou renversée, les hanches étant fort grosses* : tête active, esprit fin ; caractère mobile & rusé.

II. *Epaules. Larges, fortes, un peu plates* : constant, courageux : tête ferme. *Étroites, petites, caves* : foible, timide, rusé ; imagination plus vive que forte.

2. *Poitrine. Large & ouverte* : force de cœur & de tête. *Étroite & serrée* : rusé, timide. *Velue* :

cœur chaud, lascif. *Charnue* : paresseux, timide, caractère & esprit féminins.

3. *Côtes. Grosses & fortes* : esprit & caractère fermes. *Petites & foibles* : timide, efféminé. *Enflées & prominentes* : bavard, indiscret.

4. *Mamelles.* Pendantes : efféminé.

Ventre. Large & plat : courage ferme ; jugement sain. *Étroit & plat* : timide, prévoyant. *Large & gros* : gourmand, lascif. *Velu* : paillard & bavard.

§ III.

Extrêmités.

1. *Prises en total. Grandes, musculeuses, tendineuses, quarrées, bien articulées* : force physique & morale. *Tres-grandes* : chaleur excessive ; qualités morales analogues. *Courtes, charnues, arrondies* : timide, pusillanime. *Velues* : libertin.

2. *Jambes. Nerveuses & grêles* : lascif. *Petites & arrondies* : timide. *Mollet haut & quarré* : féminin. *Bas & allongé* : mâle.

3. *Mains & pieds. Longs, larges, quarrés, bien articulés, bien dessinés* : cœur & esprit fermes. *Courts, étroits, arrondis* : cœur & esprit foibles.

SECONDE SECTION,

Signes moraux de l'Esprit & du Caractère,

Je ne m'étendrai pas beaucoup sur les signes moraux des qualités morales ; ce sujet est celui que je traite le plus souvent & le plus amplement, je ne pourrois donc, sans me répéter, l'embrasser ici dans son entier : mon objet actuel est seulement de montrer, en passant, le second membre de ma division, d'ajouter à ce que j'ai déja écrit sur ce genre de signes, & de mettre, en leur véritable lieu, quelques vérités que je vais employer dans les livres suivans : ainsi, le peu que j'ai à dire, sera compris sous cinq nombres ; dont le premier contiendra les signes moraux de l'esprit ; le second, ceux du caractère ; le troisième, les signes communs à tous deux ; le quatrième, ceux de la vocation des jeunes gens ; le cinquième, enfin, ceux auxquels on peut distinguer la femme douce, de la femme acariâtre.

I. Il existe des analogies frappantes, entre la faculté d'engendrer & la faculté d'inventer : elles croissent & décroissent en même-tems : la même température, dans l'atmosphère & dans le corps

humain, les mêmes causes, les mêmes circonstances, les mêmes moyens, qui rendent l'homme propre à la génération, le rendent propre à l'invention : les bilieux, comme l'on sçait, ont la double faculté au plus haut dégré, à cause de la qualité stimulante de leurs fluides ; & les phlegmatiques l'ont en foible mesure, par la raison contraire : dans cette convalescence générale des êtres organisés, dans ce renouvellement universel qui a lieu tous les printemps, un homme sain, qui sçait s'observer, s'apperçoit aisément de l'exaltation simultanée des deux facultés : on peut donc distinguer, en quelque sorte, des cerveaux mâles & des cerveaux femelles.

Une mémoire facile & prompte ; un jugement subtil qui saisit une infinité de petites analogies & de petites différences entre des objets petits, moralement ou physiquement ; une imagination qui compose & décompose sans relâche une multitude de petits touts, réels ou chimériques ; de longues stations sur des sujets frivoles ; un ordre & un choix minutieux, dans les pensées, les paroles, le style, & les habillemens, dans les affaires du dedans & du dehors ; de fréquens éloges en faveur des morts & des étrangers ; une opposition perpétuelle à toute espèce d'inventions & d'innovations ; trop de sagacité à distinguer les rapports de

personne à personne, & à saisir les ridicules; besoin excessif de société, qui rend incapable de se suffire dans la solitude; tous signes d'un génie impuissant, d'un cerveau féminin.

Toutes les choses contraires à celles que nous venons de dénombrer, accompagnées d'explication, de conseils, de découvertes, de moyens, de remèdes, de ressources, de nouvelles vues; des distractions continuelles sur les intérêts particuliers, & une attention perpétuelle sur l'intérêt général; tels sont les signes d'un génie vigoureux, grand, élevé, d'un cerveau mâle.

Quelques individus de la dernière classe, nés avec une imagination très-féconde, qui eut pu s'élever aux grandes choses, la convertissent en mémoire, par un trop grand empressement de jouir de leur considération ou de leur renommée, par une avidité insatiable de sçavoir ou de passer pour sçavans, qui les pousse à augmenter sans cesse leur collection pour en faire parade, par la soif d'une vanité hydropique qui boit, boit la louange, sans mesure, sans raison & parce qu'elle a déja bu, s'emplit ainsi d'une fausse science & de vains éloges, jusqu'à ce qu'un observateur exercé lui faisant la ponction, découvre & montre la cause de l'enflûre; ils passent ainsi dans la première classe & deviennent ennemis de la dernière : ces apostats

ſont d'autant plus dangéreux qu'étant fort inventifs, ils joignent la fécondité des élus à la malignité des réprouvés : ces cerveaux ſont, en quelque ſorte, eunuques; *vanitas caſtravit eos.* Vous les reconnoîtrez encore à ce ſigne ; au lieu d'obſerver eux-mêmes & de chercher de nouvelles routes, ils ſe jettent dans le chemin des autres, oppoſent leurs doutes envieux & puſillanimes à des théories bien établies, un petit fait défiguré à des conjectures appuyées ſur cent-mille faits ; & tâchent de prévenir l'opinion publique en diſputant aux inventeurs, d'abord la vérité, puis l'utilité, enfin, la propriété de leurs inventions.

2. Le ſigne moral auquel on peut appercevoir, dans un jeune homme, le germe de l'eſprit philoſophique & propre aux découvertes, c'eſt de chercher la cauſe & la raiſon de tout ; de ne rien voir, lire, ou entendre dire, ſans vouloir y mettre du ſien, & ſans y en mettre en effet ; de faire entendre fréquemment ces paroles dans la converſation ; *parce que ; c'eſt que ; on pourroit encore ; il vaudroit mieux ; cela eſt poſſible, &c.* Le philoſophe naiſſant eſt celui qui coupe ſouvent la parole, non, pour contredire, déprimer, railler, abattre, déſoler, décourager, refroidir ; mais pour ajouter quelques pierres à l'édifice, pour agrandir, affermir, conſoler, encourager, animer ; qui ne dit point qu'on a tout dit, qu'on ne peut plus rien dé-

couvrir, mais qui montre toujours le champ de la ſcience, vaſte comme ſon cœur & ſon génie.

Beaucoup de citations, d'anecdotes, d'hiſtoriettes d'obſervations éparſes, de petits faits iſolés, ſans indication de but, ſans recherche de cauſes & de motifs, & même, beaucoup de raiſonnemens appris par cœur; ſignes d'une excellente mémoire, d'un jugement vacillant, d'une imagination richement foible : à ces caractères, on reconnoît un mince profeſſeur d'hiſtoire, un critique médiocre, un envieux tranſcendant.

3. Vous connoitrez la ſtature analogique d'un homme, par le nombre & la juſteſſe des analogies qu'il découvre dans un tems donné, & ſa ſtature différencielle, par le nombre & la juſteſſe des différences.

4. Mettre des alonges à une vérité, l'étendre quand elle eſt au point, tirer outre meſure, l'outrer, la rendre exceſſive; ſigne de génie médiocre; il y a des gens qui croyent vous avoir paſſé en *facultés*, quand ils vous ont paſſé en *dimenſions*; des enfants qui ſe croyent plus grands que celui qui les porte ſur ſes épaules, pour les exhauſſer un peu, & leur faire voir quelque choſe.

5. Toutes les fois qu'un artiſte, qui n'eſt pas actuellement trop gêné par les hommes & les circonſtances, n'a pas le ſtyle d'accord avec ſon caractère d'action, ſon regard, le ton habituel de

sa voix, son geste, sa démarche, son extérieur, on peut croire que c'est un écrivain imitateur, un animal d'habitude.

6. J'ai dit qu'une faculté très-dominante faisoit baisser toutes les autres : ainsi, lorsqu'un homme possède une des trois facultés intellectuelles, au plus haut dégré, c'est un mauvais préjugé pour les autres.

7. Dans l'estimation de l'esprit & l'évaluation des idées, il faut distinguer avec soin, le nombre, de l'espèce, & la quantité, de la qualité; car, ces deux choses sont presque toujours en raison inverse l'une de l'autre ; si vous trouvez, dans un homme, un grand nombre de souvenirs, de jugemens & d'inventions, vous pouvez croire que les premiers seront des reminiscences, les seconds, des sentences très-hazardées; & les dernières, des apperçus. Si, au contraire, vous trouvez une grande netteté de mémoire, de jugement & d'invention, vous pouvez en inférer que le sujet n'a pas la tête fort active, & qu'il est plus propre à empêcher la science de faire de faux pas, qu'à la faire avancer rapidement; si, enfin, ayant pris l'habitude d'exercer les facultés opposées & de se mettre alternativement tout entier dans l'une, puis, dans l'autre, il les possede toutes deux ; vous pouvez le mettre au premier rang, & malheur à lui : il sera percé

de mille pointes par la douleur actuelle, par la prévoyance & par l'envie.

II. Incrédulité sur les merveilles morales, crédulité sur les merveilles physiques; signe de caractère féminin : les femmes & les hommes foibles qui ont besoin de merveilleux, sont portés à ne croire qu'aux miracles de l'ordre physique; mais le sentiment de leur impuissance de s'élever à une certaine hauteur morale, les porte à éplucher toute action, tout livre, toute composition, toute œuvre qui a plus d'étoffe qu'il n'est commode à leurs immenses & petites prétentions, & à déclarer impossible tout ce qui excède la mesure de leurs facultés.

Les signes contraires indiquent un caractère masculin, par les raisons symétriquement opposées.

2. Parler, écrire, agir vîte, d'un air certain & décidé, trouver les analogies, les expédiens, les remèdes, les principes, les systêmes, les argumens positifs, les raisons d'espérer, de se rassurer, de se consoler; dire souvent, avant l'évènement, *il n'y a rien à craindre*, *cela est possible*, *facile*; & après coup; *je n'y avois pas pensé ;* signes de caractère expansif, c'est-à-dire, composé des sentimens que j'ai dénombrés & compris sous ce nom.

Parler, écrire, agir lentement, d'un air incertain,

irréſolu ; trouver toujours les différences, les inconvéniens, les obſtacles, les abus, les exceptions, les argumens négatifs, les raiſons de craindre, de ſe décourager ; dire ſouvent, avant l'événement ; *prenez garde, n'allez pas ſi vîte ; cela eſt impoſſible ;* & après coup ; *je vous l'avois bien dit, vous n'avez pas voulu me croire ;* ſignes de caractère contractif & des ſentimens qui le compoſent.

Milieu, compoſé des deux eſpèces de ſignes, dans l'excès ; caractère variable, mobile, exceſſif, précipité.

Milieu, compoſé des deux eſpèces de ſignes, au dégré moyen ; caractère égal, modéré, ſoutenu.

3. Il eſt, dans le cerveau & les autres viſcères, un dégré de chaleur qui fait parler avec abondance, grace & facilité ; les colériques ſont habituellement fort au deſſus de ce dégré, & les phlegmatiques, fort au deſſous : auſſi les premiers parlent-ils mal, & ne font-ils même que bégayer & s'embrouiller, lorſque quelque cauſe irritante, phyſique ou morale, augmente leur chaleur & leur élaſticité naturelle ; au lieu qu'ils parlent bien, lorſqu'ils ſont de ſang-froid, que quelqu'un leur impoſe, en un mot, lorſqu'ils ſont refroidis & calmés par une cauſe quelconque, de l'un des deux ordres : au contraire, les phlegmatiques parlent fort mal de ſang-froid, encore plus mal, dans la crainte, mais, paſſablement, lorſqu'ils ſont animés & irrités. Des deux

classes moyennes, les sanguins & les mélancoliques, dont les premiers sont habituellement à-peu-près au dégré requis pour parler avec abondance, & les derniers, au dégré necessaire, pour parler avec choix & mesure; ceux-ci gagnent un peu à s'animer, & les autres, à se calmer. Vous reconnoîtrez, à ces signes, les quatre tempéramens & les quatre genres de caractères corrélatifs.

4. Céder, quand on a l'avantage, dans la parole ou l'action; signe de caractère généreux : abuser de de ses avantages, écraser le vaincu; signe de lâcheté, d'homme qui ne résisteroit pas, si on avançoit.

III. Par les choses qu'un homme blâme ou approuve habituellement, on peut deviner son caractère & son tour d'esprit; car, comme toutes les qualifications que nous employons constamment, pour exprimer notre approbation ou notre improbation, nous regardent directement ou indirectement, elles ont toujours pour terme sous-entendu ou exprimé, le *moi*; ces qualificatifs décèlent ce qui nous est bon, ce que nous ferions dans les cas semblables aux cas supposés ou survenans, & par conséquent, ce que nous sommes; pour peu que nous soyons disciples de nous-mêmes, entiers & conséquens.

2. Par les expressions, les tours, les comparai-

ſons ; les figures, les termes qu'un homme employe fréquemment, lorſqu'il ne s'écoute & ne ſe veille pas trop, on peut deviner ſa profeſſion, ſes ſociétés, ſes inclinations, ſes habitudes, ſon éducation, ſa condition, ſes mœurs, ſon tour d'eſprit, ſes goûts ſecrets & les images dépoſées dans le plus reculé de ſa mémoire : notre répertoire, notre dictionnaire & notre gallerie mentale, nous ſont donnés en partie, par les perſonnes & les choſes que nous fréquentons le plus ſouvent, ſoit réellement ſoit idéalement : de plus, comme les cordes qui remuent la langue partent du cerveau où eſt le principe du mouvement, il eſt bien difficile que certaines cordes ſouvent touchées en ſonge, ou dans le ſoliloque, ne le ſoient pas dans la converſation, lorſque nous ceſſons de nous veiller.

3. On peut, par le mouvement actuel ou habituel du ſtyle, parlé ou écrit, d'un homme, entrevoir ſes facultés, morales & intellectuelles : car, l'homme qui décrit, qui peint, qui préſente des images, qui exprime des ſentimens, qui énonce des raiſonnemens, les fait ſe ſuccéder, dans le tems & le lieu, à l'aide des mots qui les repréſentent, avec une vîteſſe proportionnelle à la vîteſſe des mouvemens & à la chaleur, tant de ſon cœur, que de ſon cerveau ; or, par la chaleur du cerveau, on voit d'abord quelles ſont les facultés dominantes dans un ſujet & à quoi il eſt propre ; par exem-

ple ; si la vîtesse est très-grande, c'est un signe qu'il a l'imagination fort vive, & qu'il sera propre aux genres qui exigent plus d'invention que de jugement ; & au contraire : en second lieu, comme chacune de nos passions a, dans la région épigastrique & dans le cerveau, un dégré de chaleur qui lui est propre, on peut croire encore, quand une personnne parle fort vîte, qu'elle est sujette à la colère & à la vanité, qu'elle est d'un caractère excessif, précipité.

4. Il est rare que les personnes, dont le style est brillant, fleuri, abondant, ayent un jugement bien ferme & un caractère bien constant ; à moins qu'elles ne travaillent en deux tems opposés; sçavoir, aux époques de chaleur & d'agitation, soit, pour glaner des apperçus, des commencemens d'idées, soit, pour jetter, d'une seule éruption, les pensées dont elles sont bien sûres, & donner au style, du naturel & de la facilité; & aux époques de froid & de calme, pour vérifier, distinguer, faire des analyses bien exactes, achever les idées, leur donner la forme, la mesure, & le fini : le style brillant dépend du concours de la mémoire & de l'imagination, dont l'une fournit les matériaux avec agilité, & l'autre les assemble avec dextérité, c'est-à-dire, du concours de la chaleur & de l'humidité; assemblage contraire au jugement & à la constance de volonté : ainsi, quand vous rencontrerez de pareils hommes qui ne sçauront pas se doubler, employez les

ployez-les à parler ; ne leur demandez pas autre chose, agir n'est pas leur métier.

IV. Les jeunes gens, doués d'une grande mémoire, faculté dont le signe est de retenir aisément des choses sur lesquelles le jugement n'a point de prise & qui ne tiennent point à la passion dominante, sont propres aux genres de faits, comme l'histoire, les langues, la géographie, la chronologie, l'érudition, la critique, &c.

Les jeunes gens qui excellent aux jeux de combinaison, tels que les Dames, le Tric-trac, les Echecs, le Piquet, ont une tête active ; ils sont propres à la Poësie, à la Méchanique, à la Marine, à l'art Militaire, pour peu qu'ils soient courageux ; sur-tout s'ils jouent fort vîte ; car ces jeux exigent des opérations nombreuses, assez difficiles & très-rapides, du jugement & de l'imagination ; or, par cela seul, il est prouvé qu'ils ont ces deux facultés à un dégré éminent ; & pour les leur faire appliquer à ces différens jeux que nous appellons, *Professions*, *Arts*, *Métiers*, *&c.*, qui ressemblent aux premiers, quant à la maniére d'opérer & n'en diffèrent que par les matériaux, il suffit de leur faire aimer ces jeux sérieux, ou par eux-mêmes, ou comme moyens de satisfaire leur passion favorite : il seroit même utile, pour détruire l'impression de dégoût, de froid, que produit dans

les jeunes gens, le mot, *affaire*, de leur montrer nettement l'analogie des deux classes de jeux; afin que les affaires ne leur paroissent qu'un jeu qui mène à de plus agréables.

Ceux qui ont l'imagination moins vive, le jugement plus lent & plus sûr, un caractère plus rassis & plus égal, sont excellens pour les ouvrages qui demandent de l'ordre, du choix & de la méthode; parce que leur cerveau n'ayant pas, comme celui de leurs opposés, besoin d'une si grande quantité d'action, ils se donnent le tems de considérer les objets & de reconnoître la place de chaque chose: ils sont propres à gouverner, à présider, à juger, à décider, à employer les autres classes: car, le jugement est la clef des édifices moraux & politiques, dont l'imagination fournit & entasse les matériaux.

2. Si un sujet montre, dès son enfance, de la sagacité, de l'invention, de l'activité, de l'âpreté à poursuivre l'objet de sa passion dominante, on doit tout espérer de lui; car, à moins que cette passion déjà décidée n'ait sa racine dans la constitution même, on peut faire changer d'objet à son activité par les moyens suivans: louez vous-même, ou faites louer, honorez ou faites honorer, devant lui les personnes qui exercent la profession, ou qui cultivent le genre que vous voulez lui faire aimer. Disposez les choses, de manière que ses plaisirs sa-

voris soient pour lui, pour vous & pour d'autres, la récompense, l'effet de ce travail : cultivez ce genre & faites-le cultiver devant lui, pour exciter sa curiosité & réveiller l'instinct imitateur, mais sans affectation; & s'il veut mettre la main à l'œuvre, commencez par le contredire & le repousser un peu, afin de bander ses ressorts, & de convertir le caprice en volonté forte & permanente : mattez-le par l'ennui, de manière qu'il soit trop heureux de trouver une occupation quelconque : enfin, si vous échouez à un âge, ne désespérez pas de réussir à un autre.

3. Quand un enfant possède, à un dégré très-marqué, mais sans excès, les qualités propres à son âge, c'est un bon signe; on peut espérer qu'il sera homme à l'âge d'homme, & qu'aux autres âges, il sera ce qu'il doit être; de même qu'on peut espérer qu'une année sera fertile, lorsque les dernières saisons de la précédente, montrent, à un dégré marqué, les qualités propres à chacune, mais sans excès : car, dans l'homme, comme dans le reste du monde, la production des fruits dépend d'une succession régulière & d'une gradation alternative & symétrique, de chaud & de froid, de sècheresse & d'humidité : quand cet ordre est très-marqué, les fruits, qui en sont les effets, sont aussi remarquables, par la qualité ou la quantité; & au contraire. Ne me parlez, ni d'un vieillard de vingt

ans qui devient enfant à quarante, ni d'un jeune homme de soixante-dix ans ; ces enfans précoces, qu'on appelle des hommes de génie, qui conseillent à l'âge d'obéir, pensent à l'âge de sentir, & parlent à l'âge d'agir, sont de véritables monstres, dans l'espèce humaine; monstres, tantôt utiles, tantôt nuisibles aux Nations; utiles, quand elles meurent ou renaissent ; nuisibles, quand elles sont en santé : tout ce qui est *extraordinaire*, trouble *l'ordre* ou le rétablit : tout l'art du Médecin, du Précepteur, du Jardinier, consiste, non à hâter excessivement les opérations naturelles, mais à en rétablir l'ordre, à les ralentir ou les accélérer par dégrés, à distribuer les forces, à faire dériver la sève doucement, pour la conduire dans une partie ou dans une autre, selon le but qu'ils se proposent.

4. Il ne faut pas non plus oublier, dans les pronostics relatifs à la vocation des enfans, cette réciprocité de qualités, qui a lieu, de l'enfance à l'âge viril, de la jeunesse à la vieillesse, comme du matin au soir, du printems à l'automne, de midi à minuit, de l'été à l'hiver, &c., qu'on perd, à un âge, les qualités qu'on avoit, à l'âge opposé; & qu'elles cèdent la prééminence à leurs contraires; en sorte que, dans le dernier âge, on n'aura que par habitude, les facultés ou la mesure de facultés qu'on avoit, dans le premier, par besoin & par instinct : un enfant a très-bonne mémoire ;

n'en concluez pas qu'il faut le destiner à une profession qui ne demande que de la mémoire; car, cette faculté, si l'enfant est bien constitué & reste sain, se changera en imagination, à l'époque de la puberté; & en jugement, dans l'âge mûr: ce que j'ai dit à cet égard, ne regarde que les individus dont la destination doit suivre de près l'observation & le pronostic, ou dont la matière montre, à un plus haut dégré que celle des autres sujets de son âge, les qualités inhérentes à la faculté propre au genre auquel on le destine, lesquelles sont à la fois la cause & le signe de cette faculté.

V. Certes, s'il est utile de connoître les facultés actuelles & de prévoir les facultés futures de ces enfans, il ne l'est pas moins d'avoir de bons signes pour en choisir la mère; d'autant plus que, des qualités de celle-ci, dépendent, en partie, les qualités des premiers. Dans nos loix, nos mœurs & nos manières, il n'est pas facile de connoître la femme avec laquelle on n'a pas vécu, sur-tout une fille à marier qui voudroit l'être ou quitter une mère tyrannique; on jugeroit fou, tout homme qui, voulant acheter un cheval, se contenteroit de considérer la tête & les pieds de l'animal; ici c'est autre chose, & les règles changent; dans la plus importante de toutes les affaires, les précautions sont défendues; cette même

loi, qui, en tout autre cas, annulle une convention où l'un des contractans a trop d'avantage sur l'autre, supposant le premier un fripon, & l'autre, un imbécille, donne ici la sanction au plus injuste de tous les marchés : elle défend aux futurs de s'essayer réciproquement, à chacun, de faire l'analyse exacte de son meuble à vie, & de prendre son parti, d'après une énumération bien complète : elle force le plus sage & le plus vacillant épouseur à conclure du particulier au général, de la partie au tout, du connu à l'inconnu ; & encore, celle des deux moitiés dont l'examen est le plus important, parce qu'elle est le principe & la fin des *intentions* de l'autre, est celle dont on montre le moins ; il n'y a donc rien à faire, quant au physique, & il faut prendre chat en poche.

Mais, du moins, il y a des signes auxquels on peut entrevoir si l'objet de nos pronostics a les qualités le plus à désirer dans une épouse : ces qualités sont : un caractère doux, tendre, compatissant, officieux, prévenant : à quoi il faut ajouter, ou plutôt substituer, l'affection, & l'estime ; car une femme qui aime, a toutes les vertus imaginables pour l'objet de ses préférences : le reste est peu de chose & n'est vertu que pour nos vices : or, si une jeune personne a la voix habituellement sèche, criarde, pie-grièche, de la tête ; si, lorsqu'elle s'emporte,

elle crie beaucoup, sans pleurer, ou pleure fort tard; (symptômes qui sont les mêmes pour toutes les conditions, mais qu'il faut affoiblir à mesure qu'on s'élève dans l'échelle sociale, les hautes classes ayant en plus grande mesure, le besoin, le droit & le talent de se cacher) si elle vit mal avec sa mère ou ses autres parens, en supposant même des torts à ces derniers; si elle regarde les hommes, d'un œil fixe & très-ouvert; si elle a un air de mécontentement & de mal-aise, quand elle voit une de ses compagnes, parentes, ou amies, mieux parée qu'elle; si elle fait de longs & fréquens dénombremens des qualités que devra posséder l'heureux mortel auquel elle pourra se résoudre enfin à conférer le droit de satisfaire sa vanité, de contenter sa curiosité, ou de la débarrasser de sa mère; si elle montre du penchant à contredire, à déprimer, à railler, vous pouvez croire que vous avez rencontré un être vain, égoïste, intéressé, dominant, caustique, emporté, rancuneux: n'épousez pas, à moins que, n'ayant point, en vous-même, de principe de vie, vous ne soyez trop heureux de vous laisser gouverner ou tyranniser, & d'exister, même à ce prix. Si, au contraire, la jeune ou la mûre personne a quelque chose de plaintif & d'onctueux dans la voix; si, lorsqu'elle s'emporte, & dans ses petites querelles avec vous, car il est prudent & même nécessaire d'en exciter, sa colère se fond en larmes de très-bonne

heure, si elle loue volontiers tout ce qu'elle voit de beau & de bon dans les deux sexes ; en un mot, si vous observez en elle tous les signes opposés aux précédens, félicitez-vous de la rencontre, vous pouvez courir les risques : mais sur-tout, ne cherchons point de phénix ; s'il vous faut du rare, c'est parce que vous ne le méritez pas : rien de si difficile & de si exigeant que les gens qui ne font rien pour les autres & de si aisés à contenter que ceux qui donnant beaucoup trouvent leur salaire dans le plaisir même de donner ; naturellement chacun se superpose sur toute la nature & crée un monde à son image ; le sot trouve tout bête : le méchant ne voit par-tout que méchanceté ; croyez que *plus on a soi-même, d'esprit, de bonté, de talent, de vertu ; plus on trouve de tout cela dans les autres.*

Remarques sur le sujet de ce Livre.

Pour complèter la connoissance de l'homme ; il faudroit, outre les signes, physiques & moraux, qu'on peut observer en le voyant, tâcher d'acquérir une prénotion de son moral, à l'aide des renseignemens qu'on peut se procurer, sans le voir ; par exemple, tâcher de connoître les qualités, physiques & morales, de ses parens, de sa nourrice, de ses précepteurs, de ses maîtres, de toute espèce (hommes ou livres) de ses amis, de ses ennemis ;

son âge, sa condition, sa profession, sa fortune, sa réputation; le climat & toutes les qualités physiques du pays qu'il habite; le gouvernement, la religion, les usages, les mœurs, les manières, du pays où il est né & de celui où il vit actuellement; en un mot, toutes les causes & toutes les circonstances qui peuvent le modifier: toutes ces choses apprises & bien pésées, ne manquez pas de le voir: quand vous l'aurez bien vu & bien examiné, faites-le parler: quand il aura parlé, attendez qu'il agisse: & quand vous l'aurez pratiqué plusieurs années, ne vous flattez pas trop de le connoître, car les hommes changent avec les temps, les lieux, les hommes & les choses; quand nous nous en plaignons, c'est à tort, & parce que nous voulons mettre, dans ce tout si changeant, une inflexibilité, une roideur qui n'y est point & qui nous désoleroit nous-même, si elle y étoit: il est beau sans doute & consolant de croire à la sublime vertu, quoiqu'elle soit assez rare; mais il est bon & prudent de ne pas supposer aux hommes toutes les perfections dont nous aurions besoin en eux; nos desirs, à cet égard, ne changent pas le monde; ils lui résistent, & le monde réagit contre notre foiblesse; nous sentons vivement cette réaction, & la haine entre dans notre cœur: ainsi, tâchons de voir l'homme *actuel*, tel qu'il est; afin qu'attendant peu de lui, nous recevions toujours beaucoup plus que nous n'espérions, & de peu

qu'une connoissance tardive, venant à nous éclairer après coup sur la vanité de nos prétentions, ne change notre excessive confiance en dépit amer & ne nous rende enfin plus méchans nous-mêmes, que ceux auxquels nous donnons gratuitement ce nom.

LIVRE CINQUIÈME.

Art de disposer son Caractère & de profiter de ses Dispositions.

Les qualités du caractère & la mesure de ces qualités dépendent à la fois de l'espèce & de la mesure, soit de nos sentimens, soit de nos idées, comme notre tour d'esprit & la mesure de nos facultés intellectuelles dépendent des qualités du caractère & de l'intensité de ces qualités : cependant, comme le premier élément est le principal, que d'ailleurs, nous avons considéré le dernier, dans la première partie, nous fixerons ici notre attention sur les sentimens seuls ; on sent assez que les moyens que nous allons indiquer, pour modifier son propre caractère, serviroient également à modifier celui d'un autre individu, la matière & les mouvemens étant les mêmes dans tous : mais il n'est pas encore question de ce double usage dont je ne m'occuperai qu'en finissant. Notre plan est toujours le même ; il s'agit moins, dans ce livre, d'en traiter le sujet à fonds, que de continuer à le traiter : ainsi, nous jetterons le peu que nous avons à dire, dans les six chapitres suivans, dont le premier indiquera le moyen général de donner au caractère une qualité quelconque, ou de tirer parti de cette qualité.

CHAPITRE I.

Qualités du Caractère en général.

I. REMARQUEZ les tems, les lieux, les circonstances & toutes les causes, physiques & morales, par lesquelles votre caractère acquiert *naturellement*, & indépendamment de toute action de votre part, certaines qualités, comme; chaleur, froid; vîtesse, lenteur; force, foiblesse; dureté, tendresse; roideur, souplesse; constance, mobilité; élévation, bassesse, &c. Distribuez vos occupations, & dispensez votre tems, de manière que chaque occupation soit affectée aux circonstances où vous avez, au plus haut dégré, les qualités que cette occupation demande: en un mot, faites, dans chaque tems, ce que vous êtes le mieux disposé à faire actuellement. Notre table des époques peut faciliter & abréger les recherches provisionnelles que cette distribution suppose: car, étant données une occupation & les qualités qu'elle exige, on cherchera cette qualité dans la table, & l'on trouvera, dans les deux colonnes où elle est placée, les circonstances qui la donnent; dans l'une, au dégré moyen; & dans l'autre, au plus haut dégré; par exemple, s'il s'agit du courage, vous trouverez cette qualité dans les deux premières colonnes; or, de ces deux colonnes, la première

indique les causes & les circonstances qui produisent une valeur douce & modérée ; la seconde, celles qui donnent un courage fougueux, emporté, téméraire : que si vous ne disposez pas de toutes les parties de votre tems, recourez aux moyens de toute espèce dont vous disposez.

2. Pour donner à son caractère une qualité quelconque par les moyens physiques, il faut remarquer les qualités physiques qui accompagnent la qualité morale demandée, & donner à son corps, ces qualités physiques, par les alimens, les exercices, les lieux, les situations, en un mot, par l'accumulation des moyens & des circonstances désignées dans les colonnes de notre table où se trouvent ces dernières.

3. C'est ici le lieu d'appliquer ce principe très-fécond : pour donner à son caractère, une qualité quelconque, il suffit de donner à son corps, la qualité physique de même nom ; &, pour donner à son corps cette dernière qualité, il suffit souvent de se nourrir d'alimens qui ayent des qualités de même nom : notre table nous serviroit encore ici ; car, ces alimens & ces qualités de même nom sont classés dans les mêmes colonnes.

4. Par exemple, la chaleur de caractère se trouve classée dans les deux mêmes colonnes que les tems, les lieux, les exercices, les alimens, les causes &

les circonstances qui échauffent & dessèchent le ventre & tout le reste du corps.

5. Quant aux moyens moraux ; il faut fréquenter les livres, les personnes, les sociétés, se livrer fréquemment aux occupations, qui exigent, produisent, conservent ou augmentent les qualités demandées, & qui détruisent ou diminuent les qualités contraires ; or, notre table indique une partie de ces choses & de ces personnes.

Ces indications sont encore trop vagues ; passons aux spécifications.

CHAPITRE II.

Chaleur, Froid ; Vîtesse, Lenteur ; Agitation, Calme.

I. Le défaut général des habitans des grandes villes est une activité excessive de tête & de cœur ; de sentir, de penser, de parler & d'agir avec trop de précipitation : le nombre infini de petits hommes & de petites choses dont il faut s'occuper, la grandeur du cercle qu'il faut parcourir, toutes les vingt-quatre heures, force à tout expédier, à tout effleurer ; l'instinct imitateur, qui est fondu dans notre substance, nous force à suivre le mouvement & la mesure des sociétés dont nous faisons partie ; enfin

l'air plus chaud & plus humide, des alimens plus délicats, une vie plus sédentaire & moins exercée, des passions vives qui changent continuellement d'objet, toutes ces causes réunies rendent la fibre plus foible & plus irritable, amollissent & énervent le corps, rendent l'homme plus féminin & plus mobile.

2. Or, comme les têtes qui gouvernent, habitent les grandes villes, il arrive que la machine politique à laquelle ces têtes impriment le mouvement, tourne trop vîte, que nous aimons trop le changement, & parconséquent, la dépense; que le feu prend de très-bonne heure aux roues de la machine, & qu'il faut *délibérer* avec des têtes un peu moins légères.

3. Il seroit à souhaiter que nos politiques, Spéculateurs ou Praticiens, vécussent à la campagne, comme les anciens Romains: l'homme y est plus mâle, plus fort, plus sain, plus calme, plus recueilli, plus judicieux, plus constant, plus patient, plus indulgent: les masses que l'esprit embrasse se proportionnent d'elles-mêmes à la grandeur des décorations du vaste théâtre que l'œil parcourt sans cesse & sur lesquelles il se repose; le spectacle des travaux du cultivateur ramène le spéculatif à la pratique, à l'amour du travail, à la source des vraies richesses & de la santé: il voit plus nettement ce qu'il en coûte au grand nombre, pour la

commodité du petit ; &, ce qui eſt ici l'eſſentiel, il s'accoutume à renfermer ſes projets, ſes opérations dans de plus grandes périodes, à leur donner pour meſure au moins le cercle annuel ; en un mot, il y apprend l'art d'attendre & de ſe taire ; double ſcience que le fracas & le vertige des villes font oublier, qu'on rapprend machinalement en contemplant l'actif repos de la nature, & qu'on pratique ſans effort, en ſuivant ſa marche lente, graduée, uniforme & ſilentieuſe.

II. Il ſuffit quelquefois, pour ſe calmer, de promener ſa vue ſur des objets d'une même couleur, d'une même figure ; & en général, de promener ſes organes ou ſa penſée ſur des objets qui excitent en nous des ſéries de ſenſations peu différentes.

2. Par exemple, lorſque l'on promène ſa vue ſur la ſurface d'une eau paiſible, l'ame ſe met par dégrés au ton de l'objet qu'elle contemple : peu-à-peu, la chaleur décroît, les mouvemens ſe ralentiſſent, les paſſions s'appaiſent, l'eſprit ſe repoſe, tout l'homme ſe rafraîchit & ſe tranquilliſe : on peut donner de ce phénomène trois raiſons plauſibles & très-voiſines.

3. En premier lieu, l'uniformité de la ligne droite répétée en tous ſens ne préſentant à l'organe aucun contraſte de ſituation, n'y excite point de

ces mouvemens contraſtés qui ſecouent, en quelque ſorte, les parties extérieures, ébranlent, *per conſenſum*, les parties intérieures & réveillent ainſi la triple ſenſibilité.

4. En ſecond lieu, ce phénomène eſt une conſéquence manifeſte de cette loi d'aſſociation, en vertu de laquelle les ſenſations, les ſentimens, les penſées, tous les mouvemens avec les manières de ſentir qu'ils occaſionnent, excités enſemble, renaiſſent enſemble : la ſenſation *viſuelle* de l'eau en réveille la ſenſation *tactuelle*, & celle-ci renouvelle, dans nos fluides & nos ſolides, les diſpoſitions qu'elle produit en préſence de l'eau, & en même tems, les ſentimens & les idées attachées à cette diſpoſition ; car les ſouvenirs, qui ſont des eſpèces de foibles renouvellemens de nos ſenſations & de nos ſentimens, produiſent, ſur notre être intérieur, à-peu-près les mêmes effets que nos ſenſations actuelles, il n'y a de différence que dans le dégré.

5. En troiſième lieu, comme une ſuite de ſenſations uniformes porte au ſommeil, elles doivent produire, d'abord, le calme qui eſt un commencement de ſommeil, un demi-ſommeil, dont un ſommeil profond eſt le maximum.

Non ſeulement la préſence d'un objet frais & tranquille rafraîchit & calme l'ame ; mais le ſouvenir ſeul de ces objets produit une partie de ces

effet ; car l'homme n'existant que par le sentiment, dont la pensée est un mode, une espèce, *nous sommes* toujours un peu dans le lieu auquel nous pensons, & nous recouvrons en partie la manière d'être que nous nous rappellons : un vieillard est visiblement & actuellement rajeuni par les souvenirs de sa jeunesse, & la compagnie des jeunes gens lui est salutaire, tant, parce que ce sont autant de stimulans & d'excitateurs qui remettent sans cesse en mouvement cette machine qui commence à être maîtrisée par la force d'inertie, que parce que cette société facilite & multiplie les souvenirs rajeunissans.

III. Quand un souci parasite s'attache à vous & vous harcèle sans relâche, si vous ne pouvez le débusquer par les moyens directs que nous venons d'indiquer, opposez-lui un autre souci, égal ou plus fort, & mettez-les aux prises ; vous verrez que le second finira par déloger le premier ; & qu'il sera lui-même fort affoibli par le combat : deux ou même un plus grand nombre de soucis tourmentent souvent moins qu'un seul ; parce qu'ils détruisent cette fixation douloureuse qu'avoit occasionnée le souci constant, & qu'ils sont *diversion*.

2. Ou bien, portez au maximum le souci unique & dominant ; puis détendez-vous ; laissez-vous aller jusqu'à l'indolence ; & remontez, par une

couffe, à l'état de vigueur tranquille : comme toutes les choses de ce monde vont & reviennent sans cesse, montant à un maximum, puis descendant vers leur minimum, & remontant au plus haut dégré, on peut guérir les maladies, en les exaltant, en les outrant & amenant ainsi la crise; je me suis guéri plusieurs fois de la fièvre par ce moyen; mais il est dangéreux & il nous place dans cette alternative effrayante; *santé* ou *mort*; *folie* ou *génie* : il vaut mieux opérer par *opposition*, *distraction*, *dérivation* & *distribution* de forces vitales.

IV. On se préserve ou se guérit de l'aigreur, du dépit, de la haine, le plus grand des maux, de *l'inquiétude*, en contractant l'habitude d'abaisser un regard spéculatif & indifférent sur les évènemens humains, sur l'engouement & les dégoûts, sur l'enfance & les petits dépits de notre espèce : voit-on l'horloger s'irriter contre une montre dérangée; le vrai médecin, contre son malade; le peintre, contre son modèle, au moment où il est plein d'expression : étudions froidement le méchanisme de l'homme & faisons-nous, d'acteurs, spectateurs, quand la haine est près de nous atteindre, & nous contemplerons, d'un œil sec & tranquille, les hommes que nous voulons employer, combattre, peindre, guérir, ou raccommoder.

V. Si, au contraire, l'homme se sentant tomber dans un état d'affaissement & d'inertie, avoit besoin de s'échauffer, d'accélérer ses mouvemens, d'augmenter son activité, sa *vivacité*, il y réussiroit en recourant aux moyens diamétralement opposés à ceux que je viens d'indiquer, c'est-à-dire, qu'il faudroit : rentrer en ville ; aller au devant des stimulans & des aiguillons, se présenter soi-même à l'éperon ; mettre sous ses yeux & dans sa pensée ; de grandes masses d'hommes & de choses mûes d'un mouvement très-rapide ; fixer son attention sur un seul objet choisi dans le genre le plus stimulant ; enfin considérer, les paroles, les actions, & tous les évènemens, par le côté le plus piquant.

VI. Notre table des époques fournit un grand nombre de moyens qui tendent à ce double but ; sçavoir ; dans les deux premières colonnes, des moyens d'échauffer, d'accélérer & d'agiter ; dans les deux dernières, des moyens de refroidir, de rallentir & de calmer. Cette table indique aussi les tems, les lieux, les circonstances qui produisent en nous ces deux genres opposés de disposition.

CHAPITRE III.

Force & foibleſſe de volonté; Conſtance, mobilité.

I. L'*IMPETUS*, ou l'abandon plein & entier de ſoi-même eſt le ſecret de la force de corps, d'eſprit & de cœur : ſi tu doutes trop, n'avance pas, car, tu ſerois vaincu, ou tu échouerois ; & lance-toi, au moment où tu te ſens preſque certain de réuſſir. Les hommes qui font les plus grandes choſes ſont ceux dont la vie eſt toute partagée, entre une méditation opiniâtre & un prudent abandon, entre un doute courageux & une ſage confiance, qui ſçavent attendre ; mais, dire à l'heure : *jacta eſt alea :* ce génie *Céſarien* n'eſt pas moins néceſſaire dans la vie inventive que dans la vie active : ſi, après avoir ſuffiſamment médité votre ſujet, vous reſtez irréſolu & ne ſçavez pas vous lancer dans la carrière, quand l'heure du génie ſonne, vous ne ferez jamais rien de grand : ce ſont les moitiés, les quarts, les dixièmes d'action réſultans du tiraillement de pluſieurs motifs par leſquels on ſe laiſſe dominer, qui produiſent tant d'hommes & de choſes médiocres : dans cette irréſolution, la force vitale ſe partage, ſe ramifie, fait la patte d'oye, & vous n'êtes plus que le quart, que le dixième de vous-même : on ſe laiſſe d'abord entraîner par le caprice, on ſe dé-

cide en un instant, & l'on court; mais au moment d'agir, la réflexion vient & l'on recule à demi; il faut faire tout le contraire, se mettre tout entier dans la délibération, & tout entier dans l'action.

2. Dans toute espèce de combat contre l'ignorance, contre le vice, contre les hommes, contre les choses, contre soi-même, il est utile de marcher, d'agir, de parler, de se mouvoir un peu, avant le choc; un peu de mouvement augmente *l'impetus* du génie & du courage; un homme en haleine a toujours bon marché d'un ennemi arrêté; à moins que celui-ci, en se repliant sur lui-même dans un long arrêt, ne soit devenu excessivement élastique.

3. Point de volonté forte & soutenue, point de véritable activité sans discrétion; les gens qui font métier d'avoir de l'esprit, n'ont pas le courage de couver leurs projets jusqu'au tems marqué pour les faire éclorre; ils vont & viennent, brûlant de montrer leur fécondité; semblables aux femmes, ils laissent d'abord voir qu'ils ont un secret qui leur pèse; on s'apperçoit de ce poids, on les contredit, on les raille, on les flatte; & bientôt tout est évaporé: un projet long-tems médité dans le silence bande les ressorts de la volonté; de cette tension nait le besoin de parler ou d'agir; si vous parlez, plus d'action; l'homme est évacué, relâché, dé-

tendu ; le besoin d'agir est passé ; l'honneur de l'invention lui suffit.

4. Les deux principes de l'originalité qui n'est que la volonté de différer des autres & de ne ressembler qu'à soi-même, fréquemment réduite en acte, sont l'opiniâtreté naturelle & la solitude ; l'effet de la première cause est évident ; celui de la seconde est aussi sensible : moins on est touché par les hommes, de toutes les manières dont on peut l'être, moins on tire fréquemment de dehors, le principe de sa volonté, plus on s'accoutume à n'obéir qu'à soi-même, à ne vouloir que de sa propre volonté ; plus aussi les volontés ont de vigueur & d'intensité.

5. L'énergie constante de la volonté, la force habituelle de l'ame, est en raison composée, de la directe du sentiment de sa force, physique & morale, du nombre, de la double force & de la proximité des ennemis qu'on surmonte habituellement, ou par lesquels ont est vaincu, sans découragement & sans dépit ; ainsi que de l'inverse du nombre, de la force & de la commodité des armes qu'on a reçues de la fortune pour les combattre : ainsi, pour que la solitude n'use pas les ressorts du caractère, il faut qu'elle ait pour but un combat, & que l'homme soit *mentalement* parmi ses ennemis, lorsqu'il n'y est pas réellement.

II. Voulez-vous maintenir votre caractère à la

même température & garantir vos résolutions de cette vicissitude de volontés opposées qui se succèdent en nous, selon que notre sang se réfugie du dehors au dedans, ou jaillit du centre à la circonférence; alternation causée par les vicissitudes du chaud & du froid, du sec & de l'humide, qui ont lieu dans la grande atmosphère, aux différentes époques du jour & de l'année; par le cours naturel des fonctions méchaniques, lequel fait que les parties opposées en tout sens, sont irritées tour-à-tour, & que les humeurs vont & viennent sans cesse des unes aux autres; par tous les changemens dans la nourriture, les exercices, les occupations, le régime, physique & moral : méditez bien ces résolutions; écrivez-les en style simple & précis; puis allez de suite, en agissant à l'heure marquée : mettez votre caractère & votre vie entière dans vos tablettes, à l'exemple de Jules-César; & faites-vous une loi d'exécuter, aux heures d'activité, ce que vous avez arrêté aux heures de calme & de sérénité.

2. Sinon, pour vouloir constamment les mêmes choses, de la même manière, après en avoir reconnu l'utilité, il faudra ne s'en occuper qu'aux heures du jour, dans les saisons de l'année, aux époques des fonctions naturelles, dans les circonstances, où l'on est disposé & affecté, à-peu-près de la même manière.

3. Un grand but est, en quelque sorte, un *fla-sol*; il détruit ces vacillations causées par les vicissitudes de qualités opposées, qui résultent des révolutions, annuelle & diurne, du soleil; il tient notre rayon visuel attaché sur le même point du monde, fixe la girouette humaine, & l'empêche de parcourir en entier l'horison des vains désirs : de plus, c'est une loi assez générale dans le corps humain, qu'une infirmité habituelle garantit de toutes les autres : or, un but constant est une véritable maladie, au physique comme au moral; il produit une fixation, il détruit l'équilibre : un but constant est donc une sorte de préservatif.

4. D'un autre côté, cette maladie est peut-être pire que celles dont elle préserve : ces fixations sont dangéreuses avant l'âge de trente ans où l'homme commence à s'arrêter de lui-même; il y va quelquefois de la vie & presque toujours du bonheur; il n'est pas naturel à l'homme de tenir ainsi sur la même corde, des années entières; d'aller ici ou là seulement, malgré les hommes & les choses, malgré ce besoin de changer commun à tout ce qui respire & même à tout ce qui ne respire pas; mais, d'aller ici & là, tour-à-tour, de vivre, de jouir, avec le moins de peine & de risque possible : sans le changement, le corps & l'ame ne tardent pas à s'assoupir, à s'affaisser, ou à se roidir : notre fibre a besoin d'être continuellement agacée par des objets

nouveaux & opposés : la nature nous a entourés de ſtimulans qui montent & baiſſent alternativement, en tournant autour de nous ; pour animer nos différentes parties tour-à-tour : il faut ſuivre ces indications, & faire, pour nous conſerver, ce qu'elle a fait pour nous produire : il s'agit moins de changer continuellement de but, que de varier nos moyens, de diverſifier nos ſituations ; être conſtant, ce n'eſt pas reſter toujours fixé au même point, mais, tourner dans un cercle en tendant au même but, & ſe maintenir entre certaines limites dont nous ne ſortirons pas, ſans en être avertis & punis par la douleur : enfin, la conſtance de volonté n'eſt utile dans l'homme civiliſé, qu'à préſerver lui & ceux qui l'entourent, du ſentiment pénible que produit l'incertitude & l'irréſolution : au-delà, cette conſtance eſt plutôt un vice qu'une vertu.

CHAPITRE IV.

Courage tranquille ; Prudence.

I. Le courage tranquille & ſoutenu ne peut être que le réſultat d'un calcul bien fait, lorſqu'il n'eſt pas le produit forcé du tempérament : ſi l'on veut retrouver ſon courage au beſoin, il ne faut arrêter ſes réſolutions que dans ces momens de tiédeur de

tête & de cœur, de tranquille énergie, où l'on se sent une supériorité *de raison* sur ses ennemis : si votre héroïsme est étayé par une passion, cette passion ôtée, que deviendrez-vous ?

2. Pour former de prudentes & sages résolutions, il faut s'amener au calme par les moyens que j'ai indiqués, & s'en rapporter à sa première idée : dans les choses avec lesquelles on est bien familier, si l'on pousse trop loin la méditation, la tête s'échauffe; elle acquiert une fécondité excessive ; dans cette stérile abondance, les expédiens & les inconvéniens arrivent en foule & se relayent ; ils vous tirent en deux sens opposés alternativement; bercé par de vaines terreurs & de folles espérances, on va, on saute d'un extrême à l'autre, ne sçachant à quoi s'arrêter; on voit mal, par ce qu'on voit trop : le conseiller que nous portons en nous-mêmes ne nous parle que dans le calme & ne parle qu'une fois, si l'on ne sçait pas s'y maintenir ; dans la plûpart des délibérations, si l'on part du calme, le meilleur avis est le premier, & si l'on part de la passion, c'est le dernier.

3. Choisissez les heures d'affaissement & de crainte, pour fixer les résolutions hardies ; & les heures d'expansion & d'audace, pour arrêter les résolutions timides : par exemple, si, ayant résolu, à l'époque qui suit le dîner, de faire un coup hardi,

le projet soutient l'examen, dans l'affaissement de la digestion, & paroît, à toutes les époques semblables, présenter beaucoup plus d'avantages que d'inconvéniens, on pourra croire qu'il n'est pas imprudent : si, au contraire, ayant résolu aux époques d'affaissement, de prendre certaines précautions, vous trouvez, dans cet état de vigueur qui a lieu après les repas & à toutes les époques analogues, que ces précautions sont nécessaires, il faut les prendre : en opposant ainsi les sentimens factices, les causes physiques & les causes morales, la nature & l'art, vous serez, à la fois, courageux & prudent ; vous vous maintiendrez dans le milieu & vous garantirez des excès.

CHAPITRE V.

Dureté, mollesse ; Roideur, souplesse ; Difficulté, facilité.

I. QUAND la santé est portée au maximum par une excessive continence ; par une vie active, laborieuse, dure, à l'air & au soleil ; par des alimens chauds & secs, il règne dans tous les solides, un spasme qui gêne toutes les fonctions, tous les mouvemens, volontaires & involontaires, mais princi-

palement, ceux du cœur & de la tête ; qui rend le caractère, dur, roide, difficile, opiniâtre : le commerce physique & moral des femmes, détruit l'excessive tension des solides, & en même tems, la roideur & la dureté morale.

2. Prévenu de cette double correspondance, si l'on est entièrement maître de son tems, on choisira ; pour résister, pour faire la guerre à outrance, pour renverser les obstacles, ces époques où tout l'homme est très-ferme, où tous les ressorts sont tendus ; & au contraire, les époques où il se détend & redevient souple, pour se faire aimer, pour persuader, pour serpenter parmi les obstacles, pour s'insinuer dans les esprits & dans les cœurs.

3. Que si l'on n'a pas le choix des tems, quand on aura besoin de l'une ou de l'autre, de ces deux qualités opposées, il faudra tendre ou détendre les solides par toutes sortes de moyens, en échauffant ou refroidissant, desséchant ou humectant, irritant ou calmant, remplissant, ou évacuant, &c.

4. On se souviendra aussi, en travaillant à assouplir ou à roidir ses organes, selon l'usage qu'on en veut faire, que les alimens mols & la vie molle ; amollissent le ventre, tout le reste du corps & le caractère ; qu'au contraire, les alimens très-solides & la vie dure affermissent le ventre, le corps tout entier & le caractère ; & ainsi de suite, pour les autres qualités respectives.

CHAPITRE VI.

Grandeur & élévation d'ame; Indulgence, Douceur, Bienveillance, Bonté.

1. L'HOMME n'a de grandeur & d'élévation dans l'ame, qu'en proportion de l'estime constante qu'il a de soi-même : ainsi évitez avec soin la compagnie des gens méprisans; ces dédaigneux finissent toujours par se faire croire.

2. Il faut éloigner de soi, ou éviter, autant qu'il est possible, les gens à personalités : ils habituent à les rendre; ils aigrissent l'humeur; accoutument à s'occuper des rangs, des rapports de personne à personne; meublent la tête d'une infinité de petites idées qui étouffent ou délogent les grandes; ils ravalent l'esprit & le cœur, en faisant jouer fréquemment le rôle inférieur : ou, du moins, ne les fréquentez que par un acte positif de la volonté; tant, parce qu'on sent moins vivement ce qu'on a voulu sentir, que pour s'exercer à combattre; de peur qu'une paix perpétuelle n'affoiblisse le cœur & n'assoupisse l'entendement.

3. Je conseillerois aussi d'éviter la société trop fréquente des personnes supérieures à soi, par la naissance, le rang, la fortune, la réputation, ou les talens; de pareilles sociétés détendent les ressorts

de l'ame & diminuent l'estime de soi : je sçais que cette maxime contredit une autre maxime reçue dans le monde : mais, comme cette dernière regarde les ambitieux, les avares, & les hommes sensuels, c'est-à-dire, le plus grand nombre ; que dans tous ces avantages, on ne voit point le bonheur, rien n'empêche le très-petit nombre de ceux qui ne visent qu'au bonheur & au mérite personnel, de s'accommoder de la nôtre : à des buts contraires conviennent des moyens opposés ; & une exception à la maxime général convient à ceux qui sont eux-mêmes exception : il ne peut être fort nécessaire d'aller considérer de si près des distinctions humiliantes & presque toujours injustes ; d'aller être, alternativement bas & envieux : qu'il en coûte à certaines gens pour être crus fréquentant ce qu'ils appellent la *bonne compagnie !* la seule supériorité qui n'humilie point est celle de l'âge ; on permet volontiers à plus vieux que soi d'être plus sage : heureux ceux qui aiment la société des personnes plus âgées ! la nature qui marie sans cesse les opposés, a attaché des plaisirs doux & sûrs à ce genre de commerce : un ami bon, spirituel & chenu, est un trésor en ce monde, & ce trésor, nous l'avons possédé quelquefois.

Il n'est pas inutile de mettre en sa main tous les moyens possibles de faire le mal, de parole & de fait, afin de n'en plus tant sentir le besoin & le désir ; de n'en plus craindre de la

part des autres ; de s'élever au dessus du dépit ; de détruire ou diminuer ce doute puérile de sa force, qui porte à en faire de continuels & inutiles essais ; de se rendre courageux, serein, doux & bienfaisant, par le sentiment net, & continu de sa puissance ; Titus se vantoit de son adresse à contrefaire toutes sortes d'écritures, & disoit souvent qu'il n'eût tenu qu'à lui d'être un excellent faussaire : il est peu d'honnêtes gens spirituels qui ne se laissent par fois aller à la vanité de prouver qu'il ne tiendroit qu'à eux de n'être pas si honnêtes, ou si doux ; & ce sentiment, qui est une vraie foiblesse, produit chez eux des apparences de fourberie & de méchanceté dont leurs ennemis ne manquent pas de se prévaloir : il suffit, pour être tranquille & heureux, de pouvoir, & de sçavoir qu'on peut ; mais il est dangereux de montrer ce que l'on peut ; les hommes vous sçavent souvent encore plus mauvais gré d'avoir pu que d'avoir fait.

5. Voulez-vous être & paroître grand, de cœur & d'esprit, placez-vous toujours dans un grand cercle, de tems, de lieu, d'hommes & de choses, soit *réellement*, soit *mentalement* ; les hommes, en dépit de l'envie qui les ronge, ne demandent pas mieux que de trouver dans les autres cette grandeur qu'ils ne trouvent pas en eux-mêmes ; elle fait spectacle

ſpectacle pour eux & les diſtrait du ſentiment de leur petiteſſe.

6. La ſolitude enfante & nourrit l'orgueil ; la ſociété engendre & exalte la vanité : la première enfle le caractère, en l'élevant ; la dernière ravale & dégrade l'homme, en le rendant eſclave de l'opinion ; quoi de plus petit, en effet, & de plus vil, qu'un homme dont l'ame s'élève ou s'abaiſſe, à meſure que les regards fixés ſur lui, s'élèvent ou s'abaiſſent, qui attend, pour ſe croire grand, que le dernier des hommes lui en donne le ſignal : ainſi, la ſociété guérit de l'orgueil ; & la ſolitude, de la vanité : rien de mieux que de mêler les deux manières de vivre ; on acquiert ainſi une ſorte de modeſtie fière & de timide orgueil qui eſt un puiſſant inſtrument, pour le diſcours & l'action.

II. Les deux paſſions qui tourmentent & rabaiſſent le plus les hommes, & ſur-tout, les ambitieux, ſont, l'envie & le déſir de la vengeance ; on ſe préſervera de la première, en ſe faiſant un genre : il importe peu qu'il ſoit grand ou petit, utile ou frivole ; il ſuffit qu'on y excelle & qu'on le ſçache ; on ne ſera jamais très-bas ni très-méchant : cette demi-ſottiſe eſt calmante & anodine ; le plus vil & le plus méchant des hommes eſt celui qui, ayant reçu de grandes facultés, ne l'ap-

prend qu'à quarante ans, & voit nettement ſa nullité, à un âge où il n'eſt plus tems de commencer.

2. *L'élévation d'ame d'un perſonnage eſt proportionnelle au nombre de pardons qu'il accorde chaque jour;* tous les autres ſymptômes ſont équivoques, ce ſigne ſeul eſt certain : il eſt vrai que, s'il pardonne, à petit bruit, & en ſecret, il ſera grand *incognitò*, car on n'entendra ni ne verra ces pardons : mais qu'importe, il eſt doux de pardonner.

3. Gardons-nous de la rancune; c'eſt le ſupplice des ames foibles qu'un mot perce d'outre en outre & bleſſe pour la vie : ſi l'offenſe vous reſte ſur le cœur, qu'allez-vous devenir? Vous voilà ruminant votre colère, dominé par une foule de petits ſentimens, occupé d'une infinité de petites idées, & reculant dans la carrière, au lieu d'avancer; car le tems que vous donnez à la vengeance, ſoit pour la méditer, ſoit pour l'effectuer, & celui qu'il vous faudra conſumer encore, pour parer les coups de cet ennemi que vous allez aigrir, forment une double perte de moyens : & puis, c'eſt ſe rendre malheureux actuellement & certainement, pour éviter les ſuites incertaines ou éloignées de l'injure endurée : haïr ſon ennemi, c'eſt ſe punir ſoi-même; c'eſt ſe venger de ſoi, & non pas de lui.

4. Le meilleur, le plus ſage, le plus heureux, & le plus grand des mortels, eſt celui qui aime & admire le plus d'hommes & de choſes : quel fonds inépuiſable de génie & de bonté ne faut-il pas, pour rectifier & améliorer tout ce que l'on trouve de faux & de mauvais ; pour corriger ſans ceſſe l'œuvre de la nature ou de l'homme ; pour ſemer par-tout le beau & le bon ; pour enrichir l'univers de la perfection qui lui manque & achever ce grand ouvrage qui n'attend, pour être fini, que la tête, le cœur & la main de l'homme : chaque homme ſe peint en peignant les autres : il les voit tel qu'il ſe voit & tel qu'il eſt : accoutumons-nous à ne voir des choſes que le meilleur & le plus beau côté, pour réaliſer & naturaliſer en nous, la perfection que nous aurons imaginée & ſuppoſée dans les autres.

5. Le premier des mortels eſt celui qui, dans une guerre inévitable, ſçait le mieux combattre les fléaux naturels, domeſtiques, civils & politiques, ſans colère & ſans crainte, ſans baſſeſſe & ſans orgueil, avec ce phlegme d'un beau joueur qui ſe diſtrait du chagrin de perdre, par le plaiſir de jouer, & de la honte d'être vaincu, par l'honneur de renouveller le combat : aimez-vous les uns les autres, s'écrioit ſans ceſſe l'apôtre ſublime que l'égliſe déſigne par un aigle ; toute la philoſophie mondaine ne paſſera jamais cette moitié de la loi chrétienne qui porte ſur les fondemens de notre exiſtence ; toutes

les vérités utiles n'en ſont qu'une continuelle métamorphoſe : pour vivre & ſur-tout pour vivre agréablement, il faut jouir : pour jouir, il faut aimer ; toute la félicité humaine & la vie même porte ſur l'amour : celui qui hait, eſt mort moralement, & marche à grands pas vers la mort phyſique.

LIVRE SIXIÈME.

Art de s'exprimer.

S'EXPRIMER, c'eſt produire au dehors ſes ſenſations; ſes ſentimens, ſes penſées; &, pour tout dire, ſes manières d'être, ſoit à l'aide des ſignes imitatifs, comme, dans la peinture, la ſculpture, la muſique, la déclamation, l'harmonie *imitative* du ſtyle, &c. ſoit par le moyen des ſignes conventionnels; ſoit enfin, par les deux genres de moyens réunis.

L'art de parler, qui eſt ici notre principal objet, ſans être l'unique, employe à la fois des ſignes imitatifs & des ſignes conventionnels : le diſcours eſt auſſi parfait qu'il peut l'être, lorſqu'il fouille dans la mémoire de l'auditeur, à l'aide d'une ſucceſſion de ſignes dont la valeur eſt clairement indiquée; le force à en tirer les idées qu'il y a dépoſées, & à ſe les repréſenter, ou à en faire des aſſemblages nouveaux; excite continuellement des ſentimens capables de réveiller & de ſoutenir l'attention; & joignant à ces qualités, l'imitation de la nature, peint, à l'aide de ſons bien choiſis & bien ordonnés, les figures, les combinaiſons, les ſons, les mouvemens naturels, &c.

L'art de parler doit donc avoir beaucoup de règle

communes avec les arts dont l'imitation est le principal but ou moyen : nous commencerons par exposer ces principes communs & par traiter de l'imitation en général ; & afin qu'il soit plus facile de les appliquer à l'art de parler, ou à tout autre semblable, nous puiserons nos exemples dans celui de tous les arts où les préceptes sont le plus sensibles : ainsi nous diviserons ce livre en deux parties ; la première aura pour objet, l'imitation en général ; & la seconde, l'art de parler.

PREMIÈRE SECTION.

De l'Imitation en général.

Comme le sujet de cette première section est encore un peu composé, nous le distribuerons dans les quatre chapitres suivans : dans le premier, nous montrerons le principe, la fin, & le contrepoids ou *régulateur* de la faculté d'imiter : nous relèverons, dans le second, une erreur assez commune, sur le but & les moyens des arts d'imitation ; dans le troisième, nous exposerons, d'un côté, leurs inconvéniens ; de l'autre, nous indiquerons leurs meilleurs effets & leur véritable but : le quatrième enfin montrera les distinctions & le choix à faire entre leurs

moyens, avec un procédé fort simple pour multiplier les originaux.

CHAPITRE I.

Principe, fin, & contrepoids, ou Régulateur de la Faculté imitatrice.

I. QUAND on réfléchit sur l'instinct puissant qui porte l'homme à imiter la nature, morte ou vivante & l'homme même, à copier tout, grand ou petit, fort ou foible, bon ou mauvais, on est tenté de regarder le besoin & la faculté d'imiter, comme le caractère distinctif de l'espèce humaine; & à bien des égards, l'homme ne paroîtroit qu'une espèce de *singe perfectible*, de *singe réfléchissant*.

2. L'homme paroît devoir ce génie imitateur à la mollesse & à la ductilité de sa matière; ce qui me porte à le croire, c'est que les enfans, les femmes, les hommes féminins, & en général, les individus dont la substance est molle, imitent plus aisément, plus promptement, plus souvent, plus involontairement, & beaucoup mieux, que ceux dont la matière est dure & compacte: chacun peut aussi observer en lui-même, qu'il est plus enclin à imiter & qu'il imite beaucoup mieux, dans les tems, dans les lieux, dans les circonstances, où son

corps eſt mol & ſouple, que dans celles où il eſt dur, roide & tendu ; la ſociabilité qui n'eſt que le beſoin & l'amour des êtres qui nous reſſemblent, par la forme & les mouvemens ; que le déſir de s'attrouper avec eux, pour dire ou faire à-peu-près les mêmes choſes à l'uniſſon, n'eſt qu'une forme particulière de l'inſtinct imitateur ; d'où il ſuit que, ſous quelques rapports, l'originalité de caractère & de génie eſt une qualité *anti-ſociale*.

3. Ce principe vérifié avec ſoin, nous fournit cette conſéquence pratique : pour acquérir, ou exalter dans ſoi ou dans les autres, la faculté d'imiter ; il faut amollir le corps, par les alimens, les exercices & les lieux humectans ; par la vie molle, ſédentaire & retirée, par le commerce de l'autre ſexe ; par l'habitude des paſſions douces & des méditations pacifiques ; en un mot, par tous les moyens indiqués dans la première & la quatrième colonne de notre Table : au contraire, pour perdre ou diminuer ce déſir machinal d'imiter ſi analogue à notre pareſſe ; pour raffermir ſon jugement & ſe refaire homme, il faut ſécher & endurcir ſa matière, à l'aide de la ſeconde & de la quatrième colonne ; ou ſimplement, profiter des circonſtances où nous avons naturellement l'une ou l'autre de ces deux facultés ou diſpoſitions contraires, & où nous en avons beſoin.

II. Ce n'eſt pas tout : la nature a fait de l'homme une ſorte de ſinge ; mais comme nous l'avons deja inſinué par un mot, elle ne l'a pas formé pour imiter tout ſans diſtinction & ſans choix, ni pour imiter toujours : elle le fait naître à peine ébauché ; dans la longue enfance qu'elle lui accorde, ou à laquelle il eſt condamné, elle maintient le corps dans un état de molleſſe, & fait décroître cette qualité fort lentement, afin qu'ébranlé, à chaque inſtant, par les corps brutes ou animés, qui le frappent en tout ſens, il reçoive de continuelles leçons, connoiſſe & imite d'abord les êtres qu'elle a deſtinés à ſon uſage, devienne par dégrés capable d'exercer l'empire qui eſt ſon partage, & apprenne à obéir avant que de commander ; puis, à meſure que la matière du corps ſe durcit, elle joint peu-à-peu, à la faculté d'imiter, celle de réfléchir, de juger, & de choiſir ; afin qu'il s'achève & ſe finiſſe, en quelque ſorte, lui-même ; qu'au lieu de copier ſervilement & machinalement des hommes d'un naturel différent du ſien, des choſes inutiles ou des choſes nuiſibles, il trie parmi les inſtincts des animaux, il extraye de la nature entière & s'approprie tout ce qui peut être à ſon uſage, le digère ſous la direction de l'inſtinct, ſe l'aſſimile & le convertiſſe en ſa propre ſubſtance ; la nature vouloit encore, en nous don-

nant ces deux facultés & faisant croître l'une, tandis que l'autre décroît, que chaque individu s'imitât lui-même, en extrayant de sa vie antérieure, le vrai & l'utile, pour l'ajouter sans cesse à ses découvertes actuelles, grossir par dégrés le flambeau de la science, & jetter une vive lumière dans les ténèbres de l'avenir.

CHAPITRE II.

Préjugé commun sur les moyens & le but des Arts d'imitation; analyse qui le détruit.

BIEN des gens qui s'imaginent que les Arts ne sont & ne doivent être qu'une servile & méchanique imitation de la nature, ne veulent point entendre parler de cette distinction entre la belle & la laide nature, entre le terre-à-terre, & le beau idéal: selon eux, tout ce que la nature produit est en soi beau & bon; & ne peut être laid ou mauvais que relativement à nos préjugés: un bossu est très-bien fait pour un bossu: tout visage, quelqu'il soit, est très-beau tel qu'il est; si l'on y change quelque trait, on le rendra encore plus laid, & l'ensemble qu'on formera tendra moins directement à la fin de la nature, que l'assemblage qu'elle avoit

fait elle-même : quand elle rencontre des obstacles, elle biaise ; elle regagne d'un côté ce qu'elle avoit perdu de l'autre ; dédommage sécrètement ceux qu'elle paroît avoir si mal partagés ; caresse d'une main invisible ceux qu'elle frappe visiblement de l'autre main ; & fait en sorte que tout soit compensé.

C'est là un très-grand préjugé ; & ce préjugé assez répandu a des conséquences effrayantes ; car, sautant du physique dans le moral, vu l'extrême affinité de ces deux genres, on se hâte de dire : tout est bien ; tout est au mieux : ou simplement ; chaque chose est ce qu'elle peut, & par conséquent, ce qu'elle doit être ; *tout est*, & à cela il ne faut rien ajouter : il n'y a donc, ni beau, ni laid ; ni bon, ni mauvais ; ni talens, ni défauts ; ni vices, ni vertus ; si tout est compensé ; si l'on reperd ou regagne, d'un côté, ce que l'on a gagné ou perdu, de l'autre, à quoi bon se remuer ? il faut s'abandonner au cours naturel & forcé des choses, se laisser être ce qu'on a été fait & ne rien changer du tout : les huîtres que vous voyez sur cette table ne sont pas seulement un mêts appétissant, mais une assemblée de sages que nous devons imiter ; elles sont philosophes nés, vive l'insouciance & l'inertie ; conclusion qui suppose que la loi de compensation peut être observée, sans aucune action, ou tendance de la part de l'homme ; ce qui

est faux, comme le sens intime l'apprend à chacun de nous : ainsi, renversons le principe physique, toutes les conséquences s'écrouleront en même tems.

1°. La fin générale & ordinaire de la nature paroît être le bonheur, dans l'homme, comme dans les autres êtres sensibles; car d'abord elle a fondé notre éxistence sur le plaisir même, qui *commence* l'homme, le *continue* & le *recommence*; *elle n'a fait* de la douleur qu'un préservatif, qu'un épouvantail, pour nous maintenir dans la route de la volupté douce & durable : de plus, elle a tellement compensé les sensations désagréables, auxquelles exposent les sacrifices qu'exige la vertu, ou l'intérêt commun, par une foule de jouissances intérieures & de sentimens agréables qui embellissent le corps; & tellement balancé les jouissances sensuelles & passagères, que peut procurer une adroite injustice, par une infinité de douleurs inconnues, d'anxiétés, de sentimens haineux qui enlaidissent, qu'à ce double égard, elle semble avoir voulu planter le *bon* dans le *beau*, & l'*utile*, dans l'*agréable*, & que le plaisir durable fut le signe de la vertu. Un homme né difforme est naturellement plus enclin au vice qu'un homme bien conformé, même avant qu'il ait pu s'appercevoir de l'impression que fait la difformité sur les autres hommes; comme le prouve l'expérience; le premier est donc laid, au moral, comme

au physique: de plus, la laideur excite, dans tout être sensible, un sentiment involontaire d'aversion qui est presque toujours justifié par les épreuves ultérieures: enfin, comme nous l'avons observé, un homme mal construit, *mal bâti*, est presque toujours mal-sain & souffrant : ainsi, quand la construction de l'homme est manquée, la fin de la nature est manquée, comme l'édifice.

En second lieu, le corps d'un homme bien sain est un tout symétrique en tout sens: on y observe des parties visiblement faites pour être situées sur la même ligne horisontale, ou verticale, de droite à gauche, ou d'avant en arrière: on voit que les parties doubles, situées semblablement, doivent être semblables & égales, pour la figure, la densité, la consistance, le poids, les mouvemens, &c., & cette symétrie de grandeur, de figure, de situation, a, pour fin manifeste, l'équilibre des parties correspondantes & du tout, & la double santé qui en résulte: quand ces parties n'ont pas la grandeur, la proportion & la situation qu'elles doivent avoir, l'individu est mal conformé; il n'est personne qui ne s'en apperçoive, qui ne souffre en le voyant, & qui ne le recompose mentalement; les animaux même préfèrent la beauté à la laideur: or, qu'appellerons-nous *la fin de la nature*? sinon, la somme, ou du moins, le plus grand nombre des fins, des intentions, des tendances, des êtres

qui peuvent avoir une intention : que si l'on pouvoit remettre, dans la réalité, tout à sa place, comme on le fait, par la pensée, en refaisant ainsi l'homme manqué par la nature, c'est à-dire, par les forces qui tendent à assembler ou à étendre la matière du corps, on corrigeroit son ouvrage, c'est-à-dire, qu'on rendroit plus heureux, & l'être qu'on *referoit*, & ceux qui doivent le regarder, ou le toucher.

Or, c'est là précisément ce que fait le véritable artiste : la nature tend au mieux possible, dans toutes ses œuvres, mais elle n'y arrive pas toujours, à cause des accidens & des hors-d'œuvre, qui interrompent, croisent & gênent son travail : souvent la force qui développe, qui étend notre matière, avant ou après la génération, trouve des obstacles au parfait dévelopement; soit, par les chocs & les pressions que l'ébauche essuye dans la matrice; soit, par les mauvaises qualités, ou l'hétérogénéité de la matière qui s'étend & qui ne cède pas assez vîte, ou assez lentement, ou assez également, à la force motrice; soit encore, par l'inégalité de l'action de cette force expansive, dans ses différens foyers, & dans les différentes directions où elle agit; soit enfin, par le défaut de proportion & d'équilibre, entre cette force & son opposée : l'artiste qui observe un corps beau en partie, distingue l'effet de ces causes accidentelles qui ont gâté l'œuvre de la nature : il voit ce qu'elle vouloit.

faire, ce qu'elle eût fait, si elle eût été libre & pourvue de meilleurs matériaux : il répare & achève cette œuvre, en suivant son intention.

Par exemple, un peintre ayant trouvé, dans une tête humaine, un nez & un front qui sont bien *d'accord*, *s'harmonient* doucement & font un effet très-agréable, y trouvant aussi une bouche mal-faite; mais rencontrant, dans une autre tête, un nez très-agréable & fort analogue à celui de la première, avec une bouche qui s'harmonie fort bien avec ce nez; mais avec un front choquant; ce peintre corrigera & complètera, par un double échange, les deux têtes manquées par la nature : il prendra le front de la première tête & le donnera à la seconde; & il empruntera la bouche de celle-ci, pour la donner à la première tête, & les deux têtes en vaudront mieux.

Ou bien, s'il s'agit des parties considérées en elles-mêmes & absolument, le peintre ayant remarqué les formes qui plaisent le plus généralement & rencontré une personne, en qui telle partie a bien l'espèce de forme qui plaît; mais ne l'a pas au dégré suffisant, il chargera *un peu* ces formes pour les porter au dégré requis, connu ou inconnu; afin qu'elles plaisent encore davantage; & par ce moyen, il achevera la nature, pour la *quantité*, comme il l'achevoit, pour la *qualité*, par l'autre moyen.

On peut faire le même raisonnement pour les grandes & pour les petites parties : de plus ce que nous venons de dire des formes, on peut le dire des couleurs, des attitudes, des mouvemens, de toutes les qualités sensibles ; & par conséquent, l'appliquer à tous les genres, existans, ou imaginables.

En troisième lieu ; outre le beau *de sens*, & *d'imagination*, il y a un beau de *raison*, qui n'est que le résultat de l'accord de toutes les parties de l'ouvrage entr'elles & avec la fin qu'on s'est proposée : par exemple, si je veux peindre la crainte & en donner une idée vive, juste & complète, je n'irai pas faire le portrait de tel homme qui avoit peur : car, 1°. cet homme pourroit être trop peu affecté de cette passion, ou l'être excessivement, hideusement : 2°. cet homme n'étant point isolé dans la nature, est entouré d'objets, de choses, qui ont une fin quelconque différente de la mienne, & qui ne seroient propres qu'à détourner l'attention : 3°. cet homme étant modifié par une infinité de causes qui agissent toutes à la fois, peut être partagé, entre le sentiment de la crainte, & d'autres sentimens ; il peut être *distrait* par des sensations ou des idées qni interrompent le sentiment dominant & produisent en lui des formes, des couleurs, des attitudes, qui n'appartiennent point à la crainte :

4°.

4°. enfin, l'individu que je choisirois dans la nature & qui ayant au plus haut dégré, l'expression de la passion que je veux représenter, rempliroit mon objet à cet égard, pourroit avoir dans les formes & les attitudes, quelque chose d'ignoble & de bas : or, il n'est pas fort nécessaire de fixer, d'offrir aux hommes & d'éterniser de pareilles choses ; elles ne sont déjà que trop communes ; il ne suffit pas de complèter les idées que la nature laisse incomplètes pour donner des choses une idée complète ; il faut encore choisir, *dans le beau*, les signes de ces idées ; car le but de l'art n'est pas seulement d'instruire, de peupler la mémoire d'une foule d'idées, bonnes ou mauvaises, d'ébranler l'imagination, de remuer le cœur ; mais d'anoblir les sentimens, d'élever les pensées, de créer, dans l'imagination, un monde plus beau & meilleur que le réel ; de lutter avec vigueur contre ces causes de dépravation qui agissent sans relâche sur l'homme civilisé ; d'exhorter agréablement le spectateur à s'embellir lui-même, au physique & au moral, par l'enthousiasme qu'excitent en lui les chefs-d'œuvre de l'art ; enfin, de le ramener à la santé, au bon sens, à la vertu, par la douce voix du plaisir.

N. B. Quand nous nous laissons attirer par la noblesse ou la grace dans les formes, les attitudes & l'action, certainement, c'est un préjugé qui nous guide ; mais ce préjugé est fondé : le *beau* est naturellement le signe du *bon*, comme nous le disions

tout-à-l'heure; il le fut en effet dans l'origine, & le seroit encore, si nous n'avions falsifié la langue naturelle : mais, avec le tems, le vice mêlant son jargon au langage de la vertu, le sens conventionnel, à la signification primitive & naturelle, a tout obscurci & confondu : pour lever l'équivoque, il faut de bonne-heure, fouiller à la racine de l'arbre pittoresque, analyser ce composé hétérogène de la nature & de l'art, démêler les véritables signes élémentaires, & les recombiner, pour recomposer l'homme, le reformer, ou du moins *entendre* ce que *dit* son corps à tous nos sens : car, si la différence d'un homme d'esprit à un homme vulgaire consiste dans une connoissance plus parfaite de la signification de la langue *sonore*, ou *figurée* qui leur est commune, la différence qui distingue le véritable artiste, de l'ignorant, est un sentiment plus fin & plus rapide, uni à une connoissance plus réfléchie du sens propre & originel des mots élémentaires, de la langue que parle tout le corps humain : & le grand artiste, n'est d'abord, comme le grand philosophe, qu'un étymologiste : or, cette analyse que nous indiquons, a été faite, en partie, dans notre table raisonnée des signes physionomiques.

Ces principes bien conçus & bien établis, que ferai-je pour peindre la crainte ? de plusieurs hommes craignans, j'extrairai tout ce qui tend à mon but; j'emprunterai, aux uns, ce qui manque aux

autres ; je chargerai un peu les signes, d'une espèce très-expressive, qui n'étoient pas assez prononcés dans l'individu réel où je les ai trouvés ; je dégagerai tous ces petits accessoires parasites qui tirailloient, en quelque sorte, les personnages réels, & qui partageroient l'attention du spectateur ; je prendrai un milieu, entre l'apathie & la grimace, parce que l'une choque & que l'autre n'émeut, ni n'instruit : enfin, j'isolerai, de plus en plus, ma figure, tant, en la séparant de tout ce qui ne la fait pas ressortir & valoir, qu'en concentrant l'attention sur elle, par le nombre, le choix & la vivacité des sentimens que j'exciterai ; je composerai une figure qui sera toute crainte, & je donnerai une idée complète de cette passion : de plus je choisirai, parmi les diverses espèces de crainte, un motif noble, ou passant pour tel, comme la crainte d'un père ou d'une mère pour un fils unique ; d'un citoyen, pour sa patrie ; d'une maîtresse pour son amant, &c. & je puiserai les signes qui doivent l'exprimer, dans ce qu'il y a de plus beau & de plus noble : c'est sur ce principe qu'ont été composés les chefs-d'œuvre des grands maîtres : il y a donc, outre l'imitation servile de la nature, un beau idéal qui suit mieux quelques-unes de ses intentions, que ses ouvrages même, & qui peut servir de modèle ; soit, dans la gymnastique, pour refaire, autant qu'il est possible, les sujets mal conformés, & embellir la to-

talité de l'espèce; soit dans la morale, pour élever l'ame, en décorant toutes les scènes de la vie humaine : la première est une imitation, *méchanique*, *puérile*, *animale*; l'autre est une imitation *libre*, *mâle*, *pensée*, & telle qu'il convient à un être, *singe*, à la vérité, mais *singe réfléchissant & perfectible*.

CHAPITRE III.

Inconvéniens des Arts mal appliqués : Indication des buts & des effets respectifs du Beau idéal & de l'Imitation exacte.

CEPENDANT je ne me dissimulerai pas que ces arts, qui ont pour objet, le beau idéal, qui procurent aux amateurs mille jouissances pures & vertueuses, qui peuvent, à certains égards, perfectionner l'espèce, ont aussi leurs inconvéniens; & je ne sçais s'ils sont suffisamment compensés par un plaisir trop souvent frivole & de peu de durée.

1°. Comme ils donnent l'idée d'une perfection qui n'existe pas; qu'ils composent des fantômes plus beaux que les êtres réels, ils donnent le désir de réaliser & de posséder les premiers; désir qui tourne en dégoût pour les derniers : à la longue, ils séparent des autres hommes, reléguent dans la

solitude, véritable région des chimères, & rendent insociable : quiconque a vécu dans le monde de Rousseau ou de l'Albane, ne veut plus vivre dans le monde réel : il devient mélancolique, indolent, inutile, aigre, dépréciateur : me voilà bien avancé d'aller, dans une gallerie, m'assurer combien ma femme est laide, au physique ; &, dans l'Héloïse, combien elle l'est, au moral : tout bien, réel ou chimérique, dont on nous donne l'idée, sans la possession, est un mal de plus ; il vaudroit mieux l'ignorer, car on n'est point privé d'un bien qu'on ne connoît pas : enfin la contemplation de ces fantômes peut accommoder un rêveur ; mais je doute qu'elle accommode aussi bien les êtres actifs qui l'entourent & qui le trouvent passable.

2°. La nature a uni, par un lien secret, nos divers organes ; la machine humaine est tellement une dans sa structure, & harmonique, dans ses mouvemens, que, l'homme, qui n'a que l'instinct pour maître, est averti, par un organe, de ce qui sera bon aux autres : la beauté *visuelle*, ou *audituelle*, est un signe que l'objet réel qui plaît à un sens, plaira aussi à un ou à plusieurs autres ; c'est en ce sens *qu'une femme belle est plus saine qu'une femme laide* : naturellement, la femme, dont la forme, le regard, la physionomie, le geste, la démarche, le teint, le son de voix, remuent nos sens, &

notre cœur, produisent en nous un doux frémissement & ébranlent tout notre être, avant que nous ayons eu le tems de comparer & de composer; celle que nous trouvons belle, sans conseil & sans réflexion, est celle avec laquelle nous jouirions le plus vivement & le plus aisément; qui seroit féconde avec nous, sur-tout, si nous lisons dans ses yeux le signe d'un doux unisson; c'est aussi celle, dont la société seroit notre bonheur, & qui trouveroit le sien dans la nôtre: mais la femme, que Rousseau ou l'Albane nous commandent d'aimer, n'est plus la compagne que la nature nous avoit destinée; c'est celle dont nous serons éperdument amoureux, aujourd'hui; que nous étalerons demain; qui se moquera de nous, après demain, & que nous détesterons, dans huit jours, sans pouvoir la quitter, parce qu'elle nous a prévenu: l'Art a dit: les formes Grecques seront belles; & à leur défaut, les formes Romaines: nous l'en croyons sur sa parole; nous cherchons & poursuivons ces formes en tous lieux; nous nous battons les flancs pour les aimer, & nous laissons toujours échapper la femme de nos sens & de notre cœur.

3°. La nature avoit tout mêlé: elle avoit placé le mal à côté du bien; afin que le plaisir d'un sens fût balancé par la douleur de l'autre; ou qu'au moins l'appétit furieux fût un peu amorti par de légers dégoûts: elle avoit *espacé* les plaisirs & semé

fort clair, sur le tems & le lieu, les germes de nos jouissances; afin de conserver le ton de nos organes & de leur ménager des repos. Les arts qui balayent, en quelque sorte, le sanctuaire de la volupté, renversent cet ordre, & détruisent l'équilibre qui en est l'effet : ils entassent les jouissances; font entrer les plaisirs d'une année, dans un jour; ceux d'un hémisphère, dans un palais : ils lassent, usent, blasent & détruisent nos organes; nous mourons au plaisir avant le tems; & nous appellons, en baillant, cette mort qui accourt magré nous.

4°. Dans une infinité de cas où l'imitation exacte seroit utile; par exemple, lorsqu'il s'agit d'éterniser l'effigie d'un grand homme, d'un homme de bien, & d'en faire présent à la postérité; de montrer, au naturel, le portrait du vice ou de la vertu, l'habitude de copier servilement les formes antiques, de rattacher les pièces d'un beau idéal qui n'est point à nous, affoiblit notre faculté naturelle d'imiter : cette habitude nous rend faux & menteurs : sans cesse nous entons Sparte sur Athènes; Athènes, sur Rome; Rome, sur Paris; Paris, sur la province; & la province, sur la chimère : Turenne ne seroit pas Turenne, s'il ne ressembloit à Périclès ou à Scipion : nous mêlons, nous confondons ainsi, hommes, choses, tems & lieux; & toutes nos histoires ne sont que des fables, dont les matériaux, extraits de notre mémoire, sont assemblés par

notre vanité qui ne sçait imiter que des imitateurs.

5°. L'invention des arts libéraux suppose un commencement de dépravation dans l'espèce humaine ; tout est bon & beau pour qui a des sens bien entiers ; mais lorsque les sens commencent à se dépraver, lorsqu'ils ont un trop grand besoin de stimulans & de préludes, l'homme ne se contente plus de ce que la nature lui offre, sans apprêt, & sans condition, il choisit : refroidi par des excès, il trouve trop froids, les objets réels ; sa tête travaille, il les recompose & jouit de ses chimères, parce que le rapport de ses organes est perverti : si Pygmalion eût été bien sain, il n'eût pas conjuré Vénus d'animer sa statue ; les femmes réelles lui eussent suffi.

6°. Si les arts supposent un commencement de dépravation dans l'espèce, ils se corrompent eux-mêmes, à mesure que les hommes se dépravent ; rendent au centuple la dépravation qu'ils ont reçue : on a eu raison de dire que la décadence des arts est, en partie, l'effet, en partie, la cause de celle des peuples : elle en est un cas particulier ; elle est un effet collatéral & simultané des mêmes causes : les maladies dont sont attaqués certains membres du corps politique, qui ont beaucoup d'action sur les autres, soit par une influence directe & immédiate, soit en modifiant la tête, où est le principe du mou-

vement; ces maladies finissent par corrompre le corps en entier. Ceux qui inventent, perfectionnent, ou cultivent les arts, n'étant pas eux-mêmes, fort sains, de corps & d'ame, greffent souvent leurs vices sur des naturels assez heureux, par la séduction du talent, par l'ascendant de leur génie, ou de leur réputation: de l'action réciproque de toutes les choses coéxistantes, dans le monde réel, & dans le monde politique, sur-tout dans le même lieu, il s'ensuit qu'elles doivent être, les unes par rapport aux autres, effets & causes, signes & choses signifiées.

7°. La nécessité où nous venons de nous mettre de résoudre ce problême important, nous fournit l'occasion de donner un exemple de la manière de résoudre les questions où il s'agit des rapports de moyens à but, comme nous en avons donné un, pour celles où il s'agit des rapports de signe à chose signifiée.

Les Arts sont un moyen collectif, un tout composé de moyens tendans à un ou à plusieurs buts: nous devons donc, considérer, d'un côté, les qualités de ces buts; de l'autre, la nature, ou les qualités des moyens, l'intensité de ces qualités, le nombre de ces moyens, & leur ordre: ces choses bien determinées, la question sera, sinon, décidée, du moins, très-éclaircie.

1°. Si les Arts étoient ou pouvoient être soumis à l'inspection d'un gouvernement judicieux qui les empêchât de s'écarter, leur but seroit à peu-près celui que nous avons indiqué; mais tant que leurs moyens & leur but seront à la discrétion des Artistes, ce but sera, non seulement de plaire, pour se distinguer; mais même de plaire *beaucoup*; car n'étant pas de première nécessité, il faut qu'ils produisent une impression forte, plus forte, que celle des Arts simplement utiles, pour détourner de ces derniers, & attirer sur eux-mêmes l'attention publique: or, les deux principaux moyens de plaire à un homme & principalement à une nation, sont de flatter ses passions dominantes & sur-tout, sa vanité; soit en lui en montrant le beau côté, en les ennoblissant à ses yeux; en les motivant, en lui fournissant des prétextes pour les garder; & de lui procurer de nouveaux moyens de les satisfaire; mais les passions communes sont presque toujours portées au dégré qui en fait des vices: l'instinct imitateur pousse les hommes qui se regardent à se jetter tous du même côté; l'émulation s'éveille; on veut primer; on outre à l'envi; & il survient toujours quelque personnage transcendant dont la fortune brillante jette dans l'excès tous ceux qui courent sur ses traces. Ainsi, où l'Artiste combattra les vices nationaux, & alors, n'ayant point de

succès, il sera inutile; où il réussira, en flattant ces vices; & alors, il *continuera* la corruption de ses concitoyens.

2°. Les Arts, en général, sont des échauffans, des stimulans, des irritans; & il faut dire de ces stimulans moraux, ce qu'on dit des stimulans physiques, qu'en général ils sont nuisibles, & utiles en certains cas fort rares: leur effet ordinaire est d'aiguiser l'appétit, aux heures du repos; de tromper l'homme par de faux desirs, & de faire, en quelque sorte, mentir l'instinct; d'accélérer tous les mouvemens, volontaires & involontaires; de donner à l'homme une activité, une *vivacité* excessive, qui augmente le nombre & l'intensité de ses désirs & de toutes ses passions en en diminuant la durée, & de le rendre, parconséquent, avide de nouveauté, capricieux, prodigue, cupide, & concussionnaire, s'il est puissant; d'exalter sa sensibilité; de monter ses organes à un ton trop haut, d'où résultent un relâchement prématuré de la fibre, un blasement hâtif, & une vieillesse précoce: je pose en fait que l'introduction du café, du chocolat, & de tous ces Arts enchanteurs qui sont leur pendant, en morale; tels que la Musique, la Peinture, & la Poësie tragique, a augmenté la somme des maux en Europe; qu'en doublant, d'un côté, l'intensité des facultés, *concupiscible*, *irascible*, & *inventive*, elle a, de l'autre, soudoublé la mesure de *justice*, de

bonté, & de *sens-commun*, des Septentrionaux. Ainsi, 1°. les Arts exaltent les vices qu'ils trouvent tout formés dans les hommes dont ils s'emparent pour les travailler; 2°. en exaltant des sentimens, bons en eux-mêmes, & qui étoient au dégré convenable, ils les changent en vices; 3°. ils font naître & multiplient tous ceux qui résultent d'un redoublement de chaleur & d'activité.

Ce n'est pas que les Arts, semblables, en cela, au vin & aux autres liqueurs spiritueuses, ne puissent être de quelque utilité dans la vieillesse des Nations: mais, comme ils tirent, moins leur origine du besoin, que du desir de se distinguer, ils naissent presque toujours trop tôt & ne font souvent que hâter la vieillesse des peuples. Ce brillant moyen est donc presque toujours dangéreux.

3°. Pour exceller dans les Arts, sur-tout, quand ils ont déjà été cultivés par de grands génies, il faut augmenter l'activité des stimulans, & forcer les effets, sans quoi l'on ne seroit point remarqué; il est une époque où ce qui n'est que bon, ne fait plus d'effet; d'abord parce que d'autres en ont déjà fait autant, & qu'ils sont nombre; puis, parce que la Nation accoutumée à ce dégré moyen, marqué par la raison & le goût, ne le sent & ne le conçoit plus: de là, le singulier, le paradoxe, ces convulsions & cette charge universelle que nous voyons: ainsi, par cela seul que les Artistes se

multiplient & se succèdent, les moyens qu'ils emploient deviennent de plus en plus pernicieux.

4°. La même raison qui oblige d'augmenter l'activité des moyens, pour se distinguer, oblige encore d'en augmenter le nombre; il faut donc, pour se faire une réputation & se mettre hors de pair, créer une quantité, de nouvelles idées, ou de nouvelles expressions, beaucoup plus grande, que celle que l'instinct pur & le véritable besoin nous porte à produire : point de grande invention, sans une chaleur de tête excessive; or, cette chaleur est une maladie physique, qui en enfante d'analogues, dans le moral: il faut donc se dépraver & dépraver avec soi tous ses imitateurs, car, le mouvement se communiquant de proche en proche, bientôt tout s'échauffe, s'accélère & se précipite.

5°. Tant que les têtes sont fraîches, les moyens sont en mesure & en nombre médiocres; les arts peuvent être *des assemblages réguliers de moyens médiocrement nombreux & efficaces, tendans à un but vrai, utile & bien indiqué;* alors on voit souvent ce but; tout s'arrange & s'ordonne régulièrement : mais, quand les têtes s'échauffent, le désordre y entre : les moyens se multiplient *extraordinairement*, & il devient impossible d'y mettre de l'ordre; on perd de vue le véritable but; on lui en substitue de faux, de petits, d'imaginaires : la vanité s'exalte, à mesure que, les corps s'affoiblissant & s'effé-

minant, les têtes prennent de l'activité : à cette époque, il s'agit bien moins d'être utile, de montrer le but & d'y mener, que d'augmenter & de montrer son répertoire de moyens, que d'effrayer les gens par une stérile abondance : c'est le tems des porte-feuilles ; celui des tableaux, des livres, des œuvres finies est passé.

De cette analyse, il résulte, en recombinant nos élémens, que les arts augmentent la dépravation des peuples & se dépravent eux-mêmes, par cela seul qu'ils durent, qu'à force d'être cultivés, ils deviennent ; *un assemblage indigeste de moyens trop multipliés & trop efficaces, qui ne tendent à rien ; ou qui tendent à des buts, faux, inutiles, petits, trop nombreux, chimériques, ou invisibles.* Actuellement je demande si cette analyse & la conjecture que j'en tire est conforme à l'expérience : cependant, consolons-nous ; le mal est à son comble ; nous n'avons rien de pis à craindre : ces nations vont périr, ou rétrograder, en remontant à la santé, au sens commun, & à la vertu.

Mais, si l'imitation exacte ne remplit pas l'objet le plus noble & le plus essentiel des arts, comme je l'ai prouvé en premier, & que le beau idéal, en le remplissant, fasse manquer des objets encore plus essentiels, comme je l'ai prouvé en dernier, quel parti prendrons-nous ? faudra-t-il rejetter à la fois ces deux espèces de moyens ?

Non : tout eſt bon ; il ne faut rien exclure en ce monde, mais tout aligner, tout placer, tout déterminer : tout moyen a dû être utile à quelqu'un, dans l'origine ; ſans quoi il n'eût pas été inventé ; s'il a ceſſé de l'être, c'eſt qu'on en a perdu le but, la meſure, ou tous les deux : des qualités, des tendances, des actions & des paſſions, par leſquelles cet univers ſe meut, change & ſubſiſte, chacune, priſe ſeule, eſt pernicieuſe, elle produit une fixation, une prédominance, un deſpotiſme : un donne la tyrannie : deux enfantent la guerre qui ſe termine par le deſpotiſme : trois produiſent l'équilibre : tel eſt le monde ; il faut le lire & l'imiter : ainſi réuniſſons les facultés, les mouvemens, les moyens oppoſés, tout ſera ſain, harmonique & un ſans prédominance : or, pour bien aligner les deux genres de moyens, il nous reſte à indiquer clairement leurs buts reſpectifs.

L'imitation exacte eſt un moyen pour écrire l'hiſtoire de l'homme & des autres êtres, auſſi fidèlement qu'il eſt poſſible ; pour inſtruire les hommes, en leur épargnant les longueurs, les frais & les riſques de l'expérience ; pour exciter l'émulation de la jeuneſſe, & la contenir, en la plaçant, pour ainſi dire, ſous les yeux des grands hommes qu'on lui fait reſpecter ; c'eſt, en quelque ſorte, un ſecond culte, un frein de plus ; enfin pour l'animer

par l'espoir de cette immortalité visible & palpable.

L'imitation poëtique, ou le beau idéal, a pour but; de donner de l'énergie à ces sentimens que la nature nous donne à foible dose, tels que l'amour filial, la commisération, le courage, l'amour de la patrie, sentimens qui sont la base de toute société; & de détruire, d'affoiblir, ou de réprimer les sentimens opposés, qui nous furent donnés à grande mesure & qui en minent les fondemens : elle peut servir encore à embellir l'espèce, au physique & au moral, en offrant des exemples qui instruisent, par l'amour, & commandent, par l'admiration; à inspirer à chacun un vif désir de réaliser en soi les beautés que le génie a conçûes & exprimées; à mener au beau, par le bon; à la vertu, par le plaisir : car, s'il est vrai que, sous certains rapports, les arts dépravent des hommes bien constitués, ne fût-ce qu'en leur présentant des moyens de bonheur dispendieux, & compliqués, qu'ils ne désiroient point, avant que d'en avoir l'idée, il n'est pas moins vrai qu'ils peuvent-être utiles aux individus plus dépravés que la société dont ils *paroissent* être membres : *la société détériore les extrêmes*, *en beauté*, *en bonté*, *& en génie; mais elle améliore les extrêmes opposés;* elle rapproche les uns & les autres des qualités communes que le concours & l'émulation peuvent

peuvent bien porter au delà du dégré convenable, mais qui ne ſont jamais tranſcendantes & *exceſſivement exceſſives :* le boſſu de la nature reſteroit toujours tel, s'il étoit abandonné à lui-même; il le ſeroit, au phyſique, comme au moral; il deviendroit un double monſtre : une bonne éducation le redreſſe : il peut devenir beau, moralement & intellectuellement; & cette double beauté peut faire oublier ſa laideur, d'abord à lui-même; puis aux autres.

En un mot, ſi des hommes attroupés, *en grand nombre*, peuvent-être ſains, judicieux, & bons (ce dont je doute); ce ne ſeront ni des philoſophes ſeuls, ni des artiſtes ſeuls qui opéreront ce miracle; mais, *des artiſtes judicieux, combinés avec des philoſophes ſenſibles.*

Tel pourroit-être l'effet des arts bien dirigés: mais, tant que l'imitation, méchanique, ou poëtique, ſera employée à aiguiſer des déſirs déjà trop violens, l'artiſte ne fera que broyer des poiſons, & ſouvent, pour lui-même : un peintre épouſe une belle femme; il en compoſe de plus belles encore : & ſe hâte de les offrir à la ſenſualité publique : accourt la brillante jeuneſſe, pour contempler les chefs-d'œuvre de l'art : les ſtimulans ſont leur effet : à côté eſt un original qui n'eſt pas tout-à-fait ſi beau; mais qui a, ſur ces douces chimères, l'avantage d'exiſter : *Ars emollit mores, nec ſinit eſſe feros ;* bientôt quelque amateur compoſera d'autres réalités,

avec la femme du peintre qui, pendant ce tems là, se surpassera lui-même, dans le beau idéal : il faut convenir que le genre est utile, mais pas à tous : c'est ainsi que les vices que nous semons, pour nous distinguer, germent & croissent, pour nous punir : il n'y a que les fruits d'une bienveillance éclairée, d'un amour judicieux, qui n'ayent point de retours amers pour qui sçait les produire & les goûter.

CHAPITRE IV.

Véritable usage des exemples & des règles : inconvéniens de l'excessive régularité dans les compositions : utilité d'une demi-exagération : recette pour faire des originaux.

I. POUR acquérir un talent, une faculté, il vaut mieux en parcourir des exemples, qu'en étudier des règles ; car, 1°. l'homme est né plus imitateur que raisonneur ; sur-tout, dans sa première jeunesse ; âge des acquisitions : 2°. les divers individus, qui ont, au plus haut dégré, la faculté d'imiter, & les mêmes personnes, considérées dans les circonstances où elles ont ce talent, à plus grande mesure, sont bien plus portées à imiter les hommes ;

les choses, les ouvrages tout faits & visibles, qu'à appliquer des règles ; l'exercice de la première faculté n'est rien moins que pénible ; d'autant plus que l'instinct nous porte souvent & nous force quelquefois à l'exercer : au lieu que, pour appliquer des règles, il faut un acte positif de la volonté, & se donner la peine de réfléchir : par cette voie, la peine est plus que double, il faut faire deux opérations, au lieu d'une ; sçavoir, chercher l'exemple, puis l'imiter. 3°. La contemplation de cette formule qui est l'expression de la règle, refroidit le cœur & la tête : en empêchant de mal-faire, elle empêche aussi de bien faire : elle empêche de tomber, parce qu'elle empêche de marcher : tout artiste a ses règles, fugitives ou permanentes, qui le dirigent souvent à son insçu, quand il sçait s'écouter & se donner le tems de sentir : si, au lieu de pratiquer les règles, il s'amuse à les écrire, ou seulement à les considérer, il se refroidit & perd actuellement son talent.

2. Certes, les règles sont des magasins de moyens; puisque les bonnes ne sont que des poignées de pareils moyens ; mais les exemples sont les meilleurs énoncés, les meilleures formes de ces règles : & la plûpart des hommes voyent plus aisément le précepte, dans l'exemple, que l'exemple, dans le précepte : ainsi, je conseillerois à tout artiste qui découvre une bonne règle, dans les autres, ou en

lui-même, de commencer par l'appliquer & la réduire en exemple ; afin d'en contracter l'habitude & de se l'approprier, par ce moyen.

3. Les règles énoncées sèchement ne sont bonnes que dans les matières exactes & sévères, ou dans la révision des ouvrages d'agrément : elles refroidissent la tête ; rallentissent le mouvement de la pensée ; calment les passions ; répriment l'imagination ; donnent la prépondérance au jugement, faculté qui doit dominer dans ces deux circonstances : il est bon aussi de sentir les règles, près de soi & sous sa main ; la demi-vue de ces guides assure la marche, rend la touche plus mâle & plus ferme. Il faudra donc, pour réunir, à la correction, au choix & au goût, les graces, le naturel & la facilité ; 1°. se bien familiariser avec sa matière ; 2°. quand tous les nuages seront dissipés, jetter le tout d'un seul trait ; puis, le revoir patiemment la règle & la lime en main.

II. Les ouvrages dont toutes les parties concourent vers une même & unique fin, sont plus parfaits, quant à l'ordre, & au but actuel ; mais, moins parfaits, quant au fonds, à l'exécution & à l'utilité générale : par exemple, les écrivains qui se permettent des digressions, sont moins beaux, comme artistes ; mais souvent plus parfaits, comme philosophes.

Car; 1°. quelquefois le but qu'on a choisi se trouve être moins grand qu'un autre but, auquel tend & que désigne, un moyen qu'on rencontre sur son chemin, en allant au premier but : alors l'esprit venant à mépriser ce premier but, est tenté de ramasser ces moyens en passant, de tendre au grand but, d'y aligner quelques autres moyens ; & il trouve bien dur d'être forcé de revenir sur ses pas, pour traiter le petit sujet qu'il avoit choisi : ces grands écarts, qui sont un vrai défaut dans l'âge mûr, n'en sont point un dans la première jeunesse ; ils annoncent une nature mâle, riche, surabondante : tout sujet méthodique, régulier, à ses premiers essais, est un sujet né médiocre ; pour avoir *assez* dans l'âge mûr, il faut avoir *trop* à cet âge d'excès, de plénitude & de fécondité : un maître de l'art, en voyant un débutant s'égarer ainsi dans le choix de son but, & dans sa course vers ce but, seroit tenté de lui dire, comme Philippe à Alexandre : *Mon fils, choisis un champ plus vaste, ce sujet ne peut te contenir !*

2°. Ces digressions font qu'au sortir de l'ouvrage, on a une provision de moyens qui tendent à d'autres buts.

3°. Les méditations sur l'ordre exigent un certain phlegme, & coûtent beaucoup d'idées ; l'ouvrage perd, du côté du fonds, la plénitude, & la

force, &, dans l'exécution, la grace & la facilité; qu'on s'observe avec soin, l'on trouvera que la disposition où l'on invente & exécute aisément, est opposée à celle où l'on ordonne avec sagesse.

4°. Avancerai-je un paradoxe en disant que celui qui fait quelques petites digressions, va plus directement au but, que celui qui n'en fait point du tout : l'homme ayant un besoin inné de variété, si vous le fixez, pendant un jour, sur un seul objet, il s'en dégoûtera; il ne voudra plus s'en occuper; &, tout balancé, il l'aura moins bien analysé, au bout de la journée, que si vous lui eussiez permis d'en considérer d'autres & de revenir à l'objet principal : c'est manquer un but que d'y tendre toujours; cette excessive constance roidit & appésantit le génie : delà, peut-être, la licence des épisodes, dans le poëme épique : ces courtes absences du personnage principal, aiguisent le désir de le revoir en action & soutiennent l'intérêt : on peut donc dire, à cet égard, qu'un ouvrage, absolument sans digression, est d'une perfection inutile; parce qu'il suppose, dans l'homme, des facultés, une perfection qui n'y est point.

5°. Il y a des beautés de style qui tiennent aux digressions; lorsque, dans un petit sujet, vous rencontrez tout-à-coup une proposition, de l'ordre le plus général, revêtue d'une belle image, qui

promet à votre esprit des opérations nombreuses, rapides & faciles, elle produit un effet semblable à celui du bouquet d'un feu d'artifice qu'on a un peu fait attendre; elle cause un plaisir indicible: mais ce plaisir vient de ce qu'elle étonne; & elle étonne, parce qu'elle est déplacée: si elle étoit amenée & préparée par les propositions particulières de sa suite, elle ne causeroit plus de surprise; & tout le prestige s'évanouiroit.

Or, ce que nous disons du style que nous prenons ici pour exemple, on doit l'appliquer à tous les Arts.

Ainsi, en tout Art, l'extrême régularité a ses inconvéniens, comme l'excès opposé: rien de trop.

III. Tout l'artifice & le jeu des Arts, consiste dans un grand nombre de petites saillies, de petites prédominances, de petites exagérations, subordonnées à une grande & liées entr'elles par des gradations, dont l'ensemble peut être comparé à cette suite de collines dont je parlois dans le paragraphe des formes, ou à la ligne serpentine qui borde une belle femme; en sorte qu'un beau contour est à la fois une image & un exemple de la règle: que si les gradations manquent; alors les saillies font l'effet des facettes d'un diamant: la composition a du jeu; mais ce jeu est dénué de

grace & fatiguant : les organes & l'esprit des hommes ne saisissant aisément les objets qu'en leur présence ; soit par distraction, soit par défaut de sensibilité, on est toujours obligé de charger un peu en beau ou en laid, les objets absens, & de les *surfaire*, en quelque sorte ; afin qu'après en avoir rabattu, ils en ayent encore une idée exacte & suffisante. Les saillies d'un ouvrage doivent augmenter ou diminuer de nombre, de force & de proximité, en raison inverse de la sensibilité, de l'expérience, de la finesse de tact, du peuple, présent ou absent, actuel ou futur, pour lequel on travaille.

IV. Les originaux sont assez rares, & ce n'est pas là le plus grand de nos malheurs ; cependant, si l'on pense qu'ils soient nécessaires, le moyen de les multiplier seroit de punir les jeunes gens, d'avoir imité un modèle, comme on les récompense, pour l'avoir fait : ce qui suppose qu'on ne leur proposeroit rien, qui passât leur portée, ou de conventionnel ; sans quoi, ils ne pourroient être que singes d'un maître.

SECTION SECONDE.

Art de parler.

L'ACTION met de grandes différences, entre les discours écrits, & les discours prononcés, entre les livres & la conversation; l'usage établit encore d'autres distinctions, entre le style soutenu & le style familier: les mouvemens imperceptibles de la bouche & des yeux, le regard, l'air du visage, le ton, les mouvemens & toutes les variations de la voix; le geste, & tout l'extérieur, disent mille choses plus éloquemment que la parole: il est des choses qu'on dit plus hardiment qu'on ne les écrit; dans la conversation, l'on est plus à portée de les adoucir, de les préparer, de les placer; dans la rapidité de la prononciation, les pensées sentent moins la préméditation & le guet-à-pens; elles fixent moins l'attention; *verba volant*: il est d'autres choses qu'on écrit plus hardiment qu'on ne les dit: l'interlocuteur n'est pas là; s'il étoit présent, il imposeroit peut-être: on se croit seul; on se parle imprudemment à soi-même, avec sa plume, sans faire attention qu'on est écouté par un tiers.

Cependant, comme les lettres & leurs combinaisons, rappellent les sons articulés, élémentaires

ou composés, que nous y avons liés par convention; que les meilleurs écrits ne sont qu'une conversation noble, grave, décente; ou si l'on veut, un modeste exposé, fait devant un supérieur auquel on veut plaire, les différens *genres* de discours ont une infinité de règles communes: il s'agit ici principalement de ces dernières: je comprendrai, dans un Chapitre particulier, les choses propres à la conversation; mais je le renverrai au septième Livre, regardant l'*espèce* de discours affectée aux entretiens *privés*, comme la plus importante de toutes, & comme un premier moyen d'action: on sera maître de reverser, sur celui-ci, ce qui sera susceptible d'y être appliqué.

Le discours est, comme nous l'avons déjà fait entendre, un tout destiné à représenter un autre tout; une masse de signes, répondante à une masse de manières d'être successives de l'homme qui parle; un assemblage de sons articulés ou figurés, représentant nos sensations, nos sentimens, & nos pensées, soit que ces affections nous soient propres, ou que nous les ayons reçues; soit que nous ne fassions que les énoncer, pour en informer l'auditeur, ou que nous cherchions à les inspirer & à les communiquer; soit enfin que nous tâchions de faire sentir & penser aux autres ce que nous ne sentons ni ne pensons nous-mêmes, que par supposition. On peut considérer, dans ces deux tous

correspondans, les différences dont leurs élémens sont susceptibles, & les différentes manières dont ces élémens peuvent être combinés & arrangés; ainsi le sujet de cette Section se divise naturellement en deux parties, dont l'une a pour objet, l'*élocution*; & l'autre, la *distribution* & les *formes* du discours: je donne, à ce mot *élocution*, une signification plus étendue que celle des orateurs, ce qui est principal, pour ceux-ci, n'étant qu'accessoire, pour les Philosophes: dans notre acception, il signifie la manière d'exprimer des idées quelconque, sans égard à la vérité ou à l'utilité de ces idées, deux qualités qui regardent plus particulièrement le Philosophe, & par distribution, je n'entends pas la manière d'arranger les petites parties du discours, par exemple, celles d'une phrase; mais la manière de diviser, de placer & de présenter la totalité, les grandes & les moyennes parties.

CHAPITRE I.

De l'Élocution.

Si, cherchant les différences dont le style est susceptible, & l'origine des diverses dénominations qualificatives qu'on joint à ce mot, nous analysons

la définition du discours, donnée ci-dessus; nous trouverons que ces différences se tirent principalement; des qualités des choses représentées par le discours; de celles des signes représentans; de la manière de les représenter; de la disposition, actuelle ou habituelle, de cœur & d'esprit, que le discours suppose dans l'orateur; & de celle qu'il produit dans l'auditeur: tout le chapitre, & même, toute la section ne sera que le développement & la continuelle application de ce principe: en effet, dès que nous aurons vu *pourquoi*, on donne au style, telle qualification, telle épithète, plutôt que telle autre, de quelle manière d'être, de quelle cause, ou de quel effet du discours, cette épithète est le signe, nous sçaurons, par cela même, *comment* il faut modifier ce style ou soi-même, pour qu'il mérite cette qualification.

Or, 1°. on applique volontiers, au style, les épithètes, ou termes qualificatifs, qui conviendroient aux objets même qu'il rappelle, ou qu'il est destiné à rappeller: car, en vertu de l'association qui se fait naturellement, dans notre mémoire, des idées & des signes, le discours en rappellant *le corps* des objets qu'il désigne, renouvelle aussi les sensations les plus fortes que ces objets occasionneroient, s'ils étoient présens: d'ailleurs, par une translation fort commune, nous appliquons volontiers, au signe, les qualificatifs qui conviennent à la chose si-

gnifiée; à la cause, ceux qui ne conviennent qu'à l'effet.

Monsieur de Saint-Pierre a parfaitement connu ce prestige : voyez-le, dans son style, *rouge*, *orangé*, *jaune*, *verd*, *bleu*, *indigo*, *violet*, étaler sans cesse, des nuages, des plantes, des poils, des plumes & des écailles, *d'or*, *d'argent*, de *brillant*, de *rubis*, *d'éméraude*, de *saphir*, de *turquoise*, de *topase*, de toutes les couleurs & de toutes les façons; transporter les plus riches tablettes du cabinet du roi, dans toutes les parties de son livre, & sur-tout, dans les coins où, DIEU, *cette grande cheville des systématiques*, ne se trouve pas tout exprès, pour tenir lieu, pour être le *QUIA*, d'une explication promise; & nous donner ainsi du style riche & brillant, comme il convenoit au goût des femmes & des enfans du pays & du tems : il s'exposoit un peu à s'entendre dire, par les gens mûrs, que cette puérile & ambitieuse ressource ne séduit pas : *ta Vénus est une Junon ; ne pouvant la faire belle, tu la fais riche ;* mais ses grands talens le mettent à l'abri d'un pareil reproche; & la faute ici est seulement d'avoir employé *souvent*, un prestige dont il faut user *rarement*.

On donne aussi le nom de *grand*, au style qui représente beaucoup d'objets grands, physiquement ou moralement, dont la présence ou le souvenir

impose : je dis, *ou moralement*, parce que la grandeur morale n'est en dernière analyse qu'une grandeur physique rapportée à l'homme : elle indique des choses, très-importantes pour peu de gens, ou simplement importantes pour beaucoup de gens, ou tous les deux.

Ainsi, à cet égard, veut-on faire du style d'une qualité quelconque, il suffit de meubler sa mémoire, d'objets qui ayent la qualité physique, de même nom, & d'en peupler ses discours ; ce qui n'est pas fort difficile.

2°. On applique, au discours, les épithètes qui conviennent aux sentimens qu'il représente, on l'appelle ; fort, souple, ferme, onctueux ; s'il y est souvent question, de force, de souplesse, de fermeté, d'onction, &c.

3°. Il y a plus : il suffit que les mots qui désignent des sensations ou des sentimens, se présentent fréquemment dans le discours, pour qu'on attribue au style, les qualités désignées par ces mots : ainsi faites souvent reparoître ces mots ; force, souplesse, douceur, chaleur, rapidité, on vous attribuera un style fort, souple, doux, chaud, rapide : tant les hommes sont aisés à tromper & à contenter.

4°. Souvent le discours tire les qualifications qu'on lui donne, des sentimens qu'il désigne ou suppose dans l'orateur : on appellera ; style, noble, grand,

élevé, celui qu'on suppose être dans l'orateur, l'expression d'une force d'ame qui le rend supérieur aux passions vulgairement qualifiées de petites, de basses; c'est-à-dire, à celles qui sont généralement haïes ou méprisées, & que personne n'ose avouer de soi-même, parce qu'elles rendent celui qu'elles dominent, inutile ou nuisible au plus grand nombre; comme la crainte, l'avarice, l'envie, la vanité, &c.

5°. Ou bien, on attribuera au style les qualités propres aux sentimens qu'il réveille, exalte, ou nourrit dans l'auditeur; ce qui rentre un peu dans le n°. précédent; parce que les sentimens se communiquent d'homme à homme, par la parole; & que le meilleur moyen de les inspirer est d'en être soi-même vivement affecté.

6°. On tire quelquefois les dénominations du style, des qualités, physiques ou morales, qu'on suppose ou qu'on a observées, dans la classe d'hommes & de choses où l'orateur puise ses tours, ses expressions, ses images, ses figures, ses comparaisons, ses exemples : on respecte le style & l'auteur, en proportion de la considération qu'on a pour la classe d'hommes à laquelle il s'aggrège par le choix des accessoires du discours.

7°. D'autres fois, on transportera les qualifications, des objets réels, aux idées; des idées, à l'esprit de l'orateur; &, de son esprit à son style: on appellera ce style, clair, net, distinct; ou obs-

cur, vague, confus, selon que les images; les analogies & les différences, les compositions & les décompositions, auront les premières ou les dernières qualités.

8°. Par la même raison, on applique au style, les épithètes qui désignent l'effet produit par ce style, sur l'esprit de l'auditeur; à cause de la communication de ces effets & de la réciprocité d'action.

9°. Les qualifications du style, ne se tirent pas seulement de l'espèce des sensations, des sentimens, & des idées qu'il désigne ou réveille; mais encore, de l'intensité de ces qualités: on l'appelle, fort ou foible, expressif, ou insipide, &c. selon le dégré de ces manières d'être représentées ou renouvellées, & selon la force de la représentation.

10°. Dans d'autres cas les dénominations du style, dérivent du genre & de l'espèce des idées, de leur dégré de généralité ou de particularité: si elles sont générales & bien analysées, on le qualifiera de profond: si elles sont très-particulières, vagues & seulement indiquées, on le traitera de léger, de superficiel.

11°. Ou encore, de la distance des idées; toutes choses égales d'ailleurs, si les idées, importantes ou générales sont fort voisines, on le dira, fort, serré, & concis; mais, si elles sont communes, particulières & fort écartées; & s'il est tissu

de

de transformations multipliées, & inutiles de la même idée, on le jugera lâche & diffus.

12°. De la manière dont l'auteur combine, arrange & gradue ses idées.

13°. Enfin le style tire ses dénominations, du mouvement des idées, du plus ou moins de lenteur & de vitesse, de peine ou de facilité, avec laquelle elles se succèdent.

Quant aux qualités & aux dénominations du style qui dérivent des qualités physiques, de la combinaison, & de l'arrangement des sons articulés, elles seront l'objet du second article où nous traiterons du *style de mots*: le premier sera consacré au *style de choses*.

ARTICLE PREMIER.

Du Style de choses.

Nous distribuerons le sujet de ce chapitre dans cinq paragraphes; dont le premier indiquera la manière de se préparer & de s'exercer à écrire, ou à parler, & de profiter de ses dispositions; le second, les qualités de style, qu'on doit préférer; le troisième, quelques machines du style oratoire; le quatrième, les principales règles du style philosophi-

grands hommes, en tout genre, & principalement, des écrivains & des orateurs : tous avoient un régime particulier.

I. Pour donner à son style, le ton, l'expression, le mouvement & toutes les qualités dont on a besoin, il faut, par des conversations, des lectures, ou des réminiscences, se donner la disposition de cœur & d'esprit à laquelle ce ton, cette expression & ce mouvement conviennent & sont naturellement attachés.

2. Par exemple, si, voulant travailler sur une matière grave qui demande du sang-froid & du jugement, vous sentez votre tête trop échauffée, mettez-vous, *réellement* ou *mentalement*, avec un homme ou avec un livre, dont le mouvement habituel soit fort lent ; tel que Buffon, Condillac, ou leurs analogues : si, au contraire, voulant travailler dans un genre qui demande de l'imagination & du feu, vous avez besoin d'accélérer le mouvement de votre pensée, fréquentez réellement ou mentalement, des hommes ou des livres dont le mouvement soit très-rapide ; comme Diderot ; l'Auteur du *Désordre Régulier* & leurs analogues.

3. La tête d'un homme, qui veut parler ou écrire, a besoin d'un certain tems, pour acquérir le dégré de chaleur, de mouvement, d'activité nécessaire dans un genre quelconque ; de plus, il est un

dégré de chaleur & de vîteſſe, propre à chaque partie de chaque genre; & il eſt à propos d'attendre ce dégré; ſans quoi, l'on ne fera pas le mieux poſſible: il faut pelotter d'abord avec d'autres ſujets, avant que de s'occuper du ſujet principal; avoir, à côté de ſoi, des ébauches à faire, des ſujets de peu d'importance, ou de belles compoſitions, pour rallentir ou accélérer le mouvement de la penſée, ſuivant le beſoin, & amener le bon moment: on reconnoîtra qu'il eſt arrivé, par le plaiſir & la facilité qu'on éprouvera dans le genre dont il s'agit; ou bien, remarquez les tems, les lieux, les hommes, les choſes, les circonſtances, les cauſes, les moyens qui vous donnent, ſans aucune action de votre part, le dégré de chaleur & de vîteſſe néceſſaire & profitez de ces cauſes ou de ces circonſtances favorables.

4. Les ſujets qui ont la tête fort chaude, parlent mieux qu'ils n'écrivent; ceux qui l'ont tiède, écrivent mieux qu'ils ne parlent: ainſi, les premiers doivent choiſir, pour parler, les circonſtances où leur cerveau eſt à ſa température naturelle; & pour écrire, celles où il eſt refroidi par une demi-crainte, par le doute, le ſilence & toute autre cauſe, phyſique ou morale, refroidiſſante; ou s'ils ne ſont pas maîtres de leur tems, ils employeront exprès tous les refroidiſſans, phyſiques ou moraux; tels que l'air frais, l'eau, les Mathématiques, les fer-

mons, les livres, les hommes & les souvenirs ennuyeux, &c. : leurs opposés doivent suivre le régime diamétralement opposé.

II. Un style qui respire une affectueuse & douce mélancolie, est plus attachant qu'un style gai, qui annonce ordinairement de l'étourderie, de l'insensibilité, ou semble être l'expression d'un orgueil qui insulte à la misère & à la foiblesse humaine: pour se mettre en état de composer du style de la première espèce, il faut exciter en soi une tristesse lente & douce : on y parviendra, en se rappellant les pires momens de sa vie, l'insolence, la dureté, l'ingratitude & la perfidie des hommes ; la légèreté des femmes & tous les Romans fort mal dénoués dont on a été le héros ; en s'occupant des tristes destinées de l'homme ; en s'enfonçant encore plus avant dans cet abyme d'incertitude où il est naturellement plongé ; en méditant sur la vanité de ses espérances & la réalité de ses maux ; sur cette solitude affreuse où retombe toujours une ame tendre & élevée, après de vains essais de société ; en songeant que tous nos projets, toutes nos actions, nos paroles, nos mouvemens, nos succès même, sont autant de pas vers la mort, autant d'élans vers un gouffre dont nous ne sortirons peut-être jamais, *jamais* ; que cette vie à laquelle nous sommes si attachés, & dont tout nous détache,

n'est qu'une espèce de longue & douloureuse agonie dont la naissance est la première crise : mais, de peur que la mélancolie s'exaltant de plus en plus, ne se change à la fin en haine, en dépit amer, en désespoir, il est à propos de ne considérer, de sa vie passée, que les évènemens très-éloignés du tems actuel ; d'égayer un peu ces tristes tableaux par le souvenir des jeux de l'enfance & des plaisirs de la jeunesse ; de jetter, sur l'insipide scène de cette vie & la sombre perspective qui la termine, un rayon d'amour & d'espérance ; afin de produire, par le mêlange de la lumière & de l'ombre, cette aurore, ce crépuscule si favorable à la rêverie & aux douces plaintes.

2. Pour faire du style aigu & mordicant, il faut haïr, ou mépriser, au moins un peu ; pour faire du style doux & onctueux, aimer habituellement, ou du moins *aux heures* ; & pour faire du style élevé, admirer.

3. En un mot, chaque passion a son ton & son style : pour avoir ce ton & ce style, il suffit de réveiller & de nourrir en soi cette passion : on y réussira, en fréquentant réellement ou mentalement, les hommes, les choses & les livres, qui l'excitent, l'exaltent, & l'entretiennent le plus efficacement. Que si l'on veut être maître de ses moyens, il faudra se créer une gallerie mentale, ou l'on placera des hommes-

brides, & des hommes-éperons, des expansifs & des contractifs, des hommes de tous les génies, & de tous les caractères, de tout âge, de toute condition, &c. pour se modifier à son gré.

4. Ou bien, si l'on dispose de son tems, on profitera des moyens, des causes, & des circonstances qui excitent la passion à laquelle appartiennent le ton & le style dont on a besoin.

III. Mais si le style dépend & prend le nom des sentimens qu'on éprouve; que ces sentimens dépendent & prennent le nom des qualités de la matière qui les produisent ou les accompagnent, il s'ensuit que, pour donner à son style, une qualité quelconque, il faut donner la qualité de même nom, à son estomach, & par le moyen de cet organe distributeur, à son cœur & à son cerveau.

2. Par exemple, pour faire du style mâle & ferme, il faut affermir & consolider sa substance, par des alimens très-solides; & s'il s'agit des alimens tirés du règne animal, en préférant les mâles aux femelles; par des exercices pénibles, une vie active, exercée, à l'air & au soleil, passionnée, contentieuse; si, au contraire, on veut donner de la douceur, de la souplesse, de la légèreté, de la facilité, de la mollesse à son style, il faut s'amollir, s'affoiblir, & s'efféminer, par le régime opposé.

3. En un mot, pour faire du ſtyle chaud, ou froid; vif, ou lent; tendre ou ſec, ferme, ou mol; ſouple, ou roide; mâle ou féminin; il faut par les moyens indiqués dans notre Table & ailleurs, s'échauffer, ou ſe refroidir; accélérer, ou rallentir ſes mouvemens; s'humecter, ou ſe deſſécher; s'affermir, ou s'amollir; s'hommaſſer, ou s'efféminer; & il ſuffit de donner ces qualités au ventre, pour les faire paſſer dans le ſtyle; ſans déroger toutefois au pouvoir de l'habitude.

4. Les moyens propres à réveiller la ſenſibilité, relativement au ſtyle en général, ou à tout autre genre, mais ſur-tout, au ſtyle brillant, agréable, abondant, ſont ceux qui tendent à amollir le corps, en augmentant ſa chaleur naturelle, & la concentrant dans les parties intérieures & ſupérieures; comme la jouiſſance modérée; les alimens échauffans & humectans, tels que le vin, le café au lait, &c.: car, l'irritabilité dépend, en partie, de la molleſſe & de la ſoupleſſe de la fibre; & la faculté de percevoir l'irritation, de la chaleur naturelle: or, plus cette perception eſt prompte; plus auſſi, la ſenſibilité eſt fine, la conception, prompte, & l'expreſſion, facile.

5. Ce n'eſt pas un petit exemple de l'univerſalité des loix que nous expoſons; de la communauté d'action établie entre l'homme & tout ce qui l'en-

toute, & de la cohérence de notre théorie, que la même combinaiſon de qualités qui féconde les animaux, les végétaux, & toute la ſurface de la terre, féconde auſſi le cerveau humain; que ce qui multiplie & embellit les êtres qui ſont les originaux, multiplie & embelliſſe auſſi les idées qui ſont les copies; &, ce qui prouve que cette ſimilitude d'effets n'a point pour cauſe les ſenſations actuelles, c'eſt que, pourvu que le cerveau ſoit chaud & humide, on obſervera, dans les conceptions & le ſtyle, la forme, la teinte, & l'abondance printanière; quoique l'hiver règne autour de nous; cette qualité a ſon effet, de quelque manière qu'elle ſoit communiquée au cerveau.

IV. En vertu de la réciprocité d'action qui exiſte, entre les différentes parties de l'homme, & de l'unité de la machine humaine, les moyens, phyſiqnes & moraux, qui ſervent à modifier l'un de ces deux foyers, le cerveau, ou le cœur, ſervent auſſi à modifier l'autre, d'une manière analogue: ces organes ſympathiques ſe communiquent & ſe paſſent, en quelque ſorte, réciproquement, les qualités dont ils ſont imbibés: ils ſe mettent naturellement au même ton & à la même meſure: quand l'un s'échauffe ou ſe refroidit, accélère ou rallentit ſes mouvemens, s'humecte ou ſe deſſè-

che, &c., l'autre subit les mêmes variations, *per consensum* : l'expérience nous apprend que le cœur ne peut s'échauffer, sans que la tête s'échauffe & que l'imagination devienne plus vive, & *vice versâ* : ce n'est pas à dire, pour cela, qu'un homme dont la tête est chaude, *actuellement*, ait aussi, *actuellement*, le cœur chaud ; il peut arriver que sa pensée, quoique très-rapide, roule sur des objets qui ne réveillent point nos passions ; mais, s'il vient à tourner ses regards vers des objets moraux, il sera très-susceptible, très-irritable, très-aisé à affecter ; il prendra feu pour peu de chose : ce qui n'est pas rigoureusement vrai, des mouvemens *actuels*, nous pouvons le dire des *facultés*, des *tendances*, des *dispositions* ; or, si nous pouvons faire naître les dispositions, en modifiant l'un ou l'autre des deux organes indifféremment, il s'ensuit que la somme de nos moyens est doublée.

V. Pour se donner une manière variée, pour acquérir de la souplesse & de la facilité ; rien de mieux que d'énoncer une pensée juste, sur tous les tons & dans tous les styles, en parcourant tous les dégrés de la double échelle morale.

2. Contracter l'habitude de se représenter nos règles, & de faire *exprès*, en observant ces règles, du style indigné, compatissant, triste, naïf, léger, gai, railleur, noble, admiratif, à volonté.

3. L'on n'exécute jamais bien, si l'on ne se sent capable d'exécuter : trempez hardiment votre plume dans le cornet ; soit que pensant à vous-même, vous ayez le sentiment de votre force ; soit qu'animé par une passion & plein de votre objet, vous ayez cette force machinale que donnent un cœur ému & une imagination exaltée.

4. Les beaux ouvrages, en toutes sortes de genres, sont le produit d'un grand nombre de petites comparaisons & de petits choix, souvent imperceptibles pour l'artiste même ; de petites discussions, où il dégage, de son sujet, tout ce qui est faux, inutile, vague, mesquin, bas, désagréable, & accumule, jusqu'à un certain point, le vrai, l'agréable & tout ce qui tend à son but : or, dans ces petites luttes intérieures, la vanité est souvent aux prises avec le désir de plaire ou l'ambition : n'écoutons jamais la première ; &, toutes les fois qu'un *mieux* se présente, dans l'ensemble ou dans les parties d'un ouvrage, renonçons au *bien*, pour tendre à ce *mieux :* cette disposition à ne rien négliger, une fois acquise, vaut à elle seule toutes les règles ; elles les fait chercher avec ardeur, & par conséquent, trouver.

A ce paragraphe, il en faudroit joindre un autre qui fait le pendant ; celui de l'habitude : mais l'habitude est une chose qu'on ne peut enseigner ; tout ce que les maîtres peuvent faire, c'est d'enga-

ger ; d'aider à la contracter, d'en faire naître le désir : or, nous venons d'indiquer les moyens d'augmenter les dispositions, physiques & morales, d'où naît le désir avec la facilité : nous avons donc fait, à cet égard, tout ce qui nous étoit possible.

§. II.

Des qualités de style qu'on doit préférer.

I. L'homme, vu son orgueil, ou sa vanité, ne veut point être convaincu, mais persuadé ; car, être *convaincu*, c'est être *vaincu*, *visiblement*, par la raison d'autrui ; être *persuadé*, c'est céder *insensiblement*, c'est se laisser vaincre, par la beauté, par les graces, par la pitié, par l'affection ; défaite douce, qui élève, au lieu d'humilier : ainsi les meilleures expressions sont celles qui, ayant la vérité pour base, désignent & retracent une passion, ou un mouvement physique, dont l'orateur paroît affecté, frappé ; il a l'air d'être maîtrisé lui-même par les choses, & non, de vouloir maîtriser l'auditeur : le meilleur style est celui qui montre le mieux les objets & insinue le plus doucement les choses utiles, en cachant les intentions & la personne de l'auditeur.

2. Le style le plus agréable *actuellement*, ou du

phénomènes qui se suivent ou s'accompagnent ; dans le tems ou le lieu ; &, pour *forme*, la description exacte de cet enchaînement : les mineures auront pour base l'analogie ou la différence, la similitude ou l'opposition : & l'on ne verra plus l'avare métaphysicien, surchargé de formules, hérissé de son style algébrique, passer sa vie à contempler & arranger des monceaux de pièces d'or dont il ne fait jamais la monnoye : en second lieu, comme tout sujet doit avoir un but d'utilité pour l'homme, un résultat moral, on peut toujours joindre la seconde qualité à la première ; en excitant l'amour & la haine, la crainte & l'espérance, par l'exposé des avantages & des inconvéniens, des biens & des maux dont la vue réveille ces passions, & par l'expression du sentiment qu'on en a soi même.

5. Cependant, comme on est souvent obligé de répéter des choses connues & triviales, pour en déduire des vérités nouvelles, établir, ou renverser des assertions douteuses, & marcher méthodiquement du connu à l'inconnu, un peu d'ombre jetté sur l'insipide clarté d'une vérité triviale, semble l'embellir, la rendre plus fraîche & lui donner un éclat nouveau : un style qui éclaircit parfaitement les choses très-obscures, & obscurcit les choses trop claires seulement autant qu'il le faut pour donner le plaisir de les deviner, c'est par ces deux artifices

contraires

contraires, doublement agréable ; plaisir qui a son principe dans une loi physique bien connue : une pure & vive lumière succédant aux longues nuits & aux crépuscules grisâtres de l'hiver, répand, sur tous les visages, un air de contentement & de sérénité ; un peu de nuit fait également plaisir, après les éternelles & fatigantes journées d'été.

II. Il importe de bien commencer, de bien continuer & de bien finir ; mais sur-tout, de bien commencer : le soin que vous prenez d'orner & d'embellir votre style, suppose que l'auditeur a, dans l'esprit & le caractère ; quelque chose de puérile & de féminin ; s'il étoit homme fait, judicieux, ferme & maître de lui-même, tout votre appareil seroit inutile ; il vous réduiroit au style net & précis : mais, si l'auditeur est foible, il doit être sujet aux préventions : or, malheureusement, ce que vous supposez n'est que trop réel ; je pose en fait que, si l'Être suprême faisoit présent, aux hommes, d'un livre de sa façon & permettoit à un mortel simple & modeste, de composer les dix premières pages, le livre seroit rejetté : il faut donc bien commencer.

2. Bien commencer, c'est rompre le silence peu-à-peu, à l'aide d'un exorde doux & modéré ; c'est réveiller l'auditeur insensiblement, & graduer la force des stimulans, pour le tenir long-tems éveillé : que

si vous le prenez trop haut en débutant, l'auditeur, réveillé en sursaut, haïra & le sujet & le discours & l'orateur; il ne lui pardonnera qu'en s'assoupissant, ou ne veillera que pour censurer. Comme il n'y a point d'attention, sans passion; point de passion, sans intérêt personnel, on tiendra l'auditeur attentif, en présentant, d'une main, un grand avantage; & de l'autre, un prétexte d'intérêt public qu'il puisse montrer en se rendant à nos désirs; mais gardons pour la fin le motif du sujet & le mouvement du style, le plus puissant; de peur qu'il n'ait le tems de réfléchir, après que nous aurons porté les grands coups.

3. Le style doit avoir des hauts & des bas, comme la surface du globe; mais il faut que la plaine & la montagne s'unissent par dégrés & si doucement, qu'on ne puisse déterminer le point où, l'une finissant, l'autre commence; à-peu-près, comme dans cette ligne ondoyante & serpentine qui glisse voluptueusement, le long d'une nymphe de dix-huit ans; ou dans celle que trace un vaisseau à la surface de l'Océan, lorsqu'après une tempête, les vents commençant à se taire, il s'avance, toutes les voiles déployées, fendant les ondes & se balançant avec majesté.

4. De toutes les gradations, celle qui nous plairoit le plus, seroit celle qui feroit passer l'auditeur insensiblement par ces différens états; la douce

gravité, la triſteſſe réfléchie, la noire mélancolie, l'indignation, la commiſération, la bienveillance, les élans affectueux, l'allégreſſe, le courage tranquille, la tenue de réſolution appuyée ſur le jugement & ſur la paix de l'ame; parce qu'elle laiſſeroit l'auditeur diſpoſé à l'action, après avoir épuiſé les ſentimens qu'accompagnent l'activité exceſſive, ou le découragement.

III. Sur la hauteur qui domine la ville de Lauſanne, eſt un temple gothique; & devant ce temple, une eſplanade, d'où l'on découvre quinze lieues de pays: à droite, des rochers coupés à pic, ou pendans en ſurplomb; derrière ces rochers, des rochers plus hauts; & derrière ceux-ci, de plus hauts encore, hériſſés de ſapins noirâtres & couronnés de neiges éternelles; le tout offrant à l'œil du ſpectateur à demi effrayé, des monceaux de ruines & de débris; des piles de montagnes énormes qui ſemblent entaſſées par la main des Géants, ou jettées, les unes ſur les autres, par la nature, dans ces jours de terreur où elle ébranle le globe juſques dans ſes fondemens; où il n'eſt plus de sûreté que pour l'homme de bien: pays ſauvage, mâle, fier, fidéle & noble image de ſes généreux habitans & de la liberté, qui ne jette de profondes racines qu'au ſein d'une terre ſtérile & déſolée: ſur notre droite, des plaines à perte de vue, cou-

vertes de vergers immenſes comme des forêts, & entrecoupées de collines, à pente douce & prolongée, que la nature ſemble avoir poſées avec précaution ſur cette terre fortunée; mille nuances de verd unies à l'azur d'un ciel ſans nuage par le criſtal des eaux; les accens variés de l'amour; l'émail & le parfum des prairies; l'air doux & frais; par-tout, l'été marié avec le printems par l'eſpérance; par-tout, la douce voix du plaiſir forme un quintuple concert, une harmonie d'harmonies qui pénètre l'ame & la diſſout: pays orné, riche, mol, efféminé, voluptueuſe & riante image de cette paix trompeuſe qui endort d'heureux eſclaves & achève de les perdre; devant nous, le lac de Genève qui préſente une nappe de quelques lieues, puis tourne à gauche derrière les hauteurs, & diſparoît. Mais les deux moitiés du tableau ne ſont pas monotones; on voit les montagnes du Valais s'abaiſſer peu-à-peu, & s'arrondir; au ſapin & au bouleau, ſuccéder le pommier & la vigne; le payſage s'éclaircir & s'égayer inſenſiblement; & l'hiver vient, en quelque ſorte, mourir à Genève; à l'oppoſite, la terre s'élève & ſe hériſſe par dégrés; peu-à-peu, le payſage ſe fonce, ſe rembrunit & prend de la vigueur, juſqu'à ce qu'enfin cette moitié atteigne l'autre; par ces deux gradations en ſens contraires, l'hiver & l'été, la nature ſauvage & la nature cultivée, la liberté & l'eſclavage, viennent s'unir im-

perceptiblement, se confondre & se perdre l'un dans l'autre, vers le milieu du tableau, un peu vers la gauche, & semblent s'y donner la main: dans le milieu, le lac laisse un vuide sur lequel la pensée plane & se repose: ainsi, à gauche, la terreur & la haine; à droite, l'amour & l'espérance qui se lient à leurs opposés & les touchent à l'aide des passions intermédiaires: dans le milieu, la paix: & dans le tout, l'harmonie: ce tableau, vrai ou faux, est pour nous, l'image d'un beau style; &, en général, d'une belle composition.

2. L'imprévu, l'inattendu est l'ame de toute espèce de style; il étonne & c'est beaucoup: suivant Platon, l'admiration est mère de la science; en effet, point de science, sans attention; *l'attention* est une *tension*, un spasme; beaucoup de passions tendent l'organe de la pensée; mais le spasme universel est le caractère propre de l'étonnement; passion où tous les mouvemens volontaires sont suspendus; où l'œil, l'esprit, l'homme tout entier, s'arrête & se fixe: l'exemple est ci-dessus; nous l'avons présenté brusquement & placé avant le précepte, afin que celui-ci fût mieux observé.

§ III.

Du style oratoire, moyens d'exciter les passions.

I. *Chaleur, vîtesse, agitation; &* *au contraire,*

Dans la nature, la chaleur naît des chocs, des frottemens, de l'irritation, de l'opposition, d'un mouvement rapide: les contrastes sont donc doublement utiles: 1°. comme ils se rencontrent partout; qu'ils sont fort voisins, dans le tems & le lieu; que le monde en est, pour ainsi dire, tissu, en les montrant fréquemment & les multipliant, on peint l'univers tel qu'il est; or, toute imitation, toute peinture vraie, émeut & fait plaisir; 2°. ils réveillent la sensibilité; ce qui est ici l'essentiel; & comme ils sont le principe du sentiment qui est le *genre*, ils le sont aussi de la pensée qui est l'*espèce*: mais il faut les distribuer avec épargne & les *espacer* un peu: car, de même que la nature a diversifié la surface du globe, par une alternation de plaines & de montagnes, de terre & d'eau, de figures, de sensations, de couleurs opposées; & la vie humaine, par les vicissitudes du jour & de la nuit, de la veille & du sommeil, de tension & de relâchement, de travail & de repos; que la nature est, tantôt bruyante & tantôt silencieuse, même lorsqu'elle est sensiblement plus l'un que l'autre; de même, l'écrivain doit entremêler sa vie parlante, & le *tout verbal* qu'il nous donne, par une alternation de bruits & de silences, de lumière & d'obscurité, d'agitation & de calme, d'action & de repos.

2. Un discours où les contrastes sont très-mar-

quées & très-voisins, est une espèce d'orage; & cet orage est excellent pour en exciter un autre dans le cœur de l'auditeur, pour réveiller ou exalter ses passions & frapper son imagination; au contraire, un discours, où les contrastes sont foibles & très-éloignés, qui nous tient trop long-tems fixés sur des choses analogues, ressemble à ces températures monotones & de longue durée, qui rallentissent tous nos mouvemens, retardent les fonctions, rendent toute la machine paresseuse & assoupissent toutes les facultés: il produit le même effet: ainsi l'on usera du premier ou du second moyen, selon que l'on voudra échauffer, accélérer & agiter, ou refroidir, rallentir & calmer.

3. On donnera au style de la chaleur, & de la vivacité, à l'aide de transitions & de liaisons, plutôt *sentimentales & passionnées*, *que judicielles & raisonnées*; en employant les interrogations, les apostrophes, le interjections, les oui & les non, & toutes ces formes de discours qui rapprochent le style didactique, du style dramatique; mais surtout, en introduisant, dans le discours, des gens qui se parlent; ce qui est toujours possible: car, s'il s'agit d'explications, d'indications, de relations de causes à effets, de moyens à but, en peignant l'enchaînement des choses qui se suivent ou s'accompagnent, dans le tems ou le lieu, vous deveniez,

comme nous l'avons dit, historique & descriptif; sans cesser d'être analyste exact & raisonneur conséquent : que s'il s'agit de questions à résoudre, de discussions, comme il y a, en tout état de cause, deux manières, de sentir & de penser, opposées, qui conviennent à des hommes opposés de caractère, ou d'intérêt, vous pouvez toujours introduire, dans le discours, un ou plusieurs couples d'antagonistes, les mettre aux prises, & vivifier le style par ce moyen.

4. Pour amortir le style & refroidir l'auditeur, ou pour faire valoir le style vif, en l'interrompant & le coupant, vous suivrez la marche analytique & méthodique ; vous marcherez par décompositions & recompositions, transformations, &c.

5. Il existe un rapport, entre une passion quelconque, & le mouvement, la vîtesse de la pensée & de la parole ; ensorte que ces choses naissent l'une de l'autre & que l'effet du discours dépend beaucoup du dégré de vîtesse avec lequel les idées & les mots se succèdent ; mais cette relation sera mieux indiquée dans le chapitre qui traite de la conversation, il suffit ici de l'entrevoir.

II. *Admiration, étonnement.* Nous donnerons au style de la grandeur & de la pompe, en ouvrant notre sujet par une proposition générale qui enve-

loppe tout le livre dans son *orbe ;* puis développant élégamment, à l'aide d'exemples bien choisis : cette marche est plus oratoire que philosophique ; elle rend le discours, plus admirable qu'intelligible ; mais elle tend à votre véritable but, orateur !

2. Avec des auditeurs rassasiés de chef-d'œuvre, & de grands hommes, blasés par l'abondance, ou assourdis par l'envie & le grand nombre des parleurs, nous commencerons par les formes paradoxales pour les étonner & les forcer d'écouter : il est, dans la durée d'une nation, une époque, où pour s'en faire remarquer, il faut être étranger, ou étrange, ou l'un & l'autre : puis, nous développerons peu-à-peu ; & nous finirons par l'extrême clarté ; ce qui sera toujours possible, les vérités les plus générales n'étant qu'une somme de faits dont la plûpart sont très-communs & très-connus : il n'y a d'autre différence, entre la science du vulgaire, & celle du plus grand métaphysicien, que le dégré de cohérence des idées, l'étendue & la forme des propositions : on formera donc, mentalement, une série ou échelle de faits, depuis le plus connu & le plus trivial, jusqu'au plus extraordinaire & au plus étonnant : pour se faire admirer, l'on commencera par ce dernier, & l'on finira par le premier : que si, l'on veut être clair & méthodique, l'on prendra la progression en sens contraire.

III. *Force ; plénitude.* Aller toujours au but, dans chaque membre de phrase ; motiver toutes les expressions, tous les mots, la place de chaque mot, & jusqu'à la ponctuation : point de ces idées, ni de ces expressions parasites qui étourdissent ou détournent, le lecteur : point d'excroissance de style : graver l'idée importune, l'idée fâcheuse, l'objection incommode que l'adversaire voudroit bien décliner, l'imprimer par le plus de répétitions possibles, en la faisant paroître & reparoître sans cesse, comme sujet, comme attribut, comme verbe, comme adverbe ; faire semblant de s'en éloigner, dans le commencement d'une phrase & la placer à la queue ; y *revenir* toujours sous différentes formes ; attaquer, tantôt les intentions, tantôt le but, & tantôt les moyens : vous aurez, par ce procédé, un style vif, animé, nourri, plein, conséquent, fort, oppressif, *martelant.*

2. Mais il faut distinguer avec soin les occasions où il est à propos de l'employer : j'ai dit qu'*il* ne valoit rien pour agir directement, parce qu'il fait trop sentir aux gens leur infériorité : il n'est bon que par réflexion, lorsqu'il s'agit de combattre un homme devant un autre, & sur-tout, quand on a pour soi le vœu tacite des juges ; quand on a affaire à des gens timides qui craignent le *qu'en dira-t-on* : dans tout autre cas, il seroit plus nuisible qu'utile ;

on n'aime point ces gens si forts ; même en leur donnant raison secrètement, même quand ils combattent pour nous ; ils pourroient devenir ennemis.

IV. *Souplesse, mollesse.* Pour amollir nos auditeurs & même nos adversaires, rien de meilleur qu'un style doux, indulgent, affectueux, qui suppose toujours aux autres de bonnes intentions, qui rend justice aux talens, aux vertus d'un ennemi, qui suppose qu'ils ne se sont trompés que par l'excès de quelque vertu : on aime ces personnages indulgens qui louent & pardonnent volontiers : ce sont de bons amis & de bons outils ; on ne craint pas qu'ils blessent la main qui les employe.

2. Pour exciter une forte pitié en sa faveur, ou en celle de ses clients, il faut commencer par exciter l'indignation contre ses ennemis ou ses adversaires : la pitié est l'effet d'un mouvement expansif semblable à celui de la colère ; mais, moins vif, moins fort, moins étendu : lorsque ce dernier est poussé au maximum, le cœur humain retombe naturellement au premier.

3. Rien de plus oratoire que de demander le consentement & l'approbation de l'auditeur, d'un style & d'un ton plaintifs ; cette manière le rend sot & facile : cependant, il ne faudroit pas trop compter

sur ce moyen avec des hommes lâches, malins & railleurs qui abusent de leurs avantages.

V. *Paresse.* Tout homme est paresseux & impatient : un style précis est donc un bon style : on arrivera au maximum de précision, en mettant, dans la même période, la proposition à établir, sa preuve, c'est-à-dire, le fait ou la masse de faits qui l'établit le mieux, la plus forte objection qu'on puisse y opposer, & la réponse à cette objection; & en plaçant cette période en tête & en queue, sous deux formes différentes.

VI. Si je voulois graver plus aisément les règles précédentes, je donnerois pour exemple, la narration suivante où elles sont presque toutes appliquées.

2. » Les Tarentins pressés par l'armée romaine appellèrent Pyrrhus à leur secours : ce prince passe en Italie & déclare la guerre aux Romains : deux fois vainqueur, il leur offre la paix ; affoiblis par les deux combats, ils étoient près de l'accepter : Appius Cæcus, âgé de 90 ans, aveugle depuis trente & tout perclus, apprend cette nouvelle ; l'impérieux consulaire se fait porter au sénat : qu'entends-je ? vous êtes vaincus, & vous parlez de paix : où sont ces fiers Romains qui bravoient

Alexandre ? les voilà fuyans devant le courtisan d'un de ses domestiques.... depuis trente ans, je suis privé de la vue de mes concitoyens & de ma famille ; tu sçais, ô Jupiter, si j'ai supporté mon malheur avec courage ; mais puissé-je être sourd encore, pour cesser d'entendre les timides conseils qu'on nous donne : vous ne devez penser à la paix qu'après des victoires : Rome la donne & ne l'accepte jamais ; renvoyez ces députés : ils le furent : quelques jours après la bataille se donna ; & Pyrrhus vaincu fut trop heureux de sortir d'Italie ». Ainsi parlent les hommes qui sauvent ou perdent les nations.

VII. *Si vis me flere dolendum est*
Primùm ipse tibi....

C'est-là le premier précepte de la Rhétorique ; *oser* est le second : sentir vivement & essayer souvent ; voilà tout. La publication d'un discours ou d'un livre médiocre vaut mieux que dix ans de préparatifs sans aucune mise dehors : nos amis nous épargnent trop dans le secret ; & ceux qui nous approchent ne nous connoissent pas ; ils nous ressemblent : une petite société n'a qu'un œil : le public seul a deux yeux ; & ces yeux sont clairvoyans, quand une fois ils s'ouvrent & se fixent : si l'on veut bien connoître ses défauts, c'est à lui qu'il faut les demander.

mes éprouvent, à cet égard, à peu-près, les mêmes effets que nous, ce sont aussi les meilleurs pour leur montrer ces différences que nous avons saisies : ici, les règles de l'induction, celles de l'exposition simple & celles du style oratoire, rentrent les unes dans les autres & se confondent; nouvelle preuve de la cohérence de nos maximes & de l'unité de notre théorie.

2. Par exemple, si nous voulions prouver, étendre ou éclaircir cette proposition assez vraie : il n'y a pour le commun des hommes, d'autre éperon que le besoin, vrai ou faux, & d'autre bride que la crainte, nous dirions: il n'y a rien de si populaire qu'un Evêque qui a peur & qui n'a pas d'argent; nous observerions doublement la règle : mais nous ne le dirions pas d'un Roi; en qualité de méchanicien moral, nous voyons les concomitances & les conséquences des choses & même des mots; nous sentons aussi qu'un Roi ne doit pas être le sujet de nos propositions.

3. Il y a plus : un exemple bien choisi, qui tient la place d'une proposition générale, un fait, où la chose commune énoncée par cette proposition est au maximum, & bien choisi dans son espèce, en montre mieux l'étendue, que l'expression vague & collective qui représente & désigne toutes les propositions particulières où cette chose est affirmée de tous les sujets à qui elle convient : ces formules composées de termes génériques, représentant toute

l'étendue

l'étendue de la propofition, & ne défignant rien en particulier; effleurent l'attention du vulgaire, qui resserré dans une fphère étroite, ne fçait & ne veut voir que ceci ou cela qui le touche de près; par la même raifon que fi je voulois donner une idée claire & diftincte d'une claffe d'hommes, par exemple, des Contrôleurs-Généraux, j'y réuffirois mieux, en montrant du doigt ou en rappellant un homme actuellement *très-Contrôleur-Général*, qu'en défignant vaguement, par cette expreffion collective, *les Contrôleurs-Généraux*, cette foule d'Intendants que nous nous fommes donnés depuis vingt-ans, & qui ont eu à peine le tems de paroître, de prendre & de s'en aller: ces formules générales n'ont de réalité que dans les faits qu'elles repréfentent: ce font des efpèces de papiers-monnoye dont on paye les croyans, lorfqu'on eft infolvable, qui tirent tout leur prix de la foi publique, & changent de valeur felon les perfonnes qui donnent ou reçoivent: ce ne font que des mots auxquels on attache arbitrairement des faifceaux d'idées, par la force de cette affociation dont nous parlons fi fouvent: mais le vulgaire qui n'eft point accoutumé à cette efpèce d'algèbre, qui ne fçait point réalifer fon papier & effectuer les calculs, en fubftituant aux fignes les chofes qu'ils repréfentent; qui ne voit pas les individus dans les efpèces; les efpèces, dans les genres; encore moins, des

pièces d'or, dans du papier; ce vulgaire grossier & macédonien sentira plutôt la proposition générale dans le cas particulier, que celui-ci, dans la proposition : il attachera plutôt un faisceau de faits analogues à un des faits frappants qui en sont partie, qu'à des formules dont la réduction & la décomposition demande une habitude qu'il n'a pas contractée; d'autant plus que cette réduction est opérée par la raison, faculté froide, inactive & inféconde; au lieu qu'un fait actuellement très-intéressant remue son cœur, ébranle son imagination & donne à sa tête, cette chaleur & cette activité, sans laquelle il ne peut se représenter vivement ce qu'on lui dit & l'étendre par l'analogie, c'est-à-dire, se représenter rapidement tous les faits analogues au fait principal.

3. Par exemple, si je voulois faire entendre que la nécessité rend souple & libéral, je ne le montrerois pas si bien par cette proposition générale, qu'à l'aide de cette particulière : la Noblesse & le Clergé nous accordent généreusement ce qu'ils ne peuvent plus retenir.

III. Une image bien juste, dans le style Poëtique, oratoire, ou philosophique, est toujours un cas particulier contenu dans la proposition générale qu'il est destiné à éclaircir ou à établir, ou un fait analogue à ceux auxquels on l'accolle : la plupart

du tems, ce n'eſt qu'un fait dans lequel les phénomènes ou leurs cauſes ſe manifeſtent plus ſenſiblement; ſoit, parce que ce fait eſt d'un genre qui intéreſſe vivement; ſoit, parce que le phénomène eſt à ſon maximum : c'eſt donc une véritable transformation ou particulariſation de la propoſition générale, où, la qualité, le mouvement qui ſert d'attribut, reſtant le même, quant au fond, le ſujet change, ou ſeul, ou avec les circonſtances qui modifient l'attribut; où l'on énonce la qualité & le mouvement qui ſert d'attribut, d'un ſujet particulier, dans un tems, dans un lieu, & pour tout dire, dans des circonſtances déterminées.

2. Quelquefois l'image n'eſt que la transformation d'une propoſition particulière en une autre qu'on lui ſubſtitue; parce que le fait que la dernière énoncee eſt plus connu, plus marqué, plus intéreſſant, plus actuel, que celui de la première, & par conſéquent, montre mieux la propoſition générale dont il fait partie.

3. Ainſi, 1°. à cet égard, le ſtyle le plus agréable eſt auſſi le plus inſtructif & le meilleur : dans l'art d'écrire & de parler, comme dans tout autre, l'agréable eſt le ſigne naturel de l'utile; & le beau, celui du bon; fort ſouvent un plaiſir n'eſt que l'abſence ou la diminution d'une peine.

2°. Les Poëtes, les Orateurs & les Philoſophes ne doivent point craindre de manquer d'images &

d'expressions neuves : rien n'a été dit, qui ne puisse l'être encore mieux ; ou autrement, ce qui est toujours utile, parce que tout s'use, les belles expressions, comme tout le reste, & que l'homme ne peut se passer de variété. Une proposition générale n'est qu'un faisceau de propositions particulières qui ne sont elles-mêmes que des faisceaux de propositions singulières, dans chacune desquelles l'attribut commun est affirmé d'un individu, être ou mode, comme il l'est dans la proposition générale, de tous les individus compris dans la classe & désignés par le terme générique qui est le sujet de cette dernière proposition : cette proposition générale peut donc avoir, lorsqu'on la décompose & la résout en ses propositions élémentaires pour la spécifier, autant de formes que le sujet de cette proposition comprend & désigne d'individus dont on peut affirmer l'attribut commun : ainsi, quand on connoît déjà toutes les formes particulières d'une proposition générale, comme chaque jour découvre des sujets nouveaux dont l'attribut peut encore être affirmé, chaque jour enfante des idées, des images, des expressions nouvelles : mais nous avons dit & montré cent fois que les mouvemens & les tendances, les actions & les passions, étoient communes à tous les êtres : on peut donc, à certains égards, comparer tout, à tout ; affirmer tout, de tout, quoiqu'à des dégrés dif-

férens: chaque propoſition peut donc avoir autant de formes différentes, qu'on peut concevoir d'êtres, préſens, paſſés, futurs, réels ou imaginaires, mais poſſibles: or, ce que nous venons de dire du ſujet de la propoſition doit être dit de l'attribut, s'il eſt général; car il eſt clair qu'un ſujet étant donné & reſtant le même, on pourroit affirmer de lui toutes les manières d'être particulières, compriſes dans la manière d'être générale exprimée par l'attribut.

4. En un mot, toutes les parties de l'univers & le tout changeant continuellement de face, les forces qui le meuvent & la matière, quant à ſa ſubſtance, reſtant les mêmes, tout doit être ſenti, conçu & exprimé d'une manière différente, d'un inſtant à l'autre: chaque année, chaque jour, chaque minute enfante ſes phénomènes, ſes idées, ſes images, ſes expreſſions: il n'eſt point de famine *verbale* à craindre, pour le poëte & l'orateur: il y a plus, comme la crainte eſt de tous les ſentimens humains, le plus continu & le plus profond, les années *terribles*, comme celle-ci, où tous les fléaux ſemblent conſpirer, pour anéantir notre pauvre pays; ces années de terreur & de déſolation ſont les plus poëtiques & les plus oratoires; triſte & frivole compenſation pour tant de maux.

IV. Pour publier & populariſer une vérité, rien

de mieux que de lui donner une forme proverbiale : or, un proverbe n'eſt autre choſe que la traduction d'une propoſition générale & vague, en langue vulgaire & déterminée , par un homme d'eſprit, qui l'ayant ſaiſie, dans un cas particulier très-connu & très-frappant, la revêt d'une expreſſion familière & la fait entrer dans le tréſor commun : ce qui ſe fait en ſubſtituant, à la propoſition générale, un cas particulier connu de tout le monde, c'eſt-à-dire, en ſubſtituant, aux termes génériques qui ſont le ſujet & l'attribut de la propoſition générale, d'autres termes exprimant des choſes particulières & fort connues. Tant que les propoſitions conſervent leur vague généralité ; ou que les exemples ſont tirés de choſes particulières à certaines claſſes de la ſociété peu nombreuſes, la vérité roule inconnue dans la foule des erreurs, comme celui qui l'a conçue & exprimée, roule confondu dans la foule des hommes qui le méconnoiſſent ; mais, dès qu'un homme d'eſprit qui s'eſt mis au courant, la ſaiſit dans un ordre de choſes fort connu, il lui donne la forme nationale, l'introduit & la naturaliſe, juſqu'à ce qu'elle ſoit chaſſée & remplacée par une autre forme qui le ſera de même.

2. Le ſtyle ſera clair, ou obſcur, aimable, ou ennuyeux, noble ou trivial, grand ou meſquin, ſelon les claſſes d'où l'on tirera ſes exemples ; c'eſt-

à-dire, les actions & les passions particulières, ainsi que les sujets dont on les affirme : si l'on puise dans l'ordre de choses propre aux classes inférieures, telles que le cultivateur, l'artisan, le marchand, en un mot, dans les seules sources vraiment utiles, le style sera trivial & bas; attendu qu'ils ne peuvent nuire en grand, & ne sont qu'utiles : il sera noble, si l'on puise aux sources moyennes; comme l'Histoire, les Arts Libéraux, les professions réputées nobles & les occupations des Grands; la puissance ennoblit tout : il sera élevé, si l'on puise dans la vie des héros, dans le grand attelier de la nature, dans les Sciences qui s'occupent des objets les plus grands physiquement; tels que l'Histoire Naturelle & l'Astronomie; enfin, dans les genres qui intéressent l'espèce entière, comme la Religion, la Législation, &c.

3. Pour être clair, dans un auditoire particulier, il faut d'abord tâcher de connoître le répertoire & le dictionnaire de ses auditeurs; &, comme tout se ressemble, puiser les exemples, les figures, les mouvemens, les termes, dans l'ordre de choses qu'ils connoissent, aiment & estiment le plus.

4. Des exemples vivans, jeunes & femelles, feront aimer les règles & les préceptes : suivant notre principe, on transporte au signe l'amabilité de la chose représentée : le lecteur heureux & satisfait,

quand on a sçu réveiller en lui les sentimens les plus chers à son cœur, confond tout, dans les transports de sa reconnoissance; il trouve aimable & le fond & le style & l'écrivain; un homme heureux est aisé à contenter.

5. Les images, les tableaux & les mouvemens tirés des rapports & des combinaisons de la famille, sont les plus agréables & les plus instructifs; nous marchons continuellement sur ces exemples, ou ils marchent sur nous: les préceptes sont, en quelque sorte, vivans autour de nous & se montrent à chaque instant; dans une assemblée nombreuse, ils intéressent tous les membres; & la source de ces exemples est intarissable. J'avois composé une logique sur ce plan; j'y faisois voir les conséquences pratiques & journalières des maximes, vraies ou fausses, bonnes ou mauvaises, que l'usage a consacrées; j'en montrois les causes & les effets, dans l'individu, dans la famille, & même, dans l'ordre, civil & politique; non, en marchant par préceptes & exemples, comme dans celui-ci, mais en personnifiant tous les sophismes & les bons raisonnemens, en donnant un être aux mots même, qui ont une grande action dans la société, qui frappent dans le physique; & renvoyant les résultats généraux & les formes didactiques, dans une table un peu étendue dont je faisois répondre les

articles aux faits servant d'exemples ou de preuves: je réunissois, par ce moyen, plusieurs avantages; vérité, utilité, clarté, agrément, mémoire, application facile. Cet ouvrage achevé seroit important, d'autant plus qu'il pourroit être en même tems très-profond & à la portée de toutes les classes: ce seroit une sorte de *catéchisme de raison*, qui seroit pendant avec le catéchisme de foi, & le balanceroit, d'après nos principes: si nous devons le bonheur d'un instant, d'un lieu, d'un homme, aux Arts enfans de l'imagination, qui n'ont ordirement pour objet que le plaisir actuel, nous devrons le bonheur général & permanent, à la somme des comparaisons & des déterminations, des sentimens qui composent la manière d'être de chaque homme & de chaque société, à une bonne Logique *effectuée*, *réalisée*.

V. Les propositions très-particulières ont l'avantage d'être très-intelligibles & très-intéressantes pour ceux qu'elles regardent directement; mais souvent elles sont inintelligibles & peu intéressantes pour tous les autres, & elles ont, par cette raison, quelque chose d'étroit & de mesquin.

2. Au contraire, les propositions générales, qui ont plus de grandeur & de pompe, ont le défaut d'être obscures, vagues, inintelligibles, pour le plus grand nombre.

3. Les meilleures propositions sont donc celles

qui, pour éviter le double inconvénient & réunir le double avantage, ont à la fois, une forme générale & une forme particulière; soit qu'on se serve d'un cas particulier frappant qui indique la proposition générale; soit qu'on détache les exemples de cette proposition & qu'on les place avant ou après; soit enfin qu'on ne fasse du tout qu'une seule phrase en fondant le précepte dans l'exemple; ou l'exemple dans le précepte, comme nous le faisons assez fréquemment.

4. Souvent une seule expression, une métaphore, une allusion, un mot emprunté des êtres actuels, produit le double effet: il frappe à la fois, dans le présent & dans l'avenir: à l'aide de ce véhicule, un philosophe peut distribuer des vérités utiles à ses contemporains, tout en allant à la postérité.

§. V.

Du sublime & du ridicule.

La nature accouple sans cesse & adosse les tendances & les mouvemens contraires, pour établir ou maintenir l'équilibre, en vertu de cette loi qui est le sujet de notre *Balance;* le sublime & le ridicule en sont un exemple, un cas particulier: ces deux genres se touchent dans l'homme: ils naissent, en quelque manière, l'un de l'autre, & se

ſervent mutuellement de point d'appui & de repos : les mêmes hommes les produiſent ordinairement tous deux alternativement, quand ils ne vivent que d'eux-mêmes ; & le cœur de l'homme, après s'être raſſaſié de l'un, ſemble n'avoir plus de goût que pour l'autre ; tant l'être humain eſt tiſſu d'oppoſitions, & bigarré de contraires : nous rendrons ici les deux genres contigus, comme ils le ſont dans la nature.

I. Je ne définirai point le ſublime ; la ſignification de ce mot eſt indiquée par ſon étymologie : j'aime mieux en diſtinguer les eſpèces & les caractériſer par des exemples.

Comme il y a trois principaux genres de diſcours répondans à ces trois manières d'être de l'homme ; *ſenſations*, *ſentimens & penſée*, en prenant ce dernier mot dans le ſens populaire ; ſçavoir, 1°. *le deſcriptif*, dans lequel je crois devoir comprendre le *narratif ;* parce qu'ils ne ſont que deux *eſpèces* du même *genre ;* avec cette différence, que le narratif décrit les êtres en mouvement, actif ou paſſif, & avec moins de détail ; & que le deſcriptif, proprement dit, repréſente les objets en repos & circonſtancie beaucoup ; 2°. le pathétique ; 3°. le didactique ; il y a auſſi trois genres de ſublime répondant à ces trois genres de diſcours.

Ainſi, le premier a pour ſujet, les faits, les

mouvemens, les êtres, les phénomènes réels & les images qui en sont, ou la copie fidèle, ou de nouveaux assemblages : le second roule sur les sentimens qui, tournés en habitude, prennent le nom de *passions*; & le troisième est fondé sur les raisons; c'est-à-dire, sur l'enchaînement des phénomènes, les analogies & les différences, les rapports de moyens à but.

Nous aurons donc; le sublime d'images en repos, ou en mouvement; le sublime de sentiment; & le sublime de pensée, qui n'existe pas pour tous les hommes.

Le premier genre de sublime suppose de la grandeur dans les êtres, dans le tems & le lieu; une quantité extraordinaire dans la vîtesse, & même dans la lenteur du mouvement, rapportée à quelque être intelligent pour qui le grand est petit : je donnerois pour exemple du sublime descriptif, le début de la profession de foi du vicaire Savoyard ; pour exemple du style narratif exprimant la vîtesse, ce passage de Moïse ; *dixit & omnia facta sunt :* & cet autre, tiré de la traduction de la Jérusalem délivrée, par M. Le Brun : « l'Ange Raphaël, envoyé par le Très-haut, parut à côté du Soleil & plus brillant que cet astre ; puis, il s'abattit sur les plaines de Tortose, & s'arrêtant devant Godefroi, il lui dit : l'Eternel..... il dit ; & il est déjà dans le Ciel » ; de même, la rapidité des conquêtes

d'Alexandre & la fulminante activité de Jules-César, comparée à cette lente & opiniâtre énergie de la nature qni prodigue les siècles pour former un grain de sable, nous fournira quelque expression sublime; pourvu que le contraste ne soit pas attendu, comme ici.

Le second genre de sublime a pour base, ou une énergie ou une absence de sentiment, qui passe la portée de l'homme; car, il est également sublime d'être remué par un sentiment noble & généreux, lorsque les autres hommes, livrés à l'intérêt personnel, ne le sont que médiocrement; ou de rester calme dans les occasions où tous seroient dominés par quelque sentiment bas, & même, par quelque sentiment noble, mais déplacé: ainsi, on peut distinguer le sublime tranquille & le sublime passionné.

Je donnerois, pour exemple du premier, ces deux mots que Voltaire place dans la bouche de Mahomet, en réponse à la peinture exagérée du danger le plus pressant: « Mahomet, tout est découvert; Seïde détrompé, a détrompé le peuple: tous demandent ta tête; les portes sont enfoncées; les voilà sur mes pas — *Que crains-tu?*

Le sublime passionné se divise en autant d'espèces qu'il y a de passions susceptibles de grandeur: tenons-nous-en aux quatre passions fondamentales.

Une amante délaissée écrivoit au lâche qui venoit de l'abandonner : *ingrat.... je t'avois donné mon éternité......* quel don ! voilà le sublime de l'amour.

Ce vers de Mithridate : *& mes derniers regards ont vu fuir les Romains*, nous donne une idée du sublime de la haine ; quoique l'expression soit vicieuse ; car, des regards ne voyent pas.

Alexandre, près de passer en Asie, distribue tout son domaine à ses capitaines...... *& toi, seigneur, que te réserves-tu*, lui dit Perdiccas ? *l'Espérance* ; ce mot est sublime : cependant, si nous considérons la distance politique qui sépare un gardeur de pourceaux, d'un souverain pontife, nous trouverons ce mot de Sixte V. ; *je vais être pape*, supérieur à celui d'Alexandre ; quoique le physique & le sens du mot *pape*, déparent un peu l'expression.

Ce passage de Virgile, où Enée est représenté fuyant avec ses dieux & sa famille, & que j'ai cité dans la Balance, seroit un exemple du sublime de la crainte.

Le troisième genre, qui est le didactique, consiste dans une idée générale & lumineuse, revêtue d'une forme simple & décorée de cette majestueuse simplicité qui peint l'aisance & la facilité des hommes accoutumés, à sentir, à penser, à dire, & à faire de grandes choses ; idée qui indique, en même

tems, un grand nombre d'idées particulières à l'homme ; mais intereſſantes pour tous les tems & tous les lieux : une pareille propoſition ſemble une montagne qui ſe perd dans les nues ; d'où le contemplatif découvre des régions immenſes ; d'où il voit les objets les plus élevés s'écraſer & ramper ſous ſes pieds.

Mais, comment arriver au ſublime, comment l'enfanter ? ici les règles ſont en défaut : on ne *fait* pas du ſublime ; on ne peut que *l'exprimer*, le *produire :* comme toute génération phyſique n'eſt, en quelque ſorte, qu'un extrait de l'être générateur, la production du ſublime ſuppoſe que notre être, que notre cœur en eſt tout pénétré ; ou du moins que notre cerveau en eſt imbibé ; car, au défaut d'une grandeur réelle & permanente, on peut ſuppléer par une grandeur hypothétique & paſſagère, qu'on ſe donne *à certaines heures*, pour ſe délaſſer d'être petit, phyſiquement ou politiquement : on a dû remarquer, dans les exemples cités, que le ſublime eſt, moins dans les mots & dans les tournures même, que dans le ſens des expreſſions ; & ce ſens a ſa ſource dans le caractère ou le génie du perſonnage qui parle, ou de ceux qu'il met en action.

Ne voir mentalement que les plus grands hommes dans tous les genres ; ſe repaître ſans ceſſe des plus belles ſcènes du ſpectacle de la nature ; fuir

tout ce qui est bas, vil, mesquin; & même, ne le pas voir exister; qui contractera cette habitude; se naturalisera par dégrés dans la région du sublime: un style simple & naïf, une certaine aisance dans la démarche, après le vol le plus hardi, prouvera qu'il n'eût pas besoin d'effort pour s'y élever, & qu'en y séjournant, il étoit, en quelque sorte, chez lui.

Une chose qu'on n'a pas assez observée, c'est que le sublime est rarement réalisé par celui qui l'a conçu: les uns en *disent*, & les autres en *font*: la pensée d'un poëte passe dans le cœur d'un ambitieux, placé sur le trône, ou auprès: celui-ci se l'assimile & s'enfle de cette grandeur étrangère: il médite: il part; & le globe est ravagé: le cerveau d'un poltron fait souvent des héros.

II. Quelques philosophes ont pensé que le ridicule est l'effet d'un contraste, entre la fin qu'un homme se propose, & l'effet inattendu des moyens qu'il employe: cela est vrai; mais cela ne suffit pas: voilà bien le *genre*; mais la différence *spécifique* nous manque; il faut encore que le but de cet homme suppose en lui quelque qualité méprisée; comme l'ignorance, la bêtise, la paillardise impuissante, l'hypocrisie, la laideur, la lâcheté, la maladresse, la pauvreté, &c. il faut de plus, que ce contraste n'excite pas chez le spectateur de sentiment trop

trop pénible : un faquin assez adroit pour traverser tout Paris, sans que sa parure ait souffert d'échec, qui, après cette grande expédition, voulant franchir un ruisseau sur la pointe du pied, tombe dedans, nous fait rire; mais, s'il se relève couvert de sang, le rire cesse : de même, si un homme très-uni, voulant aider un vieillard à passer ce ruisseau, y tomboit, nous ne ririons pas; ou du moins, nous ririons moins fort : des deux sources de ridicule, la mal-adresse, & la vanité, il n'en resteroit plus qu'une; la première.

Toutes les machines du ridicule se divisent en deux classes; dont l'une roule sur des différences, & l'autre sur des analogies : les différences sont, dans la *qualité*, ou dans la *quantité* : si vous faites contraster un homme avec les sentimens, les opinions, les goûts, les mœurs, les manières, le costume, la langue & les habitudes de la société à laquelle vous voulez le donner en spectacle, vous le rendrez ridicule aux yeux de cette société : il le sera encore, si, en lui supposant des qualités de même espèce que celles de cette société, vous les chargez en sa faveur seulement : car s'il suffit d'outrer une vertu, un sentiment, une pensée, un air, un ton, un geste, une expression, une action, une passion, quelconque, par l'excès ou le défaut, pour se rendre soi-même ridicule, il est clair qu'en chargeant verbalement les qualités d'un homme ou d'un

corps, préſent ou abſent & en les attribuant à des motifs mépriſés, on le rendra ridicule.

Remarquez que le dernier moyen eſt plus efficace que le premier : celui-ci, fondé ſur les très-grandes différences, ſur les différences *d'eſpèce* ou de *qualité*, rend plutôt ſingulier, extraordinaire, biſarre ; celui qui s'écarte beaucoup de l'uſage, ſort, en quelque façon, de la ſociété, de l'eſpèce d'hommes qui l'entoure ; il n'eſt plus comparable : mais celui qui, cherchant viſiblement l'uſage, le manque en l'outrant, eſt ſouverainement ridicule.

Le ridicule *d'analogie* conſiſte à profiter d'une légère reſſemblance, pour aſſimiler entièrement l'homme à qui l'on en veut, à une claſſe d'animaux, d'hommes, de choſes mépriſées de la ſociété devant laquelle on le traduit : telles ſeroient ces expreſſions qui pourroient faire alluſion & proverbe : l'âne, à qui on ôte toute ſa charge, eſt ſujet à ruer : le chien flatte ce qu'il craint & mord ce qu'il mépriſe, &c.

On voit que les difformités, phyſiques, ou morales, les diſconvenances, les diſſonances, ſont la baſe du ridicule : ceux qui ſont métier de le créer & de le ſemer, ont donc un penchant & une habitude à chercher le pire côté des choſes ; à voir des taches dans tout ce qui eſt net, ou ne l'eſt pas : cette diſpoſition vient ordinairement d'une vanité qui veut s'élever ſur les ruines de la réputa-

tion d'autrui ; ou d'un cœur malade qui met des tâches dans l'œil & en fait voir par-tout : elle vient donc de foiblesse & de méchanceté : aussi la nature a-t-elle marqué le rire malicieux, propre au ridicule, par une grimace dont la répétition enlaidit beaucoup, & noté ainsi les coupables ; comme pour opposer ce signe au léger sourire de la bienveillance, qu'on peut appeller, le rire de la vertu, qui embellit tant une belle personne & lui donne quelque chose de radieux & de céleste.

Manions donc rarement cette arme des méchans : que le ridicule soit une sorte de poignard moral réservé contre la tyrannie, naturelle, domestique, civile, politique & littéraire.

ARTICLE SECOND.

Du style de mots.

On peut considérer, dans les mots, leur origine ou étymologie ; leur existence, leur manière d'être & leurs fonctions, grammaticales ; la classe d'hommes qui les employe le plus souvent ; l'imitation ; & la prononciation : nous ne les envisagerons ici que sous ces deux derniers rapports & principalement sous le pénultième.

Les mots imitatifs le peuvent être, de différentes manières & à différentes mesures.

1°. Un son articulé peut avoir une analogie exacte & complète avec la chose représentée; ce qui arrive lorsqu'il ressemble parfaitement au son de la chose qu'il est destiné à rappeller, & qu'il s'agit précisément, & toujours, de ce son, dans la chose désignée: telle est la première syllabe du mot *sifflet*; le son de la première consonne de cette syllabe ressemble à celui de l'instrument désigné par ce mot; & dans l'usage de cet instrument consacré à faire du bruit, il s'agit toujours de ce bruit.

2°. Le son articulé peut désigner une chose dont le bruit ressemble à ce son; de manière que ce bruit soit nécessairement ou ordinairement entendu, quand nous faisons usage de la chose désignée, ou qu'elle se présente à nous; quoiqu'il ne s'agisse pas précisément de ce son: par exemple, dans ce mot, *marteau*, le son de la dernière syllabe a beaucoup d'analogie avec le bruit qui naît du choc de l'instrument désigné par ce mot: ce bruit est nécessairement entendu dans l'usage de cet outil qui sert à frapper: mais, dans cet usage, il n'est pas question de ce bruit: l'exactitude de l'imitation vient ici de ce que le son du *t*, dans *marteau*, est l'effet du choc de la langue contre le palais & les dents, comme le bruit du marteau, est l'effet du choc de ce marteau contre un autre corps: c'est un son,

né d'un choc & représentant un corps qui sert à choquer ; l'imitation est, comme l'on voit, d'un dégré, moins parfaite que la précédente : il y a, de plus, cette différence, entre le signe & la chose signifiée, que le bruit d'un marteau naissant du choc d'un corps dur contre un autre corps dur, est plus sec, plus dur, plus retentissant, que celui du *t* de *marteau*, lequel résulte du choc de la langue, corps mol, contre deux corps, l'un dur, l'autre mol, sçavoir le palais & les dents.

3°. Le son grammatical peut représenter un son naturel ou artificiel, & lui ressembler parfaitement ; de manière qu'il s'agisse *actuellement* de ce son ; mais qu'il ne soit pas nécessairement entendu, dans l'usage, ou en présence, de la chose à laquelle ce son appartient : par exemple, ces mots, *japper*, *miauler*, *hennir*, *mugir*, *roucouler*, retracent assez exactement les cris respectifs du chien, du chat, du cheval, du bœuf & du pigeon ; mais ces animaux ne servent pas uniquement à crier, & ne crient pas toujours, quand on s'en sert ; c'est le troisième dégré d'imitation.

N. B. Avant l'invention des lettres, il a dû exister & il a existé, en effet, des signes *visuels*, d'abord, purement imitatifs ; puis, en partie imitatifs, & en partie conventionnels, dont on pouvoit dire ce que nous disons des sons articulés représentés par les lettres.

4°. Quoique les sons articulés ne répondent pas

toujours exactement à ceux des corps représentés par ces sons, cependant, si les premiers sont entr'eux, dans leur échelle, ce que sont entr'eux, dans la leur, les sons qu'on veut rappeller, il y aura encore imitation; c'est ainsi qu'on imite dans la Musique le bruit du tonnerre, sans prétendre le copier exactement; ce qui seroit impossible; car toute l'échelle musicale est plus douce que toute l'échelle des bruits naturels : & le bruit qu'on nous donne pour représenter celui du tonnerre, est *tonnerre*, par rapport aux autres sons musicaux : cest à-peu-près ainsi qu'il faut imiter, dans la Poësie, dont l'échelle est moyenne, entre les deux : la Musique est une langue très-douce & très-retentissante, à cause de l'élasticité de la matière des instrumens, de la grandeur des cavités & de l'exactitude avec laquelle elles sont fermées : vient ensuite la Langue poëtique; puis, la Langue ordinaire; enfin, les bruits, naturels ou artificiels : le ton & la force des sons restant les mêmes, leur impression méchanique sur le corps, & les sentimens qui en résultent, vont en diminuant d'intensité, de la première de ces Langues à la dernière, comme la durée du frémissement, des vibrations qui en sont la cause : cette analyse s'applique au mot *jaillir* & autres semblables,

5°. Quoiqu'on se prive de ce dernier dégré d'analogie, & que les sensations désignées par les

mots ne soient pas des sons, il peut encore y avoir, entre les sons articulés & les sensations qu'ils représentent, des analogies d'une autre espèce; sçavoir, celles qui dérivent des qualités communes à plusieurs sens ou à tous, comme celles de la matière & du mouvement, auxquelles toutes se réduisent; telles que la lenteur & la vîtesse, la force & la foiblesse, la roideur & la souplesse, la dureté & la mollesse, la rudesse & le poli, la facilité & la difficulté, la constance & la mobilité, le calme & l'agitation, l'étendue, la grandeur en général, l'égalité & l'inégalité, la proportion, la figure, la situation, la distance, la combinaison, l'arrangement, &c...., en effet, quoique les sensations & les manières d'êtres désignées par les sons articulés, & ces sons ou tous autres signes, n'appartiennent pas aux mêmes organes du corps humain, cependant, comme, dans les deux cas, c'est toujours de la matière, frappée, frottée, touchée, de telle manière, avec telle force, tel nombre de fois, avec telles circonstances; & les organes, quoique différens & susceptibles d'impressions diverses, pouvant être touchés par leurs objets respectifs, d'une manière analogue & avec des forces comparables, les impressions seront comparables jusqu'à un certain point; ainsi, les variations des mouvemens de la langue, & celles des sons,

qui en résultent, pourront représenter toutes les variations des phénomènes naturels en les imitant.

C'est ainsi qu'un style monosyllabique, soit qu'on prononce, ou qu'on lise des yeux, est comparable au pavé de Lyon, qui est tout composé de petits cailloux aigus, à une étoffe mouchetée, à un ouvrage de mosaïque: dans ces différens cas, l'oreille, l'œil, le pied & les autres organes sont frappés en un grand nombre de petits points: dans le tems des dernières barricades, un Commissaire de quartier, impatienté de ce qu'on tardoit trop à tendre la chaîne, cria aux ouvriers; *qu'attend-on donc tant, que ne la tend-on donc tôt?* le mouvement & le bruit d'un pareil style ressemblent au mouvement & au bruit d'une charrette qui roule avec rapidité dans les rues d'une ville: on peut le qualifier de *pavé*, de *raboteux*, de *cahotant*.

69. De même, on peut exprimer la vîtesse ou la lenteur, la facilité ou la difficulté, par l'accumulation de syllabes, brèves ou longues, faciles ou difficiles à prononcer; le passage du mouvement vif au mouvement lent, par le passage, des syllabes brèves & coulantes, aux syllabes longues & rudes; & au contraire; enfin, l'on peut représenter tous les mouvemens possibles, musicaux ou naturels, composés de petites percussions dans les corps & dans les organes des sens, de différente force, de différentes

durée, se succédant avec plus ou moins de vîtesse, & de facilité, combinées, une à une, deux à deux, trois à trois, & arrangées de différentes manières; on peut, dis-je, les représenter par des assemblages de syllabes, longues ou brèves, combinées d'une manière analogue, rangées dans un ordre semblable, &c.

Par exemple, dans ce vers de Virgile: *quadrupedante putrem sonitu quatit ungula campum*, on retrouve à la fois le galop du cheval & le mouvement appellé *six-huit*, en musique; lesquels ne sont que des grouppes de percussions assemblées, trois à trois, égales ou inégales.

N. B. Tout écrivain qui, en passant, d'un mouvement du cœur & de l'esprit, à un autre mouvement, ne change pas le mouvement & le méchanisme du style, par la combinaison & l'arrangement des syllabes, manque une convenance que le goût regrettera toujours; or, ce mouvement est donné par celui de la voix, des yeux, du geste, & en général, par tous ceux qui produisent ou accompagnent les passions dont il s'agit: il suffiroit d'être affecté soi-même de la passion qu'on veut exprimer, pour saisir ce mouvement: mais il faut aussi l'étudier chez les femmes & les enfans, afin de pouvoir, au besoin, exciter cette passion, sans qu'elle nous maîtrise.

7°, On imite l'étendue, les dimensions des ob-

jets, en assemblant des mots, longs ou courts, composés de spondées ou de dactyles. Nous trouvons, à la fois, une imitation de la lenteur du mouvement & d'une grande étendue, dans l'expression suivante : le monarque de l'Océan, tranquillement assis sur son char, promène lentement ses regards sur toute l'étendue de son vaste empire; & celle de la vîtesse réunie à la petitesse, dans celle-ci : elle avoit une tête mobile, un caractère précipité, une langue volubile, un subtil & petit esprit.

8°. On imite la proportion des corps naturels en donnant aux composés de mots, des proportions semblables : des mots égaux, placés de suite, donneront l'idée de l'égalité; & des mots très inégaux, celle de l'inégalité; par exemple, un ou deux petits mots brefs, placés après des mots fort longs & composés de syllabes longues, exprimeront très-bien une chose fort petite anoncée à grand bruit & qui s'est fait attendre; comme dans ce vers : *Parturient montes nascetur ridiculus mus*, où l'idée est rendue par le physique des mots. Dans notre langue, les animaux fort petits sont presque tous désignés par des monosyllabes; puce, pou, mite, rat, loir, taupe, &c.

9°. On peut imiter la figure en assemblant des syllabes, qui, par leur succession, forment des bruits & des mouvemens semblables à ceux des

corps qui décrivent en frottant des surfaces de figures semblables à celles qu'on veut imiter : l'idée de ces bruits étant liée par l'habitude à l'idée des figures qui les occasionnent, la première rappellera la dernière.

10°. On pourra imiter la situation par une alternative de mots sourds & de mots éclatans ; de mots dont le son est aigu & de mots dont le son est grave ; de syllabes muettes & vagues, & de syllabes fermées & déterminées, ce qui dépend de leurs voyelles ; or, comme la figure d'un tout est le résultat de la situation respective de toutes ses parties, on l'imitera par le même moyen ; mais principalement, une ligne sinueuse, ou en zig-zag, verticale, horisontale, ou oblique ; laquelle oblige à marcher ou à regarder alternativement, de haut en bas, de droite à gauche, d'avant en arrière & en sens contraire ; comme dans ce vers de Racine : *sa croupe se recourbe en replis tortueux*. En un mot, comme le mouvement d'un corps dépend de la figure de la surface qu'il décrit & qui le porte, quand le mouvement de la parole est semblable à celui de ce corps, il rappelle la figure de la surface que ce corps décrivoit par ce mouvement.

11°. On imitera la symétrie & le contraste de figure & de position, par la symétrie & le contraste dans l'assemblage des mots ; si l'on coupe les phrases, de manière que leurs parties, assemblées deux

à deux, soient à peu près égales & semblables, on fera naître l'idée de symétrie; si on les assemble de la même manière, les portions étant égales, mais, en opposant le son & les autres qualités des mots, on peindra l'opposition des objets : que si, les parties marchant toujours deux à deux, l'ordre des mots, dans la seconde phrase de chaque couple, est contraire à celui qu'on a suivi, dans la première, on donnera l'idée d'un renversement de position.

Si l'on nous chargeoit de faire de pareils assemblages, avec des cailloux de différente grosseur & de différente couleur, nous ne serions point embarrassés : les mots sont ces cailloux, en substituant seulement les sons aux couleurs.

12°. On imitera la distance des objets, en plaçant, entre les mots qui désignent ces objets, des mots longs ou courts, pour imiter les grandes ou les petites dimensions, selon que cette distance est grande ou petite.

13°. Les *o*, brefs ou longs, donnent une idée de volume, de grosseur, de convexité, comme dans ces mots : *gros*, *énorme* ; *somme*, *globe*, *rond*, *pomme*, &c. des *o* longs suivis d'*e* muets, font naître l'idée de concavité ; comme dans cette phrase : long-tems suspendu sur l'abyme, il se raccroche aux buissons rampans sur un rocher en saillie ; déjà il posoit le pied sur un terrein plus sûr ; une branche casse : il tombe : un corps qui tombe dans

un creux fait un bruit ſourd & prolongé ſemblable au ſon de ce dernier mot : ce ſon qui eſt l'effet rappelle naturellement la concavité qui eſt la cauſe occaſionnelle.

14°. L'*a* long fait naître l'idée d'éclats, de fracas ; parce que cette lettre eſt, elle même, bruyante & éclatante ; ſuivie d'un *e* muet elle exprime très-bien la grandeur & ſur-tout celle d'une ouverture.

15°. L'*i* bref peint naturellement les objets fort petits ; comme dans ces mots : joli, petit, colibri : ce ſon a peu de volume ; il eſt produit par une très-petite partie de l'organe de la parole : l'inſtinct qui nous guidoit, nous a portés à imiter ; le grand, par le grand ; & le petit, par le petit, &c.

16°. L'*s* douce qui ſe prononce comme un *z*, étant placée, entre une voyelle ou une diphtongue, longue, & un *e* muet, réveille des idées de ſuſpenſion, de repos, de mouvemens qui ſe rallentiſſent par dégrés : *les vents s'appaiſent : l'homme ſe tranquilliſe : ici repoſe, qui ne repoſa jamais :* en effet, dans la prononciation de ces mots, le mouvement de la voix ſe rallentit, & le ſon s'éteint inſenſiblement : l'organe, toujours guidé par l'inſtinct, imite, autant qu'il lui eſt poſſible, les phénomènes qu'il déſigne & que nous voulons rappeller ou faire connoître.

Les élémens de l'imitation verbale une fois dé-

terminés, reste à les recombiner, pour imiter la nature : l'imitation sera d'autant plus exacte & plus complète, qu'on aura mieux choisi ces moyens élémentaires, & qu'on les aura combinés en plus grand nombre : par exemple, si nous combinons l'imitation, qui résulte de l'analogie des sons & des mouvemens élémentaires, avec celle qui résulte, de l'analogie dans la combinaison & l'ordre de succession de ces sons & de ces mouvemens, le style peindra les phénomènes ; sur-tout si les sons imitatifs désignent des sons & des mouvemens naturels : on trouve ces qualités dans la phrase suivante : *cette basse imposante qui gronde dans la profondeur des cieux* : le son de l'*o* qui règne partout est fort analogue au bruit sourd du tonnerre ; le mot, *imposante*, retrace le commencement du coup, où le son encore foible, se prolonge : le son de *gronde* ressemble à celui d'un corps qui frotte sur un terrein creux : & *profondeur des cieux*, rappelle le roulement & les cahots du tonnerre, qui se terminent par les éclats au moment où il tombe.

Que si je voulois proposer, en me résumant, le problême total dont je viens de donner le développement, je l'énoncerois à-peu-près ainsi : imiter, par le méchanisme & les mouvemens du style, le méchanisme & les mouvemens de l'univers, réel ou chimérique : assimiler les mots aux êtres, réels ou imaginaires, en tout ce qu'ils peuvent

avoir de commun : en un mot, repréſenter, dans ce tout artificiel compoſé de mots compoſés eux-mêmes de ſons vocaux, articulés, ou mixtes, auquel on donne le nom de *ſtyle*, par les qualités & les dégrés de qualités de ces élémens *verbaux*; par l'eſpèce & les circonſtances de leurs mouvemens, enfin, par la combinaiſon & l'arrangement de ces élémens & de leurs mouvemens, répétés ou non; repréſenter, dis-je, par le méchaniſme & les mouvemens de ce tout artificiel, ces touts, homogènes ou hétérogènes, mûs ou arrêtés, ſenſiblement conſtans ou changeans, lentement ou promptement mobiles & variables, dont l'enſemble compoſe ce tout *obſervé* que nous appellons l'*univers*, ou cet autre tout, poſſible, ou impoſſible, qu'enfante chaque imagination.

Mais la repréſentation ne peut être exacte, ſi l'on n'imagine ce qu'on n'a jamais vu, ou ce qu'on ne voit plus, auſſi fortement & auſſi nettement que ſi on le voyoit; & ſi les organes n'ont aſſéz de ſoupleſſe, pour effectuer l'imitation des objets, que la mémoire s'eſt retracés, ou que l'imagination a conçus.

On commencera donc par imaginer fortement les corps, les mouvemens, avec toutes leurs qualités, les dégrés de ces qualités, leurs circonſtances, leurs combinaiſons & leurs arrangemens : on les imaginera, ſans penſer d'abord aux ſignes,

figurés ou sonores, qui ne feroient qu'obscurcir & tacher ce tableau; de plus, pour rallentir, fortifier, & nettoyer de mots l'imagination, on exercera provisionnellement cette faculté, par une méditation sur quelque théorême de Géométrie fort difficile, dont on se représentera toutes les lignes & les figures; ou sur une machine très-compliquée.

L'original bien saisi, pour se rendre capable d'imitation, *singe verbal*, on se rappellera & on réunira ce que nous avons dit dans le chapitre de l'imagination & dans celui de l'imitation: par le rapprochement de ces idées, l'on reconnoîtra que ces deux facultés ne sont, à proprement parler, que deux *espèces* du même *genre*, que deux formes de la même faculté dépendante d'une certaine souplesse, dans la matière du cerveau, accompagnée de chaleur.

Il faudra donc, pour se rendre à la fois capable d'imaginer vivement & d'imiter exactement, s'efféminer un peu, rendre sa matière molle & souple, & en même tems, chaude, par les moyens que j'ai indiqués tant de fois; soit dans la table des époques; soit ailleurs: ce régime humectant & échauffant nous donnera le besoin, le désir, & le pouvoir d'imiter: & l'instinct nous fera faire de petits efforts imperceptibles, pour peindre, par les signes, ce que nous avons *observé* ou *imaginé* clairement & distinctement; nous verrons les mots imitatifs

tatifs accourir & se placer d'eux-mêmes, pour satisfaire le goût que ce régime nous aura donné.

Je le répète, de toutes les règles des arts, les plus sûres sont celles qui regardent le régime, parce qu'il produit les dispositions, les facultés, les talens & la volonté : le secret est de savoir *s'hommasser* & *s'efféminer* à son gré ; selon qu'on a besoin des facultés d'un sexe, ou de celles de l'autre.

Au reste, si l'harmonie imitative est dans le style un agrément, une perfection de plus, il ne faut pas prodiguer ce genre d'ornemens ; & lorsqu'on l'employe, le style doit être plus naturel que jamais ; afin que ces agrémens paroissent couler de source ; sans quoi l'on appercevra le puérile écrivain s'arrêtant dans sa course, pour chercher de pénibles futilités.

II. L'article de la prononciation est plus essentiel que celui de l'imitation ; & les préceptes qui regardent celle-ci doivent être subordonnés à ceux qui concernent la première : l'expérience nous apprend qu'un style nombreux, sonore, harmonieux, favorise les opérations intellectuelles, ainsi qu'une belle écriture ; qu'il est plus clair, & plus intéressant qu'un style rude, saccadé, boiteux : d'abord, le premier ne produit point de ces sensations désagréables qui arrêtent le lecteur, partagent son attention ou la détournent ; au lieu que, dans

le ſecond, on ſe heurte & l'on eſt forcé de s'arrêter à chaque pas, comme dans un chemin âpre & raboteux: 2°. le plaiſir que l'on goûte par l'organe de l'ouïe, adoucit la peine qu'éprouve celui de l'attention: le plaiſir rend plus gai, plus léger, plus actif, plus habile; il aſſouplit tous les organes, & celui de la penſée, comme les autres: il n'y a point de talent pour qui n'a pas de plaiſir: très-peu d'hommes ſentent; mais tous penſent, & ſi vous choquez d'abord l'homme ſentant, vous choquerez auſſi l'homme penſant; parce que ces deux hommes ne ſont qu'un ſeul & même individu: c'eſt un fort mauvais avant-propos que la laideur & la difformité: le beau eſt le véritable coſtume du bon; & l'agréable, la véritable préface de l'utile.

Un ſtyle harmonieux produit, dans l'ame de l'ignorant même, un ſentiment agréable, comme le *je ne ſçais quoi* de la phyſionomie; & quoi qu'il ne ſçache pas trouver la cauſe de ſes affections, l'effet n'en eſt pas moins réel: un payſan & ſurtout une payſanne ne cherchera pas à mettre de l'harmonie dans ſon diſcours, quand elle dit à ſa fille d'aller traire ſa vache, elle n'obligera pas non plus celle-ci à en mettre dans ſa réponſe, elles n'en ont que faire; elles ne ſont pas aſſez oiſives, pour avoir *activement* de l'oreille: mais ſi, préſentant à l'une ou à l'autre deux phraſes dont l'une coulante, ſonore, harmonieuſe; & l'autre, ſourde,

âpre, rude & heurtée, vous leur demandez laquelle leur paroît le plus agréable; elles diront, sans hésiter, que c'est la première; j'en ai fait l'essai.

En un mot, eût-on mis, dans son discours; vérité, utilité, justesse, clarté, ordre, précision, pureté, correction, intérêt, élégance, & même, le nombre & la cadence, si vous y laissez des mots qui tourmentent l'organe de l'orateur & l'oreille de l'auditeur, ce ne sera encore qu'un discours barbare: on peut juger par là des difficultés de l'art d'écrire, sur-tout en Métaphysique, où il n'y a point de synonimes.

CHAPITRE II.

De la distribution & des formes du discours.

POUR observer nous-mêmes les règles que nous allons prescrire & mettre de l'ordre dans ce chapitre où nous traitons de l'ordre, nous le diviserons en six articles: le premier contiendra la définition du moyen que nous allons considérer & l'indication de son véritable but: nous indiquerons, dans le second, la manière de distribuer un ouvrage didactique; & un procédé facile, pour remettre de l'ordre dans un porte-feuille confus: dans le troisième, nous ferons voir que la distri-

bution se perfectionne par dégrés, & nous montrerons le milieu qu'on doit garder, entre le trop petit & le trop grand nombre de divisions ; nous balancerons, dans le quatrième, les avantages & les inconvéniens des deux marches d'instruction opposées, & nous réfuterons un préjugé relatif au même sujet : dans le cinquième, nous indiquerons différentes formes qu'on peut donner au discours, sans altérer le fonds des sujets : le sixième enfin, contiendra quelques observations sur le sujet de ce chapitre.

ARTICLE PREMIER.

Définition : Indication du but.

LA distribution, ou disposition, en prenant ce mot dans le sens le plus étendu, comprend l'ordre & les divisions, c'est-à-dire, la manière de partager le discours & d'en ordonner les différentes parties.

On a coutume de distinguer ces trois choses ; l'invention, la disposition, & l'élocution, & de les traiter séparément : cette distinction est fondée ; mais il ue faut pas oublier & l'on auroit dû observer, que chacune de ces parties de l'art d'écrire & de parler, suppose & contient les deux autres ;

nouvelle application de ce principe : *il y a de tout dans tout.*

En effet, 1°., il n'y a point de bonne élocution, ſans une bonne diſpoſition de bonnes idées & de bons termes qui les déſignent : quand les idées ſont mal déterminées, l'expreſſion & l'ordre en ſouffrent toujours, de quelque vernis qu'on s'efforce de couvrir ce défaut.

2°. Point de bonne invention, *en philoſophie*, ſi les termes ne ſont bien choiſis & bien diſpoſés : ſouvent l'invention n'eſt qu'un choix de termes, de noms par leſquels on déſigne les claſſes, les genres, les eſpèces, & la manière de ranger les êtres dans ces claſſes, ſelon leurs qualités & la meſure de ces qualités : dès qu'on ſurcompoſe, on ne peut plus inventer qu'avec des mots repréſentant les êtres qu'on prend en maſſe ; & l'invention n'eſt plus qu'une ſorte de jeu d'Echecs, où les mots repréſentent les pièces ; les différens lieux où l'on peut placer ces mots, les caſes ; & le diſcours entier, l'Échiquier.

3°. Point d'ordre ſans invention & ſans élocution : car l'arrangement des parties du diſcours dépend du genre & de l'eſpèce des idées qui en ſont la matière ; c'eſt-à-dire, de leurs analogies & de leurs différences, ainſi que de la propriété des termes par leſquels on déſigne ces idées & leurs rapports, de la juſteſſe de la nomenclature.

Ce qui appuye encore les trois membres de notre assertion, c'est que nos meilleures inventions, celles qui ont lieu, lorsque le fonds & la langue d'un sujet nous sont bien familiers, se présentent & se produisent bien arrangées & bien disposées

La disposition du sujet ne seroit donc, tout au plus, que la manière de couper & d'arranger les grandes masses & les masses moyennes : mais, comme nous le verrons dans l'article suivant, l'ordre des grandes & des moyennes masses est fondé sur le même principe que l'ordre des petites; sçavoir, sur les analogies & les différences des êtres; avec cette première différence, que les termes qui désignent les grandes masses, doivent être plus généraux que ceux qui désignent les petites, & cela en proportion de la grandeur des masses: une autre différence, entre l'ordre de la phrase & l'ordre des masses plus grandes, c'est que celui-ci doit être rigoureux & didactique; au lieu que la perfection du style exige certaines transpositions & inversions dans les termes qui composent la phrase: ces renversemens d'ordre rendent le style plus intéressant par la variété des figures: le petit effort qu'on est obligé de faire, pour remettre les choses dans l'ordre naturel, réveille & soutient l'attention; & de cette petite difficulté vaincue naît encore un plaisir: enfin ils sont nécessaires pour éviter les consonances

vicieuſes, les chocs de ſyllabes, les hiatus, & autres défauts rebutans; pour rendre le ſtyle, coulant, facile, ſonore, harmonieux.

II. Le véritable but de l'ordre eſt de rendre la vérité, plus claire, plus intelligible, plus diſtincte, plus agréable & plus fixe, pour le peuple ou l'individu, devant lequel on l'expoſe.

2. Un autre uſage de l'ordre & des diviſions eſt de montrer plus ſouvent le but d'un diſcours, en y rappellant fréquemment : un ordre fixe diminue ce ſentiment pénible d'incertitude & d'irréſolution, qui naît de la confuſion exceſſive : quand on a fait la charpente & la table de ſon ſujet, avant que d'écrire de plein vol, on n'eſt pas diſtrait, en travaillant & terminant chaque partie, par l'embarras de ſçavoir où on la placera ; & l'on ne porte ſa vue ſur les autres parties, qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour être cohérent, méthodique, un & conſéquent : on aſſure ainſi ſa marche & l'on ſe procure ce ſentiment d'audace & de liberté, ſans lequel il n'eſt point de belle exécution.

3. L'ordre & les diviſions ſéparent & iſolent mentalement les différentes parties du diſcours, en les ſéparant & les iſolant phyſiquement : ils les ſéparent, ſans les déſunir ; ce qui permet au lecteur, comme à l'auteur, de donner à chaque partie une plus

grande mesure d'attention, que si le tout se fût présenté, à la fois, & qu'il eût été forcé de faire lui-même la division par un acte formel de volonté.

4. Enfin, l'ordre aide la mémoire : il grouppe & attache les uns aux autres, les objets qu'on y dépose & qui doivent être rappellés en même tems : il circonscrit l'espace où l'on doit chercher ce que l'on veut se rappeller ; il donne à la mémoire plusieurs prises au lieu d'une ; car, pour se rappeller une idée, on n'a pas seulement l'idée elle-même & les termes qui la désignent, mais encore, le titre sous lequel elle est placée, ce qui la précède, & ce qui la suit : elle a autant de prises sur les idées collectives, qu'il y a dans le discours, d'idées particulières, rapportées & subordonnées à ces idées générales ; avantages communs à l'auteur qui compose & au lecteur qui le suit.

5. Une comparaison fera voir plus nettement le but, & entrevoir plutôt, le procédé, des distributions : si un homme, ayant perdu sa montre, disoit à son domestique : elle doit être dans telle forêt ; ou ce qui revient au même, je ne sçais pas où elle est ; celui-ci seroit fort embarrassé, & il est probable qu'il ne la trouveroit pas : que si le maître disoit ; je l'ai perdue dans tel arpent situé entre telles limites, la recherche seroit encore très-

difficile, mais avec du tems & de la méthode, il ne feroit pas abſolument impoſſible de la trouver : ſi enfin le maître diſoit ; ma montre doit être entre les quatre arbres, A, B, C, D, formant un quarré de quarante pieds de côté, l'eſpace étant limité & déterminé, la recherche deviendroit infiniment plus aiſée : que ſi le domeſtique s'aviſoit de diviſer mentalement le quarré indiqué, par bandes de deux ou trois pieds de large, & de la longueur d'un côté du quarré, & de parcourir lentement ces bandes l'une après l'autre, il auroit l'avantage de ne repaſſer jamais par le même lieu inutilement ; il gagneroit du temps ; & il feroit moralement certain de trouver la montre. Tels ſont les avantages de l'ordre ; la mémoire eſt le bois ; & une idée que nous cherchons, la montre : mieux l'eſpace où nous cherchons cette idée eſt circonſcrit & déterminé, plus on met d'ordre en tâtonnant dans les différens cadres où l'on enchaſſe ſes idées ; plus auſſi, il eſt facile de retrouver ces idées : comme ce ſont les mêmes facultés qui cherchent les objets réels dans le monde *réel*, & leur repréſentation, dans le monde *intellectuel*, qui obſervent & qui réfléchiſſent, il eſt clair que la méthode doit être à-peu-près la même, dans les deux cas : cette comparaiſon & la réfléxion qu'elle vient de nous fournir, nous conduiſent à une conſéquence pratique qu'il ne ſera pas inutile de recueillir en paſſant.

Si l'eſprit opère ſur les copies, les images, les ſouvenirs, comme ſur les êtres réels qui ſont les originaux, toutes les fois qu'on veut rendre plus facile une opération de l'eſprit travaillant ſur des ſouvenirs, il faut chercher comment on s'y prendroit, pour faire, ſur les objets réels, l'opération ſemblable, & faire *mentalement* ce qu'on eût fait *réellement* : ainſi, l'ordre d'une boutique, d'un repas, d'un vaiſſeau, d'une armée, d'un cabinet de négociant ou d'archiviſte, indique à-peu-près l'ordre qu'il faut mettre, d'abord, dans ſa tête; puis dans ſes diſcours.

ARTICLE SECOND.

Manière de diſtribuer un Ouvrage Didactique ; Exemples : Procédé pour remettre de l'ordre, dans un Porte-feuille confus.

Il y a deux manières principales de diſtribuer un livre de la claſſe philoſophique & du genre didactique; ſçavoir, à *priori*, c'eſt-à-dire, en marchant, du général au particulier, des analogies aux différences; & à *poſteriori*, ou en marchant, du particulier au général, des différences aux analogies.

I. *A priori.* Quand on vous propoſe ou que vous vous propoſez un ſujet à traiter, un problême à

résoudre, une question à décider, les termes de cette proposition sont ordinairement génériques; car, peu d'hommes sçavent particulariser assez bien l'énoncé d'une question & spécifier les choses désignées, assez distinctement, pour la résoudre en la proposant, ou au moins, pour mettre sur la voie: ces termes sont des espèces d'étiquettes attachées par convention à des faisceaux d'êtres ou de manières d'être, de *choses* analogues sous les rapports que désignent ces termes génériques & dont la connoissance a fait imaginer ces termes; ce qui n'empêche pas que ces choses ne puissent être différentes à d'autres égards: à la première inspection de ces mots génériques, on ne voit que les analogies; mais, plus on considère les faisceaux qu'ils représentent, mieux aussi l'on distingue les parties constitutives ou élémens de ces touts, mieux on voit les différences, & plus on en voit: or, ce sont ces différences apperçues entre les masses partielles des grands faisceaux, qui fournissent les divisions du premier ordre: les termes les plus généraux font le titre du livre & ce titre est une étiquette qui désigne les choses communes à toutes les parties de ce livre: les termes génériques du second ordre, c'est-à-dire, ceux qui indiquent des différences entre les masses partielles résultantes de la première division de la masse totale, & qui indiquent, en même tems, des analogies entre les faisceaux de choses comprises dans ces

masses du second ordre : ces termes, dis-je, composent les titres de ces dernières masses que nous appellerons *sections :* mais considérant chacune de ces masses, du second ordre, je verrai ses parties se séparer & s'écarter ; car, dès que l'œil, intérieur, ou extérieur, s'arrête & se fixe, il fait l'effet d'un coin, d'un scalpel ; j'apperçois, dans ces masses, des parties différentes, & ces différences me donneront des titres pour ma seconde division ou pour mes chapitres ; titres qui indiqueront, à la fois, des différences, entre les masses d'objets qui forment les différens chapitres, & des analogies, entre les choses contenues dans un même chapitre : de même, *si je* regarde de près ces termes génériques qui servent de titres aux chapitres, j'appercevrai des différences, entre les parties des masses désignées par ces termes ; différences qui me donneront les membres & les titres de ma troisième division, c'est-à-dire, ceux des articles, & ainsi de suite, en descendant toujours, jusqu'aux choses individuelles & simples *numériquement*, & relativement à nous ; jusqu'à celles où nos sens & notre esprit ne distinguent plus de parties. En un mot, je placerai, sous le même titre, toutes les choses dans lesquelles j'appercevrai plus d'analogies que de différences ; & sous des titres différens, celles où j'appercevrai plus de différences que d'analogies ; & ces titres indiqueront, en même tems, ce en quoi les

choses, comprises sous chaque titre, se ressemblent, & ce en quoi elles diffèrent des choses comprises sous les autres titres : en sorte que les titres, qui désignent les masses moyennes, seront *génériques* & *communs*, par rapport aux choses, ou aux masses de choses comprises sous ces titres ; & *différencians*, *caractéristiques*, *spécifiques*, par rapport aux autres masses de la même division.

Par exemple, si l'on me disoit ; écrivez sur l'homme en général, le titre de mon livre seroit ; *De l'homme* ; il indiqueroit en masse toutes les choses communes à tous les individus possibles de l'espèce humaine : mais considérant de plus près l'idée collective & générale exprimée par ce mot *l'homme*, je la verrois d'abord se couper en deux, par deux manières différentes d'exister dont l'homme est susceptible & selon lesquelles il peut être considéré ; sçavoir, dans la solitude & dans la société : mes deux premières sections auroient donc pour titres ; la première, *De l'homme seul* ; & la seconde, *De l'homme en société*, & elles se suivroient dans cet ordre, en procédant, du composé au simple, *numériquement* : mais, considérant ces deux tours alternativement, je verrois d'abord l'idée *totale*, exprimée par ces mots, *l'homme seul*, se décomposer & se résoudre en un grand nombre d'idées partielles ; ne prenons que ces trois manières d'être de l'homme ; la sensation, la passion pro-

prement dite & la pensée ; car, comme en tout sujet, il est impossible d'embrasser la totalité de ses parties, & de faire des énumérations complètes, il faut, à chaque étage de décomposition, faire une exclusion des parties qu'on ne voit pas, ou qu'on ne veut pas considérer & bien désigner celles qu'on veut analyser : ces trois idées complexes me fourniroient les titres des trois chapitres de ma première section : puis chacune d'elles étant complexe se décomposeroit encore en ses élémens ; par exemple, la pensée, en ses trois espèces, mémoire, imagination, raison ; & les mots qui les désignent composeroient les titres des trois articles de l'un des trois chapitres de la première section ; & ainsi de suite, pour les autres chapitres, articles, &c. de même, quand je fixerois la vue sur le titre de ma seconde section, je verrois l'idée complexe qu'il exprime, se décomposer en des idées partielles, telles que, gouvernement, religion, condition, éducation, profession, dont les noms me donneroient des titres pour les chapitres de cette section ; idées qui étant elles-mêmes complexes, se décomposeroient encore & me fourniroient des articles ; & ainsi de suite, en décomposant toujours, jusqu'à ce que je ne puisse ou ne veuille plus diviser.

II. *A Posteriori*. Si, après avoir considéré un

grand nombre de chofes, felon leurs différences, j'apperçois une ou plufieurs qualités communes à un certain nombre de ces chofes, je les réunis fous une idée commune, que je défigne par un terme collectif qui fera le titre d'un paragraphe; une autre qualité commune à un certain nombre de chofes individuelles, étant exprimée par un autre terme collectif, me fournira le titre d'un fecond paragraphe; une troifième qualité, celui d'un troifième, & ainfi de fuite; puis venant à appercevoir des qualités communes à plufieurs de ces maffes de chofes comprifes dans mes paragraphes, je défignerai ces qualités par des termes génériques qui feront les titres de mes articles; de même, les qualités communes à plufieurs de ces maffes de chofes qui compofent le corps de mes articles, étant exprimées par des termes génériques, indiqueront les titres de mes chapitres; & ainfi de fuite en compofant toujours de plus en plus: il eft inutile d'aller plus loin; on voit bien que cette marche eft précifément l'inverfe de l'autre; le même exemple peut fervir pour toutes les deux.

III. Actuellement, il faut décompofer ce mot, *chofe* que j'employois comme le plus général de tous & fous lequel je comprenois ces deux ci; *être*, *& manière d'être*, ou *mode*: on peut diftribuer, *à priori*, c'eft-à-dire, en prenant les chofes par

masses de plus en plus petites, ou *à posteriori*, en prenant les choses par masses de plus en plus grandes, soit les êtres réels qui sont les sujets naturels des propositions; soit les manières d'être qui sont les attributs naturels des propositions & qu'on peut affirmer des divers êtres: dans le premier cas, nous aurons des décompositions & des compositions numériques ou mathématiques; dans le second, nous aurons des analyses métaphysiques.

2. Par exemple, si nous voulons décomposer ou recomposer l'idée totale exprimée par le mot *homme*, nous pouvons également le considérer comme désignant une masse d'individus humains réels, divisible & subdivisible en différentes races de moins en moins nombreuses, ou bien, comme indiquant une masse de qualités ou manières d'être complexes & divisibles en des qualités moins compliquées, subdivisibles elles-mêmes en des qualités plus simples encore, & ainsi de suite, jusqu'à ce que les sens ou l'esprit ne voyent plus de différences, ne distinguent plus de parties: dans le premier cas, ce mot, l'*homme*, signifie, tous les hommes, *totalité de quantité* ou *mathématique*; dans le second cas, il signifie, toutes les manières d'être dont l'homme est susceptible, *totalité de qualité*, ou *métaphysique*.

IV. Ainsi, un journaliste, à qui l'on donne un livre à extraire, doit considérer le titre de ce livre, comme

comme le nom d'une masse composée de tous les chapitres ; le titre de chaque chapitre, comme le nom d'une masse composée de tous les articles dans lesquels il se subdivise ; & le titre de chaque article, comme le nom d'une masse composée de ses paragraphes respectifs dans chacun desquels on montre tous les brins d'un faisceau, c'est-à-dire, les idées particulières ou singulières.

2. Si les parties de la distribution ne sont pas en trop grand nombre, l'extracteur les montrera toutes ; & pour donner en même tems une idée du fonds & du style, il choisira, dans chaque partie du livre, section, chapitre, article, paragraphe, celle ou celles des propositions dont cette partie est composée, qui indiquent & font le mieux deviner la masse entière dont elles sont élémens ; choix qui dépend de celui des faits qui appuyent les propositions, & dont nous avons donné les règles. Par ce moyen, le professeur, ou l'amateur éclairé auront une idée du but, du corps de l'ouvrage, du plan & du style ; ils entreverront le tout & seront à portée de sçavoir si le livre leur convient.

3. Que si l'ordonnance étoit trop vaste, comme dans cet ouvrage, & les divisions, en trop grand nombre, pour être toutes indiquées, on se contenteroit de montrer, à chaque étage de composition, deux ou trois parties avec un *&c.* sçavoir, les plus

importantes & celles dont le titre fait le mieux pressentir les autres.

4. Or, comme depuis le mot *être*, qui est le plus général de tous, jusqu'aux noms propres & individuels, il existe une série de noms de moins en moins généraux, selon le nombre d'êtres ou de manières d'être qne désignent ces noms, il s'ensuit qu'il est toujours possible de tracer, pour soi ou pour les autres, le plan d'un sujet, avec des termes choisis dans l'ordre où il est : il n'y a donc point de tout *verbal*, livre, discours, mémoire, lettre, conversation, dont l'ensemble & les principales parties, ne puissent être réduits à une *seule* proposition, ou du moins, à une seule phrase, simple ou composée.

5. Par exemple, l'Emile, en débarrassant cet ouvrage des digressions & des accessoires romanesques, *par rapport à nous*, se réduiroit, à-peu-près, à cette proposition préceptive & composée, dont il n'est que le développement : toute votre éducation tend à gêner ou à accélérer le développement des facultés physiques & morales, de l'homme, ou à exalter les unes aux dépens des autres : laissez le tout se développer en même tems dans toutes ses parties : contentez-vous d'écarter les obstacles; & retardez plutôt le progrès des facultés intellectuelles, que de l'accélérer; à cet égard, toute

votre race est trop *hâtive* : substituez le frein & l'aiguillon de la nécessité, au cri du préjugé, aux menaces de la tyrannie, & aux instigations de la vanité : au lieu de ces instructions verbales, où vous ne faites qu'apprendre, à l'enfant, les noms des choses que vous l'empêchez de voir, montrez-lui un grand nombre d'objets de toute espèce ; & donnez-lui par le seul choix des circonstances où vous le placez, le besoin d'observer sans cesse les êtres réels : variez beaucoup ses situations ; amenez fréquemment celles qui ressemblent le plus à celles où, selon les apparences, il se trouvera étant grand ; afin qu'en vivant actuellement il apprenne l'art de vivre ; afin de diriger toutes ses forces vers les seules choses qui lui importent : fondez vos leçons dans toute sa substance & donnez-lui-en l'habitude ; apprenez-lui à remuer, non la langue, instrument de femme & d'eunuque, supplément accordé à la paresse & à la timidité, mais tous les membres ; aidez-le à cultiver tous les talens dont la possession est claire, & à négliger tout ce qui dépend de l'opinion : enfin rendez l'homme sain & robuste, de corps & d'ame ; la femme saine & doublement agréable ; les agrémens du premier sont dans sa force ; & la force de la dernière est dans ses agrémens, &c.

6. De même, l'auteur de *La Balance*, qui traitoit un sujet plus étendu, disoit, en employant des

termes plus généraux : c'eſt une loi générale que les mouvemens & les tendances oppoſées, ſe ſuccèdent, dans l'homme & dans la partie du *Tout*, que nous voyons : tout ſe dilate & ſe contracte alternativement : tout va & vient dans toutes les directions poſſibles : tout eſt cœur, en nous & hors de nous : à cette viciſſitude de mouvemens, de tendances, d'actions & de réactions, oppoſées, eſt attachée une viciſſitude de qualités oppoſées, dans le tout & dans l'homme; d'où réſulte, dans celui-ci, une alternation continuelle de ſenſations, de ſentimens, de penſées, d'actions & de paſſions, oppoſées : les paſſages, d'une manière d'être à la manière d'être oppoſée, ſont d'autant plus marqués, plus fréquens & plus rapides, que le ſujet eſt naturellement ou accidentellement, plus foible, plus ſuſceptible, & agacé par des ſtimulans, phyſiques & moraux, plus nombreux & plus actifs : une manière d'être, qui ſuccède à ſon oppoſée, lui eſt à-peu-près proportionnelle : delà ces vacillations & cette inconſtance que nous voyons dans les individus & les ſociétés : ainſi, quand vous verrez un phénomène total, dans le monde ou dans l'homme ſeulement, vous pourrez prédire qu'il ſera ſuivi du phénomène oppoſé, avec les circonſtances expoſées ci-deſſus. Reſte à chercher l'étendue, la durée & l'ordre de ſucceſſion, de ces vibrations, grandes & petites; pour complèter la phyſionomie de l'homme & de

l'univers; pour lire, autant qu'il est possible, dans le passé, l'avenir, l'absent & l'insensible, & se préserver des fléaux naturels, domestiques, civils, & politiques; pour se connoître actuellement, se revoir, se prévoir, & se faire être ce que l'on veut; pour être sain, fort, judicieux, libre & bon. De plus, la santé de l'homme, comme celle de l'univers, est dans l'équilibre; or l'équilibre, dans cette machine qui ne s'arrête jamais, n'est pas le repos, mais cette succession alternative & médiocrement rapide, de mouvemens opposés; ainsi, quand quelque chose prédomine dans un homme ou dans une société, pour l'espèce, l'intensité, ou la durée, combattez-la par son opposée, en proportionnant l'intensité de celle-ci à celle de la première; vous rétablirez & maintiendrez l'équilibre, dans le corps humain, dans la famille, dans les petites sociétés, dans les grandes & dans le monde: faites incliner lentement & par dégrés, toutes les forces, toutes les puissances, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; faites prédominer alternativement les personnes & les choses opposées; vous tiendrez par ce moyen la balance égale. Des deux mouvemens & tendances contraires résultent les compositions & décompositions, physiques & politiques, dont la promptitude est proportionnelle à la vîtesse de ces deux mouvemens: diminuez celle-ci, en diminuant le nombre & l'intensité des stimulans, les varia-

tions seront moins fréquentes & moins rapides; vous diminuerez, par cela seul, le besoin de changement, d'usurpation, de loix & de formalités, de moyens oppressifs ou coactifs, insidieux ou violens. Dans un composé, il y a trois choses à considérer; la bonté de la fin, celle des élémens, & celle de la composition; ne vous épuisez pas à former de nouvelles combinaisons de mauvais élémens; commencez par refaire les corps & les ames par l'éducation; puis vous arrangerez les hommes, ou plutôt ils s'arrangeront eux-mêmes: lorsque les élémens sont bons, chacun trouve sa place, & la forme est toujours bonne. Ainsi parloit cet homme simple & il ne fut point entendu.

9. Que si, parcourant d'abord tous les cas particuliers, dans les deux ouvrages, on les groupoit par dégrés, en formant des masses de plus en plus grandes, on auroit le même fonds & une marche contraire à la précédente.

V. Ces deux manières opposées d'ordonner un ouvrage sont celles des hommes qui sçavent se former par dégrés & s'attendre; qui ayant assemblé des matériaux, de longue-main, sçavent se tracer un plan & distribuer leurs idées dans ce plan; mais souvent un jeune homme qui se destine ou ne se destine pas à écrire, aura long-tems jetté sur le papier, ses remarques & ses inven-

tions, telles qu'elles lui venoient ; il ne pouvoit pas encore trouver l'ordre d'un tout dont il n'avoit pas les parties : à l'âge d'en faire usage, soit, pour les pratiquer, pour les donner, ou pour les vendre, il se perd dans cet assemblage confus de pensées incohérentes, de propositions de tous les ordres ; c'est un véritable cahos : ses richesses lui sont à charge ; il a tant, qu'il n'a rien : rendons-lui ce que la confusion lui ôtoit, en lui indiquant un moyen pour rallier & groupper ces propositions éparses ; & prenons pour exemple, une seule proposition à incorporer ; ce que nous en dirons, pourra être appliqué à toutes les autres.

Cette proposition est, dans sa forme, ou *théorique*, ou *pratique*.

Elle est *théorique*, si elle dit précisément ou en substance : telle chose est ou n'est pas ; elle est ou n'est pas, à tel dégré ; tels phénomènes, à telle mesure, sont ou ne sont pas accompagnés, précédés, ou suivis, de tels autres phénomènes, à telle mesure : telles choses, êtres ou modes, sont ou ne sont pas analogues.

Elle est *pratique*, si elle dit précisément ou en substance : tels moyens tendent, ou ne tendent pas à tel but ; ou bien, pour arriver à tel but, il faut, ou il ne faut pas employer tels moyens ; puis, des dégrés.

Cela posé, 1°. en supposant que la proposition soit théorique, elle est, ou *générale*, ou *particulière*.

Si elle est *générale*, il faut l'ébrancher, par supposition & anticipation, en ses *particulières*; & les particulières, en *individuelles*, au cas qu'il soit nécessaire; après quoi, l'on verra, le long du manuscrit; quelles sont les propositions qui se rapportent à ses diverses branches & qu'elle renferme, pour les y rapporter & attacher.

Si elle est *particulière* ou *singulière*, il faut chercher la proposition de l'ordre immédiatement supérieur, à laquelle elle se rapporte; c'est-à-dire, dont elle n'est que la particularisation ou transformation, & l'y attacher.

2°. La proposition donnée étant supposée pratique, désigne un *but* ou un *moyen*.

Si c'est un *but*, il est, ou *simple*, relativement, ou *collectif*.

S'il est *simple*, il faut chercher les moyens qui y conduisent & les y rapporter.

S'il est *collectif*, il faut chercher, d'abord, les buts *simples*, les rapporter à ce but général, puis, les moyens qui mènent à ces différens buts, & les rapporter encore aux différentes parties du but collectif.

Si c'est un *moyen* seulement, il est, ou *général*;

c'eſt-à-dire, commun à pluſieurs buts, ou *particulier* & propre à un ſeul but.

Dans le premier cas, il faut chercher les divers buts auxquels ce moyen peut tendre & le rapporter à ces buts.

S'il eſt *particulier*, il faut chercher le ſeul but auquel il tende & l'y rapporter.

3°. Si les moyens & le but ſont indiqués, on réunira, pour claſſer *l'un & l'autre*, les préceptes que je viens de donner pour claſſer *l'un ou l'autre*.

Il eſt évident que j'aurois pu réduire ces préceptes à la moitié; car, comme je l'ai déjà fait voir, on peut toujours transformer l'une dans l'autre, une propoſition *théorique* & une *pratique*, par un léger changement dans l'énoncé; d'où il ſuit que toute propoſition peut ſe claſſer des deux manières, & qu'en montrant à la claſſer, de l'une, on enſeigne à la claſſer, de l'autre.

On parcourra donc lentement, le Porte-feuille, l'aſſemblage confus; on fera, ſur chaque propoſition, l'opération que je viens d'indiquer; & peu-à-peu, l'on verra tout ſe rallier, ſe groupper, ſe claſſer.

S'agit-il de compoſer un ouvrage, l'on conviendra avec ſoi-même de la forme qu'on veut lui donner, ſoit qu'on marche par explication & applications; comme je l'ai fait dans *la Balance*, ſoit qu'on procède par buts & moyens en ſe ſervant de propoſitions

qui naît de l'expérience d'en avoir déjà fait de semblables, a quelque chose de refroidissant & de décourageant qui arrête tout court le vol de la pensée, il faut avoir le courage de supporter, pendant quelque tems, ses imperfections, ne les regarder, en commençant, que du coin de l'œil, & remettre sa critique au retour : on rangera d'abord ses idées dans un ordre quelconque, pour détruire ce sentiment désagréable d'irrésolution, qui naît d'une excessive confusion, & qui fait vaciller d'une partie à l'autre de l'ouvrage ; afin qu'il puisse être jetté d'un mouvement rapide, facile & continu : puis on reviendra sur ses pas, pour y mettre le choix, le goût, la correction ; pour élaguer l'inutile, lier ce qui est incohérent ; renvoyer, d'une partie à l'autre, les choses déplacées ; supprimer les répétitions inutiles ; en un mot, pour perfectionner cette partie de l'art comme les deux autres.

II. Il doit y avoir un milieu, entre le trop petit & le trop grand nombre de divisions, entre le trop & le trop peu d'étendue, de chaque partie distincte d'un ouvrage.

1. Pour trouver ce milieu, remettons sous nos yeux la proposition fondamentale : le but de l'ordre & des divisions, est de mettre le lecteur ou l'auditeur à portée de considérer, avec plus d'attention,

chaque partie du discours ; & le moyen général qui tend à ce but, est de séparer & d'isoler cette partie, autant qu'il est possible, sans la détacher des autres ; de peur que l'attention donnée à un grand nombre de choses à la fois n'en soit d'autant plus foible pour chacune.

3. Cela posé ; ne divisez point du tout, vous serez confus : toutes les parties de l'ouvrage se présentant à la fois, chaque partie ne sera qu'effleurée ; & le tout sera mal vu : divisez trop ; ce grand nombre de sections produira le même effet que le fonds même de l'ouvrage ; l'esprit sera encore embarrassé, & vous redeviendrez confus, à grands frais.

Par exemple, si, ayant un ouvrage divisible en soixante-quatre parties distinctes, je ne divise point du tout, je serai confus : si je le divise en soixante-quatre parties, je le serai encore, par la même raison ; car, il sera impossible d'embrasser tant de points à la fois, soit directement, soit indirectement : nous ne pouvons bien voir, dans un instant individuel, soit par les yeux, soit par l'esprit, qu'un seul objet ; mais nous en pouvons regarder, du coin de l'œil, & entrevoir trois ou quatre autres, plus ou moins, suivant la portée de la vue ou de l'esprit, & la mesure d'habitude ; au-delà de ce nombre, nous sommes trop distraits & nous éprouvons ce tiraillement désagréable dont je parle si souvent.

4. Si, dans l'exemple proposé, je divise la masse

verselle qui oblige à choisir une espèce de distribution, plutôt qu'une autre; à moins qu'on n'admette la loi, exposée dans la Balance, d'où il résulte que, dans la plupart des sujets, les nombres diviseurs, doivent être multiples de deux, à cause de l'opposition des forces, de la duplicité de parties, & de la réciprocité d'action, qu'on observe dans l'homme, dans les animaux, dans tous les êtres organisés & dans l'atmosphère: ces mots, *la nature du sujet*, n'expriment qu'une somme de relations à l'homme : la distribution est fondée sur notre manière de sentir & de concevoir les choses, sur l'intérêt plus ou moins grand que nous avons à les considérer; & comme, à cet égard, *il y a de* grandes différences, soit d'homme à homme, dans le même tems; soit, d'un moment à l'autre, dans le même homme, il s'ensuit que le meilleur ordre possible ne doit pas être le même pour tous les individus dans le même tems, ni pour tous les momens d'un même individu.

2. Dans le second cas, les besoins, les facultés & les desirs variant sans cesse, & dans l'espèce & dans l'individu, par les vicissitudes de la température, les différences dans les qualités des lieux, les variations du régime, physique & moral, enfin, par une infinité de causes & de circonstances, tous les buts, tous les moyens qui y tendent, ainsi que leurs dégrés d'utilité & par conséquent leurs places, leur

ordre, doivent varier ſans ceſſe & les plans avec cet ordre.

3. Dans l'analyſe d'un ſujet, nous ne pouvons jamais appercevoir tous les élémens, ni faire d'énumérations complètes; il y a toujours une partie que nous excluons à deſſein, ou que l'ignorance nous force d'exclure: le nombre des parties, dans chaque étage de diviſion, doit donc varier avec la portée, & l'étendue des différens eſprits ou du même eſprit.

4. La ſagacité n'étant pas la même, dans tous, en un même inſtant, ni, dans le même homme, en différens tems, les élémens apperçus ne sont pas toujours & par-tout également fins & nombreux; or, de cette faculté de diſtinguer & de décompoſer dépend le nombre des étages de diviſion, qui croît en raiſon de la ſagacité de l'analyſte, nouvelle cauſe de variation dans la manière de diſtribuer.

5. Il n'y a donc point d'ordre fixe & immuable; ce n'eſt qu'une choſe de convention & de commodité: tout ce qu'on peut faire, pour avoir, à peu-près, un terme fixe, un *la* d'ordre, c'eſt de prendre, pour chaque individu & pour chaque peuple, dans la progreſſion des différences qu'il parcourt, en ſubiſſant tant de variations, un terme moyen entre les extrêmes; & de même, dans l'échelle de différences que forment les divers indi-

vidus, considérés en un seul instant, un milieu entre les extrêmes de l'espèce humaine; afin que la distance d'un point quelconque, au terme fixe, ne soit jamais plus grande que la moitié de l'étendue de la variation totale.

ARTICLE QUATRIÈME.

Avantages & inconvéniens des deux marches opposées : réfutation d'un préjugé.

QUELQUE distribution qu'on préfère, il faut s'attendre qu'on trouvera ici, comme par-tout *ailleurs*, les inconvéniens mêlés avec les avantages; & le choix dépendra du goût, du but qu'on se propose & des circonstances où l'on est placé.

I. Nos facultés ont, pour principe commun, la même puissance qui va & revient, balance, circule dans tous nos organes, les animant tour-à-tour; car, lorsqu'une faculté, une fonction quelconque se renforce excessivement, toutes les autres s'affoiblissent en même tems: il ne doit donc y avoir, comme il n'y a en effet, qu'une seule & même marche dans toutes nos opérations; marche composée de deux suites d'actes, & de mouvemens symétriquement opposés: d'où il suit qu'il doit y

savoir des moyens collectifs qui conduisent à plusieurs buts simples : cela posé, lorsque je veux traiter un sujet, en marchant par buts & moyens, pour être complet, je suis obligé de me répéter ; & si, visant à une apparente & ambitieuse régularité, ou intimidé par un préjugé fondé sur l'ignorance commune, je me défends les répétitions, je ne serai pas complet : en passant du premier but, au second & au troisième, je serai obligé d'appauvrir les deux derniers, en leur ôtant les moyens qui leur sont communs avec le premier.

2. Par exemple, si je prends pour titre d'un ouvrage, *Moyens de perfectionner & de diriger les facultés de l'homme* ; titre bon en lui-même ; je puis poser ce principe qui est un résultat d'expérience : pour bien faire une chose, il ne faut s'en occuper, ni trop, ni trop peu : pas trop, parce qu'une application forcée occasionne dans les vaisseaux de l'organe où s'exerce la faculté, une plénitude obstructive ; dans les fibres, une roideur, une tension, & dans l'homme, une gêne, une contrainte qui détruit le talent : ni trop peu ; parce que la multiplicité des objets occasionne une *diversion*, une *distraction* de forces ; ce qui fait une perte pour l'objet actuel : il n'y a point de talent, sans une certaine quantité d'action dans l'organe qui en est le siége.

3. Actuellement, si je veux appliquer ce principe, je serai obligé de parcourir les diverses facultés de l'homme, supposons seulement, la *pensée*, la *parole* & le *geste*; quand, après l'avoir appliqué à la pensée, je voudrai l'appliquer à la parole & à l'action, il faudra que ce principe reparoisse deux fois; ce qui sera deux répétitions : que si je ne le remontre pas, voilà deux chapitres tronqués : il en sera de même des autres facultés auxquelles je pourrai & voudrai appliquer ce principe, & des autres principes applicables aux diverses facultés, c'est-à-dire, de tous les principes; car tous le sont.

4. Il n'y a donc point de milieu, entre *ces deux* défauts; *répéter*, ou *être incomplet*; il faut opter : mais, au fonds, l'on ne peut pas dire qu'on tombe dans le premier, lorsqu'on ne fait qu'appliquer ce qu'on a dit du *genre*, à ses *espèces*; & ce qu'on a dit d'une espèce, à une ou à plusieurs autres espèces. Une véritable répétition, est le *double-emploi* d'un même moyen, à un même but, fait au même dégré, & de la même manière.

II. Passons aux formes Théoriques. Je demande lequel vaut mieux, dans le développement & l'application d'un principe, de marcher, du général au particulier, ou de suivre la route contraire; voyons.

2. Si je suis la première marche, comme l'auteur de la Balance, je placerai, en tête du traité, la proposition *générale* qui l'enveloppe en entier, & dont toutes les parties de ce traité ne sont que des *spécifications*, je la transformerai en particularisant son sujet & son attribut, pour l'appliquer aux fonctions, aux états, aux situations, aux actions, aux passions, aux manières d'être de l'homme, pour en rendre raison, en montrant ce qu'elles ont de commun; puis, aux arts, sciences & métiers, pour leur indiquer des moyens nouveaux. Je serai plus intéressant pour les gens de l'art qui sçavent analyser; ils verront avec plaisir cette espèce de rayonnement du fait-principe, cet alignement de toutes les pensées, vers une seule; ou si l'on veut, ces métamorphoses d'une même pensée : mais les autres me traiteront de synthétique, d'obscur, de confus, de rêveur, de visionnaire; parce qu'aucun homme n'est obligé d'avouer son incapacité, son étourderie, ou sa paresse.

3. Que si je prends le second parti, je montrerai, dans les diverses manières d'être & relations de l'homme, dans les arts, sciences & métiers, les diverses formes particulières de la proposition générale, & je placerai celle-ci à la fin du traité, comme le résultat & le produit; produit composé de deux élémens; sçavoir, pour la partie vérifiée de la proposition, *certitude*, *possession*; & pour la partie dont on n'a que

la perspective, *probabilité*, *espérance.* Par ce procédé, je serai méthodique, analytique, clair, facile; mais les gens du métier me trouveront diffus, trivial, ennuyeux; parce que leur esprit actif & habitué à généraliser, n'aura pas plutôt considéré quelques-unes des formes particulières, qu'il devinera une partie des autres & entreverra la proposition générale : ils s'impatienteront de ne point voir arriver cette proposition si long-tems attendue, qui semble se montrer dans le lointain, à l'extrêmité de toutes les routes du bois, & s'enfuir aussi-tôt; ils s'ennuyeront précisément, parce que cette foule de propositions qui se succèdent ne sont que des énoncés après coup d'opérations par lesquelles ils nous ont dévancé, & le résultat sera sans prix pour eux; inconvéniens qui n'ont pas lieu dans l'autre marche qui exerce davantage leur esprit & lui laissé plus à faire.

III. Pour connoître véritablement un tout & le faire connoître aux autres, il faut s'être mis, par une analyse aussi exacte & aussi complète qu'il est possible, en état de décomposer ce tout, & de le résoudre en ses élémens les plus simples *relativement*; & de plus, connoître les rapports de ces élémens, entr'eux & avec le tout : connoître un tout autrement, c'est en sçavoir le nom, ou tout au plus, connoître le tems & le lieu de son existence, s'il est réel.

2. Mais, loin que cette connoissance parfaite résultante d'une analyse exacte & complète, soit le *principe* & le commencement de la recherche, elle est le but, le résultat, la *fin* du travail.

3. Lorsqu'un enfant arrive dans le monde, ou un voyageur, dans un pays inconnu; ce qui revient à peu-près au même, il ne distingue d'abord que les objets qui l'avoisinent & qui l'intéressent très-vivement; il ne voit tout le reste que d'une manière vague & confuse : & à mesure qu'il tourne ses regards vers ces parties négligées, il y distingue de grandes masses; dans ces masses, de plus petites; & dans ces dernières, de plus petites encore, jusqu'à ce qu'il parvienne aux plus petits objets que puissent distinguer ceux qui l'entourent : dès-lors, il connoît le tout aussi bien qu'eux; & il arrive à cette connoissance exacte & complète qui étoit son but, sa fin.

4. Il en est de même des composés intellectuels: ces touts *abstraits*, désignés par les titres des livres ou parties de livres & par les autres expressions génériques, se présentent à nous, à notre arrivée dans le monde *intellectuel*, comme les objets *réels*, à notre arrivée dans le monde *sensible*, ou dans un pays inconnu; ils se montrent, en masse, dans leur composition, dans leur confusion : à notre entrée, les observations se trouvent faites; les termes géné-

riques, inventés; les langues, formés; & les livres, composés : nous ne pouvons pas dire que nous connoissons ces touts, à moins que nous ne puissions les décomposer, les résoudre en leurs élémens & les recomposer; ce qui est la preuve complète, en métaphysique, comme en chymie, & dans tout autre genre : mais, si cette analyse parfaite est le but, la fin, le terme des travaux de l'homme né après la composition, elle n'est pas ce à quoi nous arrivons d'abord : il nous faut du tems & une longue suite d'efforts, pour décomposer ces touts *abstraits*, mêlés de vérités & d'erreurs, formés par trois mille ans d'observations ou de rêveries; comme il *nous* en faut, pour décomposer les touts *réels*, formés par la nature, à notre insçu : il n'y a que le plus vigoureux génie qui, après s'être long-tems exercé à décomposer, arrive, tout d'un coup, au *simple* des choses, & s'élance, à chaque instant, à l'origine des sociétés; va & revient sans cesse, du berceau au tombeau de chaque homme, de chaque peuple, de chaque monde, & parcourt l'intervalle qui sépare ces deux termes, avec la rapidité de l'éclair, décomposant & recomposant, avec la même facilité : il se joue dans ces difficiles opérations, & appelle *naturel*, ce qu'il s'est rendu *facile* à force d'essais & d'années.

5. En un mot, si la connoissance exacte & com-

plète d'un tout résulte de l'analyse exacte & complète de ce tout ; & que cette analyse ne se fasse, soit dans le réel, soit dans l'abstrait, que graduellement, & à mesure que l'œil intérieur ou extérieur s'aiguisant & se fixant, les brassées se changent en poignées ; & les poignées, en pincées, il s'ensuit que par la nécessité des choses, l'homme est forcé de procéder du composé au simple.

6. Ainsi le docteur synthétique, qui présente, en tête de ses livres, les touts abstraits, les propositions générales, & marche en décomposant de plus en plus, en déduisant, de ses formules, des propositions de moins en moins générales & massives, suit précisément la méthode que tout homme est forcé de suivre, soit en étudiant les composés naturels, soit en cherchant la signification des mots génériques de sa langue : nous ne suivons cette méthode qui présente d'abord les élémens les plus simples, par exemple, les sensations élémentaires, & qui recompose, qu'à l'âge où nous sommes devenus maîtres ; & celui qui procède ainsi, loin de commencer par indiquer la chose à faire, commence par montrer la chose faite ; il ne donne que la moitié de la preuve.

7. La question élevée sur les deux méthodes opposées, se réduit donc à celle-ci : comment nous y prendrons-nous, pour acquérir la connoissance exacte & complète de ce tout abstrait, désigné par

tels mots génériques ? faudra-t-il partir de ces élémens simples auxquels je suis arrivé, à force de décompositions graduelles ; puis rassembler ces élémens, & recomposer le tout, pour montrer comment les hommes l'ont formé ? ou bien, suivrons-nous, pour l'analyser, la marche que l'homme est accoutumé de suivre, en étudiant les composés *réels* ou *verbaux*, & que j'ai été moi-même forcé de suivre, avant d'atteindre au simple ?

8. Ma réponse sera celle que je fais toujours à semblables questions ; pourquoi opter entre deux moyens également nécessaires & destinés à être réunis : si vous partez du simple, vous vous *élancez* à l'origine des choses où je ne suis pas, & vous partez d'une fausse supposition ; si, après vous être élevé au simple, par des décompositions graduelles, vous restez là, vous n'avez encore fait que la moitié de la tâche : il faut partir du point où vous me prenez, de la confusion des idées & des mots ; vous élever lentement & en décomposant par dégrés, à l'origine des sociétés, comme vous êtes, tous les jours, forcé de le faire, pour parvenir à vous entendre vous-même ; puis, revenir, doucement & en recomposant graduellement, comme vous le faites aussi à chaque instant, au point où j'étois & dont nous sommes partis.

9. Ce qui trompe les philosophes, c'est de confondre sans cesse l'analyse de *qualité*, ou *métaphy-*

ſique, avec l'analyſe *numérique* ou *mathématique* : nous voyons, en premier, les élémens des compoſés numériques, avant de voir les touts, parce que ces touts ſont de notre création ; au lieu que dans l'examen des touts réels ou abſtraits, formés avant nous & ſubſiſtans, nous voyons, d'abord les touts, d'une manière vague & confuſe ; puis, les élémens, d'une manière diſtincte, après des décompoſitions graduelles. Voilà ce qu'il faut diſtinguer avec ſoin, pour éviter l'équivoque.

10. Il eſt, dans notre langue, des mots originaires de cette confuſion d'idées, qui la démontrent & la continuent : par exemple l'on déſigne également par ce mot, *compoſés*, & les touts *homogènes*, formés par la réunion ou la répétition d'élémens ſemblables, comme les touts numériques ou les touts étendus ; & les touts *hétérogènes*, formés par la réunion d'élémens d'eſpèces différentes : pour parler, avec diſtinction & juſteſſe, il faudroit déſigner conſtamment les touts du premier genre, par les mots *compoſés*, *aggrégats* ; & ceux du dernier genre, par les mots, *mixtes*, *conſtitués* : par la même raiſon, on appelleroit l'action qui forme les premiers, *compoſition*, *aggrégation*, *addition*, *répétition* ; & *mixtion*, *conſtitution*, *complication*, *complexion*, celle qui forme les ſeconds : ces dénominations diſtinctes & fixes empêcheroient de confondre, comme on le fait tous les jours, la *totalité* qui réſulte de

l'addition de choses semblables, avec la *totalité* résultante d'un assemblage de choses d'espèce différente : ce petit changement nous paroît nécessaire.

IV. Selon quelques philosophes de ce siècle & leurs disciples, il faut suivre, en enseignant, la même route qu'on a suivie, en inventant ; cette opinion me paroît un préjugé, & la maxime n'est rien moins que générale.

2. Si, après avoir trouvé une chose avec beaucoup de peine & en cherchant mal, je m'apperçois que j'ai fait beaucoup de chemin inutile, que j'ai enfilé une mauvaise route ; si, voyant mieux après *coup*, le point d'où je suis parti & celui auquel je suis arrivé, je découvre une route plus sûre & plus courte, dois-je, en conscience, faire repasser mes amis par le même chemin que moi & leur faire faire le grand tour ? non, je leur indiquerai celle que j'ai découverte après mon invention, & que je suis fâché de n'avoir pas suivie moi-même.

3. En second lieu ; il est un algèbre, il y a des formules connues seulement des têtes du premier ordre, à l'aide desquelles on trouve, tout d'un coup, ce que les autres hommes ne trouvent qu'à force d'années : quand, après une infinité de décompositions faites de longue main, on a ses élémens tout prêts, on s'élève au simple, sur le champ ; & les questions sont bientôt résolues par la recompo-

ſition : or, quand on fait des découvertes par ce moyen, doit-on, en conſcience, forcer ſes amis à faire des ſauts de cette eſpèce, s'ils ont la vue courte & le jarret foible? non; comme les décompoſitions, par leſquelles il faudroit commencer à chaque fois, pour être clair & méthodique, feroient perdre un tems précieux, il ſuffira, ſi l'on ſe deſtine à faire des découvertes, & non, à profeſſer, de décompoſer une ſeule fois, en pouſſant l'analyſe juſqu'aux élémens les plus ſimples, comme nous l'avons fait dans nos deux premiers eſſais, & d'en ordonner les réſultats dans une table ſemblable à notre table des choſes communes : après avoir indiqué aux profeſſeurs la route qu'ils doivent ſuivre & qu'on quitte pour toujours, on aura droit de ſe jetter dans des ſentiers nouveaux, ſans revenir jamais ſur ſes traces.

ARTICLE CINQUIÈME.

Des diverſes formes qu'on peut donner au diſcours, ſans altérer le fonds des ſujets.

POUR bien déſigner, ſoit dans la ſcience des choſes, ou dans celle des ſignes, l'objet que nous allons conſidérer, j'aurois encore beſoin d'un terme nouveau : cet objet eſt ce que Bacon appelloit,

latens schematismus, & Buffon, *le moule intérieur*; expressions assez obscures : c'est le résultat de la figure & de la situation respective des élémens les plus fins que nous puissions appercevoir ou imaginer, dans un tout; & pour le distinguer de cette limite dans laquelle nous concevons que les corps sont renfermés, & qui est le résultat de la situation respective de toutes les parties de la surface, j'appellerois celle-ci; *figure*, *extérieure*, *limitante*, ou *superficielle*, & l'autre, *figure*, *intérieure*, *totale*, ou *solide*, il ne s'agit plus ici de la forme extérieure du discours, mais de celle de ses parties les plus intimes.

Un certain nombre de vérités étant trouvées, & & bien établies *mentalement*, on peut, sans altérer le fonds du sujet, donner, à l'exposé de ces vérités, les diverses formes suivantes.

1°. On peut les développer dans un discours continu, où l'on parle en son propre nom, en prouvant & en établissant directement les propositions, à l'aide des faits dont elles ne sont que l'indication, simple & déterminée, ou collective & vague; & sans se faire d'objections, mais en distinguant d'abord & spécifiant les cas, ce qui met à l'abri des difficultés; car si nous cherchons l'étymologie de ce mot, *objection*, nous verrons qu'il vient du mot latin *objicere*, & nous sentirons que les meilleures, opposées à une proposition affir-

mative, ne sont que des exhibitions, de cas où elle n'est pas vraie, c'est-à-dire, de personnes ou de choses, comprises sous la dénomination qui tient lieu de sujet, dont l'attribut ne peut pas être affirmé simplement.

2°. On peut marcher par assertions, preuves, objections, réponses, répliques, &c., c'est-à-dire, en présentant alternativement des cas favorables & des cas défavorables à l'assertion; ou ce qui est la même chose, des avantages & des inconvéniens, si, le traité ayant une forme pratique, il s'agit de buts & de moyens; soit qu'on réunisse le tout en deux masses distinctes, l'une de preuves & d'argumens positifs; l'autre, d'objections & d'argumens négatifs; soit qu'on entrelace les raisons *pour* & les raisons *contre*, afin de diversifier.

3°. La méthode du dialogue, où deux personnes adoptent; l'une l'affirmative qu'elle appuye de tous les cas favorables; l'autre, la négative qu'elle établit sur les cas opposés.

4°. On peut appliquer les préceptes à des histoires véritables, à des faits bien authentiques; ou simplement, raconter des histoires, faire des descriptions, où les maximes soient réalisées; & aider l'application par quelques réflexions.

5°. Mettre des êtres en action, dans un poëme épique, un roman, un conte, une fable, une historiette, un apologue; en un mot, promener des

chimères dans l'univers, faire des dispositions, construire des machines morales, telles, que les conséquences avantageuses de la pratique des maximes positives, & les suites funestes de l'observation des maximes opposées, y soient montrées comme faisant partie de l'ordre réel & nécessaire de l'univers.

6°. Mettre sur la scène des personnages qui débitent & pratiquent nos préceptes, ou qui ridiculisent les maximes opposées, par l'action & la parole.

Cette méthode de mettre les préceptes en action; de leur donner un corps, & sur-tout, une langue; de les personnifier, en quelque *sorte, & de* les animer, laquelle se compose des deux précédentes, est certainement une des plus agréables; cependant elle a ses inconvéniens qui font presque toujours manquer le véritable but : nul doute qu'elle ne fut excellente pour les hommes & les penples naissans; mais je doute qu'elle réussisse également chez les hommes & chez les peuples déja corrompus; on est obligé, pour se faire écouter, ou regarder, d'entourer les vérités, au visage sévère, de préceptes dont la physionomie est plus douce & plus riante; de marier, en quelque sorte, ces vérités avec les vices nationaux; union forcée : loin que ces vieilles en soient mieux accueillies, elles ne servent qu'à faire valoir par le contraste, les vices

vices favoris : elles ne ſont là que pour cette fin : ce ſeroit bien fait, ſans doute, de frotter de miel les bords du vaſe qui contient la médecine, ſi l'on pouvoit eſpérer que les enfans la bûſſent, mais s'ils ne font que ſucer les bords de la coupe, & trouver, par l'oppoſition, la médecine encore plus amère, c'eſt au moins du miel perdu : que ſi le miel gâte encore la conſtitution des malades, le Médecin doucereux n'eſt qu'un empoiſonneur.

La comédie eſt, ſans contredit, un genre très-*divertiſſant*, & pourroit être fort utile, ſi elle n'étoit le genre des méchans : pour en bien ſaiſir l'eſprit & les effets, pour ſçavoir quel en eſt le principe & la fin, de quel but elle eſt le moyen, cherchons dans la vie ordinaire quels ſont les mœurs, le tour d'eſprit & le but de ceux qui employent le plus ſouvent l'arme du ridicule, & ce que nous ſommes nous-mêmes, lorſque nous recourons à cette arme dangéreuſe ; eſt-ce pour éclairer les autres ou pour les rendre heureux ? ou bien ne ſeroit-ce que l'art d'exciter le mépris ? Dans cette dernière ſuppoſition, il ſeroit difficile qu'un moyen tendant à un ſi mauvais but, pût être bon : jamais homme corrigé par le ridicule n'en devint meilleur ; & s'il enlève quelque léger défaut, c'eſt en faiſant déteſter le médecin : or, je demande lequel eſt le pire, des petites imperfections que vous faites diſparoître par ce moyen, ou du ſentiment que

vous y substituez : au fond, lequel fait le plus de mal à l'autre, de celui qui se donne un ridicule, ou de celui qui le note ? si nous étions sages, bons & occupés, les ridicules ne blesseroient pas nos yeux.

La Tragédie est un genre sublime ; c'est le genre des héros, des guerriers : mais, en tirant trop haut, elle nous manque, nous qui sommes placés si bas : nous ne sommes, ni tyrans, ni conspirateurs : nous n'avons, ni armée à ménager, ni trône à prendre ou à garder : que nous importent ces riens gigantesques à nous autres, cultivateurs, *artisans*, marchands, ou parleurs, qui composons ou *croyons* composer l'espèce humaine ? c'est une belle *chose* que de bons vers, quand ils sont mieux employés.

Le Drame, tant déprimé par nos ricanneurs, est le plus *honnête*, comme le plus intéressant de tous les genres : c'est le genre de la commisération & de la vertu : les événemens de la vie commune, un peu nettoyés & singularisés ; les sentimens ordinaires un peu ennoblis ; des infortunés de tous les ordres, mis en action, agissant peu, parlant beaucoup, & se plaignant presque toujours ; c'est nous ou presque nous : vous ne voulez pas qu'on déplore les misères de la condition humaine ; rendez-donc cette vie plus risible ; & s'il faut absolument des ridicules, pour être heureux, que celui qui en

est exempt, jette la première pierre. A bien prendre, le rire comique & malin est une plainte: rire ainsi, c'est pleurer, & de toutes les manières possibles de pleurer, la plus hideuse: en un mot, tout genre qui, sans s'élever à perte de vue, excite & nourrit la pitié, la source la plus pure des vertus humaines, comme Rousseau l'a observé plusieurs fois; & avec elle, ces aimables vertus qui lui servent ordinairement de cortège, ce genre est le plus sain, & le seul qu'on devroit souffrir; dût-il être un peu moins amusant; car, après tout, il vaut mieux être ennuyé, & même ennuyeux, que méchant: c'est celui qui nous convient le mieux, précisément, parce qu'il est le plus opposé au caractère national: *contraria, contrariorum, sunt medicamina.*

C'est une triste vérité que la plupart des découvertes & des inventions de l'ordre moral, ne sont qu'un mal de plus, quand les ames sont avilies & dégradées: chaque moyen a deux faces; c'est une épée à deux tranchans, l'un, bien affilé, à l'usage du vice, l'autre, fort émoussé, à l'usage de la vertu: n'est-il pas clair que, les intentions restant mauvaises, plus il y a de génie & d'activité, plus aussi il y a d'intentions & de moyens de mal faire: la proposition qui exprime votre découverte, suggère sa contraire; elle allarme celui qui vit d'abus; il médite; & bientôt il oppose

à votre remède dix nouveaux abus : ceux qui veulent le bien, marchent seuls, & leurs opposés, en corps d'armée. Le plus pressé seroit donc de refondre les ames & sur-tout les corps : car, ceux-ci changeant, l'on voit changer aussi-tôt les dispositions, les tendances, les goûts, les intentions, les fins habituelles ; & dès-lors, tous les moyens peuvent être bons, du plus au moins.

On a dit que les livres qui parlent gravement & sèchement de vertu, ne sont utiles qu'à ceux qui n'en ont que faire : cette phrase, plus jolie que juste, ressemble fort à celles qu'elle défend. D'abord, si de pareils livres sont moins amusans, *ils* sont aussi moins dangereux : s'ils endorment *l'homme* vicieux, ils endorment aussi ses vices ; & malheur à ceux qui l'éveillent : s'ils n'opèrent pas de soudaines conversions, ils servent, du moins, à augmenter le répertoire de ceux qui ont déjà des principes analogues ; à achever leurs apperçus, à les confirmer dans leurs bonnes intentions, en leur montrant que des gens éclairés pensent comme eux ; à les avertir qu'ils ne sont pas seuls sur la terre ; enfin à maintenir leur chancelante vertu par l'étaie d'une approbation publique. Les maximes de morale ne *font* point d'honnêtes gens ; elles ne produisent, ne *commencent* pas la probité ; c'est le bénéfice du naturel & de l'exemple soutenu ; mais elles peuvent la *continuer*, la *recommencer*, l'augmenter.

Le plus grand inconvénient de la morale en préceptes, c'eſt de choquer l'amour-propre de ceux qu'elle veut inſtruire : on n'aime ordinairement, ni les conſeils, ni le ſtyle, ni le ton, ni la perſonne d'un conſeiller moraliſte : mais on conſulte & l'on écoute plus volontiers un médecin, ou un méchanicien : il eſt moins impoli de dire à un homme : vous étiez malade tel jour; le ventre n'étoit pas libre ; le cerveau étoit obſtrué ; vous excédiez en plus ; vous étiez mal diſpoſé ; que de lui dire, en termes couverts ; vous étiez ce jour-là, un impertinent, un fou, un ſot, un fripon. Tel eſt l'eſprit de cet ouvrage, & la raiſon de la forme qu'on lui a donnée : pourquoi bleſſer ſes amis, en leur diſant quelques vérités néceſſaires ? c'eſt déjà une très-grande impertinence qu'un conſeil donné à genoux, ſans perruque & ſans ſimarre : tâchons donc, puiſque nous ſommes forcés d'être didactiques & précis, de matérialiſer la morale, autant qu'il eſt poſſible & de donner à nos préceptes une forme *médicale* & *méchanique*.

7°. Choiſir une progreſſion naturelle, telle que celle de la vie humaine, de la vie d'un peuple, de l'année, de la journée, de lieu, de qualités, de manières d'être quelconque ; & marquer, dans ces progreſſions, des époques, pour déterminer, dans ſon ſujet, des points de ſection, & le couper en

portions d'étendue convenable ; toutes les opérations, tous les mouvemens possibles s'exécutent dans le tems & dans le lieu ; toutes les divisions qui se tirent de ces deux manières de considérer les choses, sont donc les plus faciles à trouver & à saisir ; ce qui ne dispense pas de l'ordre analytique avec lequel on peut toujours le combiner ; supposons qu'on ait pris l'homme pour son sujet, on peut après avoir analysé l'homme naissant & trouvé ses élémens les plus simples, à force de décompositions, montrer, en avançant dans la vie humaine, *pourquoi*, *comment* & *combien*, ces divers élémens croissent, tous ensemble, ou les uns aux dépens des autres ; & l'on peut tout réduire à ce quadrille, sentimens & jugemens, bons & mauvais ; division où sont implicitement comprises les sensations qui sont la cause, le principe, *l'antécédance* de notre manière d'être morale ; & les paroles ainsi que les actions, qui en sont les effets, la fin, *la conséquence*.

8°. On peut écrire par aphorismes ou observations, par maximes détachées, & rédigées sous des titres collectifs sans transitions ni liaisons : mais il faut user rarement de cette méthode qui n'est nullement attrayante, & éviter sur-tout l'excessive confusion des aphorismes d'Hippocrate,

9°. On peut dresser des tables où soient coordonnées les analogies & les différences des êtres,

comme notre Table des époques : elles serviroient à traiter toutes sortes de matières & de questions particulières : s'il s'agissoit de théorie, on trouveroit, dans une des quatre colonnes, les cas, c'est-à-dire, les époques du tems & du lieu, les circonstances favorables à une assertion ; & dans la colonne opposée, les cas défavorables : de même, s'il s'agissoit de pratique, étant donnée une qualité, une manière d'être, mauvaise dans son *espèce*, soit pour celui qui en est doué, soit pour le méchanicien qui veut l'employer, on trouveroit, dans la colonne opposée à celle où elle est classée, les qualités, les moyens, les causes qui peuvent la combattre, l'affoiblir, la détruire ; soit que nous nous proposions de travailler le sujet, ou simplement, de choisir les momens : de même, étant donnée une qualité bonne, dans son *espèce*, mais contraire au but proposé, par son *excès* ou son *défaut* d'intensité, la colonne opposée eût indiqué le remède en cas *d'excès* ; & en cas de *défaut*, il eût suffi de forcer un peu les moyens & les causes indiquées dans la colonne même où se trouve cette qualité, soit en les accumulant, soit en exaltant leur vertu.

ARTICLE SIXIÈME

Exorde ; digressions ; moyen de réunir l'ordre & la fécondité.

I. Il est à propos d'entamer toute composition ; (livre, discours, mémoire, lettre, conversation) dont on peut indiquer le but sans inconvénient, en montrant clairement de quoi il s'agit : mais, je ne donnerois pas pour exemple ce début de l'Emile : *tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses : tout dégénère entre les mains de l'homme* ; début où je vois bien l'intention d'observer la règle que nous donnons ici ; mais non le fait : cette proposition un peu tranchante suggère cette autre qui semble en sortir pour la dévorer : si tout dégénère entre les mains de l'homme, Emile dégénérera entre les mains de Rousseau qui doit être contenu, paradoxes & tout, dans ce mot, *l'homme* : mais, dira-t-on, Rousseau est peut-être le seul entre les mains de qui tout ne dégénère pas : en ce cas, il falloit dire, pour parler avec plus d'exactitude : tout dégénère entre les mains de tous les hommes, excepté entre celles de Jean-Jacques Rousseau, proposition qui, pour tendre plus directement à l'exactitude, n'en seroit, ni plus harmonieuse, ni plus modeste, ni mieux prouvée.

2. De plus, ce début eſt trop vague ; on pourroit demander à quelle époque de la durée de l'eſpèce ou de l'individu, l'homme paſſe *des mains* de Dieu, dans les mains de l'homme ; ſi c'eſt avant, durant, ou après la conception, &c. On pourroit encore objecter que l'homme ne ſort jamais des mains de ſon auteur, même quand il ſe civiliſe, même quand il ſe déprave par l'exaltation de certaines qualités aux dépens des autres ; qu'en ſe poliçant de plus en plus, il perd telles qualités, telles vertus & tels vices, en en gagnant d'autres.

3. Dans toutes les parties du diſcours, & principalement dans l'exorde, il faut ſe défendre rigoureuſement ces invectives tranchantes dites à l'eſpèce entière, & en général, à un corps dont on eſt membre en dépit de ſoi : elles réjailliſſent toujours ſur l'imprudent qui les lance, ou elles le forcent à faire d'orgueilleuſes exceptions : prétend-on être vrai, c'eſt une fauſſeté ; bon, c'eſt une méchanceté ; fin, c'eſt une maladreſſe.

4. Les exordes vagues, tels que celui que je viens de citer, mènent à l'erreur, à la haine, ou ne mènent à rien : d'un autre côté, l'attirail des diſtinctions a quelque choſe de ſec, de traînant, qui gâte un prologue : pour éviter les deux inconvéniens, & réunir les deux avantages, on placera, en tête de l'ouvrage, la partie générale & commune de la pro-

position qui l'enveloppe, & on la fera suivre par les distinctions qu'on se contentera de faire pressentir : par ce moyen, l'on sera poëtique, oratoire, pompeux, si l'on veut absolument l'être, sans cesser d'être exact, vrai, judicieux, & même adroit.

II. C'est le goût excessif pour le beau idéal & le style décoré, qui jette tant d'écrivains dans des digressions sans fin & dans la profusion : tant que le jugement est sain & ferme, l'écrivain choisit sans cesse, préfère l'utile à l'agréable dans les genres où ils s'excluent réciproquement, & va droit au but; mais l'imagination a besoin de nouveauté, *de* variété, de beauté fraîche ; elle s'ennuye *de ce qu'elle* a trop vu : elle se lasse de marcher dans la même route; se jette à droite & à gauche ; attire au sujet mille choses qui lui sont étrangères, mais qui peuvent plaire au vulgaire : on ne veut se priver d'aucune idée; on ne veut point perdre ses phrases : delà, tant de livres romanesques, sans choix, sans ordre & sans but.

2. D'un autre côté, ceux qui ont de l'ordre ont communément peu d'idées; l'indigence est un bon maître d'œconomie.

3. Posséder l'une des deux qualités, est assez facile; la difficulté, c'est d'être, tout-à-la fois, fécond & régulier, plein & méthodique, rapide &

fage. 1°. Il eft plus difficile d'arranger une multitude de chofes, que d'en ordonner un petit nombre; & cette difficulté croît en plus grande raifon que le nombre des idées. 2°. Il faut avoir le courage de renoncer au plaifir & à cette gloire vulgaire que procure une ambitieufe abondance; pour diftribuer des idées bien choifies; facrifice plus méritoire, quand il eft volontaire, que lorfqu'il eft forcé.

3°. L'invention de l'ordre eft l'office du jugement, qui faifit les différences vraies; il exige que la tête foit froide: fi l'on s'obferve avec foin, on reconnoîtra qu'au delà du dégré moyen où toutes les facultés font égales, fe balancent & fe relayent, la faculté d'inventer & celle d'ordonner, font en raifon inverfe, l'une de l'autre; par exemple, en fe promenant doucement à l'air libre, on diftingue & on difpofe très-facilement fes idées; mais on n'eft pas à beaucoup près fi fécond, que lorfqu'on fe tient en repos dans une chambre bien clofe: il faut donc fe réfoudre à perdre en faveur de l'ordre, une partie des difpofitions d'où dépend le talent; fçavoir, la chaleur & la fouplefle de la tête & du cœur.

4. Ainfi, pour joindre un bel ordre à une grande fécondité, il faut s'*hommaffer* & s'*efféminer* alternativement par les moyens indiqués; fçavoir, 1°., s'*efféminer* un peu, pour attaquer le fujet; cet acte demande un élan, un mouvement rapide

dans la penſée ; 2°. *s'hommaſſer*, pour diſtinguer nettement & choiſir ſes idées, aſſurer l'analyſe & diſpoſer ; 3°., *s'efféminer* une ſeconde fois, pour exprimer avec grace & facilité ; 4°. enfin, *s'hommaſſer* encore, pour revoir, limer & terminer.

LIVRE SEPTIÈME.

Art d'agir ou de déterminer, & de profiter des déterminations.

L'IDÉE collective exprimée par le titre de ce Livre, comprend tous les buts & tous les moyens indiqués jusqu'ici: ce mot *agir*, renferme le choix & l'emploi de tous les moyens possibles tendans à tous les buts imaginables: on peut qualifier également de *machine*, soit l'homme qui se meut & s'agite sans but & sans plan, soit celui qui est poussé vers un but déterminé, par une passion exaltée qui le maîtrise: l'homme vraiment *actif*, le véritable Méchanicien, est celui qui opère avec jugement qui sçait choisir son but & ses moyens.

Or, 1°., l'homme actif peut se déterminer *lui-même* ou déterminer *les autres*; 2°., il peut déterminer le *cœur* ou l'*esprit*, je me contente de ces deux points de considération, & je ne parle, ni des sensations, ni de l'action extérieure, telle que la parole & l'action proprement dite, ces deux manières d'être pouvant être rapportées aux deux premières; les sensations, comme cause ou antécédance; & l'action extérieure, comme effet ou conséquence; 3°., on peut employer, pour déterminer, des moyens *physiques*, ou des moyens

moraux : si nous combinons chaque couple de cette division avec les deux autres, nous aurons déjà huit combinaisons : de plus, on peut *profiter* des déterminations de cœur & d'esprit, opérées en soi où dans les autres, par des causes, physiques ou morales, dont on ne dispose pas, mais dont on est maître de profiter ; ce qui nous donne encore huit combinaisons. Notre sujet se divise donc naturellement en seize parties distinctes.

Mais ce grand nombre de divisions est facile à réduire. 1°. Comme tous les individus de l'espèce humaine sont constitués à peu-près de la même manière ; qu'il n'y a entr'eux de différence que du plus au moins ; si je sçais déterminer, par toutes sortes de moyens, mon propre cœur & mon propre esprit, je sçaurai, par cela même, déterminer les autres à ce double égard. 2°. J'ai fait voir qu'en vertu de la réciprocité d'action du cœur & du cerveau, telle qualité, tel état du cœur, répondoit toujours à telle qualité & à tel état de l'esprit ; & *vice versâ* ; en sorte qu'on peut affecter l'un ou l'autre de ces deux organes, soit en modifiant l'organe même dont il est question, soit en modifiant son corrélatif. 3°. J'ai montré aussi que tous ces moyens prétendus *moraux* ne sont que des moyens physiques agissans sur certains organes, dont les mouvemens & le sentiment sont qualifiés de *moraux* quoiqu'ils soient tout aussi *physiques* que

les autres & occasionnés par des agens non moins matériels. 4°. Enfin il est clair que, si je connois les causes ou moyens qui produisent, en moi ou dans les autres, une disposition quelconque, je puis également profiter de l'action de ces *causes*, ou faire naître cette disposition en employant les *moyens* dont elle est l'effet.

Ainsi les seize branches de notre division peuvent, à la rigueur, se réduire à une seule, laquelle étant connue, fera connoître toutes les autres: & comme il y a deux classes de déterminations, dispositions, ou manières d'être, diamétralement opposées, dont l'une précède, accompagne ou suit l'augmentation de chaleur & de vîtesse, dans le corps humain; & l'autre, le décroissement de ces deux choses, notre sujet se divise encore en deux parties.

Cependant nous n'abuserons pas de cette simplification, pour réduire ce Livre à des généralités & lui donner une excessive précision; nous n'en avons usé que pour montrer, en classant, la simplicité de certains sujets qu'on croit fort compliqués, parce qu'on se contente de parcourir leurs diverses combinaisons, au lieu d'en étudier patiemment quelques-unes, pour découvrir leurs divers élémens, les recombiner & connoître par ce moyen toutes les combinaisons existantes ou possibles; méthode qui diminue ce sentiment désagréable que produit,

dans l'ame du lecteur, le spectacle d'une confuse variété. Nous ferons reparoître les autres branches dans le développement de notre sujet, qui sera contenu dans les quatre chapitres suivans; dont le premier traitera de l'action en général, & pourra être regardé comme une récapitulation des Livres précédens; le second aura pour objet, le plan général de conduite & les principales machines ou dispositions; le troisième traitera de la conversation active: le quatrième enfin, exposera la théorie du charlatanisme ou de l'art de prendre ses avantages par la ruse.

CHAPITRE I.

Art de déterminer en général & de profiter des déterminations; objection contre notre théorie; réponse.

LE but général de nos actions doit être d'opérer notre propre bonheur & d'y joindre celui des autres, autant qu'il est possible; le bonheur d'autrui double & assure le nôtre; car on ne peut être solidement & constamment heureux parmi des malheureux: ce problême en renferme deux autres; sçavoir, produire des émotions suffisantes, pour faire exister, pour

pour faire sentir la vie; 2°. Eloigner, de *soi* & des *autres*, les émotions douloureuses par la *qualité* ou la *quantité* de mouvement, & former, dans la totalité de la vie, la plus grande somme possible de sensations, de sentimens & de pensées agréables.

Or, 1°. pour renouveller les trois modes de la sensibilité, réveiller l'homme & le maintenir éveillé, il faut tout contraster, couleurs, figures, situations, mouvemens, régime, manières d'être, qualités, quantités; en un mot, toutes les choses perceptibles : l'homme n'est qu'une machine dont le mouvement est excité & entretenu par des stimulans, des aiguillons de toute espèce : la plupart de ces irritans cessent d'agir par cela seul qu'ils ont agi : l'uniformité émousse la sensibilité de l'homme & l'assoupit : nos organes ne sont provoqués que par les différences; & de toutes les différences, les plus grandes sont les oppositions.

2°. Pour émouvoir agréablement un sujet, il faut opposer le régime, physique & moral, à la manière d'être actuelle, s'il s'y trouve de l'excès, en plus ou en moins, ou si elle tend à l'excès; c'est-à-dire, lutter contre les causes, intérieures & extérieures, physiques & morales, qui dominent trop, ou qui pourroient dominer, afin de le maintenir en équilibre, c'est-à-dire, de faire prédominer en lui alternativement, à un dégré médiocre, les tendances, les mouvemens, les qualités, les affections,

les manières d'être opposées : les véritables moyens une fois trouvés, on en augmentera ou diminuera la dose par dégrés, jusqu'à ce qu'on voye le sujet arriver ou tendre à l'équilibre ; ce dont on jugera par les signes indiqués, L. IV.

Mais cette règle est encore trop générale, il ne s'agit pas toujours de rendre heureux, sur le champ, *soi & les autres :* souvent, il faut se résoudre à souffrir ou à jouir moins, actuellement, pour jouir davantage ou souffrir moins par la suite : quelquefois aussi l'on est obligé de laisser là ses plans de perfection, & de travailler à prendre ses avantages sur un homme incorrigible, trop vieux pour pouvoir être refondu, & voué au dépit pour le reste de *sa vie.* Dans ces différens cas, il seroit utile de pouvoir modifier, *soi* ou les *autres*, en mal ou en bien, à volonté.

Or, pour modifier soi ou les autres d'une manière quelconque, c'est-à-dire, pour exciter tels sentimens & telles idées qu'on voudra, il faut chercher dans notre Table des époques, la colonne où se trouvent ces sentimens & ces idées, ainsi que la qualité physique, générale & commmune, qui produit ou accompagne ces manières d'être : l'on donnera cette qualité *à soi* ou *aux autres*, par les causes, les moyens & toutes les circonstances possibles, indiquées dans cette même colonne.

Comme les qualités physiques, & les qualités

qui leur répondent, se produisent réciproquement & s'accompagnent presque toujours, on pourroit employer indifféremment les moyens, *physiques* ou les moyens *moraux*, indiqués dans cette colonne; par exemple, s'il s'agissoit de rendre un homme, ardent, indiscret, précipité, on y réussiroit également, soit en employant les alimens, les exercices, échauffans & desséchans, en le plaçant dans les lieux & autres circonstances physiques, qui produisent cette double qualité; soit en employant le style, le ton, les regards, le geste, les mouvemens, l'action vive, & l'espèce de sentimens & d'idées qui produisent cette qualité.

Que si l'on est maître de choisir les momens, on profitera des tems, des lieux, des circonstances, des causes, physiques & morales, qui réveillent les sentimens & les idées dont on a besoin en *soi* ou dans les *autres*; ce qui reviendra au même.

II. Matérialisons tout-à-fait nos préceptes; réduisons tout à la matière & au mouvement, pour fixer l'esprit & donner un point d'appui à la raison; les applications en seront plus faciles; & nous sentirons combien les hommes étourdis & aveuglés, comme nous les voyons, sont aisés à déterminer dans les cas particuliers.

1. Tous les moyens de déterminer ont pour but de faire *avancer* ou de faire *reculer*, *soi* ou *les autres*;

en toute question ou délibération, il s'agit d'approuver ou de blâmer, d'admettre ou de rejetter, d'affirmer ou de nier, d'accuser ou de défendre, d'absoudre ou de condamner, de persuader ou de dissuader, de rechercher ou d'éviter, de vaincre ou d'être vaincu, de faire ou de ne pas faire, du oui ou du non, du plus ou du moins : car, lorsqu'on choisit les opinions & les résolutions moyennes, ce n'est qu'après avoir examiné & rejetté les extrêmes. Si je représente ces buts symétriquement opposés, par ces mots ; *avancer* & *reculer*, c'est pour abréger & simplifier : je n'ajoute pas ; *se tenir en repos*, ou *en silence*, parce que cette détermination se rapporte aux deux autres ; selon que, dans les *circonstances* données ; il faut être affecté d'amour ou de haine, d'espérance ou de crainte, pour se taire ou se tenir en repos.

3. Or, ces deux déterminations, *avancer* & *reculer*, répondent aux deux mouvemens opposés de notre sang ; la première, au mouvement du centre à la circonférence ; la seconde, au mouvement de la circonférence au centre. La première répond aussi à *chaleur* ; & la seconde, à *froid* : lorsque l'homme s'échauffe, son sang court aux extrêmités ; & il *avance* volontiers : lorsqu'il se refroidit, son sang se retire vers le cœur ; & il est porté à *reculer*. Si le corps de l'homme à déterminer avoit la transparence du verre, quelque fussent ses discours & ses

mines, l'obſervateur qui le conſidéreroit *par devant*, pourroit deviner en quel ſens cet homme va ſe mouvoir, ou voudroit aller ; car, cet homme iroit ou ſeroit diſpoſé à ſe mouvoir, dans la même direction que ſon ſang : or, à meſure qu'on apprend à obſerver, l'homme ſe *vitrifie* inſenſiblement : d'abord on n'apperçoit que les alternations très marquées, dans les perſonnes fort ſenſibles ; puis, les oſcillations moyennes dans ces mêmes perſonnes, & les plus marquées, dans les ſujets peu ſenſibles ; enſuite les moyennes dans les êtres moyens ; enfin les plus petites dans les individus les plus immuables : dès-lors on voit tous les hommes *rougir* & *pâlir* alternativement, *peu* ou *beaucoup* : on voit leur ſang *aller* & *venir* ſans ceſſe comme la liqueur d'un thermomètre très-ſenſible, & en même tems qu'elle ; lorſque les viciſſitudes de nos affections ſont occaſionnées par celles de la température.

4. Mais les deux premières colonnes de notre table contiennent les tems, les lieux, les cauſes & les circonſtances qui *échauffent* ; les deux dernières indiquent les circonſtances & les moyens qui *refroidiſſent* : on aura donc recours aux deux premières, pour faire *avancer* ſa machine, *propre*, *acquiſe*, ou *conquiſe* ; & aux deux dernières, pour la faire *reculer*.

5. Ce n'eſt pas tout : après avoir déterminé l'eſpèce, la direction du mouvement que nous voulons

imprimer, reste à nous occuper de la vîtesse : cette vîtesse dépend du *dégré* de chaleur & de froid, de sécheresse & d'humidité : si vous employez les moyens de la seconde colonne, l'homme rendu trop ardent & trop sec, pourroit avancer trop vîte; dans ce cas, il faut jetter de l'eau sur son feu, &, pour nous servir d'une expression proverbiale, mettre de l'eau dans son vin, à l'aide de la première colonne qui répond à *chaud-humide*, graduer l'humidité sur le dégré de rallentissement dont on a besoin; & même, user de la quatrième colonne, si le tems manque pour graduer : que s'il recule trop fort, on le desséchera par dégrés, à l'aide de la troisième colonne, pour peu qu'on ait de tems; & à l'aide de la seconde, au cas que le temps manque.

6. On sent bien qu'à force d'humecter, de refroidir & de calmer l'homme qui avance trop vîte, il y aura un dégré où il arrivera au repos, & au delà duquel il reculera; & de même, qu'en échauffant, séchant & piquant celui qui recule trop fort, il y aura un dégré qui produira le repos, & qu'un dégré de plus le fera avancer : c'est à l'habitude d'observer, & à l'usage fréquent des indications que j'ai données, (L. IV) que nous devrons une certaine sagacité à saisir les nuances & à déterminer les doses : l'habitude est un art qu'aucun maître ne peut enseigner ni remplacer; & la supériorité réelle d'un homme sur un autre, consiste bien moins

dans l'invention d'un grand nombre de moyens, que dans l'habitude à les employer : tout ce que nos théories peuvent faire, c'est de classer les espèces & de marquer des limites dans les échelles d'affections opposées.

7. Remarquez comme ici la théorie & la pratique se touchent : nous avons vu, dans les Livres précédens, que les sentimens & les idées tiennent à certaines qualités physiques intérieures ; que ces qualités se produisent au dehors, à cause de la contiguité de l'intérieur & de l'extérieur ; ce qui nous a fourni des signes pour reconnoître les dispositions secrètes : ainsi, quand on aura étudié les signes des dispositions secrètes, c'est-à-dire, les qualités extérieures qui les accompagnent constamment & les annoncent, on sçaura dès-lors ce qu'il faut faire pour produire ces dispositions ; puisque ce sont ces qualités mêmes qui servent de signes, dans l'*observation*, qu'il faut produire, dans l'*action* : ce qui est *signe*, dans la théorie, devient *moyen*, dans la pratique.

8. On suivra la même marche dans l'emploi des moyens appellés *moraux*, ou dans le choix des circonstances, si, au lieu de travailler à faire naître les dispositions, on se contente de les attendre & de les mettre à profit.

III. Je dois résoudre d'avance une objection qui

pourroit m'être faite & qui se présente naturellement ici: vous nous apprenez, peut-on me dire, que tout se réduit à *avancer* & à *reculer*, qu'il faut produire l'un de ces deux mouvemens, pour faire des gens ce qu'on veut; mais, *vers qui*, *vers quoi*, & *comment*; voilà ce qu'il s'agit de sçavoir & ce que vous ne dites pas: quand vous vous occupez des faits *généraux*, sans parler de leurs *espèces*, ne vous exposez-vous pas au reproche que vous faisiez aux Historiens? selon vous-même, toute l'Histoire, débarrassée des circonstances se réduit à *avancer* & à *reculer*; mais ces circonstances qui *spécifient* les faits, en sont la substance, l'ame: ainsi vos formules générales, ne sont qu'une espèce d'*Algèbre* physico-morale, qu'une sorte de squelette: il y a encore loin, de ces simplifications, à la pratique.

La réponse est facile; dans les scènes de cette vie où nous jouons un rôle, les circonstances sont données, quelquefois de notre gré, mais encore plus souvent, malgré nous: les faits sont *spécifiés* par ces circonstances: par conséquent, un fait étant proposé, il ne s'agit plus de *l'espèce* de ce fait, mais de son *genre*; & la question peut s'énoncer ainsi: voilà le fait, quelle est la cause, le motif ordinaire des faits de ce *genre*? quelles en sont les conséquences? que doit-on faire en pareil cas? au contraire, dans l'Histoire, c'est le *genre* du fait qui est donné; & ce sont les circonstances, parti-

larisantes & *spécifiantes*, qui nous manquent, à cause de l'éloignement des tems, de l'ignorance, de la négligence, ou de la partialité des Historiens; il s'agit de sçavoir, dans le nombre de causes qui pouvoient produire l'action rapportée par l'Historien, l'espèce, la combinaison, l'intensité & l'ordre de succession, *local* ou *temporal*, de celles qui ont agi, qui concouroient ou luttoient; afin de pouvoir comparer les sommes ou les différences, les produits ou les quotiens, & de sçavoir au juste ce qui a déterminé les personnages, de peur qu'on n'aille attribuer, à des sentimens ou à des conceptions sublimes, le produit méchanique d'un stimulant, d'un verre de vin, d'une raillerie, d'une insulte.

3. Dans les deux cas, la question peut être réduite à un syllogisme dont la majeure exprime l'ordre, la manière constante dont les phénomènes se succèdent ou s'accompagnent, dans le tems, ou dans le lieu : & dont la mineure énonce le fait particulier, le *spécifie* & le rapporte à sa classe ou à son *genre*.

4. Dans le premier cas, le sujet de la mineure est donné; c'est le fait proposé; il reste deux choses à faire; l'une, de le rapporter par l'analogie à sa classe; l'autre, de trouver une majeure qui indique quels phénomènes précèdent, accompagnent ou suivent constamment de semblables phénomènes, dans le tems ou dans le lieu.

5. Dans le second cas, je m'avance avec des majeures toutes faites ; elles sont le produit de mon expérience, de mes oui dires, ou de mes lectures : l'historien me propose un fait ; mais, comme il ne le *spécifie* pas assez, il me manque le sujet de la mineure pour le rapporter à sa classe, & conclure probablement la cause, les motifs de ce fait.

6. Dans le premier cas, un seul moyen échauffant ou refroidissant, humectant ou dessechant, pourroit produire le mouvement ou la tendance dont on a besoin, sans qu'il fût très-nécessaire de connoître les circonstances du fait proposé : par exemple, si un ami, obligé de me consulter, *venoit me* dire : Monsieur, j'ai entre les mains *un sujet qui* consent bien *avancer*, mais qui *n'ose*, je n'aurois pas besoin de sçavoir l'âge, le tempéramment, la condition, la profession, le caractère, du sujet ; encore moins, de sçavoir s'il s'agit d'aller à Versailles ou à Paris, rue Quinquempoix, ou rue Vivienne, à pied ou en carrosse ; il me suffit de sçavoir que l'homme en question manque de courage, & qu'il ne veut que d'une volonté *raisonnée* ; comme je sçais aussi qu'il faut pour agir, vouloir encore, de l'imagination & 'u cœur, & que pour produire cette volonté active qui fait *avancer*, il suffit d'échauffer les organes respectifs, je renvoye celui qui me consulte, à la seconde colonne de notre table, qui contient des moyens efficaces pour produire la

qualité demandée, & *le genre* de mouvement qui s'ensuit.

Ainsi le véritable & premier avantage de notre théorie, est de dégager l'esprit de cette foule d'idées inutiles qui l'embarrassent, quand il agite une question ou délibère; de le fixer sur deux points principaux seulement, ou plutôt, sur une ligne représentant deux directions opposées; selon le côté vers lequel on se tourne; puis, le sens dans lequel la machine doit se mouvoir étant bien déterminé, de marquer des limites très étroites entre lesquelles se trouve le dégré de vîtesse requis; en un mot, de mettre en main de ces moyens vigoureux qui maîtrisent tous les autres & dont l'effet soit certain.

Mais, comme les doses pourroient être trop fortes ou trop foibles dans les circonstances où il s'agiroit de faire avancer ou reculer ses machines, avec une vîtesse déterminée, j'indique, dans le quatrième livre, des signes, pour distinguer, à-peu-près, les tempéramens & les caractères corrélatifs; afin qu'on ne donne pas, au bilieux, la dose qui convient, au phlegmatique, & *vice-versâ*; & qu'on ne fasse pas de méprises trop grandes: ce livre est une sorte de *pharmacopée morale*, où l'on dit: telle *espèce* d'agent est bonne pour *guérir*, *occasionner*; ou *faire durer* telle espèce de

mal ; voilà les doses usitées, pour tels tempéramens *extrêmes* & faciles à reconnoître, & pour les tempéramens *moyens* : dans ces cas difficiles & assez rares où les nuances échappent, si vous desirez une échelle dont la graduation soit plus fine; recourez aux procédés indiqués (L. III. Ch. VII. Art. IV.), & dans l'appendix, pour déterminer avec précision l'intensité des qualités sensibles.

CHAPITRE II.

Plan général de conduite ; dispositions & machines principales.

I. PLAN *général*. Quelque plan de sagesse qu'on puisse former, de quelque précaution qu'on s'arme, en quelque lieu qu'on aille se cacher, on ne peut éviter d'être entraîné par la folie, pêtri par l'opinion, heurté par la violence, enlacé par la ruse, calomnié par l'envie; raillé par des femmes, d'un sexe ou de l'autre : si vous diminuez le nombre des chocs, chaque coup sera plus senti ; si vous les multipliez, chaque impression le sera moins, & la fréquence des contacts diminuera la sensibilité : en un mot, ce que vous gagnerez, d'un côté, vous le perdrez, de l'autre. Ainsi, gardons-nous d'étein-

dre dans notre ame la ſoif de l'immortalité: autant vaut ſouffrir pour une grande cauſe, que d'être percé de mille aiguilles dans un coin obſcur de cette terre d'ingratitude & de menſonge: ſe replier & revivre, dans le *paſſé*, ſe prolonger & s'élancer, dans l'*avenir*, ſentir & penſer en tous lieux, dans le tems *préſent*, cette triple & vaſte exiſtence vaut bien l'étroit ſentiment qui enchaîne un avare ou un volupteux, au fugitif objet de ſes eſpérances & le tient accroupi ſur un point du tems & de l'eſpace. Comme la lumière, qui jaillit d'un corps embraſé, pâlit en s'éloignant de ſa ſource & s'affoiblit en proportion de l'eſpace qu'elle emplit, le ſentiment de la douleur ſemble s'affoiblir en divergeant du foyer & ſe raréfier, en proportion du nombre d'êtres qu'embraſſe dans ſa bienveillance un homme animé du deſir de la vraie gloire: l'être ſouffrant ſent peu-à-peu ſes maux s'adoucir, à meſure que s'éloignant de lui-même & s'étendant ſur tout ce qui reſpire, il aggrandit la ſphère de ſes ſentimens & de ſes penſées: aiguillonné par une ambition, douce & bienfaiſante, toujours en action, il fournit ſa carrière, d'un pas uniforme; tous ſes jours ſont pleins; tout vit de ſa vie; & il commande à ſes ennemis même, par des bienfaits.

2. Il eſt eſſentiel de bien reconnoître ce qu'il y a de ſingulier & d'individuel, dans ſon caractère & ſon tour d'eſprit, dans la totalité de ſa

vie antérieure & de sa situation actuelle, & de régler sur cet ensemble son plan de gloire, de fortune ou de bonheur; afin de rendre l'imitation impossible à ses émules: plus les genres sont différens; moins aussi l'envie a d'âpreté & plus il est facile de se distinguer.

3. Bien étudier son fort & son foible, afin de faire, *par soi-même*, tout ce qu'on peut bien faire, & de faire, *par un autre*, tout ce qu'on feroit mal, ou qu'il feroit mieux que nous, après nous être assurés qu'il est notre ami, de cœur ou d'intérêt.

4. C'est un principe reçu dans le monde, qu'il ne faut pas demander à un protecteur *une place*, de l'avancement, en général, ni même, tel genre, telle espèce d'emploi; mais telle place individuelle, actuellement vacante ou près de vaquer: cette maxime est saine & mérite d'être généralisée; il faut sçavoir au juste ce qu'on veut faire; se garder de ces buts vagues, de ces plans immenses, assis sur l'orgueil & disproportionnés avec ses moyens; tendre d'abord à moins qu'on ne peut; & bien déterminer chaque jour, à l'exemple des marins, son point de départ, sa route, & son point d'arrivée; quitte à s'aggrandir par la suite, à mesure que les moyens augmenteront.

5. *Dans tout ce que tu fais, hâte-toi lentement:* cette maxime est excellente; les gens qui ne vont

que, par secousses & par saccades, choquent & indisposent tout le monde; ils se font, d'abord craindre; puis haïr; enfin, mépriser, parce que rarement leur activité se soutient: mais il faut finir; les œuvres du Poëte, auquel appartient la traduction de cette maxime, en sont une bonne preuve : de la pureté, de la correction; de la régularité, du sel mordicant, de l'élévation même; mais d'ame, point: nulle œuvre ne peut atteindre un certain dégré de perfection, si l'exécution dure trop; la lenteur d'invention & d'exécution favorise la *raison* aux dépens du *talent*: on aura peut-être, les régulières & froides beautés d'un Boileau; mais on perdra la grace & la facilité: les sens & l'esprit se familiarisent avec l'ouvrage & se blasent; or, dans une trop longue société avec les hommes, avec les choses, avec les idées, la familiarité engendre le mépris; l'homme devient plus grand que son œuvre; il s'en dégoûte: cette chaleur de tête, qui enfante les belles conceptions, le force à concevoir de nouvelles choses & lui donne le besoin de s'en occuper; il se lasse de l'ancienne & finit à contre-cœur: sans compter que l'homme qui est encore dans l'âge des progrès, acquiert, dans le cours de l'ouvrage & finit mieux qu'il n'a commencé; ce qui détruit l'unité.

II. *Dispositions particulières, morales*. Où la femme domine seule, il n'y a point d'ordre moral; où l'homme règne seul, il n'y a point d'ordre physique: car, l'homme moins susceptible & moins sensible, n'apperçoit pas, dans le germe, ces grandes maladies qui ne sont que la somme ou le produit *sensible* de petits excès insensibles, un à un, mais accumulés ou multipliés; qui ont pour principe de petits maux négligés, de petites douleurs méprisées: d'abord, il résiste tout-à-fait, puis il est entièrement abattu; le chêne tient longtems ferme, & casse tout-à-coup: au contraire, la femme plus susceptible & plus souple, passe sans cesse & sans danger, d'un état à l'état opposé; *le roseau* plie au moindre vent, cède à la tempête & subsiste: mais si ces vacillations & ces vicissitudes utiles à la santé de la femme, ne sont point, en elle, un vice *physique*, elles sont un vice *moral*, dans l'individu foible qui veut règner; elles n'accommodent, ni l'homme qu'elles fatiguent, ni d'autres femmes dont les vibrations ne sont pas toujours d'accord avec celles de la reine: un tyran femelle est plus tyran qu'un autre; à chaque volonté nouvelle, à chaque essai de pouvoir, le despotisme se fait sentir; or, dans un roi coëffé, il part toutes les cinq minutes, une lettre de jussion.

2. Voulez-vous jouir, dans tous les sens de ce

mot,

mots, rapprochez-vous des femmes; loin d'elles, il n'est point de plaisir délicat & de quelque durée; si ce n'est celui de la méditation, que peu de gens sont en état de goûter: le commerce entre hommes est trop sec; ce ne sont que des trèves, que des traités insidieux: voulez-vous être grand & le paroître? fuyez les femmes, sur-tout dans les pays où elles dominent: pour faire de grandes choses, il faut les concevoir: pour les concevoir, il faut être ferme, élastique, sec & parfaitement isolé: or, la femme, qui nous humecte & nous amollit, fait l'office de conducteur; nous partage, nous ramifie & soutire toute notre électricité: elle nous rattache au tems, au lieu, aux hommes & aux choses qui nous avoisinent: elle nous emplit de ces riens qui passent aussi vîte que ceux qui s'en repaissent. Cependant, comme la nature, ainsi que l'utilité commune & particulière, exige que nous existions doublement pour elles, on pourra concilier les grandes entreprises avec leur société, en cherchant, au dessous de soi, pour le caractère, l'esprit, la condition & la fortune; afin de pouvoir donner le ton & régner sans faire d'esclave.

3. Effrontés, intriguans, solliciteurs banaux, personnages excellens en second; il est mille choses qu'on ne doit, qu'on ne peut, ou qu'on ne veut pas faire soi-même; *ne quid dignitas nostra detrimenti capiat*: on les fait faire par un autre & l'on ne

se commet pas. Il est rare qu'un personnage doué d'une grande élévation d'ame ne soit pas taché d'une certaine timidité orgueilleuse qui le porte à fuir les hommes inférieurs: non qu'il les craigne, mais, parce qu'il ne daigne pas même les vaincre: la victoire supposeroit le combat; & le combat, l'égalité: *César craignoit les petits ennemis.* Il faut donc, autant qu'il est possible, ne traiter qu'avec des hommes dignes de foi, & mettre, entre les petits hommes & son orgueil, beaucoup de flegme ou un ami. Ce n'est pas tout; tout homme a besoin d'un ami de cœur, avec qui il puisse se purger de haine, de crainte, de défiance, de soupçons, d'ambition même, avec qui il puisse, en exerçant les douces vertus, détendre son cœur & son cerveau: ils sont rares, dites-vous; c'est votre faute; soyez tout au vôtre, il sera tout à vous. Je ne parle point des monstres.

4. Tenir toujours ses rivaux, sa maîtresse ou ses maîtresses, ses amis, utiles, entre l'espérance & la crainte: malheur à l'être dont les autres n'ont rien à espérer, ni à craindre.

5. Aller à ses adversaires; y aller vîte; avancer, après avoir feint de les craindre; les lasser par une patiente célérité; quadruple ressource de César, qu'il faut se donner: cette vie n'est qu'un combat, qu'un jeu, qu'une partie, à perdre ou à gagner.

6. Se tenir à califourchon sur les deux partis

contraires; pour faire valoir alternativement les deux moitiés de son individu: point de bannière, de peur de se couper en deux & de faire les seconds rôles.

7. Pour nuire invisiblement à un homme de beaucoup d'esprit, qui a le cœur mauvais; rien de mieux que d'amener fréquemment les sujets de discours & les situations qui mettent en évidence & font ressortir les vices & les travers qui le feront le plus détester.

8. Supporter patiemment toute espèce de raillerie, ou se montrer trop sensible; deux excès qu'il faut également éviter: l'un fait mépriser; l'autre, craindre & haïr: le milieu est de se montrer d'abord capable de railler; puis, de se laisser un peu railler par ces gens si pressés de montrer à tous venans qu'ils ont aussi de l'esprit; enfin, de profiter du mouvement de générosité qui suit leur petite victoire, pour monter sur le railleur, & se faire, par lui, voiturer vers son but: la plus belle vengeance est de féconder les offenses volontaires des hommes, de condamner ces gens si aggressifs à être la spirituelle & aveugle machine de l'offensé.

6. Supposer, aux autres verbalement & avec un air de confiance, les vertus dont on a besoin en eux; afin qu'ils se les donnent, au moins pour le moment.

III. *Moyens physiques.* Il s'agit moins d'agencer des phrases, pour convaincre ou persuader, que de loger ses machines dans la colonne de notre table des époques où se trouvent les mouvemens & les tendances qu'on veut leur communiquer, avec les moyens d'opérer cette communication: dans le premier cas, ils pourroient se défier des beaux discours: dans le second, ils voudront *méchaniquement* ce que vous voudrez: en obéissant, ils croiront commander; & tout le monde sera content; que faut-il de plus?

2. Chaque homme communique méchaniquement, avec plus ou moins de facilité, selon son *dégré de* chaleur, d'élasticité, d'entêtement, ses *vices & ses* vertus, ses talens & ses défauts; par l'énergie de cet instinct qui nous force à imiter tout ce qui frappe nos sens, notre cœur, ou notre esprit; & même ce que nous méprisons; de plus, la société ne peut subsister long-tems entre deux personnes, si elles n'exercent ensemble des facultés semblables, dans des genres analogues, & à des dégrés qui ne soient pas trop inégaux: à la longue, fussent-elles toujours opposées de sentiment, elles auront de commun, au moins l'activité des foyers où s'exercent ces facultés & la matière mise en œuvre. Ainsi fuyons ce qu'il y a de faux & de mauvais, en cherchant ce qu'il y a de vrai & de bon; pour nous l'assimiler, par la plus facile, la plus prompte & la plus sûre de toutes les méthodes.

3. Veut-on se mettre en état de déterminer à volonté les autres hommes, avec les seuls instrumens naturels, il faut s'exercer de bonne heure, pour donner à son regard, à sa physionomie, à sa voix, à son geste, à toute son action, la lenteur & la promptitude, la force & la souplesse, la douceur & la rudesse, en un mot, toutes les qualités possibles; afin de faire avancer ou reculer à volonté ses machines.

4. Cet apprentissage fait, donnez-vous actuellement à l'extérieur toutes les qualités sensibles qui accompagnent ordinairement les passions & les idées que vous voulez faire naître dans les autres; & souvenez-vous que le mouvement est le plus général, le plus efficace de tous les moyens; qu'il est, en quelque sorte, *le père de toutes les qualités*: tout sentiment n'étant que l'effet d'un mouvement, & le mouvement se communiquant méchaniquement, de corps à corps, il est clair que, si vous vous donnez, à l'extérieur, tel mouvement qui accompagne telles passions & telles idées, vous communiquerez ces affections à tout ce qui vous entoure.

5. Le chaud l'emporte naturellement sur le froid; le vif sur le lent; l'élastique, sur le mol; le fort, sur le foible: c'est là le principe de l'ascendant prodigieux des enthousiastes. Cependant les opposés influent tous les deux, l'un sur l'autre; & l'on

perd toujours un peu des qualités que l'on communique.

CHAPITRE III.

Conversation active.

1. PRÉCAUTIONS. La meilleure manière d'entamer une conversation, c'est de se taire : il est sage de ne jamais parler le premier, si ce n'est des affaires publiques, de nouvelles courantes, de choses indifférentes.

2. Ne jamais parler de soi ni de ses affaires, sans nécessité, & mettre, tant que l'on peut, les autres sur le tapis : cette loi de convenance adoptée dans le monde y est assez bien observée.

3. Avant que de parler, il faut se recueillir un instant, afin de se bien mettre en scène, c'est-à-dire, afin de fixer l'œil alternativement sur le but probable de l'interlocuteur & sur le sien propre ; à-peu-près, comme au jeu de Dames ou d'Échecs, on s'occupe, d'abord, des coups à parer ; puis, des coups à faire.

4. Veux-tu surmonter, du moins en apparence, l'homme qui parle bien, ne parle pas, ou, ne parle que du visage : ceux qui parlent jouent le

rôle d'avocats; & ceux qui écoutent en se taisant, celui de juges.

5. Dans les discours d'action, il faut éviter le style littéraire dont on se défie & être fin, d'un ton, d'un air, & d'un style simples.

II. *Extraction.* Le babillard qui laisse éventer son secret, est un sot: le taciturne qui, à force de précautions, rend les autres défians & discrets, est un peu moins sot: l'homme fin, est le *babillard discret* qui dit tout, hors son secret; il recueille le bien d'autrui, en gardant le sien.

2. Si vous voulez sçavoir le secret de quelqu'un, jasez vous-même beaucoup, l'œil fixé sur les choses que vous devez taire, en vous laissant aller sur le reste: babillez, d'un air ouvert & amical, en accélérant par dégrés le mouvement de votre parole & augmentant insensiblement la volubilité de votre langue: faites des confidences peu importantes, en recommandant le secret: mettez votre homme à son aise; faites-vous le confident de ses plaisirs, de ses peines, de ses jalousies, de ses rancunes, de ses craintes, en un mot, de ses amours & de ses haines, de ses espérances & de ses craintes secrètes: louez-le, de votre part ou de celle des autres: annoncez-lui une bonne nouvelle, ou profitez d'un moment de joie: excitez sa colère par la contradiction; piquez-le par un mépris ap-

parent : prenez-le, après une longue tristesse ou taciturnité, au moment où il se détend & s'épanouit : en un mot, employez les moyens & choisissez les circonstances de la première & de la seconde colonne de notre table des époques, vous le jetterez de dedans en dehors ; vous le rendrez chaud, vif, expansif, volubile, & disposé à s'éventer.

Cette règle est une conséquence composée de ces trois principes simples que nous développons & appliquons sans cesse : le mouvement, vif ou lent, dans la parole & l'action, se communique méchaniquement d'un homme à un autre : dans le corps humain, la chaleur & le mouvement vif naissent l'un de l'autre & croissent *ordinairement* ensemble : quand un homme ne se veille pas, la chaleur & le mouvement rapide, propre ou acquis, le rendent expansif, printanier, ouvert, indiscret.

3. Couper la parole brusquement & faire une question imprévue, simple, contre & claire, dont la réponse soit : oui ou non ; excellent moyen pour sçavoir un secret ; votre homme n'aura le tems, ni de mentir, ni de composer ; vous sçaurez ce qu'il pense ; ou du moins, vous apprendrez qu'il se cache & par conséquent qu'il a des choses à cacher.

4. La grande vivacité & l'étourderie avec laquelle on se jette à la tête d'un homme froid & grave, fait du tort dans son esprit ; il faut l'aborder, d'un

air encore plus froid & plus réservé que le sien; s'échauffer & accélerer, peu-à-peu, le mouvement de sa parole, de ses yeux, de son geste & le démonter, en le menant au galop, allure à laquelle il n'est pas habitué.

III. *Impulsion.* Pour se mettre en état de communiquer méchaniquement un sentiment quelconque, il faut commencer par étudier en observant continuellement, le dégré de vîtesse, l'étendue, la force, la mesure & les tenues du mouvement de chaque passion; puis s'exercer beaucoup, afin de pouvoir donner à volonté ce mouvement, avec toutes ses circonstances, à sa parole & à toute son action.

2. Quand on veut remuer fortement, ébranler, secouer son homme, le rendre malade, fol, vaincre son irrésolution, le déterminer dans une occasion importante; de manière à ne pouvoir plus reculer, il faut contraster fortement, brusquement & fréquemment, le physique & le moral du discours.

3. Au contraire, veut-on insinuer ses opinions ou ses volontés & rendre la persuasion durable, il faut employer des mouvemens plus lents, plus doux, mieux gradués; contraster moins fréquemment; mettre de l'harmonie, dans le fonds & la forme du discours.

IV. *Combat.* Quand on a en tête de ces gens aggressifs dont la conversation est un tissu de per-

ſonnalités, directes ou indirectes, ne ſe mettre jamais ſur la défenſive, rôle déſavantageux ; mais porter toujours la botte au corps ; leur faire dire leur catéchiſme, en les harcelant de queſtions & en leur demandant, par une grêle d'interrogations, courtes & rapides, des déterminations, dans le genre qui leur eſt le moins familier & dont ils ſe piquent *pourtant ;* les conſulter, d'un air de conſidération ſur les choſes qu'ils n'entendent pas ; afin de leur faire lever le ſiège de bonne heure.

2. Faire dire, par les gens de la dernière claſſe, le mal qu'on penſe de ſes ennemis, en louant ces derniers exceſſivement des qualités voiſines de leurs défauts & de leurs vices, & en commençant par les louer dans le genre dont ſe piquent les gens préſens.

CHAPITRE IV.

Théorie du Charlataniſme, ou art de prendre ſes avantages par la ruſe.

NON *violandum eſt jus ; ſed ſi violandum eſt, regnandi gratiâ : in aliis rebus pietatem colas.* Ainſi penſent & parlent, en public ou en ſecret, les charlatans de tous les ordres, dont le chef & le dictateur perpétuel, eſt Jules-Céſar qui, de tous les mortels, ſçut le mieux s'enfler par la parole &

donner aux yeux de ses auditeurs une faculté microscopique ; qui, ne visant pas à moins qu'à subjuguer l'espèce entière, fut le premier des scélérats, si la liberté est le premier des biens ; & le dernier des hommes, si le premier d'entre eux est celui qui se suffit le mieux à lui-même.

Long-tems dupé par toutes sortes de gens, aux jeux d'amour, d'amitié, d'ambition & d'avarice, j'ai cherché les principes de l'art de tromper, comme autrefois je cherchai ceux de l'art de railler ; afin d'être un peu moins vulnérable ; je me suis adressé pour cela aux joueurs de gobelets, aux orateurs & aux philosophes : & j'ai trouvé que cet art sublime se réduit à peu-près aux principes suivans.

Premier principe : il ne s'agit pas d'être judicieux, bon, modeste, mais d'être ou de paroître le premier ; *nam difficilius est detrudi, à primò loco, ad secundum, quàm à secundo, ad novissimum,*

Deuxième principe ; parler beaucoup en agissant peu, pour détourner l'œil en frappant l'oreille ; promettre souvent & tenir quelquefois parole ; faire un grand nombre de mouvemens inutiles & très-apparens, pour dérober le mouvement principal ; mais voici le fin du métier : faites un mouvement faux & inutile, d'un air de finesse en faisant semblant de le cacher, en vous laissant voir à demi & paroissant confus, au moment où le spectateur ap-

perçoit cette moitié ; il croira vous prendre sur le fait, il perdra de vue le mouvement principal, & pour avoir découvert quelque chose, n'en sera que mieux trompé : ce principe est général & s'applique aisément à tous les métiers, à tous les genres, à toutes les situations, à tous les mouvemens de la vie : en effet, toutes les actions de l'homme se réduisant à des mouvemens ou à des tendances, vers tel ou tel but, & le mouvement étant par rapport à tous les changemens de manière d'être, ce que le *genre* est relativement à *l'espèce*, il s'ensuit que toute espèce d'action ou d'intention pourra être masquée par un, & encore mieux, par *plusieurs* mouvemens, tendans en apparence *à d'autres* buts.

Troisième principe ; un sentiment profondément enraciné dans le cœur humain, c'est le désir de contredire & de contrarier : j'ai fait voir que ce sentiment donnoit une grande prise sur les enfans & pouvoit remplacer la crainte, dans les enfans indociles ; mais, comme il est de tous les âges, je pose en fait qu'un homme qui passeroit sa vie entière à témoigner des désirs diamétralement opposés à ceux qui le maîtrisent, feroit faire aux hommes tout ce qu'il voudroit.

Tous les préceptes qui composent notre sublime théorie, ne sont que des conséquences, simples ou

composées, de ces trois principes, comme on peut s'en assurer par les exemples suivans.

I. Si vous avez un secret à cacher, il ne suffit pas de le taire : tant qu'on ne sçait rien, on veut sçavoir; l'on cherche & l'on peut trouver : l'appétit du curieux augmente avec les difficultés : pour le réduire au repos, il faut satisfaire ou éluder son désir : lâchez à dessein une chose qui vous importe peu & faites mine de la laisser échapper par une indiscrétion; le curieux prendra le change.

2. Ou bien laissez sur votre table un papier où soit écrite une chose toute différente de celle que vous avez dessein de faire, mais qui ait de la probabilité : puis, revenez sur vos pas lui demander s'il ne l'a pas trouvé.

3. Avez-vous besoin de suggérer, dans une conversation ou dans une lettre, une opinion ou une résolution, qui vous importe beaucoup, sans donner à connoître cette importance; appuyez fort sur les autres articles & glissez l'idée principale dans une phrase accessoire ou dans une transition.

II. Se vanter beaucoup & louer ses interlocuteurs encore davantage; les hommes qui reçoivent de grands éloges, en rendent assez généreusement le tiers ou le quart : on loue volontiers son panégyriste; on n'est pas fâché d'être le capitaine d'un

de grands défauts, à chaque production; mais en changer successivement, pour se faire accorder alternativement toutes les parties, & réserver son coup de maître, pour le dernier développement.

2. Il suffit, pour se faire refuser la gloire attachée à un talent, de paroître s'en piquer; voulez-vous qu'on vous l'attribue ce talent dont vous êtes un peu fier? faites semblant de vous piquer d'un autre; & louez-vous légèrement & comme en passant, du talent favori, devant des gens qui ayent d'autres prétentions, on vous accordera celui-là; & tout le monde sera content.

3. Louez beaucoup les gens inférieurs à vous dans votre propre genre: loués par le *maître, ils* deviendront présomptueux: il leur sera bien difficile, quand ils se retrouveront avec leurs émules, de ne pas se décharger un peu de cette bonne opinion d'eux-mêmes dont vous les aurez emplis: ils réveilleront l'envie les uns chez les autres; ils se piqueront réciproquement, & vous loueront par jalousie contre leurs adversaires: la plûpart des hommes ne louent un personnage que pour en humilier un autre: l'envie réciproque des petits hommes, soulève les grands; & à la fin, chacun se trouve remis à sa place.

4. Pour se faire adjuger un titre qu'on brigue, rien de mieux que de déprimer ce titre & ceux qui le

le portent, de repousser cette qualification, comme si l'on s'en offensoit.

5. Déprimez beaucoup votre genre, on vous accordera volontiers des talens supérieurs dans ce genre là : allez ailleurs vanter le genre & dire que vous y êtes foible, on conviendra volontiers que ce genre est sublime ; sur-tout, si l'on s'en pique : l'éloge du genre arrivera, par un côté ; celui de l'homme, par l'autre : & du tout, puissamment digéré par le public, résultera pour vous une réputation bien nourrie. Cependant ne vous fiez pas trop à cette machine : il pourroit se faire que, le blâme du genre arrivant, par la droite ; & celui de l'homme, par la gauche, le public digérât encore mieux la double critique & se moquât de vous ; ou que tous les envieux se tussent à la fois, en vous pillant.

IV. Prendre toujours ses avantages sur quelqu'un, directement ou indirectement.

1. Prendre sur le fait les grands hommes, en tout genre, anciens & modernes, prouver leurs contradictions, révéler leurs secrets, dévoiler leurs prestiges & leurs machines ; montrer le *pourquoi*, le *comment* & le *combien* ; les matériaux, le méchanisme & le jeu de leur grandeur ; afin de détruire le merveilleux & de se faire croire plus grand qu'eux : ce qui ne laissera pas d'être un peu vrai ; car,

s'ils étoient des fourbes, celui qui les démasque, les vaut bien, & s'ils étoient de bonne foi, celui qui en sent plusieurs, en vaut bien un.

3. Frappez toujours sur une grande masse d'ennemis, vous aurez un air de hardiesse, quoi qu'il y ait moins de danger : un soufflet, qui porte sur cent joues à la fois, pèse moins sur chacune & les hommes sont assez paresseux ou assez timides, pour s'attendre les uns les autres.

V. Du style pathétique, fleuri, railleur, modeste, onctueux ; tout cela n'est pas mauvais, & peut rendre intéressant un écrivain & son livre ; *mais*, aux éloges qu'on lui donne il se mêle *toujours un peu* de mépris : le premier de ces styles le montre assujetti aux passions qu'il exprime si bien, & dominé par les évènemens ou les hommes : le second le fait paroître un peu trop maîtrisé par le désir de plaire ; le troisième, envieux ; le quatrième, pusillanime ; & le cinquième, sot ; ce n'est pas cela.

2. Le premier des styles, pour la gloire de l'écrivain, est celui qui, en décrivant des objets intéressans, pour le commun des hommes ; & sur-tout, les objets terribles, comme les volcans, les tremblemens de terre, la pluie, la grêle, la tempête & le tonnerre, enfin, conserve un certain calme dédaigneux, qui le montre supérieur à tous les fléaux naturels ; & qui le fait paroître, aux yeux des dévots,

l'égal de cet être, dont le bras puiſſant, mais toujours inviſible, imprime le mouvement à la machine du monde. Il peut arriver pourtant que l'homme-dieu tremble ou enrage diſcrètement dans ſon coin : mais, c'eſt peu de choſe que cela ; pourvu qu'il ait ſes heures & ſes poſtes de ſageſſe, qu'il n'écrive que dans ces tems & ces lieux-là, que ſes livres conſervent un phlegme royal, il ſera jugé invincible par les indévots & le ſeul digne de peindre, du haut de ſon donjon, cette nature qui accorde ſeize luſtres à Frédégonde, noye Léopold à trente ans, & pourſuit lentement ſon cours avec une majeſtueuſe & ſombre indifférence.

VI. Enfin, s'il vous arrive de faire des découvertes ſemblables à celles qui ſont expoſées dans ce chapitre *ironique*, gardez-vous de les publier ; cette franchiſe vous feroit le plus grand tort ; les plus eſtimés ne ſont pas ceux qui les impriment, mais ceux qui les pratiquent diſcrètement : les plus fins ne ſont pas ceux qui paſſent pour tels, mais ceux qui le ſont, ſans le paroître.

Actuellement, j'exhorte le lecteur à bien examiner le ſentiment qu'il éprouve à la vue de ces ruſes de toute eſpèce ; ce doit être un ſentiment de haine, de crainte, de mépris, autant qu'il eſt poſſible de mépriſer ce que l'on craint : or, ſi la ſimple théorie produit cet effet, que feroit-ce de la pratique ?

tout homme qui se permet d'user de semblables moyens doit donc s'attendre à exciter dans les autres les sentimens qu'il redoute le plus, c'est-à-dire, au plus grand des malheurs, puisque, dans l'état de société, la considération & la confiance est le plus puissant de tous les instrumens. La nature a placé dans les mains de chaque homme, deux balles ; sçavoir, dans la droite, une blanche représentant la droiture & la bonté ; dans la gauche, une noire, qui représente la ruse & la violence ; elle a fait aussi tous les hommes plus ou moins élastiques : ce que nous envoyons, nous sera renvoyé, avec d'autant plus de promptitude & de force, que l'homme touché aura plus de ressort : outre la douleur que ressent *actuellement* celui qui veut le *mal*, & le plaisir actuel qu'éprouve celui qui veut le *bien*, cette double réciprocité, est la base & la sanction de tous nos devoirs.

Ainsi, de toutes les vérités contenues dans cet ouvrage, la plus importante nous paroît être celle-ci : l'instrument suprême est, dans les pensées, la bonne foi avec soi-même ; dans les sentimens, la bienveillance ; dans le discours, la sincérité ; & dans l'action, la droiture.

APPENDICE.

Doutes, queſtions ; Conjectures ; Vues ; Projets.

CET Appendice devoit être trois fois plus conſidérable qu'il ne le ſera ; mais je m'apperçois que ce volume groſſit ; & une recherche importante, qui m'attire puiſſamment, me preſſe de finir ; je tâcherai donc d'être rapide & précis. Notre ſujet ſera diſtribué dans trois chapitres : le premier offrira des doutes, des queſtions, des problêmes à réſoudre, & nous mettrons preſque toujours ſur la voie : le ſecond préſentera des conjectures aſſez probables : le troiſième contiendra des vues, des projets, des entrepriſes, les unes commencées, les autres avancées, d'autres enfin, preſque terminées. Le Lecteur voudra bien obſerver que ce ne ſont pas ici des affirmations, des déciſions, mais des conjectures tendantes à un but, des doutes *actifs*.

CHAPITRE I.

Doutes ; Questions.

I. *Corps humain.* Les passions humaines sont-elles, comme je l'ai soupçonné, des modes de l'électricité ? Le résultat de l'expérience suivante décidera cette question.

Par un tems froid & sec, isolez, sur un tabouret, à pieds de cristal ; un homme, & encore mieux, une jeune fille très-sensible, qui tienne à la main un fil de chanvre ou de métal : *jouez du* violon devant elle ; lisez un Roman, une Tragédie, un Poëme plein de feu & d'imagination : tâchez de l'égayer par des contes, de l'irriter par des propos piquans, de réveiller, par des motifs chimériques, ses craintes & ses espérances : en un mot, tâchez d'exciter ses passions, par des stimulans, physiques ou moraux ; de manière qu'elle oublie le rôle qu'elle joue, sans sortir de sa place : puis, au moment qu'elle paroît fort émue, présentez un doigt à une très-petite distance du fil ; afin de voir si ce fil donne des signes d'électricité.

Ce premier soupçon vérifié, je demande si les deux classes de passions opposées, expansives & contractives, qui produisent ou accompagnent les

deux mouvemens du sang diamétralement opposés, sont deux espèces d'électricité opposées ; sçavoir, les premières, une électricité *positive* ; & les dernières, une électricité *négative*, ou au contraire.

On pourra le penser, si, ayant excité alternativement les passions des deux classes opposées, l'on trouve que le fil tenu par la personne isolée, est tantôt attiré, & tantôt repoussé, par un corps électrisé par frottement ou par communication : si le fil est repoussé, ce sera signe que la personne isolée est électrisée *positivement* : si, au contraire, le fil est attiré, ce sera un signe d'électricité *négative* ; en supposant toutefois la première conjecture bien confirmée, sinon, il y auroit une équivoque, car un corps *positivement* électrique, attire aussi un autre corps qui ne l'est, ni d'une manière, ni de l'autre.

Ces deux premiers soupçons vérifiés, je demande si les deux classes de sensations & d'idées opposées, sont aussi des modes de deux électricités opposées : nous vérifierons cette conjecture, en suivant la même marche.

On fera des épreuves semblables sur la respiration, la circulation, la digestion, la génération, la parole, la marche, sur toutes les fonctions & les opérations, physiques & morales ; & si l'on trouve qu'un homme isolé donne des signes d'électricité, par un tems un peu favorable, toutes

les fois que les phénomènes vitaux se prononcent fortement, on en pourra conclure que le corps n'est qu'une machine habituellement électrique, composée d'une charpente assez dûre, recouverte d'une matière à-la-fois molle & élastique dont les corps *pressans*, *frappans*, *frottans*, & *stimulans*, de toute espèce, qui agissent intérieurement & extérieurement, fahiment sans cesse l'électricité.

2. En général, quelle est, en différens individus, à différentes époques du jour, de l'année, de la vie, en différens lieux, par différentes températures, en toute espèce de circonstances, l'espèce & la mesure d'influence de l'électricité, sur ces trois modes de la sensibilité, sensations, *sentimens* & pensées, & sur les quatre fonctions principales dénombrées ci-dessus? on le sçaura, en électrisant les sièges de ces modes & ceux de ces fonctions, tandis que les diverses facultés, actives & passives, physiques & morales, y sont exercées; en les électrisant, dis-je, soit continuement, à l'aide des conducteurs, soit par commotion. Les qualités communiquées par ce moyen qui se trouveront les mêmes, dans tous les individus considérés dans toutes les circonstances, quoiqu'en différentes mesures, pourront être attribuées à l'électricité. Puis, on comparera cette influence à celles du soleil & de la lune; car, si ces dernières sont analogues à la première, on sçaura, par cela même, quel est

le genre d'action de ces deux astres, c'est-à-dire, à quelles actions inférieures elles ressemblent.

3. Quelle est l'influence de *l'aiman ferrugineux* sur les trois modes de la sensibilité, sur les quatre fonctions, sur toutes les opérations & les manières d'être, physiques & morales ? on le sçaura, en appliquant un aiman très-fort & bien armé, sur les différens sièges de nos facultés, actives & passives, tandis qu'elles s'y exercent, ou sur les organes corrélatifs. Puis, on comparera encore cette influence avec celles du soleil & de la lune : car, les effets analogues doivent avoir des causes analogues.

II. *Corps politique.* En laissant de côté les intentions qu'il faut toujours, par honneur ou politique, supposer bonnes, sous peine de faire soupçonner les siennes propres, un homme qui travaille à réparer & par conséquent, à faire subsister une constitution politique très-dépravée, & qui auroit besoin d'être refondue entièrement ; cet homme est-il, de fait, l'ami ou l'ennemi public ?

2. Lequel est le plus sage, de celui qui, voyant la réforme totale impossible, laisse périr le tout ; afin que de ses débris, il s'en recompose un ou plusieurs autres meilleurs ; ou de celui qui espère guérir, avec des calculs & des paroles, un homme empoisonné ?

III. *Globe terrestre*. Qu'est-ce que la putréfaction & les deux autres espèces de fermentation ? en cherchant les causes & les circonstances qui les augmentent, on connoîtra, sinon les causes efficientes, du moins les signes & les causes occasionnelles : c'est assez pour la pratique.

2. Chercher pourquoi l'huile & tant d'autres corps gras & inflammables sont immiscibles à l'eau qui prend feu si difficilement ; c'est-à-dire, chercher les différences véritables, de l'état aqueux à l'état huileux.

3. Quelle est la différence caractéristique, entre l'aiman & l'électricité ; on en a déjà saisi quelques-unes ; mais elles sont encore trop particulières, trop composées, trop superficielles : si l'on cherche, d'un côté, la chose générale qui augmente, & la chose qui diminue, l'électricité ; de l'autre, les causes & les circonstances d'augmentation & de diminution, dans la vertu magnétique, la comparaison des premières avec les dernières indiquera cette différence spécifique que nous cherchons.

Ou bien, prenez les différences, déjà saisies entre ces deux propriétés, & cherchez de part & d'autre, ce qui s'y trouve de commun : les deux choses communes étant comparées, indiqueront la différence générale que nous cherchons.

Ou enfin, comparez toutes les propriétés du fer,

matière *magnétisable*, par frottement, avec celles du verre & du soufre, matières *électrisables*, par le même moyen.

IV. *Tourbillon solaire.* J'ai fait voir que la plupart des phénomènes de cette planète sont alternatifs; que de ces vicissitudes, les plus grandes & les plus sensibles appartiennent au soleil; cependant il n'est guères probable que la lune n'y soit pour rien : il y a plus, selon toute apparence, ces variations suivroient assez régulièrement les révolutions, diurne & annuelle, du soleil, si cet astre agissoit seul; & cette irrégularité *relative* dans les variations de la température & des phénomènes, physiques & moraux, qui en dépendent, irrégularité dont aucun systêmatique n'a encore saisi la raison précise, nous paroît devoir être attribuée à la combinaison des deux actions, dans des proportions qui varient sans cesse avec la situation & la distance des deux astres; d'où résultent des progressions mixtes très-difficiles à déterminer en nombre. La composition & la décomposition, double phénomène auquel se réduit tout le jeu de cette grande machine, dépend de deux choses; sçavoir, le mouvement, & la disposition de la matière, principalement de son plus ou moins de solidité ou de fluidité : à forces égales, quand la matière est fluide, elle est très-mobile, dans son tout & ses parties : quand elle est très-

solide, elle l'est très-peu : dans un dégré moyen de consistance, la matière se ramifie, s'organise, & forme des touts continuellement variables, les *uns*, dans leur ensemble; les autres, dans leurs parties; d'autres encore, dans tous les deux : la forme qui résulte de l'union & de la situation respective des molécules matérielles, subsiste, comme tout, pendant quelque tems, & jusqu'à ce que la matière soit trop humectée ou désséchée, *aquifiée* ou *terrifiée*, amollie ou consolidée; ou qu'enfin elle soit détruite par quelque action soudaine & violente. C'est donc du mêlange, en certaines proportions, de la matière solide avec la matière fluide, sorte de *colle mobile*, & de l'action des stimulans, *que dépend* la vie des êtres organisés : le soleil me paroît *principalement* fournir le mouvement; & la lune, l'humidité; en ce sens, que l'attirant à elle, en grande quantité, elle l'accumule, par cela même, dans les régions terrestres, sur lesquelles elle agit perpendiculairement : l'un repousse l'humidité; l'autre l'attire: le premier l'ôte aux lieux sur lesquels il agit, l'autre la leur donne ou la leur rend : j'attribue le mouvement au soleil, stimulant par excellence; parce que son action me paroît plus grande; & l'humidité, à la lune, parce que c'est elle qui la donne. Delà, le flux & reflux des deux Occéans: delà, les marées, *aqueuses* & *aëriennes*; marées qui doivent avoir lieu, sur terre, comme sur mer,

quoique moins sensiblement & avec des circonstances qui changent leurs périodes, à cause du mêlange de la matière fluide avec une matière qui a différens dégrés de consistance : le soleil dilate & enfle les eaux : la lune les soulève : les deux actions combinées changent continuellement les niveaux dans ces deux mers ; il se forme des milliers de courans qui se portent dans toutes les directions imaginables ; & tout se meut sans cesse. Il s'agit donc de bien dégager du produit composé de ces deux actions simultanées, ce qui appartient au soleil, de ce qui appartient à la lune.

Or, pour démêler ces deux élémens, il faudroit tâcher, à force d'observations météorologiques comparées avec soin, de trouver quelle est la véritable différence, entre les impressions que la lune fait sur l'atmosphère, *dans sa conjonction*, & celles qu'elle fait, *dans son opposition* ; sur-tout pour les pays où elle s'élève jusqu'au zénith ; remarquer si elle attire l'humidité, dans l'un des deux cas, & la repousse, dans l'autre ; ou, si elle produit l'un de ces deux effets seulement, mais plus ou moins, dans la première phase, que dans la dernière : *dans l'opposition*, l'action de cet astre se combine avec celle du soleil dont elle réfléchit les rayons ; elle est, en quelque sorte moins *lune*, que *dans la conjonction*, circonstance où son action est

pure & lui est entièrement propre. En un mot, remarquez l'espèce d'action qui, tout balancé, se trouve être constamment plus grande, *dans la conjonction*, que *dans l'opposition*, qui décroît, de la premiète phase, à la dernière, & croît, de la dernière, à la première; cette action appartient à la lune; & le reste de l'influence totale appartient au soleil.

De plus, comme, de l'été à l'hiver, la lune va en s'élevant de plus en plus, sur notre horison; & le soleil, en s'abaissant; & au contraire; on observera si cette action, attribuée à la lune, va en croissant, de l'été à l'hiver, & en décroissant, de l'hiver à l'été: cette alternation, *par laquelle* l'un des deux astres s'élève, tandis que l'autre s'abaisse, & *vice versâ*, me fait soupçonner qu'ils ont des destinations, contraires; ou plutôt qu'ils produisent des effets opposés; or, comme la saison la plus sèche, est celle où le soleil s'élève le plus, qu'au contraire, le tems de la plus haute élévation de la lune, est la saison la plus humide, on peut soupçonner que la lune occasionne une plus grande humidité.

Deux observateurs placés en deux lieux très éloignés; l'un, où la lune est actuellement très-élevée sur l'horison; l'autre, où elle est très-basse, se communiqueront leurs observations; & l'on verra,

en les comparant, si l'action attribuée à cet astre, est beaucoup plus grande, dans le premier lieu, que dans le second.

On profitera d'une éclipse totale de lune, qui est, en quelque manière, un passage brusque de l'opposition, à la conjonction, pour observer quelle espèce de changement subit résulte de ce phénomène *tranchant*: & de tous les faits, celui-ci seroit le meilleur.

On pourroit encore prendre le corps humain pour sujet de comparaison: comparez les changemens qu'il éprouve, dans les circonstances où l'action de la lune doit être la plus grande possible & où elle est isolée, avec les variations qu'il subit, dans les circonstances où l'action de cet astre est très-foible & combinée: mais prenez de grandes masses d'hommes, afin qu'on ne puisse dire que les différences dépendent de quelque cause particulière & locale: comparez la qualité qui a dominé généralement, dans les premières circonstances, avec celles qui ont dominé, dans les dernières, vous verrez de quelle espèce est l'action de la lune, d'autant plus que vous pourrez la comparer à l'influence des quatre qualités primitives laquelle est désormais bien connue.

2. Hippocrate, ou plutôt un de ses disciples prétend qu'il y a, dans le corps humain, beaucoup d'opérations, de phénomènes assujettis à des pé-

riodes composées d'un nombre de jours multiple ou sous-multiple de *7*; & il en indique quelques-unes, entr'autres la *gestation*: or, comme le *nombre* *7* est assez exactement multiple de celui qui exprime le tems d'une révolution *périodique* de la lune, si l'on compare les espèces ou les dégrés des phénomènes vitaux qui ont lieu, aux différentes époques de cette révolution, l'on verra, par l'espèce de qualité qui s'exalte ou s'amortit à-la-fois, dans tous les corps, à mesure que les circonstances *exaltent* & *isolent*, ou *amortissent* & *combinent* l'action de la lune, quelle espèce d'influence cet astre a sur le corps humain; & par conséquent, sur l'atmosphère & sur toute la matière *superficielle* du globe; car, d'abord, il y a une relation étroite entre l'état du corps humain, celui de l'atmosphère, & celui de la terre qui nous porte; en second lieu, la sensibilité de notre corps, à cette action, est moyenne, entre celle des fluides & celle des solides; ce qui nous permet de deviner *le plus* & *le moins* de l'impression commune.

3. Y auroit-il, pour la terre, comme les anciens l'ont pensé, une vicissitude, par laquelle elle seroit, tantôt dans l'état aqueux, tantôt dans l'état sec? on pourra le soupçonner, si l'on trouve qu'en plusieurs siècles, la quantité d'eau de pluie a été toujours en augmentant, ou en diminuant, dans toutes les contrées.

4.

4. Y auroit-il, entre la lune & la terre, une réciprocité, telle, que l'une fût dans l'état sec, & semblable à celui où la lune paroît être actuellement; tandis que l'autre est dans l'état aqueux: ou *vice versâ*?

5. La lune, vue au télescope, présente l'apparence d'un globe de matière calcinée; ne nous laissons pas effrayer par les grands nombres & les grandes dimensions: l'attraction qu'elle exerce sur les eaux de la mer, ne seroit-elle qu'un phénomène semblable à l'action de la chaux vive sur l'eau; & cet astre ne seroit-il qu'un gros morceau de chaux? pour vérifier cette conjecture, il faudroit voir si une très-grosse masse de pierre calcinée, n'attireroit pas l'eau, à une très-petite distance: mais, quand cette expérience ne réussiroit pas, elle ne ruineroit pas la conjecture: il se pourroit faire qu'il fallût un morceau de chaux, beaucoup plus gros que nous ne pouvons nous le procurer, pour produire une attraction à distance sensible; &, pour plus d'exactitude, il faudroit, dans cette expérience, s'aider du microscope.

CHAPITRE II.

Conjectures probables.

1. *Corps humain.* De toutes les qualités sensibles ; formes, couleurs, &c. celles que chaque individu imite le plus aisément, sont les siennes propres & les qualités diamétralement opposées ; ne considérons ici que le premier élément : il semble que ce principe de mouvement qui opère notre premier développement, qui exécute journellement tant de fonctions différentes, sans aucune réflexion ou action de notre part ; qui a produit notre forme & qui travaille tous les jours à la conserver ; il semble, dis-je, que ce principe préfère d'imiter la sienne propre, soit avec les mains, ou avec tout autre organe, c'est-à-dire, qu'il tend à assembler la matière, qui est hors de nous, comme celle de notre corps : cette conjecture, qui a pour base une observation assez constante, m'en fournit une autre.

Quand l'imagination est peuplée d'objets rians & agréables, notre corps augmente de volume & s'arrondit ; notre forme s'embellit, nous devenons plus aimables : le contraire arrive, dans le cas opposé : de plus, c'est l'imagination qui compose, qui conçoit les nouveaux ensemble que nous réalisons avec

les mains, la langue, ou tout autre organe : ne peut-on pas croire que ce qui conçoit de nouvelles figures, dans l'homme déjà réfléchissant, est le même principe, qui, au moment du premier développement, a produit cette forme ; que nous ne pouvons nous rappeller ses premières opérations, parce que la matière, sur laquelle il travailloit, étoit encore trop molle ; de même que nous oublions celles qui ont lieu, durant les deux premières années après la naissance ; que, travaillant par la suite sur une matière plus solide, il fait des opérations que nous pouvons nous rappeller & réaliser, à l'aide des mains & autres membres extérieurs.

Si cette conjecture étoit fondée, il ne seroit pas étonnant qu'une femme, au moment de la conception, réalisât dans la matrice, les formes qu'elle a conçues dans son imagination ; comme elle réalise ces mêmes formes, à l'aide de ses mains : la faculté d'imiter nous est tellement naturelle, que nous n'avons pas besoin de maître, pour imiter extérieurement les formes des corps, quand une fois nous les avons bien conçues : pourquoi ne croirois-je pas que la femme nubile imite *méchaniquement*, avec ses membres *intérieurs*, ce qu'elle imite sans maîtres, à l'aide de ses membres extérieurs, & que la première imitation est plus parfaite que la seconde, en vertu de la même cause qui fait

que les autres opérations *intérieures* & involontaires sont plus parfaites que les opérations *extérieures*, qui exigent de la réflexion & une longue suite de volontés positives ? pourquoi ne supposerois-je pas, de la matrice, *second digesteur*, ce que je puis affirmer du ventre, *premier digesteur* : tous les jours, ce dernier organe, attire les alimens, les digère, les chasse du centre à la circonférence, envoye une molécule *neuve* à chaque point du corps, pour remplacer une molécule *vieille* qui a été repoussée ; & par conséquent reproduit notre forme.

L'imagination, comme l'on sçait, a beaucoup d'influence sur l'acte de la génération : or, si elle le rend possible ou impossible, facile ou difficile, fréquent ou rare, selon qu'elle est flattée ou choquée, si elle y met du plus & du moins, ne peut-on pas soupçonner qu'elle produit l'acte en entier ? selon nos principes, ce qui *augmente* ou *continue* une chose faite, brute ou animée, doit être analogue à ce qui l'a *produite* & *commencée* : un acte ne peut avoir lieu, qu'il n'ait lieu d'une manière déterminée : le principe actif qui le produit influe sur le *comment* de cet acte ; & comme il est lui-même *tel*, il le fait être *tel*. Il est donc probable que les formes conçues, dans l'imagination de la femme, influent sur la forme de son fruit.

Au reste, il seroit, *physiquement* parlant, facile

de s'en assurer par les dispositions suivantes : on se pourvoiroit d'un certain nombre de femmes dociles & amatrices de physique expérimentale, qu'on tiendroit séparées : on feroit approcher chacune d'elles par un homme qu'elle ne pourroit ni voir, ni toucher avec les mains, & dont par conséquent elle ne pourroit connoître la forme ; & parmi ces hommes, on en mêleroit de mutilés : de plus, on feroit en sorte, que chaque femme fût toujours environnée de portraits, de statues, d'hommes vivans dont on empêcheroit le commerce avec elle, en un mot, de formes, animées ou inanimées ; les unes fort belles, les autres fort laides & mutilées.

Cela posé, si une partie ou la totalité des enfans provenus de ces unions, ressembloient à leurs pères, sans qu'aucun ressemblât aux formes dont les mères étoient entourées, on en pourroit conclure, de ces deux choses, l'une ; ou qu'il y a des germes préexistans ; ou que la semence du mâle a la propriété de prendre, en se durcissant, une forme à-peu-près semblable à celle du corps dont elle est extraite, & de la conserver.

Si quelques enfans, ou tous, ressembloient aux formes environnantes, sans qu'aucun ressemblât à son père, il seroit probable que la ressemblance dépend uniquement de l'imagination de la mère.

Si enfin une partie des enfans ressembloient à leurs pères, & une autre partie, aux formes envi-

tonnantes, sur-tout aux formes inanimées ; ce qui léveroit toute équivoque, on seroit fondé à penser que la ressemblance peut dépendre également de l'imagination de la mère, ou de l'une des deux autres causes assignées. . . . .

2. Ces combinaisons nous en suggèrent d'autres, qui résoudroient le dilemme précédent & termineroient, sans verbiage, la longue dispute élevée, entre les naturalistes, sur la formation de l'homme : il faudroit soumettre à l'expérience ou à l'observation, un grand nombre d'individus des deux sexes, combinés, de manière que chaque couple, placé à la portée de l'observateur, fût séparé des autres couples & bien surveillé ; que tous les hommes fussent mutilés, mais chacun, d'une manière différente ; que toutes les femmes le fussent aussi, chacune d'une manière différente de celle des autres femmes & de celle des hommes. . . . . .

Cela posé 1°., si, parmi les enfans provenus de ces unions, il s'en trouvoit un ou plusieurs qui ne fussent privés d'aucun organe, on ne pourroit pas dire que le fœtus est un extrait de la substance du père & de la mère, qui s'est durci par dégrés & qui ressemble par la forme aux corps qui l'ont fourni. . . . .

2°. Si chaque enfant étoit mutilé à la fois, comme son père & comme sa mère, c'est-à-dire, privé des mêmes organes, la génération ne seroit

qu'un alliage de matières & de formes ; & les formes, simples ou composées, dépendroient des qualités, des tendances de la matière, comme je le pense.

3°. Si tous les enfans étoient mutilés, comme leurs pères seulement, ou comme leurs mères seulement ; on pourroit croire que l'un des sexes seulement fournit la substance, & que l'autre donne la forme ou y contribue.

4°. Si une partie de ces enfans étoient mutilés comme leurs pères seulement, ou comme leurs mères, il seroit probable que c'est, tantôt un sexe & tantôt l'autre, qui l'emporte dans la génération ; que l'un peut suppléer ce qui manque à l'autre, & qu'ils contribuent tous deux à l'acte : il faudroit examiner ces membres suppléés, pour s'assurer s'ils sont d'une substance semblable à celle des autres parties du même corps.

5°. Enfin, si, de ces enfans, les uns étoient entiers, les autres mutilés à la fois comme le père & la mère ; d'autres, comme le père seulement ; d'autres enfin, comme la mère, les deux hypothèses ne vaudroient pas mieux l'une que l'autre.

3. Une assertion qui aura l'air d'un paradoxe, & qui est pourtant fondée, c'est que, plus les causes qui *tendent* à faire ressembler un enfant à son père & à sa mère également, ont d'intensité, moins l'enfant ressemble à chacun : en effet, supposons

que le père ait fourni précisément une moitié de la masse totale, & la mère, l'autre moitié; supposons encore que la forme *simple* dépende des qualités de la matière, & qu'en conséquence, la forme mixte dépende des qualités des matières mêlées, cela posé; je dis que l'enfant ne doit ressembler, ni au père ni à la mère, par cela même que sa matière tend à le faire ressembler à tous deux : en effet chaque ligne, chaque contour étant le résultat composé de deux tendances différentes, ne doit être qu'une sorte de diagonale, de ligne moyenne, entre la ligne respective du père, & celle de la mère; supposons que la mère ait un nez très-camard; & le père, un nez très-aquilin, les deux courbes étant égales & situées différemment; la ligne rasante du nez de l'enfant ne sera ni concave, ni convexe, mais droite ou sinueuse; le nez *moyen* de l'enfant différera d'autant plus de chacun des deux autres, les tendances étant supposées égales, comme les quantités de matière fournies, que les deux nez extrêmes & *composans* sont plus différens; & d'autant moins, qu'ils le seront moins : sa différence, à chacun sera égale à la moitié de la différence totale, en supposant encore que la composition soit *additionnelle*. Or, ce que nous disons du nez, peut être appliqué à toutes les autres parties, & par conséquent à la forme entière. Actuellement, si l'on suppose que la mise de l'un des parens excède celle de l'autre,

ſoit ; par la quantité de matière, ou par la force de la tendance, la forme de l'enfant s'approchera de celle du premier & s'éloignera de celle de l'autre, en raiſon de la quantité de cet excès. Ainſi la reſſemblance d'un enfant à l'un ou à l'autre de ſes parens, eſt l'effet d'une prédominance : elle eſt d'autant *moindre*, les deux formes composantes reſtant les mêmes, qu'il y a plus d'égalité dans les quantités de matière fournies & dans l'intenſité de leurs qualités : elle eſt d'autant plus grande, qu'il y a plus d'inégalité dans les miſes. Je ſoupçonne que le plus vigoureux & le plus ardent a un avantage marqué dans cette lutte. Si cela étoit, on feroit maître de faire reſſembler l'enfant, au plus beau, en échauffant & renforçant celui-ci & affoibliſſant l'autre par les exercices & les alimens, avant la copulation.

4. Au reſte, comme il feroit difficile de faire la plupart de ces expériences, ſans bleſſer les mœurs & la pudeur publique, on pourroit les faire ſur des animaux mutilés exprès, & bien guéris.

5. Je ſoupçonne que le cerveau retravaille machinalement, pendant le ſommeil, les matières que nous avons méditées, la veille, ſur-tout un peu avant que de nous endormir : on ne ſent ni ne rappelle ces opérations ; mais il en reſte une habitude & une facilité, qu'il eſt naturel d'attribuer à

une cause plus puissante que le simple repos de cet organe.

II. *Corps politique.* Au delà du strict nécessaire, les découvertes qui composent le corps des sciences, arts & métiers, ne sont peut-être pas utiles, en ce que les choses nouvelles soient meilleures que les anciennes, car, tout ayant ses avantages & ses inconvéniens, il y a toujours à perdre, en gagnant; & à gagner, en perdant; & il est presque impossible de déterminer, avec précision, le rapport de la perte au gain: mais, en ce qu'elles sont *autres* & *nouvelles*; qu'elles font *changement* & qu'il faut que tout *change*: les meilleures choses devenant médiocres, détestables, par cela seul qu'elles ont duré, & qu'on ne les goûte plus: ainsi, les innovations en tout genre, sont nécessaires; mais il faut les amener doucement & les graduer: à cet égard, le trop & le trop peu sont également pernicieux.

2. Tous les phénomènes coexistans influent réciproquement les uns sur les autres: rien n'est isolé; tout se touche: donc, les variations de la température influent sur le moral de chaque individu, & par conséquent, sur les mœurs, le génie & la constitution politique des nations, qui ne sont que des sommes d'individus.

J'ai soupçonné que le refroidissement sensible de la température, que cette multiplication de jours sombres & pluvieux, qui a lieu depuis 1740, avoit un peu avancé le terme où nous sommes arrivés: chacun peut observer, en lui-même, que sous les températures semblables, il est moins heureux, par le sentiment seul de son être qui est alors moins harmonique, & qu'il est aussi moins capable d'application: ce phénomène a du avoir lieu chez ces hommes qui mènent les autres: cette température qui les rapprochoit de la femme, les rendoit plus mobiles & plus sujets aux dégoûts: ils avoient un plus fréquent besoin de moteurs étrangers, de remontoirs, de stimulans, de plaisirs factices; de dépense, d'usurpation: le trésor se vuidoit plus promptement; il y avoit plus de gens cupides à ménager, &c.

3. La servitude est fille de l'abondance; & la liberté, de la disette: il ne faut donc pas trop s'effrayer des mauvaises années: elles tendent le ressort national, & contribuent à régénérer les peuples; de toutes les sources de courage, la moins sujette à tarir, est la faim.

4. Les banqueroutes, publiques ou particulières, frauduleuses ou imprudentes, en ocasionnent une infinité d'autres, totales ou partielles; & les innocens sont punis: tout se touche, dans l'etat politique, comme dans le monde physique: le moindre

choc donné à ces enfans perdus que le sort a placés en tête des files, ébranle toute une nation : quand l'ordre & la paix seront rétablis, cette foule de malheureux que vous avez faits, n'auront plus de ressources ; qu'auront-ils gagné à vos réformes ? ils n'y verront qu'un moyen d'éterniser leur misère : est-ce être juste que de légitimer & de perpétuer les effets de l'injustice ? il n'y a d'autre remède aux maux causés par un long désordre, que le désordre même ; & le plus terrible phénomène, pour un infortuné qui a tout perdu, c'est l'immobilité.

5. Réformer des abus, demander des avis à gens qui n'en ont point ; ces opérations ne sont pas absolument mauvaises ; mais vous laissez la graine : les vieux abus s'en iront ; mais les hommes resteront & feront naître de nouveaux abus ; tandis qu'un seul *réforme*, vingt millions *déforment* : ne nous épuisons pas à faire de nouvelles combinaisons, de mauvais élémens ; placer, à droite ou à gauche, des lâches & des fripons, c'est les changer de place, & non, de nature : pour opérer de véritables réformes & renouveller les constitutions, il faut changer la substance même des élémens ; & alors, vous les verrez prendre chacun la place qui lui convient.

6. Il n'y auroit donc qu'un nouveau systême d'éducation publique, qui pourroit véritablement

refondre les citoyens & l'état [illegible] si les pères & les précepteurs sont eux-mêmes dépravés, & qui pis est, se complaisent dans leur dépravation; s'ils sont vieux, comment résoudrez-vous les uns à la réforme & y employerez-vous les autres? qui la voudra? qui l'opérera? pour *faire* des hommes, il faut des hommes *faits*; où sont-ils? & puis ne disions-nous pas qu'il falloit faire des hommes, parce qu'il n'y en avoit point de faits.

7. Il est trop tard, il n'y a plus de remède: tout effet est composé; par conséquent, toute cause l'est aussi; *toute destruction ou diminution, comme toute production, conservation, ou augmentation, est nécessairement l'effet compliqué de plusieurs causes, physiques & morales, qui coexistent & conspirent*: quand un État périt, ou décline, la foiblesse humaine ne permet pas d'attaquer à la fois tous les abus; vous auriez contre vous, & tous ces gens qui vivent d'abus effrontément, & ces honnêtes gens qui, par nécessité, *usent* de ceux qui *abusent*, & ces hommes timides que les grands mouvemens épouvantent; il faudroit, pour cela, pouvoir compter sur un concours de volontés qui est impossible. Que si vous tentez d'affoiblir *successivement* les diverses causes concourantes & simultanées de dépravation, tandis que vous attaquez les unes, les autres continuent d'agir; les créateurs d'abus, profitant de votre absence dans un lieu politique, exaltent ces dernières; puis

à chaque instant & qui semblent destinées à se faire équilibre; les unes, qui vont en diminuant, auxquelles l'inertie de la matière fait *obstacle*, qu'éteint, par dégrés, la résistance qui naît des frottemens de surfaces & de l'inertie des milieux; telles sont les impulsions & les pressions méchaniques: d'autres, qui vont en croissant, que les obstacles ordinaires n'affoiblissent point & qui semblent croître en raison des masses auxquelles elles sont communiquées: telles sont l'ignition, l'électricité, certaines attractions, les trois espèces de fermentations, les poisons, les maladies contagieuses, la plupart des phénomènes vitaux, la *parole*, le regard, le geste, l'exemple, les *signes de toute espèce*, &c...., il n'y a nulle proportion connue, entre la quantité de mouvement d'un rayon de lumière ou d'un son, & la force d'inertie d'une armée de cent mille hommes, avec son artillerie & tous ses bagages, qu'un mot ou un signe ébranle toute entière. Si nous connoissions bien le *comment* de ce dernier genre d'action, nulle force ne pourroit résister à l'intelligence humaine; en effet supposons que l'armée dont je viens de parler, agisse sur une autre masse, comme le mot ou le signe du Général vient d'agir sur elle, la quantité du mouvement initial étant supposée proportionnellement aussi petite: mettez une troisième

masse

masse au bout de la seconde avec les mêmes conditions; & voilà une force capable d'ébranler tout le Globe Terrestre.

Bacon dit, dans son *Novum Organum*, que chaque force ayant besoin d'un certain tems pour agir, lorsqu'une action est très-rapide, elle *prévient* la résistance que peuvent lui opposer la pésanteur & la force d'inertie; & il donne à cette circonstance le nom d'*antéversion* : si sa conjecture est fondée, comme je le pense, elle est très-précieuse; & je suis surpris que ce grand homme en soit resté là; j'apperçois un grand nombre de faits qui l'appuyent: je la vois se féconder, en se transformant, & enfanter des milliers de moyens nouveaux.

Muschenbroeck a observé que la force des corps qui en brisent d'autres, en tombant dessus, croît en beaucoup plus grande proportion que le produit de la masse par la simple vîtesse. Un homme en colère va lever une masse énorme, qu'il pourroit à peine remuer étant de sang-froid : il nous est arrivé à nous-même, dans un moment de fougue, de renverser, d'une seule main, un matelot deux fois plus fort que nous; la résistance que nous sentîmes nous parût à peine égaler le poids de douze livres : nous fûmes alors fort étonné nous-même de l'effet prodigieux de notre *vive foiblesse* : ce fait nous a souvent fait réfléchir depuis; & nous lui

devons en partie ce que nous avons dit ſur l'*im-petus* de la volonté. Il eſt une infinité de choſes qu'on ne peut faire, ſi on ne les fait vîte, & dont la lenteur eſt abſolument incapable. En général, un homme ardent a un très-grand avantage contre les corps brutes & les corps animés, la matière ſemble n'avoir plus d'inertie, ni de poids pour les gens vifs. C'eſt peut-être là le ſecret de Saint-Georges. Les Tacticiens ont longtems travaillé pour donner de la maſſe aux bataillons & aux eſcadrons: le roi de Pruſſe homme de génie, a ſenti que la vîteſſe valoit mieux que la maſſe. Alexandre & Céſar devoient leur grande ſupériorité à cette prodigieuſe célérité qui *prévenoit* toujours l'ennemi; voloit comme la penſée; & frappoit comme la foudre. Les enthouſiaſtes, qui ébranlent des nations entières & les tranſportent d'un continent ſur l'autre, ſont ordinairement très-vifs : ils *préviennent* toute réflexion, toute oppoſition, tout poids, toute inertie; car, après tout, ces machines humaines ſont auſſi des corps. Un corps rond ou cylindrique, qui ſe meut très-rapidement, coupe net, comme un corps tranchant. Une balle de fuſil perce une girouette ſans la faire tourner. Mais, ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que, tandis que les ſolides n'oppoſent que très-peu de réſiſtance aux corps qui les frappent avec une grande vîteſſe, les fluides ainſi choqués oppoſent une réſiſtance invincible; comme

si; dans les actions vives, les solides devenoient fluides; & les fluides, solides; autre fait surprenant dont il faut aussi chercher la raison. La nature employe ordinairement de grandes vîtesses, pour détruire; & une grande lenteur, pour construire.

Il seroit facile de multiplier les faits de ce genre; & si la conjecture se soutenoit par-tout, la question des *forces vives* & des *forces mortes* seroit dès-lors décidée; Léibnitz auroit eu raison, mais dans un autre sens que le sien: la différence qu'il vouloit faire reconnoître, entre les *forces vives* & les *forces mortes*, ne se tireroit pas du *genre* de l'action, comme il le prétendoit; mais d'une simple circonstance, sçavoir, le dégré de vîtesse: il s'ensuivroit que les forces, ou plutôt leur effet, ne doit être estimé, par le produit fait de la masse & de la simple vîtesse, que dans les dégrés de vîtesse renfermés entre certaines limites, en deçà & en delà desquelles, il suivroit un autre rapport; variation très-conforme à ce que nous observons par-tout; car il y a peu de loix qui soient *en apparence*, les mêmes, dans des quantités très-inégales de matière & de vîtesse; parce que le changement, *dans la quantité*, occasionne dans les circonstances d'où dépend l'effet de ces forces, un changement qui n'est pas toujours proportionnel à la variation, *en quantité*; par exemple, lorsqu'il s'agit de briser un corps, il est clair qu'à produit

égal de la masse par la vîtesse, un petit corps qui se meut très-rapidement a de l'avantage sur un corps plus grand qui se meut lentement : le premier ébranle le corps choqué jusque dans ses parties les plus intimes; les met en vibration ; les détache ; & détruit un instant la force de pesanteur & la force d'inertie : c'est ainsi que les coups d'un marteau d'une livre chasseront mieux un clou, que la pression d'une masse de cinq cens livres.

Mais n'allons pas trop vîte nous-mêmes, malgré les avantages de la vîtesse, en certains cas ; il s'agit ici d'édifier : quoiqu'il en soit, voici un beau problême à résoudre : je le propose aux *Sçavans* du tems, & principalement à M. de *la Grange* ; il est digne de lui.

3. Dès que le soleil paroît, il produit, à la surface de la terre, des répulsions & des dilatations ; les corps aggrégés, fluides ou solides, augmentent de volume ; les molécules superficielles des fluides se détachent & s'élèvent dans l'atmosphère : quand l'astre disparoît, les parties de la matière se rapprochent ; les corps diminuent de volume, & les fluides élevés, retombent. De plus, à mesure que l'action de l'astre augmente, soit, par son élévation sur l'horison, qui rend cette action plus perpendiculaire, soit, par la réunion & la concentration de ses rayons, occasionnée par la concavité des lieux ou par les réflexions multipliées des matières *spéculaires*, vers

les mêmes points, on voit croître les répulſions & les dilatations, à la ſurface du globe, & les matières *exhalées* s'élever de plus en plus dans l'atmoſphère, juſqu'à la région où leur élévation même diminue le nombre & l'intenſité des cauſes qui les élèvent. Au contraire, plus les circonſtances oppoſées augmentent, plus ces phénomènes diminuent, tandis que leurs oppoſés augmentent. Voilà le fait; chacun eſt à portée de l'obſerver.

N'étions-nous pas bien fondé, d'après ce fait ſi commun, à ſuppoſer que le ſoleil & cette foule de ſtimulans qui le repréſentent en petit, ſont la cauſe ou au moins le ſigne des répulſions & des expanſions; que les parties de la matière tendent naturellement à ſe réunir, & qu'elles reſtent unies, juſqu'à ce que d'autres corps qui s'interpoſent ou des tendances agiſſantes en ſens contraire de leur attraction, les ſéparent; qu'elles s'éloignent ou s'approchent, promptement ou rapidement, ſelon que l'une des deux tendances oppoſées l'emporte, promptement ou rapidement, ſur ſa contraire; que ces vibrations, grandes ou petites, lentes ou rapides, auxquelles tous les phénomènes ſemblent ſe réduire, ont pour cauſe compoſée la prépondérance alternative des deux forces oppoſées : au fonds, ce n'eſt que l'obſervation même généraliſée; mais cette généraliſation ſimplifie, abrège & fixe; elle montre,

existant par-tout, ce qu'on ne voyoit existant que dans quelques lieux.

On seroit peut-être tenté de croire que cette *élévation* des fluides vaporeux, dans l'atmosphère, ainsi que l'accroissement des plantes, selon une ligne verticale, lequel fait que leurs sommets semblent se mouvoir vers le soleil, sont de véritables attractions; & dans cette supposition, l'on diroit que cet astre, en s'élevant sur l'horison, attire de plus en plus les corps mols & les corps fluides placés à la surface du globe terrestre : mais, si cela étoit, les dilatations apparentes ne se feroient pas en *tout* sens; le feu des serres ne pourroit remplacer *le* soleil; & toutes les plantes se penchant vers *cet astre*, le suivroient régùlièrement dans son cours.

IV. *Tourbillon solaire.* De quelle observation semblable aux précédentes, Newton est-il parti, pour supposer que le soleil attire les planètes, il me semble qu'elles conduisent plutôt à penser qu'il les repousse; ce qui, à quelques égards, reviendroit au même. On n'a pas droit de supposer une propriété, hors du domaine de la terre, sans en avoir d'abord démontré l'existence près de nous, & *une bonne conjecture n'est jamais qu'une observation étendue, prolongée dans le tems & dans le lieu :* or, près de nous, l'action du soleil est manifestement

répulsive & *expansive*, ainsi que celle du feu artificiel.

2. Tous les phénomènes quoique différens à plusieurs égards, ont quelque chose de commun : ils peuvent donc être regardés comme analogues, à quelque égard, & rangés dans une même classe désignée par l'expression générale de leurs qualités communes. On prend, pour base de ces comparaisons & de ces rapprochemens, tantôt une partie de la physique, & tantôt une autre : suivant les uns, tout est *méchanique* ; suivant les autres, tout est *électrique*, *magnétique*, *acide & alkalin*, *fermentescible*, &c. Delà, ce grand nombre de systêmes ou *compositions*, qui ne sont que des classifications de toutes les parties de l'univers, regardées comme analogues, sous le rapport dont les systêmatiques se sont le plus occupés. Ces systêmes sont bons, en ce qu'ils associent les idées particulières, & facilitent les opérations de la mémoire : ils sont mauvais, en ce qu'ils portent à croire que tous les corps n'ont d'autre propriété que celle selon laquelle on les compare ; il est si naturel de voir par-tout la chose qu'on regarde le plus souvent. De tous ces systêmes, à égal dégré de probabilité, les meilleurs sont ceux qui se fondent sur ce qu'il y a de commun, entre les divers mouvemens : car, *le mouvement est le père de toutes les propriétés, de tous les changemens, de toutes les sensations qui nous informent & nous*

font exifter : encore ne faut-il jamais dire qu'on a découvert *tout* ce qui eft par-tout, mais feulement *une chofe* qui fe trouve par-tout combinée avec d'autres qu'on ne connoît pas encore.

En ufant du droit de comparer, avec les reftrictions que je viens d'indiquer & choififfant l'électricité pour bafe de comparaifon, on pourroit regarder le foleil comme un corps toujours électrique *pofitivement*; & la lune, peut-être, comme électrique *négativement*; & l'on concevroit que ces deux efpèces d'électricité oppofées s'accumulent fucceffivement fur tous les points du globe, à mefure que ces aftres y répondent dans leur révolution *autour* de nous.

V. *Univers.* Les maximes, phyfiques & morales des Indiens & des Grecs, nous fervent encore, & s'appliquent très-bien aujourd'hui : il y a donc, dans le *tout*, quelque partie qui ne change point : mais, fi cette partie eft conftante, le *tout* doit l'être ; finon, l'altération gagnant de proche en proche, à la longue, le *tout* feroit altéré. Les pièces & l'échiquier font toujours les mêmes, il n'y a de variété que dans la combinaifon & la pofition.

2. A quelques égards, telle partie de l'homme eft à telle autre partie, dans un feul inftant, ce que l'individu, pris en entier, eft à lui-même, en différens tems ; ce qu'il eft à un autre individu,

dans le même tems, & à-peu-près, dans le même lieu; ce qu'une ſociété d'hommes, eſt à une autre ſociété coexiſtante, mais dans un autre lieu; ce qu'un peuple eſt par rapport à lui-même, à deux époques différentes de ſa durée; ce que tel animal, eſt à tel autre animal; ce que deux plantes ſont entr'elles; ce que telle température eſt à telle autre; ce que le *tout* eſt par rapport au *tout*, à deux époques différentes de la révolution des ſiècles. Cette conjecture, que j'ai ſi ſouvent employée eſt la baſe de ma Table des époques; j'en ai déduit, d'abord, des faits authentiques, pour en montrer la *vérité*; puis, des expériences & des obſervations nouvelles, pour en prouver l'utilité : ſi elle eſt auſſi fondée qu'elle eſt probable, elle nous menera loin.

CHAPITRE III.

Vues, Projets.

I. MATHÉMATIQUES *ſentimentales; mouvement.* Pour connoître les différens dégrés de vîteſſe qui conviennent & répondent aux différentes eſpèces & meſures de paſſions, de ſenſations & de penſées, il faudroit faire les diſpoſitions ſuivantes.

On choiſiroit, pour ſujet d'obſervation, une perſonne fort ſenſible : une ſeconde perſonne tiendroit

l'index ſur l'artère du poignet, de la première; durant un eſpace de tems convenu, comme de dix minutes, plus ou moins: une troiſième perſonne tâcheroit d'exciter, chez la première, des ſenſations, des ſentimens & des penſées des deux claſſes oppoſées, à l'aide de la parole, d'une lecture, d'un inſtrument de Muſique, du geſte, d'objets, *viſuels* ou *audituels*, fort intéreſſans, en un mot, par des ſtimulans, phyſiques ou moraux: la ſeconde compteroit le nombre des battemens du pouls: dans le même tems, une quatrième compteroit le nombre des vibrations iſochrones d'un pendule ſimple auquel on n'en feroit faire *que de* très-petites: enfin, l'on compareroit le *nombre des* battemens au nombre des vibrations; leur rapport exprimeroit, pour l'individu mis en expérience, & pour le moment où on l'y met, les vîteſſes répondantes aux différentes eſpèces & meſures de ſes affections: l'on connoîtroit, par ce moyen, les vîteſſes avec leſquelles il faut jouer, parler, geſticuler, devant lui, pour faire naître en lui les eſpèces & les meſures d'affections qu'on veut lui inſpirer.

Que ſi l'on étudioit le même individu, aux différentes époques des fonctions méchaniques, du jour, de l'année, de la vie, en différens *lieux*, en différentes circonſtances, dans ſes différentes variations, phyſiques & morales, on auroit, par le

procédé indiqué (Liv. III. Ch. VII. Art. IV.) des termes moyens de vîtesse, pour cet individu.

En analysant, de la même manière, un certain nombre d'individus formant une société, & principalement, les plus vifs & les plus lents, on auroit des termes moyens de vîtesse, pour cette société.

Ce qu'on auroit fait, pour la vîtesse, on pourroit le faire, pour les autres qualités ou circonstances du pouls, telles que l'amplitude, l'énergie, l'égalité ou l'inégalité, le rapport de la systole, à la diastole; le rapport entre deux battemens consécutifs, la manière dont les pulsations se combinent & se suivent, &c.

Or, ce que je conseille ici, je l'ai déjà fait en partie; & j'ai trouvé que le pouls devenoit plus vif ou plus lent, plus fort ou plus foible, plus haut ou plus bas, plus doux ou plus rude; à mesure que j'accélérois ou rallentissois, affoiblissois ou renforçois, renflois ou atténuois, adoucissois, ou heurtois les sons de mon violon; que les mouvemens du sang imitoient ceux des différens airs, & que les cordes de l'homme imitoient celles de l'instrument.

La relation une fois prouvée, reste à déterminer les dégrés correspondans; or, ces déterminations ne demandent que du tems & de la patience.

2. *Consistance.* Imaginez un tuyau cylindrique de cuivre, ayant six pouces de long, & six lignes de diamètre, fermé par un bout, ouvert par l'autre, & terminé par une cuvette de deux pouces de diamètre, dont le bord affleure l'orifice du tube: sur le fond du tuyau, est fixé un ressort à boudin: dans ce tube glisse aisément une verge cylindrique de quelque bois dur, laquelle porte, sur le ressort par une de ses extrêmités qui est applatie & dont l'autre bout, de figure conique, se termine par une partie d'une ligne & demie de diamètre: le ressort tend naturellement à pousser la verge en se débandant; & lorsqu'il est tout-à-fait détendu, elle sort du tuyau d'environ un pouce: on placera successivement, sur l'extrêmité saillante de la verge, différens poids qui la feront rentrer de plus en plus, en comprimant le ressort; & l'on marquera, sur la partie de la verge qui répond à l'orifice du tuyau, des divisions & des nombres exprimans les poids respectifs.

Cela posé, si ayant choisi, dans le corps humain, une partie très-charnue, comme le gras de la jambe ou de la cuisse, on appuye dessus avec force la verge de bois, jusqu'à ce que le bord de la cuvette touche la chair qui environne le point de pression, il est clair que la dernière des divisions apparentes indiquera, par le chiffre corres-

pondant, le poids auquel la preſſion eſt égale; que, plus la chair de l'individu ſera ferme, plus auſſi la verge ſera rentrée lorſque le bord de la cuvette touchera la chair circonvoiſine, parce qu'il faudra une preſſion de plus en plus grande, pour produire une cavité d'un pouce de profondeur : & au contraire : & qu'on aura, par ce moyen, une échelle marquant différens dégrés de conſiſtance.

Ou bien contentons-nous d'un ſimple tuyau ſemblable au précédent, ayant auſſi ſa cuvette, mais ouvert par les deux bouts & ſans reſſort : dans ce tuyau gliſſe de même une verge cylindrique ſemblable à l'autre, avec cette différence, qu'elle porte, à l'une de ſes extrêmités, un baſſin où l'on peut mettre ſucceſſivement différens poids de plus en plus grands ; de manière que le baſſin repoſant ſur le tuyau, la verge déborde d'environ un pouce.

Cela poſé, ſi la verge étant maintenue dans une ſituation verticale & appuyée ſur une partie très-charnue, je mets ſucceſſivement différens poids de plus en plus grands, dans le petit baſſin, juſqu'à ce qu'il repoſe ſur le tuyau & que le bord de la cuvette touche la chair qui entoure le point de preſſion; ce qui ſuppoſe cette preſſion aſſez grande, pour produire un enfoncement d'un pouce, le poids qui ſe trouve actuellement dans le baſſin, exprime la quantité de la preſſion occaſionnée par ce poids même : la preſſion qu'il faudra produire & la

quantité de poids qu'il faudra mettre dans le bassin, pour le faire descendre jusqu'à reposer sur le tuyau, seront d'autant plus grandes que la chair du sujet sera plus ferme; & au contraire. Nous aurons donc aussi, par cette seconde construction, une échelle de consistance.

Sans rien changer à cette construction, l'on pourroit, au lieu de rendre la saillie du cylindre constante; & le poids, variable, faire précisément le contraire; mettre toujours le même poids dans le bassin & estimer la consistance par la quantité dont la verge déborde l'ouverture supérieure du tuyau, le bord de la cuvette reposant sur *la chair* qui entoure le point de pression; *saillie qui est* manifestement égale au complément de la profondeur de la cavité occasionnée par la pression, à douze lignes; en sorte que soustrayant, d'un pouce, la quantité de cette saillie, on aura celle de l'enfoncement: or, il est clair que plus, la pression restant toujours la même, cet enfoncement sera petit, plus la saillie d'en haut sera grande, & plus la chair du sujet devra être jugée ferme; & au contraire.

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'en éprouvant ainsi, en différentes circonstances, un individu, ou une somme d'individus, on auroit des termes moyens de consistance, pour cet individu ou pour une société.

5. *Elasticité.* Ayez un tuyau ſemblable aux précédens & dans lequel gliſſe aiſément un petit cylindre de matière fort légère, établiſſez ſur le tuyau, & à l'extérieur, une petite batterie avec une détente, laquelle retienne le cylindre, de manière qu'une de ſes extrêmités affleure l'orifice du tuyau, de ce côté, & déborde ſon autre orifice, de la longueur d'un pouce.

Si, ayant appuyé le cylindre ſur une partie très-charnue, pour l'enfoncer, en preſſant, juſqu'à ce que le bord de la cuvette touche la chair circonvoiſine, vous venez à lâcher la détente, la chair comprimée reviendra comme un reſſort, & lancera le petit cylindre, à une diſtance qui dépendra du dégré d'élaſticité de la chair. Que ſi, à l'aide d'un niveau à bulle d'air, on place toujours le tuyau dans une ſituation horiſontale; qu'on ſe mette ſoi-même ſur un plan bien de niveau; & qu'à chaque épreuve, on ait ſoin de placer la partie comprimée à la même hauteur au deſſus de ce plan, les différentes diſtances, auxquelles le cylindre ſera lancé, ſerviront à l'aide d'une formule qu'on trouve, dans tous les traités de Balliſtique, à connoître l'intenſité de la force du jet, & par conſéquent, le dégré d'élaſticité.

On ſent aſſez qu'en plaçant le tuyau dans une ſituation verticale, ce qui épargneroit bien des ſoins, on pourroit eſtimer la force du jet & le dégré d'élaſticité de la chair, par la hauteur à laquelle

le cylindre seroit lancé ; car, les corps étant égaux ou les mêmes, les forces sont comme les vîtesses ; & les vîtesses, comme les racines quarrées des hauteurs : la suite de ces racines indiqueroit la suite des dégrés qui forment l'échelle d'élasticité.

Comme le cylindre éprouveroit une grande résistance de la part de l'air, on pourroit y substituer une balle à l'aide d'une construction semblable à celle du fusil à vent ; & l'on auroit, au lieu d'un arc, un fusil à chair humaine.

4. *Couleur.* Ayez des poudres de différentes couleurs, par exemple, de ces poudres de marbre colorées qui servent à sabler les *dormans* qu'on voit sur la table des riches : guidé par un peintre, mêlez ces poudres, suivant des proportions connues ; & déterminez ainsi une suite de nuances approchantes de celles des différentes carnations : puis, rapportez celles des sujets mis en expérience, à celles de votre échelle dont elles approchent le plus.

5. Il n'est pas difficile de rendre comparables ces machines & ces procédés, afin qu'on puisse rapprocher les observations faites en différens tems & en différens lieux.

6. Ainsi nous pourrions déterminer, *à-peu-près*, dans le corps humain, sept espèces de qualités sensibles ; sçavoir, outre la chaleur & l'humidité que les physiciens déterminent depuis long-tems, l'une à l'aide du thermomètre, & l'autre, de l'hygromètre,

géomètre ; la vîteſſe, la figure, la couleur, la conſiſtance & l'élaſticité. Notre projet de *Mathématiques ſentimentales* n'eſt donc point chimérique.

N. B. De l'homme, on paſſeroit aux autres animaux, aux minéraux, & au ciel même dont on tâcheroit de déterminer les nuances, pour prévoir plus aiſément la température *prochainement* future.

II. *Langues.* Il ſeroit utile de fixer pour toujours, relativement à cette planète & à ſes différentes parties, la prononciation d'une langue ; ou ſi l'on jugeoit cette fixation inutile ou pernicieuſe, il ſeroit avantageux de retrouver du moins l'ancienne prononciation d'une langue ; & de connoître au juſte les différentes révolutions qu'elle a ſubies : ſans cette connoiſſance, on ne peut retrouver, qu'imparfaitement, dans les livres, le véritable génie des auteurs, de leur nation & de leur ſiècle : chacun peut obſerver, en ſoi-même, que ſa prononciation varie avec ſon état phyſique, ſes mœurs, ſon tour d'eſprit, ſes occupations, ſes ſociétés, ſon régime, phyſique & moral ; or, ce qui eſt vrai des individus, l'étant auſſi des nations qui n'en ſont que les ſommes, il s'enſuit que la prononciation d'une langue a des relations neceſſaires, actives & paſſives, avec la conſtitution, phyſique & morale, du peuple qui la parle : on parviendroit à retrouver cette prononciation par les moyens ſuivans.

1°. En rapportant les différentes voyelles, diphtongues, consonnes, simples ou combinées, aux cris & aux articulations des différens animaux, lesquelles sont toujours les mêmes, ou changent moins vîte que les nôtres : par exemple, en comparant le mot *Cuculus* des Latins, avec le cri de l'animal qu'il désigne, on peut conjecturer qu'ils prononçoient la voyelle simple, *u*, comme nous prononçons la voyelle composée, *ou*.

2°. En rapportant les sons élémentaires de cette langue, aux bruits naturels occasionnés par les mouvemens de l'eau & de l'air, aux bruits qui naissent des chocs & des frottemens des corps mis en mouvement, par la pésanteur, le ressort, les vicissitudes du froid & du chaud, &c. bruits qui sont à-peu-près les mêmes dans tous les tems & dans tous les lieux.

3°. En construisant exprès des machines, pour imiter tous les sons élémentaires de cette langue : ce qui est possible ; car 1°. le méchanisme de la prononciation est assez facile à analyser ; d'ailleurs, pour peu qu'on examinât avec soin, de quelle manière se choquent ou se frottent les corps désignés par les mots imitatifs, on trouveroit plus aisément le méchanisme de l'organe qni imite leurs bruits, en imitant leurs mouvemens ; en second lieu, l'on peut trouver ou composer des matières qui approchent de la nôtre par leurs qualités ; puis, en laiss-

sant une description bien circonstanciée des matériaux (espèces, qualités, dégrés de qualités & proportions) de leur méchanisme & de leurs mouvemens; afin que nos descendans puissent en construire de parfaitement semblables.

D'après la description, on construiroit de pareilles machines en plusieurs pays à la fois : si elles rendoient toutes précisément les mêmes sons, ce seroit une preuve qu'elles indiqueroient la véritable prononciation : sinon, pour en approcher, il faudroit prendre des termes moyens, en donnant un peu d'avantage aux machines construites chez le peuple qui habite actuellement le pays où la langue s'est parlée ; sur-tout, si les sons, rendus par ces dernières machines, ressembloient à ceux de la langue de ce peuple & aux sons rendus par les machines des autres peuples.

IV. *Science générale.* Projet d'une logique qui auroit, à la fois, une forme théorique & une forme pratique, qui seroit, en même tems, fort claire & remplie de choses extraordinaires, rendues très-vraisemblables; avantages que nous réunirions, en appuyant chaque proposition de quatre exemples; l'un qui montreroit une *Antécédance*, une *Concomitance* ou une *Conséquence*, dans un sujet trivial; un second qui montreroit des rapports de l'un de ces trois genres, dans un sujet neuf; &

de deux autres exemples qui ne feroient qu'une traduction des deux premiers, faite en appellant la cause, *moyen*; & l'effet, *but*.

Ce traité auroit deux grands avantages: d'abord, il montreroit que la marche est absolument la même, dans les genres que nous appellons *faciles*, parce qu'ils flattent nos passions, & que nous les cultivons à chaque instant; &, dans ceux que nous appellons *difficiles*; parce qu'ils effrayent nos vices ou notre paresse; je dis *effrayent*; car, souvent toute la difficulté consiste dans ce puérile effroi; & les hommes ne *peuvent*, parce qu'ils *n'osent*: en second lieu, nous inventerions nous-mêmes, en enseignant à le faire; & nous prêcherions *d'exemple*.

3. Projet d'une autre logique où chaque précepte seroit appuyé d'un fait très-connu, suivi d'exemples tirés des Sciences, Arts, Métiers, de tous les genres quelconque; & d'applications nouvelles à tous ces genres; afin de tenir, en quelque manière, leurs *Comices* ou leurs *États-Généraux*.

4. Montrer ce qu'il y a de commun & ce qu'il y a de particulier, dans les inventions physiques, méchaniques, médicales, morales, mathématiques, romanesques, épiques, tragiques, comiques, historiques, &c. indiquer les moyens, physiques & moraux, de faire naître en soi les dispositions qui rendent capable d'inventer dans ces différens genres; & après avoir donné ces indications, faire aussi-tôt

des actes d'invention, afin de s'assimiler les règles par l'habitude & de se rendre propre à tous les genres.

5. Tâcher d'appliquer & de réaliser toutes les vérités spéculatives déjà existantes, entr'autres, celles de l'ordre mathématique; ce qui sera toujours possible, quand les suppositions, sur lesquelles elles sont en partie fondées, ne s'écarteront pas trop de la réalité des choses.

6. Analyser toutes ces maximes qu'on appelle des *préjugés*, soit dans l'ordre physique, soit dans l'ordre moral, en chercher l'origine, séparer ce qui appartient à la raison, de ce que les passions y ont mêlé ou ajouté; car les opinions sages se détériorent & se changent en erreurs, par le mêlange ou par l'excès; distinguer aussi, dans les dernières portions, ce qui est de commune & éternelle raison, de ce qui appartient aux raisons particulières, locales, fugitives.

7. Matérialiser toutes les propositions abstraites & les rendre sensibles, en les réalisant & les effectuant, d'une manière intéressante pour toutes les classes d'hommes, ou seulement, pour celles qu'on a en vue; & s'il est possible, réduire à des jeux la métaphysique & les mathématiques; sciences qui ont pour objet; l'une, l'enchaînement des phénomènes, dans le tems & dans le lieu, avec leurs ana-

logies & leurs différences ; l'autre, la détermination de leur quantité absolue ou relative ; sciences qu'on peut regarder comme les deux maîtresses branches, comme la première *bifurcation* de l'arbre encyclopédique. Des hommes ingénieux ont déjà exécuté une partie de ce projet, dans les mathématiques ; reste à montrer la possibilité de l'autre.

J'ai fait voir que les unions & séparations, compositions & décompositions, *mentales*, n'étoient que les copies des opérations *réelles* de la nature ; de celles] des Sciences, Arts, Métiers, jeux, des unions & séparations, compositions & décompositions, *réelles*, d'hommes & de choses ; & en effet, nos idées ne sont nettes, distinctes & précises, que lorsqu'elles ressemblent parfaitement, par l'espèce, le dégré, le nombre, la combinaison & l'arrangement, aux choses *réelles*, en repos ou en mouvement, apperçues par les sens, ou qu'elles sont des assemblages clairs, distincts & biens terminés, de leurs images ; mais si ces idées originaires des sens ne sont que de simples *copies* de choses réelles ou des assemblages nouveaux de ces *copies* exactes, on peut, *vice-versâ*, représenter ces *copies*, simples ou composées, par les choses réelles qui en sont les *originaux*. On peut donc toujours décomposer & recomposer, raisonner, *oculairement*, *sensiblement*,

De plus, le but de la ſcience, c'eſt-à-dire, de l'obſervation réfléchie, eſt de conjecturer ce qui eſt éloigné de nous, par le tems, ou le lieu, par l'excès ou le défaut; de deviner le paſſé, l'avenir, l'abſent, & l'inſenſible: mais toute conjecture, bien réſumée, ſe réduit à un ſyllogiſme; je l'ai fait voir plus d'une fois: nous pouvons donc prendre le ſyllogiſme pour exemple; & ce que nous en aurons dit, ſera vrai de toutes les formes de ſcience poſſibles.

Or, j'ai fait voir que le ſyllogiſme n'eſt autre choſe que l'indication vague des chances d'un pari, à l'aide de termes génériques dont l'aſſemblage compoſe une formule: or pour effectuer cette formule comme toute autre, il faudroit ſubſtituer, aux mots génériques, des noms d'individus réels, des termes ſpécifians & des nombres qui déterminent avec préciſion, la totalité de leurs manières d'être déſignées par ces mots: mais, au lieu de ces mots & de ces nombres, ne puis-je pas montrer les choſes mêmes, ſingulariſées & nombrées *verbalement*, ou au moins, d'autres choſes qui les repréſentent, & ſuſceptibles d'être unies ou ſéparées, compoſées ou décompoſées, comme celles qu'elles déſignent? pourquoi ſe contenter *d'indiquer* ce qu'on peut *montrer* aux ſens ou remplacer par des choſes réelles analogues? pourquoi montrer une maſſe, quand il ne s'agit que de quelques élémens; un tout, quand il ne s'agit que de certaines parties?

Il y a donc, à proprement parler, trois dégrés d'instruction. Supposons qu'un précepteur veuille faire sentir à un enfant qu'une action est mauvaise, au lieu de raisonner, *in Baroco*, devant un sourd, il sera beaucoup mieux de placer l'enfant, dans des situations où les actions semblables à celle dont il s'agit, ont des conséquences d'un genre qu'il redoute fort; ces observations feront une excellente majeure; puis, l'enfant comparant de lui-même & assimilant l'action défendue avec les autres, composera de lui-même la mineure; enfin, plaçant les conséquences rédoutées à la suite de cette dernière, il tirera *la* conclusion & s'abstiendra; car, *raisonner*, ce *n'est* pas concevoir les raisonnemens d'autrui; *mais* comparer & conclure soi-même.

Que si les objets réels manquent absolument, on peut y suppléer par des tableaux ou des gravures représentant l'action défendue, ou plutôt, les actions très-analogues suivies des évènemens redoutés; cette majeure peinte ou dessinée suggérera au disciple, la mineure & la conséquence.

Si enfin on étoit encore dépourvu de cette ressource, il resteroit à réaliser la majeure, dans des histoires ou des fables : pour peu que le précepteur ait de talens, il peut rendre ce moyen plus efficace que les deux autres; car, en accumulant à volonté les circonstances les plus frappantes & choisissant les faits dans la classe qui affecte le plus l'élève, il ébranlera

plus fortement ſon imagination qu'en lui montrant les choſes même ou des demi-réalités.

Enfin, pour mettre de l'ordre dans la tête de l'élève, on l'aideroit à réſumer toutes ſes opérations, ſous la forme ſyllogiſtique.

Actuellement, s'agit-il de lui faire ſentir & imaginer des combinaiſons nouvelles, dans l'ordre phyſique ou dans l'ordre moral, prenez des corps ſuſceptibles d'autant de différences, de combinaiſons & d'arrangemens, que les objets dont vous voulez faire concevoir les compoſitions, & opérez ſur ces corps comme vous opéreriez ſur les objets en queſtion, s'ils étoient là : c'eſt ainſi que je m'y ſuis pris pour faire entendre comment on peut imiter la nature à l'aide des mots : à ces mots, j'ai ſubſtitué des cailloux colorés, pour rendre les opérations plus ſenſibles : car, l'on peut repréſenter des objets, relatifs à un ſens, par d'autres objets appartenans au même ſens, ou à d'autres ſens indifféremment; la marche de la réflexion, ſur les objets des cinq ordres, étant abſolument la même, plus facile ſeulement, ſur les objets *viſuels*, que ſur les autres : de tous les ſignes deſtinés à indiquer & à retracer des objets quelconque, les meilleurs ſont ceux du dernier genre ; & les pires ſont les mots, marchandiſe banale, étourdiſſante & mépriſée.

Qu'eſt-ce qu'un jeu ? c'eſt une bataille totale, compoſée de petites batailles partielles, dans la-

quelle la victoire ou la défaite totale est composée du nombre & de l'intensité des petites victoires ou défaites partielles dépendantes de la manière d'assembler des cartes, ou autres pièces, supérieures ou inférieures, & pour tout dire, subordonnées les unes aux autres, *par convention*: or, tous les phénomènes du monde physique & du monde moral, se réduisent à des batailles fort analogues; ceux du monde politique, où l'inégalité de convention a lieu, sont précisément la même chose: les uns & les autres peuvent donc être représentés par des jeux

En un mot, toutes les opérations de la nature, toutes les actions extérieures & intérieures de l'homme, & les opérations de notre esprit, qui en font partie & les représentent, ou sont des assemblages de choses nouvelles, quant à l'ensemble, & semblables, quant aux élémens, se réduisent à des unions & à des séparations, à des compositions & à des décompositions, dont le procédé est ou doit être à peu-près le même: on peut donc toujours représenter un genre quelconque par un autre genre, & le choix est assez indifférent: donc tout peut être réduit à des jeux & mis à la portée des jeunes gens, pourvu qu'on sache leur rendre la matière intéressante: donc tout n'est qu'un jeu pour le vrai génie; & si les Sciences sont difficiles, c'est parce que ceux qui les enseignent

parlent trop & n'agiſſent, n'obſervent, n'imaginent, ou ne montrent pas aſſez.

8. On a imaginé, dans les Mathématiques, des ſignes qui indiquent les différens rapports de la *quantité*, ces ſignes diminuent le volume de la repréſentation, rapprochent *phyſiquement* les choſes à comparer, ſimplifient le diſcours & facilitent les opérations de l'eſprit. On devroit en inventer de ſemblables, pour indiquer les rapports de *qualité* de *tems* & de *lieu*, qui ſont l'objet de la Métaphyſique: nous avons dit pluſieurs fois que les matériaux métaphyſiques d'une conjecture ſe réduiſent à des concomitances, à des antécédances, à des conſéquences, dans le tems ou dans le lieu, & à des *analogies* ou à des *différences* de *qualité*: or, on pourroit évidemment repréſenter les trois premiers rapports, par un ſeul ſigne, placé en trois ſituations différentes; par exemple, une ligne droite, terminée par un crochet, rempliroit cet objet: la ligne droite étant horiſontale, le crochet vers la gauche, indiqueroit, *l'antécédance*; le crochet, vers la droite, la *conſéquence*; la ligne droite étant verticale, déſigneroit la *concomitance*; ce ſigne avec ces trois poſitions ſerviroit également pour les rapports de tems & de lieu, ſi l'on indiquoit le premier par un crochet ouvert; & le ſecond, par un crochet fermé: une ligne courbe ſemblable à la moitié d'un huit de chiffre indiqueroit l'*analogie*;

actuellement, pour indiquer la *différence* qui n'est que la privation de l'*analogie*, ainsi que la négation des six rapports précédens, on se contenteroit de barrer leurs signes respectifs : une barre horisontale indiqueroit les différences d'*espèce*; une barre oblique, les différences de *quantité*. Un cercle représenteroit le *genre*; une ovale, l'*espèce* : une petite ligne verticale, l'individu : deux lignes verticales, le *concours* : deux lignes obliques appuyées l'une contre l'autre, la *lutte* : une ligne horisontale, l'*équilibre*, une ligne oblique, la *prédominance*, en plaçant la partie la moins élevée, du côté de celle qui prédomine. Il seroit facile d'en imaginer d'autres, pour désigner la situation, la figure & toutes les autres circonstances spécifiantes, qui composent notre table des choses communes, hors la quantité.

Cela posé, s'il s'agit d'affirmer ou de nier la vérité d'une cause, la bonté d'un moyen, l'exactitude d'un signe, l'analogie des êtres ou maniéres d'être, on pourra présenter, dans une seule page, toute la substance d'un long discours.

Ces simplifications seroient utiles, dans les cas où l'on auroit besoin d'abréger le travail, d'accélérer le cours de la pensée d'un homme lent, de l'accoutumer à généraliser : dans les cas opposés, elles seroient nuisibles : nous avons spécifié ces cas.

9. Occupé de ce projet, j'ai fouillé à la racine de l'arbre grammatical; cherché toutes les différences communes dont les mots radicaux sont susceptibles; imaginé, pour les désigner, des caractères tellement figurés qu'ils peuvent se lier les uns avec les autres, en toute position; &, sur ce principe, inventé une *Tachygraphie* composée de mille à quinze cens notes, & si commode, qu'en certaines circonstances un peu avantageuses, quarante-huit lettres sont représentées par un seul signe aussi aisé à tracer qu'une M capitale; ce travail est presque achevé.

10. Enfin un Arbre Encyclopédique tellement construit, qu'une proposition, pourvu qu'elle soit vraie, se trouvera sur le champ appliquée, & étendue sur toutes les parties de la science humaine : il est fort avancé.

V. *Politique.* Par la voie du scrutin, on s'expose à la brigue; un intriguant peut acheter les voix, avec de l'argent, des repas ou des paroles, comme cela s'est déjà fait, & sans qu'on s'en apperçoive : les élections, faites à haute voix, ont cet inconvénient, que la crainte, ou d'autres considérations, peuvent détruire ou diminuer la liberté des Suffragans : ne pourroit-on pas réunir les deux méthodes & faire que la prépondérance, d'un homme ou d'un avis, résultât de la pluralité ac-

quise par deux élections, faites en deux jours différens : les inconvéniens seroient balancés ; & les avantages, réunis. J'ai prouvé, par une infinité d'exemples, que les meilleures opérations & compositions résultent, dans l'ordre physique, moral, & politique, de la réunion des tendances, des mouvemens, des moyens contraires, de la combinaison des personnes & des choses opposées : il est probable qu'une régle, bonne en tant de circonstances, l'est encore ici.

2. La Prophétie fait souvent arriver l'évènement ; & même il suffit de dire qu'il est arrivé, pour qu'il arrive en effet : qu'une douzaine de Négocians s'entendant bien, disent par tout, *que le* commerce est tombé ou relevé ; la parole va courir, des milliers d'échos la répéteront ; la défiance ou la confiance, entrera dans toutes les ames ; & l'événement aura lieu par cela seul qu'il est annoncé : c'est là un très-grand inconvénient en politique : il n'est point de projet, de systême, bon ou mauvais, que ne puisse ruiner, avec des mots ou des gestes, quiconque sçait dresser & souffler cette multitude de Singes & de Perroquets : mais le mal est-il sans remède ? pas plus que les autres : des Edits, des Jussions, des menaces ; pure sottise ; ressource des Législateurs enfans : de l'inconvénient même sort le remède : ne peut-on pas lutter contre une nouvelle, avec une autre nouvelle ; combattre

des bruits, avec du bruit : les hommes croyent aussi volontiers ce qu'ils craignent que ce qu'ils espèrent, & *vice versâ* : il y a donc toujours deux routes pour aller à eux : le tout est de sçavoir rendre les choses probables, en flattant les passions favorites de son pays & de son siècle.

3. Un Administrateur, qui a entrepris de grands changemens, doit s'informer soigneusement, s'il n'y a pas autour de lui quelque autre ambitieux, dont le génie, autant ou plus puissant que le sien, fouille au dessous de lui, prêt à sapper; il est plus facile de démolir que de réparer, sur-tout, quand l'édifice menace ruine : que si cet homme peut tout brouiller, il est à craindre qu'il ne le veuille; & il le voudra, s'il est opprimé, avili, ou simplement négligé; car telles omissions sont des actions; & tel brille au premier rang, qui s'éclipse au second : ce que chaque homme doit au public dérive de ce qu'il se doit à lui-même comme faisant partie de ce public : au moment que, par des dispositions injustes, il cesse d'en être membre, ses devoirs cessent, ou du moins, il le croit, & cette opinion peut le mener loin.

Pour amortir l'ardeur & l'inquiétude de ces hommes d'une activité dangéreuse, il faut leur donner de grandes masses à remuer, *hors de l'Etat*, les expatrier honorablement, les bannir, physiquement ou moralement : ou bien encore, les amuser

& les aſſoupir avec des mots : ils ſont tant d'effe
quand ils viennent à la ſuite d'un autre ; & i
coûtent ſi peu.

4. *L'oiſiveté eſt la mère de tout vice ;* quand ſ
laſſera-t-on de répéter cette maxime triviale, & d
l'oublier, dans la pratique? Ne vaut-il pas mieu
prévenir les crimes, que de les punir ſans les em
pêcher? Pour machiner & exécuter des ruſes ou de
violences, il faut en avoir l'occaſion & le tems
ôtez l'un & l'autre aux malveillans ; faites des diſ
poſitions, telles, que tous les citoyens ſoient *oc-
cupés* & *ſurveillés ;* que *chacun travaille ſous le
yeux de tous ;* & dès-lors, vous pourrez ſupprime
les trois quarts de vos loix & de vos formalités
avec cela, vous aurez tout fait ; ſans cela, vous
n'aurez rien fait.

Fin du ſecond & dernier Volume.

ERRATA

DU SECOND VOLUME.

Pages.	Lignes.
6.	25. première, *lisez*, dernière.
52.	6. exessive, *lisez*, excessive.
74.	27, content, *lisez*, conteur.
97.	2. *après* contractif, *ajoutez* elles.
107.	7. étendre, *lisez*, détendre.
145.	12. appoehent, *lisez* approchent.
165.	6. les individus, *lisez*, l'individu.
169.	28. de peu, *lisez*, de peur.
183.	19. ont, *lisez*, on.
259.	11. à droite, *lisez*, à gauche.
306.	8. sentent, *lisez*, pensent.
ibid.	9. pensent, *lisez*, sentent.
378.	20. *après* bien, *ajoutez* à.
391.	20. contre, *lisez*, courte.
408.	2. *après* corps, *ajoutez*, humain.